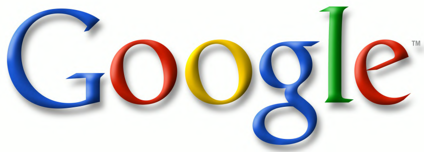
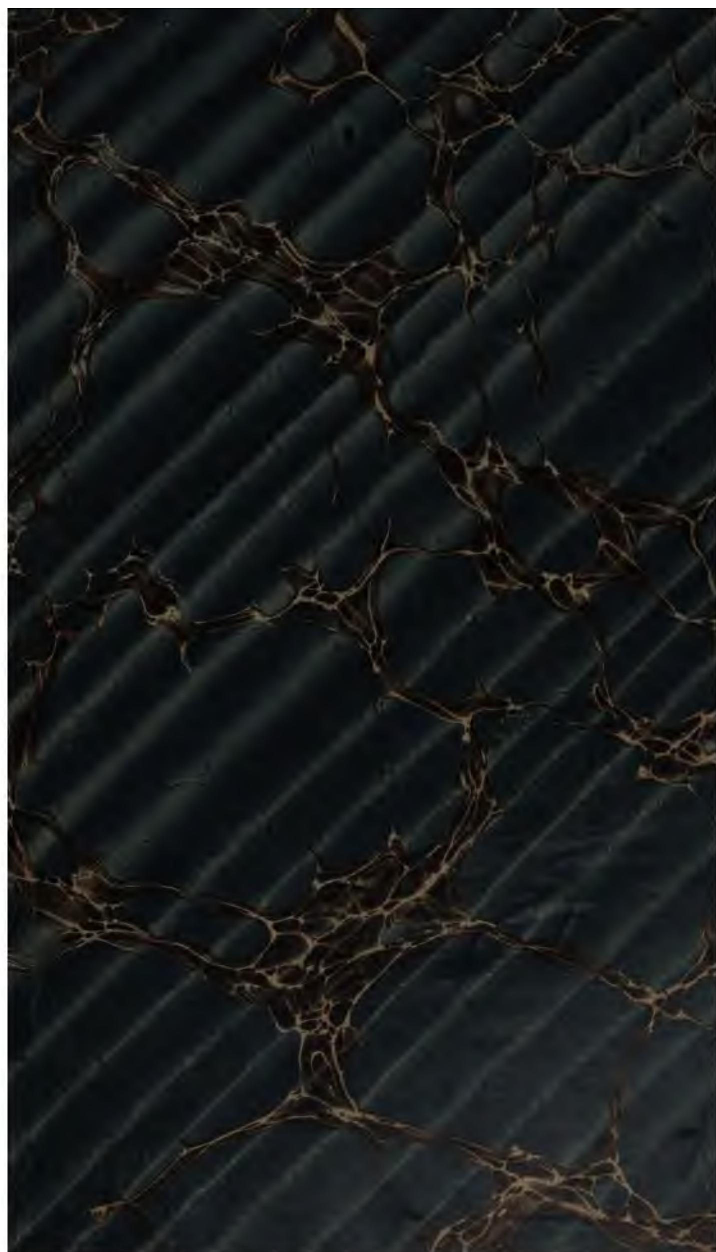






16

LE

LAC ALBERT

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

SIR SAMUEL W. BAKER

LE LAC ALBERT

NOUVEAU VOYAGE AUX SOURCES DU NIL

ABRÉGÉ

D'après la traduction de Gustave Masson

PAR

J. BELIN-DE LAUNAY

Et contenant 1 carte

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

INTRODUCTION.

La découverte du lac Albert n'a pas besoin d'une longue introduction, d'abord parce qu'elle est une partie d'un groupe de faits bien connus de nos lecteurs, ensuite parce que l'expédition qui l'a produite, se recommence aujourd'hui dans des proportions extraordinaires et de façon à former sans doute l'objet d'un nouvel et prochain travail.

Nous nous bornerons donc ici à exposer les antécédents du célèbre voyage de sir Samuel Baker et à en signaler les conséquences actuelles.

Sous Néron, des explorateurs avaient trouvé, vers le 9e degré de latitude au N. de l'équateur, les grands marais dont le trait principal est le lac Nô. Au IIe siècle après J.-C., le géographe Ptolémée affirmait que le Nil a ses sources dans deux lacs placés sous le même parallèle (1). Au XVIe, Pigaffetta prétendait qu'il existe,

(1) V. la page 327 du présent volume.

et d'espérer que Burton ou Baker se soit trompé dans son estime de l'altitude, qui a pu n'être pas faite avec une précision incontestable. Burton nie d'ailleurs complétement l'existence de ce demi-cercle de hautes montagnes dont Speke a couronné vers le nord le Tanguégnica. Même l'un de nos plus savants géographes actuels, sir R. I. Murchison, paraît admettre l'hypothèse à laquelle nous faisons allusion. En effet la *Pall Mall Gazette* du 29 mai 1867 publiait de lui un discours où, en mentionnant l'espoir que D. Livingstone était encore vivant, il disait : « Dans ce cas, il a devant lui à « parcourir une carrière aussi grande qu'en a jamais pu « souhaiter un voyageur; car maintenant il est probable « que le Tanguégnica, mer d'eau douce qui doit avoir « un écoulement, communique vers le nord avec le lac « Albert et les autres lacs qui font partie du système « du Nil. » J'avoue que, depuis lors, Murchison a changé d'avis et qu'il pense aujourd'hui que Livingstone, en suivant les eaux qui sont à l'ouest du Tanguégnica, se dirige vers l'Océan Atlantique ou plus exactement vers le Golfe de Guinée.

Voici sur quoi il fonde son opinion. En septembre 1863, Livingstone, forcé de s'arrêter au village de Chinanga près de la motte Nombé-Roumé, avait amèrement déploré de ne pas pouvoir aller jusqu'au lac Bemba. Un an plus tard, à Londres, en 1864, il annonçait qu'il repartait pour côtoyer le bord septentrional du Nyassa et la rive méridionale du Tanguégnica, afin d'étudier la ligne du partage des eaux dans cette partie de l'Afrique. Or, comme il n'a pas été assassiné à Macsoura, ainsi que de faux rapports l'ont

fait craindre en 1867, il avait pu se diriger vers le nord-ouest, en suivant la Loapoula et les lacs Bemba, Moëro et Mofoué, avant de se rendre au Tanguégnica. Mais, si l'on en croit les dernières rumeurs qui le concernent, il aurait traversé le Tanguégnica de l'ouest à l'est, puisque le docteur J. Kirk, consul anglais de Zanzibar, envoie, en date du 31 août 1869, la traduction d'une lettre écrite, le 12 juin, par l'agent maure de Gnagnembé, à son frère à Zanzibar, où il est dit que « l'*homme blanc* est arrivé à Djidji (Ujiji) et peut revenir par Gnagnembé (Unyanyembé). » Bien plus, le *Post* du 30 octobre 1869 affirme que, le 5 de ce mois, le gouvernement de Bombay a reçu du même agent, une dépêche du 7 septembre, où est mentionnée une lettre de Livingstone, datée de Bangouélou, 8 juillet 1868. Le véridique voyageur écrirait : « Je « puis dire que j'ai trouvé, à ce que je crois, les sources « du Nil, entre dix et douze degrés de latitude méri- « dionale, à peu près où les plaçait Ptolémée. » Le consul ajoute que ces sources se composent d'une chaîne de lacs. Suivant toute probabilité, ces lacs sont ceux que traverse la Loapoula. Si cette rivière tombe dans le sud du lac Albert et non dans le Tanguégnica, le problème en effet est résolu. Dans ce cas, la première opinion de sir R. I. Murchison serait en partie réalisée ; et c'est celle qui nous a toujours paru la mieux fondée.

Revenons à sir S. Baker.

Déjà cependant Burton se proposait de faire en Afrique une nouvelle expédition à la recherche de Livingstone, lorsque, le 15 septembre 1869, notre auteur a

écrit d'Alexandrie : « Cette entreprise est inutile, at-
« tendu que j'arriverai au sud du lac Albert longtemps
« avant qu'une expédition partie de Zanzibar ait pu
« atteindre le Tanguégnica. Comme alors je ne serai
« plus séparé du dernier lac que par un petit nombre de
« kilomètres, j'entendrai nécessairement parler d'un
« homme blanc, s'il y en a un dans cette région. »

Effectivement, ainsi que je l'annonçais en commençant, sir S. Baker s'est maintenant remis en route pour le lac Albert; mais non plus comme un simple individu isolé, sans ressources autres que son courage, sans appuis autres que sa femme et ses fidèles serviteurs, Richarn et Saat. Aujourd'hui, c'est un homme puissant, qui s'avance entouré de tout l'appareil de la grandeur et appuyé par toutes les ressources d'un État. Le khédive d'Egypte, afin d'établir avec quelle bonne foi il cherche à faire cesser la traite des esclaves sur le Nil Blanc, a placé notre auteur à la tête d'une armée qui se propose principalement d'y mettre fin. Le sultan y a consenti et a élevé le baronnet anglais au grade de général et au titre de pacha dans l'empire turc. Le firman de son investiture nomme sir S. Baker « gouverneur général de toutes les provinces de l'Afrique centrale qu'il pourra réussir à donner à l'Egypte. » Sir S. Baker emmène avec lui, outre lady Baker, sa femme, un lieutenant de la marine royale, qui est son neveu, le docteur Gedge, et un ingénieur civil, M. E. Higginbotham, nommé ingénieur en chef de toutes les provinces qui seront annexées. Il a 2,000 fantassins, 250 cavaliers et trois batteries d'artillerie. Une flottille de 35 grandes barques et de sept petits bateaux à

vapeur est déjà réunie à Khartoum, où la retrouveront 2,000 chameaux chargés de marchandises, de semences, d'outils, de verroterie, et des pièces de deux bateaux à vapeur construits en acier. De Khartoum, l'expédition réunie, embarquée, remontera le Nil jusqu'à Gondocoro; elle établira, sur un plateau, à vingt-cinq kilomètres au sud de cette station, son quartier général avec un baraquement pour lequel on emporte des toits de fer. Les Béris ne pourront pas opposer de résistance sérieuse à une force pareille; on ouvrira chez eux une route d'environ cent cinquante kilomètres, au-delà desquels le Nil redevient navigable; alors on rassemblera les pièces d'acier d'un des bateaux à vapeur, sur lequel sir S. Baker descendra jusqu'au lac Albert. A chaque point convenable, il fondera un poste fortifié et un comptoir, dans lequel résidera un Copte, chargé d'établir les relations commerciales avec les indigènes, et, comme tous les soldats de l'expédition sont des fellâs habitués à l'agriculture, ceux-ci recevront des fermes à mettre en valeur autour du fort. L'Egypte peut devenir ainsi le pays producteur du coton pour le monde entier.

Voilà sur quelle échelle gigantesque s'est développé et s'est tourné en réalité le rêve que sir Samuel Baker faisait en faveur des populations africaines, pillées et massacrées ou réduites en esclavage par les trafiquants du Nil. Il rêvait « d'obliger l'Egypte à concéder le mo- « nopole commercial de cette région à une compagnie, « moyennant certaines conditions et une surveillance « particulière (1). » C'est ce songe que le khédive et le

(1) V. p. 330 de ce volume.

sultan le chargent de mettre à exécution, comme il l'a conçu.

La France ne peut qu'applaudir à une entreprise qui doit tourner au profit de la science, du commerce, de la civilisation et du monde entier. Elle ne tardera guère à savoir à quoi s'en tenir sur les premiers résultats de cette noble affaire ; car à présent Khartoum communique avec le Caire par le télégraphe électrique, et les nouvelles, qui n'en arrivaient naguère à la capitale qu'en quarante journées, y parviendront désormais en quarante minutes.

J. BELIN-DE LAUNAY.

Périgueux, 3 novembre 1869.

LE
LAC ALBERT

CHAPITRE I

DU CAIRE A GONDOCORO

(De mars 1861 à février 1863.)

Ma jeune femme part du Caire avec moi pour découvrir les sources du Nil Blanc. — Affluents abyssiniens du fleuve. — Ils produisent le débordement du Nil d'Egypte. — L'herbe ne pousse plus où les Turcs ont passé. — La prospérité de Khartoum n'est due qu'à l'abominable traite des esclaves. — Préparatifs de l'expédition. — Mme Van Capellan. — Nous quittons Khartoum le 18 décembre 1862 et remontons le Nil Blanc. — La nudité commence aux Chilloucs. — Mort de Johann Schmidt. — La Sobat. — La Rivière des Gazelles. — Roseaux du lac Nô. — Djoctian, un chef des Nouërs, et sa famille. — La *mourhaka*. — Misère des Kêtchs. — Utilité des termites. — Fermeture de la mission autrichienne de Sainte-Croix. — Les Aliabs, leurs vaches et les moustiques. — Les Cheurs. — Gondocoro.

Au mois de mars 1861, je me suis mis en route pour une expédition dont le but était de découvrir les sources du Nil ; j'espérais rencontrer les capitaines Speke et Grant qui parcouraient l'Afrique orientale, et qui étaient partis de Zanzibar, envoyés par le gouvernement anglais pour le même motif. Je n'avais

pas la présomption de faire connaître l'objet de mon voyage, car jusqu'alors les sources du Nil semblaient enveloppées d'un voile mystérieux ; mais ma résolution intime était d'accomplir cette tâche si difficile au péril même de ma vie. Dès ma jeunesse, je m'étais endurci à la fatigue et aux privations dans les climats des tropiques, particulièrement à Ceylan, et, lorsque j'étudiais la carte de l'Afrique, je me disais, avec une vague espérance mêlée d'humilité, qu'à force de persévérance je pourrais pénétrer jusqu'au cœur de ce continent. Ainsi on voit le ver le plus insignifiant percer le bois de chêne le plus dur.

Selon moi, rien au monde ne pouvait résister à une force de volonté bien arrêtée, pourvu que la santé et la vie ne fissent pas défaut. Je n'étais pas surpris du peu de succès de toutes les tentatives précédemment faites pour arriver aux sources du Nil : en effet, dans ces expéditions composées de plusieurs personnes, les moindres difficultés aboutissaient généralement à des avis opposés, puis à la retraite. Je résolus donc de partir seul, me fiant à l'appui de la Providence divine, et à la bonne fortune qui quelquefois accompagne une résolution inébranlable. Je pesai cependant avec soin les chances de l'entreprise.

L'expédition commandée par MM. Speke et Grant était la seule que l'Angleterre eût envoyée pour découvrir les sources du Nil. Il y a quatre-vingt-dix ans, Bruce (1) avait réussi à reconnaître celle du Nil Bleu ou du Nil inférieur ; l'honneur de cette découverte appartenait donc à l'Angleterre ; Speke, parti du sud, était déjà en route ; et j'avais la conviction que mon courageux ami, plutôt que d'accepter l'humilia-

(1) Le 5 novembre 1770, Bruce a éprouvé la joie la plus enthousiaste à la vue des sources qu'il avait découvertes et qu'il croyait être celles du Nil d'Egypte. — J. B.

tion de l'insuccès, ferait le sacrifice de sa vie. Quant à moi, si j'avais été seul, la perspective de mourir sur la route où je m'aventurais le premier ne m'eût pas effrayé; mais je devais songer à celle qui, tout en étant la cause de ma plus grande consolation, réclamait aussi mes soins les plus assidus : elle était si jeune que l'âge mûr était encore pour elle une question d'avenir. Je frissonnais en pensant que ma mort aurait pour effet de l'abandonner seule et sans protection au milieu des déserts ; et c'est avec bonheur que je l'eusse laissée environnée des douceurs du foyer au lieu de l'exposer aux privations qui lui semblaient réservées en Afrique. En vain je la suppliai de rester; en vain je lui peignis les difficultés et les périls de couleurs plus sombres que je ne me les figurais moi-même : avec la constance et le dévouement de son sexe, elle était résolue à partager tous mes dangers et à me suivre dans le rude sentier de la vie sauvage qui s'ouvrait devant moi. A des objections analogues, Ruth n'avait-elle pas répondu : « Ne vous opposez point à moi, en me portant à vous quitter et à suivre une autre route ; car, en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous et, partout où vous demeurerez, je demeurerai aussi : votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez. Que Dieu me traite dans toute sa rigueur, si jamais autre chose que la mort me sépare de vous (1). »

C'est donc en compagnie de ma femme que je partis du Caire le 15 avril 1861, pour remonter le Nil.

Vingt-six jours après notre départ, nous arrivâmes à Corosco; de là, nous nous mîmes en route à travers le désert de Nubie, évitant ainsi la courbure occidentale

(1) Ruth, I, 16, 17.

du Nil; et, en sept jours de marche forcée, nos chameaux atteignirent de nouveau le fleuve à Abou Hamed.

Nos provisions étaient alors presque épuisées. Nous poursuivîmes notre voyage en suivant le cours du Nil; nous traversions encore le désert, mais sans perdre de vue les palmiers qui côtoient le fleuve. Après huit jours de fatigues, nous arrivâmes à Berber, ville importante, qui est à huit journées de caravane de Khartoum. C'est la route ordinaire des voyageurs qui vont d'Égypte en Nubie.

L'expérience que j'avais gagnée pendant ce voyage me convainquit que le succès de ma future expédition serait impossible si je ne connaissais pas la langue arabe. En effet, je m'étais trouvé tout à fait à la discrétion de mon drogman; aussi je résolus de me rendre aussitôt que je le pourrais maître de cette langue.

En conséquence, je résolus de voyager un an dans l'Abyssinie pour y apprendre l'arabe, tout en explorant les rivières qui sortent des montagnes de ce pays. C'est pourquoi je partis de Berber le 11 juin 1861. Au bout de deux jours, j'atteignais le confluent de l'Atbara et du Nil.

Pendant la saison des pluies, l'Atbara remplit un lit d'environ quatre cent cinquante mètres de largeur, sur une profondeur de huit à dix mètres. Il conduit au Nil les eaux de l'Abyssinie orientale.

Quant au fleuve, depuis le confluent de l'Atbara jusqu'à la Méditerranée, il parcourt bien dix-sept cent soixante-dix kilomètres et, durant ce long espace, il est soumis à l'évaporation et à l'absorption dans les sables du désert; nécessairement il y perd une immense quantité d'eau; c'est donc immédiatement au-dessous de ce confluent que le Nil égyptien doit avoir son plus grand volume.

Je n'ai pas l'intention d'entrer aujourd'hui dans les détails de mon voyage en Abyssinie. Cet épisode est si étendu et en même temps si distinct de celui qui eut pour objet le Nil Blanc, que le mélange des deux récits ne formerait pas un ensemble. Ici je me bornerai à jeter un coup d'œil général sur les cours d'eau de l'Abyssinie, afin d'expliquer l'origine de leurs débordements et leur influence sur la Basse Egypte.

Toutes les eaux de l'Abyssinie descendent par l'Atbara et par le Nil Bleu. Leur direction uniforme est du sud-est au nord-ouest, et elles atteignent le Nil sur deux points, par le Nil Bleu à Khartoum (15° 30') et par l'Atbara (17° 37').

Pendant la saison sèche, le Nil Bleu est si bas qu'il n'est même plus assez fort pour les petits bâtiments qui transportent les marchandises du Sennaar à Khartoum ; son eau est alors d'une transparence admirable, et, réfléchissant comme elle le fait un ciel sans nuage, elle lui a valu le surnom de Bâr-el-Azrek ou Nil Bleu. Cette eau, de plus, est excellente au goût, formant un contraste frappant avec celle du Nil Blanc, qui n'est jamais limpide et qui tire une saveur désagréable des matières végétales entraînées par son courant. Cette différence dans la qualité des eaux est le caractère distinctif des deux rivières. Le Nil Bleu, torrent rapide sortant des montagnes, se précipite avec une immense vitesse; le Nil Blanc, au contraire, coule à travers de vastes marécages. Le cours du Nil Bleu arrose un terrain fertile; il est donc sujet à une légère absorption qui lui fait perdre de son volume; mais, pendant la saison des pluies, il entraîne avec lui une grande quantité de matière terreuse d'une couleur rouge, qui contribue au grand dépôt fertilisateur du Nil dans la Basse Égypte.

Quoique l'Atbara, durant la saison pluvieuse de

l'Abyssinie, ait l'importance que nous avons indiquée plus haut, il reste parfaitement à sec durant plusieurs mois de l'année. Lorsque je le vis pour la première fois, le 13 juin 1861, c'était une nappe de sable éblouissant; il formait, pour ainsi dire, partie du désert qu'il traversait. Sur une étendue de plus de deux cent quarante kilomètres, à partir de sa jonction avec le Nil, l'Atbara est complétement à sec depuis le commencement de mars jusqu'en juin. A des intervalles de plusieurs kilomètres, on voit des flaques d'eau dans les profondes cavités qui sont au-dessous du niveau moyen de la rivière. Quelques-uns de ces étangs ont quinze à seize cents mètres de longueur, et servent de refuge aux animaux qui, à mesure que la rivière tarit, cherchent dans ces étroits domiciles un abri où ils ne sont guère à leur aise. Crocodiles, hippopotames, poissons et tortues d'une grande espèce, s'y trouvent entassés en quantités prodigieuses, jusqu'à ce que le commencement des pluies leur rende la liberté, en alimentant de nouveau la rivière. La saison pluvieuse s'ouvre en Abyssinie au milieu de mai. Cependant, comme les longues chaleurs de l'été ont desséché le sol, les premières pluies sont immédiatement absorbées, et ce n'est que vers la mi-juin que les torrents commencent à se remplir. Depuis cette époque jusqu'au milieu de septembre, les orages sont terribles; chaque ravin se transforme en un torrent impétueux, les arbres sont déracinés par la furie des eaux, et l'Atbara devient un vaste fleuve, emportant, dans son cours irrésistible, les eaux des quatre grandes rivières : la Settite, le Royan, le Salaam et l'Angrab, sans compter les siennes propres (1).

(1) Depuis la publication du voyage de sir S. Baker au Lac Albert, la maison L. Hachette et Cie a mis en vente le premier volume d'un très-remarquable ouvrage de M. Arnauld d'Abbadie

Comme le Nil Bleu et l'Atbara reçoivent toutes les eaux de l'Abyssinie, ainsi à leur tour ils payent leur tribut au Nil proprement dit vers le milieu de juin. Le Nil Blanc a atteint alors un niveau considérable, mais non pas le plus élevé possible ; et les inondations annuelles de la Basse Egypte résultent de ce que les eaux qui descendent de l'Abyssinie se précipitent avec une impétuosité soudaine dans le lit principal du fleuve que le Nil Blanc a déjà élevé à un certain niveau.

L'absorption remarquable qui distingue le sable de l'Atbara prouve d'une manière frappante combien le Nil Bleu isolé serait incapable de traverser le désert de Nubie. Sans le volume d'eau constant fourni par le Nil Blanc, ce désert boirait jusqu'à la dernière goutte d'eau avant que la rivière pût franchir toutes les cataractes qui précèdent Assouan.

Les affluents principaux du Nil Bleu sont le Rahad et le Dinder ; leur source est en Abyssinie, comme celle de toutes les autres rivières que je viens de nommer. Le Rahad est entièrement à sec pendant l'été, et le Dinder est réduit à une série de flaques d'eau très-profondes, séparées par des bancs de sable, le lit de la rivière étant tout à fait à découvert. Ces flaques d'eau, comme celles de l'Atbara, servent de retraite aux hippopotames et aux autres habitants naturels du fleuve.

Après avoir terminé mon exploration des divers affluents abyssiniens du Nil, en traversant le pays de

intitulé *Douze Ans dans la Haute Ethiopie ou Abyssinie.* D'après la carte qui s'y trouve jointe, les principaux affluents de l'Atbara sont le Khor, le Khâsch ou Mareb et la Sétit ou Takkazé ; le Salaam, moins considérable, reçoit l'Angrab. Les deux affluents du Nil Bleu paraissent peu importants et sont appelés Rabad et Dender. — J. B.

Basé et la partie de l'Abyssinie occupée par le Mek Nimmour, j'arrivai, le 11 juin 1862, à Khartoum, capitale des provinces du Soudan. Khartoum est sur une pointe de terre que forme l'angle de jonction du Nil Bleu et du Nil Blanc. On ne saurait se figurer un endroit plus misérable, plus sale, plus malsain (1).

C'est là que réside un gouverneur général envoyé par l'Égypte et à l'autorité despotique duquel obéissent toutes les provinces du Soudan. En 1861, la garnison de Khartoum s'élevait à dix mille hommes environ et se composait d'Égyptiens, de nègres venus du Cordofan et des pays qu'arrosent le Nil Bleu et le Nil Blanc. Elle comprenait aussi un régiment d'Arnautes et une batterie d'artillerie. Ces troupes sont le fléau du pays ; car la plupart des employés, Turcs ou Égyptiens, ne reçoivent leur paye que fort irrégulièrement, ce qui annulle à peu près la discipline. Le soldat égyptien ne vit que par la maraude, et les malheureux habitants du pays sont obligés de se soumettre aux insultes et aux mauvais traitements de ces brutes, qui les pillent suivant leur caprice.

En 1862, le gouverneur général du Soudan était Moussa Pacha. Cet homme pouvait passer comme représentant, d'une manière outrée, les qualités qui distinguent les autorités turques. Il réunissait à la brutalité d'un animal féroce les vices les plus grossiers des Orientaux.

Sous son administration, le Soudan achevait de se ruiner. Jamais le Turc ne s'améliore. Le proverbe arabe dit que « l'herbe ne pousse jamais sous les pas des Turcs, » simple adage qui rend avec la plus grande

(1) M. G. Lejean a donné une curieuse description de Khartoum au *Tour du Monde*, 1862, t. I. On y peut voir représentés le confluent des deux Nils et la grande place de Khartoum. — J. B.

exactitude le caractère de la nation. Le régime turc a pour accompagnement obligé la mauvaise administration, le monopole, le pillage et l'oppression. Point d'employé qui ne vole. De son côté, le gouverneur général prend à pleines mains ; les obstacles qu'il oppose au progrès servent à remplir ses poches ; aussi entrave-t-il le commerce de mille façons, afin d'obtenir des primes de côté et d'autre (1).

La taxe la plus lourde et la plus injuste est celle qui affecte le « sageer » ou la roue à eau au moyen de laquelle le fermier arrose le sol, qui, autrement, serait stérile.

La construction de cette roue est le premier pas dans les procédés de culture. Sur les bords du fleuve s'étend un vaste territoire susceptible d'être défriché ; mais, comme les pluies sont presque inconnues dans le pays, il faut constamment y avoir recours à des moyens d'irrigation artificiels. Aussitôt qu'un individu d'un caractère entreprenant a établi sa roue hydraulique, on le taxe ; mais ce n'est pas tout. Les percepteurs des contributions, soldats, comme je l'ai dit, s'acharnent sur lui et exigent la remise d'un droit additionnel en nature, beurre, blé, légumes, moutons, etc. L'infortuné propriétaire est ainsi presque ruiné, et son industrie est devenue pour lui une véritable malédiction.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'aspect général du Soudan soit celui de la misère. On exporte de ce pays, à dos de chameau, le séné, les cuirs et l'ivoire, mais

(1) Ce jugement sévère sur les Turcs est parfaitement conforme à celui qu'a prononcé Palgrave, mais fort opposé à celui que porte Vambéry. A la vérité, le Turc est comparé par le premier à l'Arabe et, par le second, au Persan et au Turcoman. Voir *Une année dans l'Arabie centrale* et les *Voyages d'un faux Derviche*, ou les abrégés que nous en avons faits. — J. B.

surtout la gomme arabique produite par plusieurs espèces de mimosas (*acacia vera*) ; mais évidemment, dans les conditions actuelles, le Soudan n'a aucune valeur, puisque les ressources naturelles sont presque aussi nulles que son importance politique. Pourtant ce n'est pas sans motif que les Égyptiens s'en sont emparés, et ce motif subsiste encore aujourd'hui : *Le Soudan produit des esclaves.*

Sans le commerce qui se fait sur le Nil Blanc, Khartoum cesserait à peu près d'exister ; et ce commerce n'a pour origines que le meurtre et la violence. Il n'y a pas besoin d'autre commentaire pour décrire le caractère des habitants de Khartoum. Comme article d'exportation, la quantité d'ivoire qui redescend le Nil Blanc est une bagatelle, attendu que la valeur n'en atteint guère plus d'un million de francs par an.

Ceux qui se livrent à l'infâme trafic du Nil Blanc sont des Syriens, des Coptes, des Turcs, des Circassiens et quelques Européens. L'abominable traite des nègres est si intimement liée aux difficultés qui ont manqué de faire échouer tous mes projets que je n'entrerai ici dans aucun détail préalable sur la façon dont elle est conduite. Mes aventures suffiront amplement à la dévoiler sous l'honnête désignation de négoce du Nil Blanc dont on l'affuble pour la déguiser.

C'est à Khartoum que se tiennent les agents ou les acheteurs prêts à payer en argent le prix des esclaves que les négociants d'ivoire y conduisent. Les acquéreurs sont presque tous des Arabes. Ensuite les esclaves sont dirigés vers différentes localités ; par exemple, on en mène beaucoup au Sennaar, où ils sont vendus à d'autres agents qui les revendent aux Arabes et aux Turcs. Quelques-uns doivent traverser d'immenses distances pour se rendre à Souakim, à Massaoua et à d'autres ports de la Mer Rouge, d'où on les expédie

en Arabie et en Perse. On en envoie aussi une grande quantité au Caire. Bref, ils sont dispersés à travers toute la partie de l'Orient qui se livre au commerce des nègres, le Nil Blanc étant le grand canal que suit ce trafic (1).

Voilà ce qu'était, à vrai dire, le commerce du Nil Blanc lorsque je me préparai à partir de Khartoum pour découvrir les sources du fleuve. Excepté quelques Européens, tout le monde dans cette ville était intéressé à la traite des nègres, et regardait d'un œil de jalousie les étrangers qui s'aventuraient dans les limites de leur terre promise ; — terre qu'ils réservent à l'esclavage, à toutes les abominations et à tous les crimes que l'homme peut commettre.

Dans une ville où l'argent se prête de 36 à 80 pour 100 et à des délais d'un an à dix-huit mois, je me trouvai, moi qui payais comptant, avoir fini mes préparatifs au bout de quelques semaines, et pourtant ceux d'un pareil voyage ne sont pas une bagatelle.

J'avais frété deux grands bateaux à voile et une barque pontée, avec de confortables cabines ; en outre, il m'avait fallu engager une escorte de quarante-cinq hommes armés et quarante matelots, ce qui, en ajoutant les domestiques, etc., faisait monter ma troupe à quatre-vingt-seize individus. De Khartoum à Gondocoro, où le Nil cesse d'être navigable, la distance, me disait-on, était de quarante à cinquante jours;

(1) Le trafic des esclaves ne suit pas seulement la vallée du Nil ; d'autres routes l'ont dirigé sur Zanzibar et de là sur Mascate. Palgrave indique la production des esclaves parmi les principales de la côte orientale d'Afrique, et les voyages de Livingstone au Zambèze et au Nyassa des Maravis, de Burton au lac Tanguégnica et de Speke au lac Victoria, ont fait clairement connaître cet autre chemin des marchands d'esclaves. Voir nos éditions des *Sources du Nil*, des *Explorations dans l'Afrique australe* et des *Voyages* de Burton. — J. B.

mais des provisions pour quatre mois m'étaient nécessaires, parce que, après nous avoir débarqués mes compagnons et moi, les bateliers devaient retourner à Khartoum avec les navires. Espérant rencontrer l'expédition de Speke et de Grant, je chargeai une quantité supplémentaire de blé, faisant un total de cent *urdeps* (environ 150 hectolitres). J'avais disposé les bateaux de manière à pouvoir embarquer vingt et un ânes, quatre chameaux et quatre chevaux; de la sorte, j'espérais pouvoir me passer de porteurs. Selles et bâts, tout fut confectionné sous ma surveillance personnelle; pas la moindre bagatelle ne fut négligée dans les arrangements nécessaires au succès.

Pour tous les détails, je fus très-bien secondé par l'énergie d'un charpentier allemand, Johann Schmidt, brave garçon que j'avais engagé à m'accompagner comme homme de confiance. Je l'avais autrefois rencontré à la chasse sur les bords de la Settite dans le pays de Basé, où il achetait aux Arabes des animaux vivants pour le propriétaire d'une ménagerie en Europe. C'était un fin chasseur, homme énergique et courageux, parfaitement sobre et honnête. Hélas! « l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Une toux violente, sa maigreur et sa respiration difficile me faisaient craindre pour lui une maladie des poumons. Il dépérissait à vue d'œil, et j'essayai de le déterminer à ne pas s'aventurer dans un voyage tel que celui que je me disposais à faire. Rien ne put le convaincre que sa vie était en danger : le climat de Khartoum, se figurait-il, était plus malsain que celui du Nil Blanc, et le voyage rétablirait sa santé. Plein de bons sentiments et désireux de me plaire, il persista à terminer tous les arrangements, au lieu de ménager ses forces pour de plus rudes épreuves. Cependant mes préparatifs avançaient : j'avais donné un uni-

forme à mes hommes; ils étaient armés de carabines et de fusils à deux coups. Je leur avais expliqué clairement l'objet de mon voyage : tant qu'ils seraient à mon service, ils me devaient une obéissance absolue; le pillage leur était absolument interdit; enfin, avant le départ, leurs noms seraient enregistrés au divan public.

Quand tout fut prêt pour le départ, les trois bateaux gagnèrent à la rame le milieu du Nil Bleu, où ils déployèrent leurs voiles; là, poussés par le courant et par un vent favorable, ils descendirent rapidement la rivière. Les pavillons anglais s'agitaient au haut des mâts, et c'est ainsi, accompagnés par le bruit des adieux et des salves de mousqueterie, que nous partîmes pour les sources du Nil. En passant devant le bateau à vapeur appartenant aux dames hollandaises Mme Van Capellan et sa charmante fille, Mlle Tinné, nous tirâmes une salve en leur honneur, et des deux côtés les mouchoirs s'agitèrent tant que nous pûmes nous voir; nous ne nous imaginions guère que c'était pour la dernière fois que nous rencontrions ces aimables personnes, et que le destin le plus terrible frapperait de mort presque toute leur petite caravane (1).

Nous étions au jeudi 18 décembre 1862, un des jours les plus propices pour un départ, s'il faut en croire la superstition arabe. En quelques minutes

(1) Toute cette troupe de voyageurs, excepté Mlle Tinné, mourut de la fièvre sur le Nil Blanc. Voici les noms de ces malheureuses victimes du climat de l'Afrique centrale : Mme la baronne Van Capellan, sa sœur, deux servantes hollandaises, le docteur Steudner et signor Contarini. — S. B. — M. Vivien de Saint-Martin nomme, parmi les savants qui accompagnaient ces voyageuses, M. de Heuglin. (*Tour du monde*, 1863, II.) A la fin d'Août 1869, on a appris à Malte que Mlle Tinné venait d'être assassinée aux environs de Murzouk, dans la régence de Tripoli. — J. B.

nous atteignîmes l'angle aigu que nous devions tourner pour entrer dans les eaux du Nil Blanc, à son point de jonction avec le Nil Bleu. Ce confluent a lieu dans un pays plat à perte de vue, et le Nil Blanc y a plus de trois kilomètres de largeur.

21 *décembre.* — Pendant que nous remontons le Nil, je suis absorbé par mes travaux d'armurier.

22 *décembre.* — Je me suis procuré à Gheténé deux chameaux superbes, qui ne se sont pas laissé embarquer sans peine.

23 *décembre.* — A Ouat Chilè, j'ai acheté et embarqué sans encombre deux nouveaux chameaux. Le marché, dans ce misérable village, est aussi mal pourvu que celui de Gheténé. La rivière, qui a environ deux kilomètres et demi de large, est bordée de mimosas; le sol est très-plat et très-sablonneux.

24 *décembre.* — Ce matin nous sortons du pays des Béghéras, sur la rive gauche. Le sol reste plat et couvert de mimosas; quantité d'arbres croissent dans l'eau : la rivière est généralement peu profonde, mais roule beaucoup de troncs d'arbres. Nous passons devant l'île d'Hassaniâ; toujours le même sol plat, couvert de mimosas. La marque des crues sur le tronc de ces arbres n'est pas élevée d'un mètre au-dessus du niveau actuel, de sorte que, pendant la saison pluvieuse, l'inondation doit couvrir un espace immense. Comme le fleuve n'est pas encaissé, au bout de deux mois l'eau se retirera, et les naturels du pays avec leurs troupeaux se presseront sur les bords. Tous les habitants sont Arabes; la tribu Béghéra occupe le rivage occidental.

25 *décembre.* — Le fleuve est bordé de forêts de mimosas. La variété d'arbres qui compose l'essence de ces forêts est le *sount* (*acacia arabica*), qui produit un excellent tannin; le fruit, *garra*, donne une teinture brune très-foncée. J'ai fait teindre, à Khar-

toum, avec ce *garra*, tous mes habits et les uniformes de mes hommes. Les arbres ont environ quarante-cinq centimètres de diamètre et onze mètres de hauteur. Grâce à leur feuillage, ils produisent de loin un effet pittoresque; mais, lorsqu'on s'approche, on voit que la forêt est tout simplement un marécage affreux, entièrement submergé. Du fond des eaux stagnantes s'élèvent des quantités d'arbres abattus; çà et là une grue solitaire est perchée sur les branches pourries. Des plantes aquatiques, massées ensemble, flottent comme des îles de verdure; ici, elles s'arrêtent interceptées par les troncs et le branchage; plus loin, elles descendent lentement le courant, emportant avec elles, comme autant de spectres, des grues et des cigognes, qui viennent de terres inconnues sur ces radeaux naturels. Ce désert est le repaire de la fièvre : la force du courant n'y dépasse pas quatre cents mètres à l'heure, et la couleur de l'eau est celle d'une mare; c'est le paradis des moustiques, et ce serait l'enfer pour l'homme. Heureusement, comme nous sommes dans la saison froide, les insectes ne se montrent pas au delà des forêts submergées de mimosas. A la nuit, nous jetons l'ancre pendant un calme plat, aussi près que possible du milieu de la rivière, afin d'éviter la *malaria* produite par la forêt marécageuse. Voilà une précaution que mes gens ne se soucieraient pas de prendre, et leur négligence pourrait compromettre le succès de l'expédition.

27 décembre. — Les véritables bords de la rivière sont environ à quatre cent cinquante mètres du courant, l'espace intermédiaire consistant en une masse de plantes aquatiques flottantes, de matière végétale en décomposition, et de roseaux élevés, qui ressemblent à des cannes à sucre et fournissent à mes bêtes une excellente nourriture. Les plantes aquatiques

sont aussi nombreuses que curieuses, et sur la rive se dresse l'arbre nommé *bois d'ambatch* ou *anemone mirabilis*. Le bois de cet arbre est d'un poids spécifique moindre que le liége ; on s'en sert généralement pour faire des radeaux. Dans cette saison l'*anemone mirabilis* est en fleur, et sa couleur d'un jaune brillant répand un peu d'animation sur les tristes marécages. Les îles flottantes me donnent quelques échantillons fort beaux d'une variété d'hélice. Ici la largeur de la rivière varie de treize à seize cents mètres ; le pays est plat et sans intérêt, des buissons épineux sont dispersés, çà et là, sur des plaines arides ; les arbres proprement dits ne se trouvent que sur les bords mêmes du fleuve.

28 *décembre*. — Le pays des Dinkas s'étend sur la rive orientale; de l'autre côté, est celui des Chilloucs. Nous avons dépassé toutes les tribus arabes, et nous sommes parvenus au beau milieu des peuplades nègres. Nous avons quitté les pays où l'on s'habille pour ceux où l'on va nu.

30 *décembre*. — Johann se meurt, mais il n'a pas perdu connaissance. Pauvre garçon ! tout son espoir d'économiser de l'argent à mon service et de retourner en Bavière a maintenant disparu. J'ai passé plusieurs heures à son chevet : pas la moindre lueur d'espérance! Il parlait avec difficulté, et ne s'apercevait pas des mouches qui marchaient sur ses prunelles vitreuses. Je baisai doucement sa figure et ses mains, puis je lui demandai si je ne pouvais pas m'acquitter de quelque commission pour lui. Il murmura : « Je suis préparé à mourir, je n'ai ni parents ni amis, mais il y a une... » Il ne put achever la phrase, mais sa dernière pensée fut pour celle qu'il aimait. Loin de cette terre sauvage et misérable où nous nous trouvions, son esprit se transportait à son village natal, près de l'amie dont la tendresse le rattachait à l'existence. Dans ce

moment funèbre, où tout allait bientôt s'évanouir, n'a-t-elle pas dû éprouver un frisson, un pressentiment indicible? Je pressai la main du mourant et lui demandai *son* nom. Ramenant toutes ses forces, il murmura . « Krombach (1)... Je n'ai plus qu'à mourir et je vous remercie bien. » Telles furent ses dernières paroles. Je contemplai avec douleur cette figure amaigrie, cette main aujourd'hui sans vigueur, qui, jadis, avait abattu le lynx et l'éléphant. La sueur de la mort s'épaississait sur son front. Quoique le pouls ne fût pas encore arrêté, Johann n'existait plus.

31 *décembre.* — Johann est mort. De mes propres mains, j'ai taillé une croix gigantesque avec le tronc d'un tamarin (2), et, à la clarté de la lune, nous avons creusé son tombeau dans cet endroit solitaire.

« Le cercueil n'entourait pas inutilement sa poitrine; il n'était revêtu ni d'un linceul ni d'un suaire; mais il était étendu comme un pèlerin qui se repose, enveloppé dans son manteau. » Lugubre début pour notre voyage! Pauvre ami! j'ai fait ce que j'ai pu pour lui, ce qui ne montait pas à grand'chose, et des mains plus tendres que les miennes ont pourvu à ses derniers besoins. Ce triste événement termine l'année 1862.

1863. 1er *janvier, deux heures du matin.* — Des pensées sombres m'empêchent de dormir; je veille en attendant le commencement de la nouvelle année. Dieu soit béni pour sa miséricorde pendant le passé, et qu'il lui plaise de nous diriger dans l'avenir qui s'ouvre à présent!

Nous arrivons au village de Mahomed Her, dans le pays des Chilloucs. Cet homme, natif de Dongola, ayant couru les aventures sur le Nil Blanc, s'est établi

(1) Krombach était le nom de son village natal, en Bavière. — S.B.

(2) *Tamarinus Indica.* Linn. — M.

avec une troupe de bandits au milieu de cette tribu et est devenu le premier marchand d'esclaves du Nil. Le pays est plat, comme à l'ordinaire ; plusieurs villages des Chilloucs sur le bord occidental sont abandonnés à cause des habitudes de rapine de Mahomed Her. Ce drôle prétend avoir le droit de territoire, et il offre de payer le tribut au gouvernement égyptien. C'est ainsi qu'il jette un gâteau à Cerbère pour qu'on le laisse tranquille.

2 *janvier*. — Toujours des marécages plats et sans intérêt, et, à l'ouest, des villages de Chilloucs en grande quantité. L'amusante excursion ! De dégoûtants sauvages nus comme la main, des marais sans fin, pleins de moustiques ; un pays entier sans le moindre intérêt, sans beauté d'aucun genre ! Cependant la population est nombreuse. Les cabanes construites en boue, sont couvertes de chaume, et ont une très-petite ouverture. On dirait des champignons. Les Chilloucs sont riches; d'immenses troupeaux abondent dans leur pays.

3 *janvier*. — Nous arrivons à midi quarante minutes au confluent de la rivière Sobat (1), et nous jetons l'ancre à un endroit où les Turcs avaient autrefois construit un camp. Pas un arbre. Des prairies et des marais, à perte de vue. La largeur de la Sobat est tout au plus de cent dix mètres.

Je mesurai la rapidité du courant au moyen d'une gourde flottante qui faisait cent dix-neuf mètres en cent douze secondes, correspondant à environ quatre

(1) Sur la plupart des cartes françaises, le nom de cette rivière est écrit Saubat. Le *Tour du monde*, 1860, II, a publié un curieux abrégé d'un journal d'Andréa Debono, négociant dont le lieutenant a été un des hommes les plus hostiles à sir S. Baker ; ce journal a rapport à une expédition sur la Saubat, qu'il distingue du Godjob de l'Enaréa. — J. B.

kilomètres par heure. La qualité de l'eau est de beaucoup supérieure à celle du Nil Blanc; ce qui me ferait croire que cette rivière descend des montagnes.

4 *janvier.* — Diabb, mon pilote, et mes bateliers me disent qu'à quelques journées de distance de son confluent, la Sobat se partage en sept branches, toutes de peu de profondeur et d'un courant très-rapide. En ce moment, son lit est plein jusqu'aux bords, qui sont fort plats. Quoique l'eau soit parfaitement claire et qu'il n'y ait aucune apparence d'inondation, cependant nous voyons sans cesse flotter à la surface des amas d'herbes qui semblent avoir été arrachées par les torrents. Un de mes hommes a remonté la rivière jusqu'au point où elle cesse d'être navigable; il déclare qu'elle est entretenue par un grand nombre de torrents montagneux, et qu'elle devient promptement à sec lorsque les pluies ont cessé. Je la sondai à divers intervalles, et je trouvai que les variations de la profondeur étaient fort légères : de huit mètres vingt à huit mètres cinquante. Vers cinq heures de l'après-midi, nous mîmes à la voile avec une brise agréable, et nous voguâmes doucement sur les eaux mortes du Nil Blanc. La lune est dans son plein; l'eau est comme un miroir, le pays ressemble à un marais vaste et sans fin, la rivière a près de seize cents mètres de largeur, mais elle est plus ou moins couverte de plantes flottantes. Calme et silence de mort, troublés seulement de loin en loin par les abois de chiens inaperçus et par les sourds ronflements d'hippopotames qu'ont dérangés nos bateaux.

5 *janvier.* — Pas de courant perceptible, vastes marécages; la rivière proprement dite n'a pas plus de cent trente-sept mètres de large, formant une sorte de canal au milieu d'une masse d'herbes aquatiques, semblables à de grandes cannes à sucre, qui cachent la

véritable étendue du fleuve. A environ dix kilomètres à l'ouest du confluent de la Sobat et au nord du Nil, existe une espèce de lac qui s'étend vers le nord, à une distance de plusieurs journées de navigation; il se perd enfin au milieu des herbages épais et des marécages. Dans la saison pluvieuse, c'est un lac véritable.

La Rivière des Girafes est petite et tombe dans le Nil, sur le rivage méridional entre la Sobat et la Rivière des Gazelles ou Bâr-el-Gazal. Le pilote m'informe que c'est simplement une branche du Nil Blanc venant du pays des Aliabs, et non pas une rivière isolée.

Le Bâr-el-Gazal s'étend à une grande distance, et forme tout un système de marais, d'eaux stagnantes et couvertes de roseaux et de bois d'ambatch, à travers lesquels nous sommes obligés de pratiquer une éclaircie pour donner passage au bateau. Cette rivière n'apporte au Nil que peu ou point d'eau, car à son embouchure on ne distingue pas le moindre courant (1). La force de celui du Nil est d'environ deux mille quatre cents mètres par heure, quand il tourne soudain l'angle, en changeant de direction du nord à l'est. La largeur à cet endroit ne dépasse pas cent dix-neuf mètres; mais il est impossible de la déterminer d'une manière exacte, car l'étendue en est déguisée par les roseaux dont le pays est entièrement couvert à perte de vue.

Le Nil Blanc tourne ensuite soudainement vers le sud. A ce que disent les naturels, il y a dans cet endroit une grande quantité de lacs. Le pays en général

(1) Le *Tour du monde*, 1862, I, p. 385 et suiv., a publié un intéressant voyage dans la vallée de la Rivière des Gazelles (Bâr-el-Gazal), dont le récit est dû à M. Bolognesi, compagnon de M. Petherick en 1856; déjà le drapeau anglais y protége les indigènes contre la violence des traitants turco-égyptiens. — J. B.

reste toujours plat avec de légères dépressions ; qui forment de très-vastes étangs pendant la saison pluvieuse, et des marais pendant la sécheresse. Ainsi, les descriptions des voyageurs peuvent être contradictoires, selon les différentes saisons où les observations sont faites. Rien qui annonce des lacs permanents d'une certaine étendue : partout on voit des amas considérables de plantes aquatiques ; mais il n'y a pas beaucoup de grandes accumulations d'eau profonde. D'après les sondages faits en différents endroits, je trouve que la profondeur du lac, à la jonction de la Rivière des Gazelles varie de deux à deux mètres quinze.

6 *janvier*. — Des masses magnifiques de papyrus, d'une couleur sombre, s'élèvent en fourrés épais, à cinq mètres cinquante au-dessus de la rivière. J'ai mesuré le diamètre du sommet d'un de ces roseaux : il a un mètre vingt-sept centimètres.

7 *janvier*. — Nous sommes obligés de nous haler en attachant aux roseaux de longues cordes à une centaine de mètres en avant. C'est une besogne affreuse. Mes gens sont contraints de nager pour fixer les cables, et ceux qui sont à bord exécutent le halage, tirant le bateau contre le courant. Rien ne peut surpasser la fatigue et l'ennui de cette opération. Par suite de leur constant travail dans l'eau, un grand nombre de mes gens souffrent de la fièvre. La température est beaucoup plus élevée que lors de notre départ de Khartoum ; le pays continue d'être un vaste marécage.

Mon nègre Richarn, que j'avais nommé caporal, sera bientôt dégradé : la boisson l'a abruti. Pendant son séjour à Khartoum, il était ivre tous les jours, et maintenant qu'il n'a plus rien à boire, il est plongé dans une profonde mélancolie. Assis sur le bagage comme un corbeau malade, il pince de la guitare et

fume du matin au soir, à moins qu'il ne soit endormi, — occupation qui lui prend la moitié de son temps. Il soupire après les pots de *merissa* (bière) d'Égypte.

8 *janvier*. — Hier nous avons jeté l'ancre en un lieu sec et couvert de mimosas à écorce rouge; le sol est toujours plat, et près du bord la rivière baigne les racines des arbres, car dans cette saison les eaux sont fort élevées, sans inondation pourtant. Il n'y avait pas de marque d'eau sur la tige des arbres ; je suis donc presque certain que, pendant la saison pluvieuse, l'élévation du niveau est peu de chose, puisque, la rivière n'ayant pas de bords proprements dits, l'eau s'étend sur une très-grande surface. Le pays entier n'est qu'un immense marais au milieu duquel coule un fleuve.

Il y a un an, j'étais sur la Settite, qui, à cette époque, est presque à sec, ainsi que l'Atbara et le Nil Bleu. Au contraire, le Nil Blanc et la Sobat, quoique n'ayant pas atteint leur plus grand degré d'élévation, sont cependant pleins jusqu'aux bords, tandis que les rivières d'Abyssinie commencent à s'assécher; ce qui prouve que le Nil Blanc et la Sobat ont leur origine bien loin dans le sud, au sein de montagnes sujettes à des pluies périodiques et qui durent plus longtemps que la saison pluvieuse dans l'Abyssinie ou chez les Gallas.

On ne peut pas s'étonner que les anciens aient abandonné l'exploration du Nil; car, au point même où commencent les sinuosités sans nombre du fleuve et les marécages, la rivière ressemble à un écheveau de fil embrouillé.

9 *janvier*. — Depuis le Bâr-el-Gazal, les deux bords du fleuve appartiennent à la tribu des Nouêrs. Environ une demi-heure avant le coucher du soleil, pendant que mes gens halaient le bateau en tirant de dessus le tillac une corde attachée aux roseaux, une vigie

m'annonça qu'un buffle était en vue sur une pointe de terre près du rivage. Comme la viande manquait, on me demanda de tuer cet animal. Il était tellement caché dans l'épaisseur de l'herbe, que du tillac on ne pouvait l'apercevoir. Je me plaçai donc sur un *angarep* (lit de camp) près de la poupe, et de là je parvins à distinguer avec peine dans l'herbe la tête et les épaules du buffle, à un peu plus d'une centaine de mètres de distance. Je le tirai et l'animal tomba mort, selon toute apparence. Mes hommes affamés semblaient fous de joie ; ne songeant qu'à leur proie, ils se précipitèrent dans l'eau et se trouvèrent bientôt près de la victime ; l'un d'eux tenait le buffle par la queue, les autres dansaient autour de lui en brandissant leurs couteaux, et tous poussaient des chants de triomphe. Tout à coup l'animal se relève, s'élance du milieu des assaillants et disparaît dans l'herbe ; mes hommes regagnèrent leurs vaisseaux, honteux d'avoir été assez stupides pour perdre leur temps à danser, au lieu de couper le jarret de l'animal et de s'assurer ainsi une bonne provision de viande.

10 *janvier.* — Ce matin de bonne heure nous entendons le buffle gémir dans le marais, non loin de l'endroit où nous supposions qu'il était tombé. Environ quarante hommes saisissent leurs fusils ou leurs couteaux, et, avides de beefsteaks, ils s'avancent en quête de leur proie, plongés jusqu'aux genoux dans l'eau et la vase, au milieu des roseaux. Environ une heure se passa de cette façon ; et moi, voyant le désordre dans lequel ces aventuriers erraient de côté et d'autre, je descendis dans la cabine afin de battre la caisse pour les rappeler, ce que Saati, mon *vakil* ou lieutenant, avait en vain essayé de faire. Au même moment, j'entendis dans le lointain des cris suivis d'une vingtaine de coups de feu tirés rapidement, l'un après

l'autre. Au moyen de ma lunette d'approche, j aperçus une troupe d'hommes à environ trois cents mètres de distance, debout, sur un de ces tertres formés par des habitations de fourmis blanches (1), et dominant la mer de verdure étendue devant moi. De ce poste, ils continuaient à tirer sur un objet caché dans les roseaux. Un cri de mort éclata bientôt, et les chasseurs, descendant en toute hâte de leur lieu de sûreté, reparurent, portant le cadavre de mon meilleur sergent, Sali Achmet. Il s'était trouvé à l'improviste près du buffle qui, bien que mortellement blessé, l'avait renversé dans la vase épaisse et l'avait foulé aux pieds. Ses braves camarades avaient pris la fuite, quoiqu'il les appelât à son secours, et s'étaient contentés de tirer de loin, de dessus la fourmilière, au lieu de courir à son aide. Une fosse fut creusée sur-le-champ pour le malheureux Sali.

Mon voyage commence mal.

12 *janvier.* — Combien sont absurdes les descriptions du Nil Blanc où l'on prétend que ce fleuve n'a pas de courant! Dans quelques endroits, par exemple un peu au-dessus du confluent de la Sobat, et de là jusqu'à Khartoum, le courant est faible; mais, depuis que nous avons quitté le Bâr-el-Gazal, le fleuve a suivant les localités une force de deux mille huit cents à quatre mille mètres par heure. J'avoue qu'ici la largeur du fleuve vrai ne dépasse pas cent mètres.

Nous sommes rejoints par deux bateaux de Courchid-Aga.

13 *janvier.* — Nous nous arrêtons près d'un village

(1) *Termes bellicosus.* — M. — On trouvera des renseignements fort intéressants sur ces termites belliqueux dans *L'Univers*, par F. A. Pouchet, p. 164 et suiv. Baldwin décrit leurs fourmilières, qu'il a vues dans le Calahari. (Notre édition *Du Natal au Zambèse*, p. 197.) — J. B.

sur la rive droite, en compagnie des deux barques à voile de Courchid-Aga. Les naturels viennent vers les bateaux : ce sont des sauvages au superlatif, des hommes nus comme la main. Leur corps est frotté de cendre, et ils se teignent les cheveux en rouge avec un mélange de cendre et d'urine de vache. Ce sont bien les diables les plus affreux que j'aie jamais vus ; il n'y a pas d'autre manière de les désigner. Les femmes non mariées sont également nues ; les autres ont autour des reins une espèce de frange faite d'herbe. Les hommes portent au cou des colliers de perles fort lourds ; ils ont à la partie supérieure du bras deux épais bracelets d'ivoire, des anneaux de cuivre aux poignets, sans compter un horrible bracelet de fer massif, armé de pointes d'environ un pouce de longueur, comme les griffes du léopard, et dont ils font le même usage que cet animal. Djoctian, chef d'un village Nouêr, vint me rendre visite avec sa femme et sa fille. Ils me demandèrent tout ce qu'ils virent en fait de colliers ou de bracelets, mais refusèrent un couteau comme leur étant inutile. Ils s'éloignèrent enchantés des cadeaux que je leur fis. Les femmes se pratiquent une incision dans la lèvre supérieure, et y portent en guise d'ornement un fil de fer couvert de perles et qui dépasse dix centimètres. Ce fil de fer s'avance comme la corne d'un rhinocéros (1). Les femmes sont hideuses ; mais les hommes, grands et forts.

Pendant que le chef des Nouêrs était dans ma cabine, assis sur un divan, je dessinai son portrait, ce qui lui fit le plus grand plaisir. A mes questions touchant l'utilité de son bracelet à pointes de fer, il répondit en me montrant le dos et les bras de son épouse,

(1) Comparer ces détails à ceux que notre chapitre III contient sur la parure et sur les armes des Létoukiens. — J. B.

tout couturés de cicatrices. Quelles aimables gens sont ces pauvres noirs ! comme disent les négrophiles anglais. Mon chef était tout fier d'avoir déchiré la peau de sa femme comme une bête féroce. En vérité, mon singe a l'air d'un être civilisé comparé à ces sauvages cruels. Le front du chef était tatoué de lignes horizontales qui ressemblaient à des rides. Les cheveux se portent ramenés en arrière. Hommes et femmes ont au cou un sac, apparemment pour mettre les présents qu'on leur donne, car ils ne laissent rien traîner.

Nous eûmes ce jour-là pour dîner un dindon, cadeau de Courchid-Aga ; et, chose merveilleuse, les *kisras* (sorte de gâteaux que l'on mange en guise de pain) n'étaient pas mêlés de sable. Depuis mon arrivée en Afrique, je dois avoir avalé en sable, détaché de la pierre meulière (*mourhaka*), dont on se sert pour faire la farine, l'équivalent d'une meule de moulin de belle taille (1). Quand la *mourhaka* est neuve, elle consiste en une grande pierre plate, pesant environ dix-huit kilos ; sur cette dalle, on broie le blé au moyen d'une autre pierre cylindrique que l'on fait tourner avec les deux mains. Au bout de quelques mois d'usage, la moitié de la meule a disparu, les débris étant amalgamés avec la farine ; de telle sorte que l'on mange positivement la meule.

15 *janvier*. — Ce matin, nous avancions en nous halant à travers une forêt de roseaux qui nous masquaient l'horizon, lorsque le bruit de la corde, qui

(1) Voyez, dans notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe* (ch. XII, p. 323), quelques détails sur ce moulin primitif, et la charmante anecdote de la jeune mère qui travaille la nuit pour acheter de l'étoffe aux étrangers afin que sa fille ressemble à une belle dame, dans le voisinage du Nyassa des Maravis. — J. B.

frôlait leurs cimes, troubla le sommeil d'un hippopotame flottant à fleur d'eau tout près du bateau. Il ne semblait avoir qu'à peu près la moitié de la taille d'un animal ordinaire, et, en moins d'un instant, une vingtaine de mes hommes, le prenant pour un jeune de son espèce, se précipitèrent dans l'eau, espérant le saisir. Il reparut soudain, et comme il était trois fois plus grand que les hommes ne s'y attendaient, ceux-ci ne furent plus aussi empressés de s'attaquer à lui. Cependant Diab donna bravement l'exemple, et saisit la bête par une des jambes de derrière; tous les autres se précipitèrent aussitôt, et il y eut une grande lutte. On jeta des cordes de dessus le vaisseau, des nœuds coulants furent passés autour de la tête de l'hippopotame; mais comme il était le plus fort, et réussissait à entraîner avec lui ses assaillants au milieu de la rivière, je me vis obligé de terminer l'affaire en lui envoyant une balle dans la tête. Il était couvert de marques faites par les dents d'un de ses congénères, qui l'avait sans doute malmené. Les uns disaient que c'était son père, d'autres affirmaient que ce devait être sa mère et la dispute s'échauffait. Ces Arabes ont un penchant extraordinaire à argumenter sur des vétilles. J'ai souvent vu mes hommes discuter pendant la plus grande partie de la nuit et reprendre le même sujet le lendemain. Ces discussions se terminent ordinairement par des voies de fait, et dans le cas actuel l'ardeur de la chasse ajoutait une nouvelle force à la chaleur du débat. On convint enfin de s'en rapporter à moi, et les deux partis s'approchèrent, défendant à grands cris leurs théories respectives : les uns soutenaient que le jeune *hippo* avait été tyrannisé par son père, les autres affirmaient que c'était par sa mère. En qualité d'arbitre, je me hasardai à dire que l'offenseur était peut-être l'oncle du défunt. « Par Allâ, c'est

vrai! » s'écrièrent-ils, et la discussion fut terminée.

19 *janvier*. — A huit heures du matin, nous sortons de ces marais en apparence interminables, et nous voyons sur le bord oriental de grands troupeaux conduits par des naturels complétement nus, dans un pays abondant en hautes herbes et en bois de mimosas. A 9 heures 15 du matin, nous arrivons au zérîbé (1) ou station de Binder, sujet autrichien, faisant le commerce sur le Nil Blanc.

La misère des malheureux nègres habitants de ce pays passe toute description. Les Kêtchs ne veulent pas tuer leurs bestiaux, et ne mangent de viande que lorsqu'un animal meurt de maladie. Comme le travail leur est insupportable, ils meurent souvent de faim, n'ayant à manger que des rats, des lézards, des serpents et des poissons qu'ils peuvent harponner. Leur manière de pêcher est une affaire de pure chance, car c'est au hazard qu'ils lancent le harpon dans les roseaux; aussi, sur trois ou quatre cents coups, à peine attrapent-ils un poisson. Le harpon est pourtant fait avec soin; il est emmanché d'un roseau flexible d'environ six mètres et fixé à une longue corde. Quelquefois ils frappent un véritable monstre, car on trouve des variétés de poissons dépassant le poids de cent kilos (2). S'ils réussissent à harponner un individu de cette taille, il en résulte une chasse pleine d'intérêt, l'animal entraînant avec lui le harpon, et s'enfuyant de toute la longueur de la corde. Les pêcheurs le suivent alors à la nage, tenant ferme une extrémité de la ligne, et lui donnant le jeu nécessaire jusqu'à ce que le poisson soit épuisé.

(1) C'est ce que dans l'Afrique australe on appelle un *kraal*, c'est-à-dire un campement protégé par une enceinte. — J. B.

(2) Voir à notre chap. v, l'endroit où il est question des poissons du lac Albert. — J. B.

Le chef de ces Kêtchs portait une peau de léopard sur ses épaules, et une espèce de calotte de perles blanches avec un bouquet de plumes d'autruche, mais son manteau, attaché d'une manière lâche, laissait tout le reste du corps à nu. Sa fille, d'environ seize ans, était la plus jolie négresse que j'eusse vue. Elle portait pour vêtement un petit morceau de cuir qui pouvait compter trente centimètres carrés et qu'elle avait jeté sur ses épaules. Toutes les jeunes filles de ce pays ne portent autour de la ceinture qu'un cercle composé de petits ornements bruyants. Elles arrivèrent en grand nombre chargées de fagots de bois qu'elles troquaient contre des poignées de blé. La plupart des hommes sont de belle taille, mais horriblement maigres; les enfants sont de véritables squelettes, et la tribu entière semble affamée. Leur dialecte est celui des Dinkas. Le chef portait une boîte à tabac fort singulière; c'était un morceau de fer pointu ayant soixante centimètres de long avec une emboîture creuse, attachée par une peau d'iguane. Cet instrument sert de boîte à tabac, de massue et de poignard. Il est curieux de voir toute l'étendue de ce pays marécageux hérissé par les demeures des fourmis blanches, s'élevant au-dessus du niveau de l'eau. Ces tours de Babel empêchent leurs habitants d'être emportés par le déluge. Travaillant pendant la saison sèche, les fourmis blanches construisent leurs édifices en leur donnant une grande hauteur, environ trois mètres (1), de sorte que, pendant l'inondation, elles peuvent vivre en sûreté dans les étages supérieurs. C'est au-dessus que les naturels se rassemblent alors, comme des troupeaux de bêtes, se frottant le corps des cendres de charbon de bois pour se préserver du froid. Ils sont si malheureux qu'ils dévorent

(1) Voir la note de notre page 24. — J. B.

avidement la peau et les os de tous les animaux qu'ils trouvent morts; les os sont broyés entre deux pierres, puis réduits en une sorte de pâte; lorsqu'un animal crève ou qu'il est tué, les Kêtchs n'en laissent pas même assez pour la nourriture d'une mouche. Jamais personne ne m'a inspiré autant de compassion que ces infortunés sauvages. Lorsqu'ils veulent exprimer leur reconnaissance, ils vous prennent la main, et *font semblant* de cracher dessus, opération qu'ils n'accomplissent pas réellement, ainsi que je l'ai vu affirmer dans quelques ouvrages sur le Nil Blanc.

Chacun de leurs troupeaux a son taureau sacré que l'on regarde comme ayant sur les autres une influence favorable; ses cornes sont ornées de plumes et souvent de clochettes, et il conduit les bestiaux au pâturage. Quand les troupeaux quittent le kraal de bon matin, les naturels adressent leurs prières au taureau : « Veille, lui disent-ils, sur tes camarades, empêche les vaches de s'égarer et conduis-les aux endroits les plus fertiles, afin qu'elles nous donnent beaucoup de lait, etc. (1). »

23 *Janvier*. — A huit heures du matin nous arrivons à Aboucouca, établissement d'un négociant français. Impossible de décrire la misère de ce district.

A quatre heures vingt minutes de l'après-midi, nous

(1) Voilà qui rappelle un passage de la scène première du premier acte de *Guillaume Tell* par Schiller : « RUODI. Que ce « collier va bien au cou de cette vache ! — KUONI. Elle sait bien « que c'est elle qui conduit le troupeau, et, si je le lui enlevais, « elle cesserait de manger. — RUODI. Quelle folie ! une bête sans « raison.... — WERNI. C'est bientôt dit. Les animaux ont aussi « leur raison. » — Du reste, aujourd'hui les vaches suisses montent encore dans les Alpes au commencement de juin sous la direction soit du taureau patriarcal ou de la vache conductrice. L'un et l'autre sont ornés d'un collier de cuir rouge auquel est suspendue une cloche qui n'a pas moins d'un pied de diamètre. (V. *Revue britannique*, août 1861.) — J. B.

parvenons à la station des missionnaires autrichiens de Sainte-Croix, où je remets une lettre au supérieur de l'établissement, herr Moorlang.

Cette station consiste en une vingtaine de huttes de gazon construites sur un monceau de terre, situé près de la rivière, mais à l'abri des inondations. L'église est aussi une petite cabane, mais elle est arrangée avec soin. Herr Moorlang m'avoua, non sans émotion, que la mission était absolument inutile pour les sauvages des environs. Il avait travaillé avec le plus grand zèle pendant bien des années sans obtenir le moindre résultat. Ces nègres sont inférieurs aux brutes; car les animaux témoignent de l'affection pour ceux qui ont soin d'eux, tandis que les noirs à Sainte-Croix sont incapables de reconnaissance. Ce sont des menteurs effrontés, pleins d'artifices; plus ils reçoivent, plus ils sont avides; en retour, ils ne veulent rien faire. Vingt ou trente de ces êtres dégoûtants, couverts de cendres, entièrement nus, armés de massues faites d'un bois dur et terminées en pointes, étaient couchés à terre çà et là aux environs de la station.

La société missionnaire ayant condamné le poste du Nil Blanc comme inutile, herr Moorlang a vendu ce matin même le village entier à Courchid-Aga pour la somme de 3,000 piastres (30 liv. sterl ou 750 francs). J'ai acheté 1,000 piastres (251 francs) aux missionnaires un cheval que je nomme *le Prêtre* à cause de son origine; c'est un animal de belle apparence, et accoutumé au feu, puisque le malheureux baron Harnier le montait lorsqu'il allait à la chasse au buffle.

Le baron Harnier était un seigneur prussien, qui, avec deux domestiques européens, avait passé quelque temps pour son plaisir dans ce voisinage à chasser et à recueillir des échantillons d'histoire naturelle. Ses deux serviteurs succombèrent aux fièvres de marais, et

il eut lui-même une fin des plus tragiques. Un jour, en compagnie d'un naturel du pays, il venait de blesser un buffle, quand l'animal se précipita sur le nègre et le jeta à terre. Le fusil du baron Harnier n'était pas chargé, cependant ce brave Prussien attaqua le buffle à coups de crosse pour essayer de retirer le nègre d'entre ses cornes; la brute, abandonnant sa victime, se rua sur le cheval qui portait le baron. Loin d'aller au secours de son maître, qui avait hasardé sa vie pour le sauver lui-même, le nègre prit la fuite. Quand les missionnaires retrouvèrent le corps du baron, il était réduit à une masse informe, tandis que le buffle, qui avait été mortellement blessé, était étendu tout auprès. J'allai voir le tombeau du courageux Européen qui avait sacrifié sa précieuse vie pour un être aussi méprisable qu'un nègre couard.

28 *janvier.* — Nous dépassons deux campements des Aliabs qui possèdent de grands troupeaux de bétail sur la rive occidentale. Les naturels semblent paisiblement disposés, gesticulant et dansant, tandis que les bateaux s'avancent près d'eux. Non-seulement les tribus du Nil Blanc traient leurs vaches, mais elles saignent les bestiaux périodiquement, et font bouillir le sang pour leur servir de nourriture (1). L'opération a lieu en ouvrant avec la pointe d'une lance une veine du cou de l'animal; la saignée est copieuse, et se répète environ une fois par mois.

29 *janvier.* — Nous passons auprès d'une quantité de troupeaux et de nègres assemblés sur un point du

(1) Plusieurs autres voyageurs affirment aussi que certaines tribus de l'Afrique australe s'abstiennent de tuer et de manger le bœuf et la vache. Livingstone, par exemple, rapporte que le chef Bango et ses sujets considèrent l'espèce bovine comme faisant partie de l'humanité (p. 120 de notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe*). — J. B.

bord oriental et environnés de nuages de fumée pour chasser les moustiques. Afin de se débarrasser de ces insectes, ils font des amas considérables de bouse de vache qu'ils entretiennent constamment dans un état d'incandescence (1). Autour de ces monticules, les bestiaux se pressent par centaines, vivant avec les naturels au milieu de la fumée. Par degrés, les cendres s'accumulent jusqu'à une hauteur de deux à trois mètres; les nègres s'en servent comme de lits et de points de vigie; de plus, ils s'en frottent le corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui leur donne un aspect sombre, diabolique, indescriptible. Le pays est couvert de *tumuli* qui n'ont pas d'autre origine. Chaque camp en contient vingt ou trente en moyenne, sans compter ceux qui brûlent sans cesse. Quelquefois aussi on nivelle le sommet des monticules éteints, on y brûle de la fiente de vache, et sur le point le plus élevé on plante des bouquets de roseaux qui ont près de cinq mètres de haut. Les plantes s'agitent au souffle du vent comme une aigrette de plumes d'autruche, et donnent de l'ombrage pendant la chaleur du jour.

30 *janvier*. — Nous arrivons à la tribu des Cheurs. Les hommes, selon l'habitude de ce pays, sont armés de massues d'ébène très-bien faites; ils ont de plus deux lances, un arc toujours tendu et un faisceau de flèches : ainsi leurs mains sont sans cesse garnies d'engins de guerre. Ils portent sur le dos un petit tabouret et sont pourvus d'une pipe immense. De cette façon, chaque homme porte sur lui ce qu'il a de plus précieux.

(1) L'usage des bouses incandescentes pour chasser les moustiques est pratiqué dans le *Natal* (V. notre édition *Du Natal au Zambèse*, par Baldwin, p. 9); les nègres du Sénégal emploient à cet effet la fumée du bois qu'ils allument sous les juchoirs où ils se réfugient (V. *l'Univers*, par F. A. Pouchet, p. 92 et suiv.) — J. B.

Les femmes de cette tribu ne sont pas absolument nues; comme celles de la tribu des Kêtchs, elles ont des espèces de tabliers faits de cuir travaillé, de la largeur de la main. Derrière la ceinture, à laquelle ce tablier est attaché, se trouve une queue qui descend jusqu'au bas des cuisses; elle est faite de lanières de cuir très-minces, et c'est apparemment à cause de cet appendice que des Arabes m'avaient informé qu'il existait, dans l'Afrique centrale, une tribu pourvue de queues semblables à celle des chevaux (1). Les femmes ont une manière fort commode de porter leurs enfants, dans un sac de cuir attaché à leurs épaules, descendant le long du dos, et fixé par une courroie autour des reins. Le négrillon y est fort à son aise. Dans toutes ces tribus, les cabanes sont circulaires, avec des ouvertures si étroites qu'on n'y entre qu'à quatre pattes. Les hommes se plantent sur le sommet de la tête des aigrettes de plumes de coq; quand ils sont debout, leur attitude favorite est de se tenir à cloche-pied, appuyés sur leur lance, avec l'un des pieds fixé sur le pli de l'autre genou.

L'article d'échange le plus précieux pour eux est la houe de fer ou molotte, dont les Nègres du Nil Blanc se servent ordinairement. La forme en est précisément celle d'un as de pique. Les articles de luxe que les femmes estiment surtout sont des anneaux de fer poli, qu'elles portent sur les jambes en si grande quantité que ces *bijoux* atteignent jusqu'à la moitié du mollet (2); le bruit qui en résulte en marchant est re-

(1) La queue que portent les femmes dans toute cette partie de l'Afrique (V. chap. III) peut être une preuve qu'elles ont aussi une espèce de pudeur. Les autres ornements et coutumes sont également ceux des Béris, comme on le verra dans le chapitre suivant. — J. B.

(2) Le fer en général et ces anneaux des jambes en particulier

gardé comme d'un très-bon genre; mais il ne me rappelle, à moi, que les fers des esclaves.

Toutes les tribus des bords du Nil Blanc ont leur récolte de graines de lotus ou de nénufar, dont il y a deux variétés; l'une avec une grande fleur blanche (1), et l'autre plus petite. La capsule à graines du lotus blanc rappelle un artichaut dont les pétales ne sont pas encore développés; elle contient une quantité de graines d'un rouge clair, de la grosseur de la semence de moutarde, mais ayant la forme de celle du pavot, et, comme celle-ci, d'un goût sucré, assez pareil à celui de la noisette. Quand les capsules sont mûres, on les rassemble et on les fixe sur des roseaux pointus de plus d'un mètre de longueur. Ainsi enfilées, on en forme de grands amas qui sont transportés dans les villages où on les sèche au soleil avant de les emmagasiner. Enfin la graine est transformée en farine, dont on fait une sorte de pâte.

1er *février*. — L'aspect du fleuve a changé! Au lieu de marais, nous voyons enfin la terre sèche; le rivage s'élève à plus d'un mètre au-dessus du niveau de l'eau, et le bois abonde. Le pays, fort peuplé, ressemble à un vaste verger. Les naturels viennent en foule près des embarcations; ils y sont attirés par la vue des chameaux. Dans un des villages que nous traversâmes, les nègres examinèrent les ânes avec la plus grande curiosité; ils les prenaient pour des bœufs de notre pays, et croyaient que nous voulions les troquer contre de l'ivoire.

2 *février*. — Le mont Lardo est à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de la rivière. A la pointe du jour,

sont fort recherchés comme des bijoux par les Damariennes de la baie Valfisch. V. Baines, *Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*; surtout le chapitre II de notre édition. — J. B.

(1) *Nymphea Lotus*. — M.

nous apercevons exactement au sud les montagnes qui sont voisines de Gondocoro.

Cette station vaut mieux que les marécages dont nous sortions. Le sol en est ferme, et élevé d'environ six mètres au-dessus du niveau du fleuve. Les montagnes dans l'arrière-plan récréent la vue fatiguée par les surfaces plates des bords du Nil Blanc; et, après un voyage long et ennuyeux, on salue avec joie ces petits villages disséminés sous des arbres verts qui animent le paysage. L'endroit où nous sommes était autrefois une station de missionnaires; on voit encore les ruines du poste et de l'église construite en briques, et les vestiges de ce qui fut jadis un jardin, avec des bosquets de citronniers et de limoniers, — seuls vestiges d'un essai fait pour introduire la civilisation dans ce pays lointain. « Semence jetée le long du chemin . » Il n'y a point ici de ville : Gondocoro n'est qu'une station de marchands d'ivoire, habitée pendant deux mois de l'année. Elle devient déserte lorsque les bateaux repartent pour Khartoum, et que les autres expéditions se mettent en route pour l'intérieur du pays. Le nom de Gondocoro, que l'on peut traduire par le *Nil Blanc* ou la *Station du Nil Blanc*, est porté par une demi-douzaine de cabanes misérablement construites en gazon. Climat malsain et chaud.

CHAPITRE II

LES COMPLOTS ET L'ALLIANCE

(De février à avril 1863.)

Mœurs et coutumes des Béris. — L'enfer de Gondocoro. — Première rébellion de mes engagés. — Speke et Grant arrivent du lac Victoria. — Instructions de Speke pour la continuation de notre entreprise. — Petherick. — Mohamed-Vouat-el-Mek, lieutenant de Debono, et les autres *négociants* cherchent à débaucher mes gens. — Richarn et Saat nous restent seuls fidèles. — Seconde révolte. — Mohamed-Vouat-el-Mek menace de m'attaquer si je le suis vers le sud. — Courchid-Aga ne peut pas obtenir de ses chasseurs qu'ils m'accompagnent. — Un chef des Béris m'assure que l'honnêteté ne m'ouvrira aucune route. — Mes mutins ne veulent m'accompagner dans l'Est qu'avec le projet de me tuer. — Mohamed Her, lieutenant de Tchenouda, est hostile à Ibrahim, lieutenant de Courchid. — Nous partons sans guide et à marches forcées pour devancer Ibrahim. — Belegnân. — Guides létoukiens. — Tollogo. — Vue de la vallée d'Ellêria. — La caravane turque nous rattrape. — Mme Baker gagne Ibrahim. — Leggé, chef d'Ellêria. — Rencontre à Létomé et dispute des deux caravanes turques. — Je réprime le complot de mes vauriens.

Ayant débarqué toutes mes provisions et emmagasiné mon blé dans des greniers appartenant à Courchid-Aga, je me munis d'un reçu signé de lui pour ce dépôt, et je lui délivrai un ordre en vertu duquel la moitié devait être remise à MM. Speke et Grant, dans le cas où ils arriveraient à Gondocoro pendant que

je serais dans l'intérieur du pays. Je craignais qu'ils ne survinssent, à mon insu, par quelque route que j'ignorais, tandis que je me dirigerais vers le Sud.

Gondocoro était alors peuplé d'agents des négociants du Nil : tous me regardaient avec la plus grande méfiance. Ils ne pouvaient pas croire que mon but fût simplement de voyager, et ils pensaient fermement que j'étais un espion chargé de les surprendre dans leur affreux commerce d'ivoire et d'esclaves.

Pendant que je m'entretenais avec ces marchands, leur répétant que le seul objet de mon voyage était l'exploration des sources du Nil et la recherche des deux voyageurs, MM. Speke et Grant, je fus frappé d'un bruit assez singulier répandu par des nègres arrivés des districts de l'intérieur. A une grande distance au sud, disaient-ils, se trouvaient deux hommes blancs, qui avaient longtemps été les prisonniers d'un sultan; ces hommes avaient des *feux d'artifice* d'une nature extraordinaire; tous deux avaient été malades, et l'un était mort.

En attendant, je passai mon temps à donner de l'exercice à mes chevaux, et à étudier Gondocoro, la ville et les habitants.

Les habitations des naturels sont ici des modèles de propreté. Chaque famille a son domicile entouré d'une haie de l'impénétrable euphorbia, et l'intérieur de l'enclos consiste généralement en une cour dont le sol est *macadamisé* avec des cendres, de la fiente de vache et du sable. Sur cette surface, soigneusement balayée, on voit une ou plusieurs cabanes. Les habitations sont entourées de greniers construits fort proprement en osier, couverts de chaume, et élevés sur des espèces d'estrades. La toiture des cabanes est en saillie, de façon à donner de l'ombre, et l'entrée a, en général, environ soixante centimètres de hauteur.

Lorsqu'un membre de la famille vient à mourir, on l'ensevelit dans la cour. La tombe est consacrée par un poteau auquel sont suspendus des crânes de bœuf garnis de leurs cornes, tandis que son extrémité est ornée d'une touffe de plumes de coq. Chaque homme porte avec lui ses armes, sa pipe et son tabouret, comme dans la tribu des Cheurs. Les habitants de Gondocoro appartiennent à celle des Béris; les hommes sont bien faits, mais les femmes n'ont rien d'attrayant. Les grosses lèvres et le nez épaté, qui constituent le type noir, manquent ici; les traits sont réguliers, mais la chevelure est laineuse; c'est la seule trace que l'on trouve de l'origine nègre. L'estomac, les côtes et le dos sont tellement tatoués qu'on dirait qu'ils sont couverts d'un large vêtement d'écailles de poisson, surtout quand les hommes se frottent d'ocre rouge, ce qui est la mode suprême. Les individus des deux sexes se couvrent de cette ocre, qu'ils mêlent avec de la graisse jusqu'à la consistance d'une pâte, ce qui leur donne l'air de briques nouvellement cuites. Ils ne gardent de leur chevelure qu'une petite touffe au sommet du crâne, et y plantent une ou deux plumes. Les femmes ont la tête généralement rasée. En guise de feuille de figuier, elles portent un petit tablier très-élégant, d'environ quinze centimètres de long, fait de perles ou de petits anneaux de fer, travaillés comme une cotte de mailles, et, par derrière, la queue habituelle faite de lanières de cuir très-déliées ou de ficelle fabriquée avec le coton du pays. Le tablier et la queue sont attachés à une ceinture qui entoure les reins comme dans la tribu des Cheurs; ainsi la toilette se fait tout d'un coup.

Les Béris sont regardés comme les plus dangereux riverains de tout le Nil Blanc. Ils ont été si souvent malmenés par les négociants dans les environs immé-

diats de Gondocoro que, au-delà d'un rayon de huit cents mètres de la station, le voyageur n'obtient généralement le droit de s'asseoir à l'ombre d'un arbre ou de traverser le pays qu'à condition de payer un tribut en verroterie (1). Afin de les frapper de terreur et de les réduire à la soumission, les gens des trafiquants avaient pris l'habitude de mener, pieds et poings liés, ceux dont ils avaient à se plaindre, sur le bord d'un rocher qui s'élevait à neuf ou dix mètres de haut, tout près des ruines de l'ancien établissement des missions : au-dessous de ce rocher, le fleuve forme une espèce de gouffre, et c'est là que de nombreuses victimes ont été précipitées pour servir de pâture aux crocodiles. Ce supplice, dit-on, effrayait les nègres plus que le fusil ou la corde, et c'est pourquoi messieurs les négociants l'appliquaient de préférence.

Gondocoro est un véritable enfer. Les autorités égyptiennes n'y font pas la moindre attention, quoique tout le monde sache que c'est une colonie de coupe-jarrets. Rien ne serait plus facile que d'envoyer de Khartoum quelques officiers et deux cents hommes pour établir un gouvernement militaire et arrêter le commerce des noirs ; mais, en subornant les autorités, les trafiquants trouvent moyen d'exercer sans encombre toutes sortes de crimes. Les camps regorgeaient d'esclaves, et les Béris me dirent qu'il y avait dans l'intérieur de grands dépôts de victimes appartenant à différents marchands. Aussitôt après mon départ, ces malheureux devaient être dirigés sur Gondocoro, puis de là importés dans le Soudan. J'étais le grand obstacle

(1) Voir à notre dernier chapitre, dans le désert Nubien de Berber à Souakim, un combat avec les Arabes Hadendoouas, pour leur disputer l'ombrage d'un arbre. Burton (V. notre abrégé de ses voyages) justifie plusieurs fois le principe de ces payements. — J. B.

au commerce, et on regardait ma présence comme celle d'un intrus dans une localité consacrée à l'esclavage et à l'iniquité. Il y avait à Gondocoro environ six cents hommes appartenant aux marchands; leur temps se passait à boire, à se disputer et à maltraiter leurs esclaves. Presque tous étaient continuellement ivres, et, lorsqu'ils se trouvaient ainsi, leur habitude invariable était de tirer des coups de fusil au hasard; de la sorte, depuis le matin jusqu'au soir, les armes à feu partaient de tous côtés, les balles sifflaient quelquefois tout près de nos oreilles, et souvent elles frappèrent la poussière à mes pieds. Je m'attendais à ce qu'une balle me traversât un jour la tête *par accident*; les marchands d'esclaves auraient été de la sorte débarrassés d'un espion.

Après quelques jours passés dans cet enfer, j'aperçus des signes évidents de désaffection parmi mes gens qu'excitaient les acolytes des différents négociants. Un soir, quelques-uns des plus mécontents vinrent se plaindre de ce qu'ils n'avaient pas assez de viande; il fallait, disaient-ils, que je leur permisse de faire une razzia sur les bestiaux des naturels pour se procurer des bœufs. Comme de raison, je refusai, et ils se retirèrent marmottant qu'ils étaient décidés à voler du bétail avec ou sans ma permission. Je ne dis rien au moment même; mais, le lendemain de bonne heure, je fis battre la caisse et rassembler mes hommes. Je leur adressai alors quelques mots, leur rappelant la promesse qu'ils m'avaient faite à Khartoum de me suivre fidèlement, et le contrat par lequel ils s'étaient liés, et aux termes duquel ils ne devaient ni aller à la chasse aux esclaves ni voler les bestiaux. Le seul résultat de mon discours fut un surcroît d'insolence de la part du chef des mécontents. Ce garnement, nommé Isour, était Arabe, et son impertinence, telle que, en

manière d'exemple pour les autres, j'ordonnai qu'on lui donnât vingt-cinq coups de fouet.

Saati, mon vakil, s'avance pour le saisir. Aussitôt une rébellion générale éclate. Un grand nombre d'individus déposent leurs fusils et, s'armant de bâtons, s'avancent pour délivrer leur camarade. Saati était de petite taille, Isour au contraire était très-grand : l'avantage resta à ce dernier.

Convaincu de la nécessité de ne pas céder à l'émeute et de punir son chef, je marchai droit à celui-ci pour le saisir; mais, soutenu par une quarantaine de camarades, il se crut assez fort pour intervertir les rôles et s'élança sur moi avec une furie des plus ridicules. Je n'eus pas de difficulté à parer le coup qu'il me destinait, ni à le rejeter au milieu des siens; d'un second coup je le mis hors de combat, puis, le saisissant à la gorge, j'ordonnai à Saati de m'apporter une corde pour le lier. Alors les insurgés firent une nouvelle tentative pour mettre leur chef en liberté. Je ne sais comment tout cela aurait fini; mais, la scène se passant à une dizaine de mètres du bateau, ma femme, malade de la fièvre dans la cabine, entendit tout ce tapage. Me voyant entouré, elle se précipite sur le rivage, et en quelques instants se trouve au milieu de la foule qui essayait de délivrer mon prisonnier. Son apparition soudaine a l'effet le plus étrange. Réclamant le secours des moins mutins, Mme Baker se fraye avec beaucoup de courage un chemin jusqu'à moi. Je profite d'un moment d'indécision qui semble se manifester parmi les révoltés, et je crie au tambour de battre la caisse. L'ordre étant exécuté de suite, je commande de former les rangs. Il est curieux de remarquer avec quelle précision machinale un commandement est obéi, s'il est donné à propos, même au milieu d'une émeute. Les deux tiers des hommes s'alignèrent, tandis

que les autres se retirèrent en entraînant Isour qu'ils déclaraient grièvement blessé! L'affaire se termina par un nouvel ordre à toute la troupe de s'aligner, tandis qu'on amènerait le chef de l'émeute. A ce moment critique, Mme Baker s'avance avec le plus grand tact, et me supplie de pardonner au coupable, pourvu qu'il me baise la main et me demande grâce. Ce compromis pacifia complétement mes hommes. Quelques instants auparavant, ils étaient en pleine révolte; maintenant ils dirent à leur chef Isour de faire des excuses, et que tout s'arrangerait. Je leur adressai une semonce assez verte, et les congédiai.

Il y avait douze jours que j'étais à Gondocoro, attendant la caravane de Debono qui revenait du Sud : je voulais l'accompagner quand elle y retournerait. Tout à coup, le 15 février, j'entends au loin une décharge de mousqueterie, puis quelques coups de feu isolés, dans la direction du Sud. Afin de donner une idée de mes impressions du moment, je transcris mot à mot un extrait de mon journal tel que je le rédigeai alors.

« Coups de feu au loin. Les porteurs d'ivoire que j'attendais, sont arrivés. Mes gens se précipitent vers mon bateau, comme des fous, disant que deux hommes blancs venus de la mer sont avec eux. Est-il possible que ces deux hommes soient Speke et Grant? Je pars.... Oui, les voilà! Hourrâ pour la vieille Angleterre! Ils sont revenus du Victoria N'yanza, d'où sort le Nil.... Le mystère des siècles est découvert! Au plaisir de les voir, se mêle un sentiment de désappointement. J'aurais voulu les rencontrer plus loin; cependant j'ai la satisfaction de savoir que, d'après mes arrangements, j'étais sûr de les trouver s'ils eussent été dans l'embarras. Mon chemin projeté m'aurait conduit droit à eux, car ils sont venus du

lac par le chemin que je m'étais proposé de suivre..... Tous mes compagnons sont fous de joie : en tirant une salve à balles, ils ont tué un de mes ânes. Triste offrande pour célébrer le triomphe de cette découverte géographique ! »

Au moment où je les aperçus, ils se dirigeaient vers mes bateaux le long de la rivière (1). A la distance d'une centaine de mètres, je reconnus mon vieil ami Speke et, le cœur battant de joie, j'ôtai mon bonnet et criai « hourrâ ! » de toute ma force en courant vers lui. Il ne me reconnut pas de suite. Une barbe et une moustache de dix ans m'avaient changé; d'ailleurs, comme Speke ne s'attendait pas à me rencontrer, mon apparition soudaine dans le centre de l'Afrique lui semblait incroyable. Il était presque inutile pour lui de me présenter à son camarade, car déjà nous nous sentions amis intimes. Après les transports de cette heureuse rencontre, nous nous dirigeâmes vers mon bateau au milieu des nuages de fumée provenant des salves que faisaient mes gens. Bientôt nous prîmes place sur le tillac, et j'offris un repas assez grossier, préparé à la hâte, à ces deux échantillons, déguenillés et fatigués, du voyageur en Afrique. J'étais fier de mes compatriotes. De même qu'un excellent vaisseau arrive au port, battu par une excursion lointaine et difficile, mais en bonne condition et en état de voguer; ainsi ces deux héroïques voyageurs arrivaient à Gondocoro. Speke, excessivement maigre, semblait le plus fatigué des deux; mais en réalité sa santé était robuste. Il avait fait à pied tout le voyage depuis Zanzibar. Grant était couvert de haillons honorables;

(1) On pourra comparer le récit de Baker à celui de Speke, tel qu'il est reproduit dans notre abrégé des *Sources du Nil*. — J. B.

ses genoux perçaient à travers les débris de ses pantalons grossièrement rapiécés; il semblait fiévreux et las. D'ailleurs les deux amis avaient dans les yeux la flamme de l'énergie dont ils avaient fait preuve.

Ils désiraient quitter Gondocoro le plus tôt possible pour l'Angleterre, mais ils différèrent leur départ jusqu'à ce que la position de la lune nous permît de faire des observations et de déterminer la longitude. Comme j'avais heureusement retenu mes bateaux pour cinq mois, Speke et Grant pouvaient les ramener à Khartoum.

Dès que j'eus rencontré les voyageurs, ma première impression fut que mon expédition était par cela même terminée, attendu que les sources du Nil me semblaient découvertes; mais lorsque je les félicitai de l'honneur qu'ils avaient si noblement acquis, ils me donnèrent, avec la plus grande générosité, un tracé de leur voyage, montrant qu'ils n'avaient pu compléter l'exploration du Nil proprement dit, et qu'une partie très-importante du haut cours du fleuve restait encore à déterminer.

Speke exprimait sa conviction qu'un petit lac qu'il appelait le Louta N'zigé était une seconde source du Nil, et que les géographes apprendraient avec une sorte de désappointement qu'il ne l'avait pas exploré. Pour moi, cette nouvelle était excellente. Je m'étais senti décourager à l'idée que le *grand œuvre* était accompli, et qu'il ne restait plus rien à découvrir. J'avais même dit à Speke : « N'y a-t-il donc pas la moindre feuille de laurier pour moi ? » Maintenant j'apprenais non-seulement que le champ était encore ouvert, mais que le voyage d'exploration prenait un nouveau caractère d'intérêt; car le Nil sortait d'un grand lac, le lac Victoria; mais évidemment il se grossissait des eaux d'un autre lac encore inconnu, dans

lequel il entrait à l'extrémité nord, tandis que la partie principale du lac venait du sud. Le fait qu'une immense masse d'eau comme le Louta N'zigé s'étendait en ligne directe du sud au nord, tandis que le système général du Nil suivait la même direction, prouvait de la manière la plus certaine que, si le Louta N'zigé avait la forme qu'on lui supposait, il devait occuper une position importante dans le bassin du Nil.

Mon expédition avait déjà été assez coûteuse, et j'eus été navré de retourner sans aucun résultat. Je pris donc des mesures immédiates pour mon départ, et Speke écrivit avec la meilleure grâce dans mon journal des instructions qui pouvaient m'être utiles. Les voici mot pour mot :

« Ne manquez pas d'engager pour interprètes, deux hommes parlant, l'un, la langue des Béris ou des Médis, et l'autre, celle du Gnoro; car il n'y a dans le pays que deux familles distinctes de langues, avec quelques dialectes qu'il est facile de comprendre lorsqu'on entend les langues mères. Dès lors, ayant le projet d'aller d'abord faire visite à Camrési, m'kamma ou roi du Gnoro, et ensuite d'explorer autant que possible les régions à l'ouest sur les bords du Louta N'zigé (lac des Sauterelles mortes), traversez d'abord la rivière Ésoua et marchez, de ses rives dans la direction d'Épouddo, l'espace de huit journées de marche, en compagnie de chasseurs d'ivoire; vous trouverez du gibier à l'est de ce village. Deux marches plus loin vous arriverez à Pégnoro où les antilopes abondent; une autre journée vous conduira à Féloro, dernière station des Turcs. Là vous ferez bien de former un dépôt, et de pousser une petite excursion de l'autre côté du Nil Blanc jusque dans le Cochi : vous reconnaîtrez ainsi les peuplades, surtout les Voualleghas,

qui habitent à l'ouest et au sud; vous apprendrez comment le fleuve vient du sud, et à quel point il s'unit au Louta N'zigé. Prenez aussi des renseignements sur le pays de Tchopi, et sur les difficultés que vous aurez à vaincre pour remonter le fleuve Blanc jusqu'au pays de Camrési; en effet, si cette route était facile, il serait beaucoup plus court et bien préférable d'arriver chez Camrési de la sorte, qu'en traversant, comme nous l'avons fait, les déserts fourrés du pays des Kidis. Si j'avais à recommencer, je ne prendrais certainement pas d'autre route; mais, lors même qu'elle ne vous plairait pas, ne négligez pas les informations que vous pourrez obtenir à cet égard. De retour à Feloro, allez voir Chougi en deux marches; et dites-lui que vous voulez faire une visite à son m'kamma Camrési. Celui-ci a nommé Chougi gouverneur général pour surveiller les Kidis cantonnés entre son gouvernement et le Tchopi. Ce pays est le dernier que vous atteindrez après avoir traversé les fourrés des Kidis, et passé le Nil au-dessous des cataractes de Kérouma. Dès votre arrivée au Tchopi, demandez la demeure du *catikiro* ou général en chef. Il vous témoignera le plus grand respect, vous donnera des vaches et du *pombé* (1), et enverra prévenir Camrési que vous désirez le voir. Ce district est le plus riche de tous les domaines de ce roi, et avec un peu de persévérance vous y apprendrez sans doute beaucoup de détails touchant le lac. Rionga, frère de Camrési, habite une île sur la rivière à une journée de marche; il est l'ennemi mortel du roi, en sorte que, si par erreur vous alliez d'abord, comme les Turcs ne manqueront pas de vous le conseiller, voir Rionga, il vous serait impossible de voyager dans le Gnoro. Dites franchement toutes vos

(1) Boisson fermentée faite avec le jus des bananes. — J. B.

intentions au *catikiro*, et insistez sur le grand déplaisir que j'ai éprouvé à me voir si longtemps retenu par Camrési sans que je pusse le voir; assurez-le qu'aucun autre blanc ne prendra la peine de chercher à lui faire visite. Nous avons descendu le fleuve en bateau depuis la résidence de Camrési jusqu'au Tchopi, mais les bateliers nous ont donné beaucoup d'embarras, et le plus court pour vous serait d'aller par terre. Camrési enverra probablement pour vous escorter jusqu'à son palais un excellent officier nommé Kidgouiga; mais dans le cas contraire, ne manquez pas de demander où est ce Kidgouiga : vous ne sauriez avoir de meilleur guide.

« Lorsque vous serez chez Camrési, sollicitez avec instance l'honneur de voir ses femmes grasses et ses frères. Prenez les renseignements les plus circonstanciés sur sa généalogie; demandez-lui la permission de suivre le lac depuis sa *jonction* avec le Nil jusqu'au pays de Toumbi, puis, le traversant jusqu'à sa rive septentrionale, descendez-le jusqu'au Oullegga (1) et au Cochi. Si vous êtes assez heureux pour atteindre le Toumbi, et que vous ne veuillez pas aller plus au sud, enquérez-vous bien du Rouanda et du mont M'Foumbiro; tâchez de savoir s'il y a du cuivre au Rouanda et si les naturels du pays reçoivent ou non des simbis (coquilles de cauris) ou d'autres articles de marchandises venus de la côte occidentale, en ayant soin de ne pas confondre ce trafic avec le commerce du Kérégoué, car Rouménica envoie continuellement des gens au Toumbi pour se procurer de l'ivoire.

« Souvenez-vous bien que les Houmas appartien-

(1) Il est permis de croire que ce pays est le même qui est appelé Mallegga par sir S. Baker; évidemment c'est celui qu'habitent les Voualleghas nommés dans la page précédente, car Speke parle la langue du littoral de Zanguebar. — J. B.

nent très-probablement à la nation des Gallas, question fort intéressante; et, plus vous pourrez vous procurer de détails sur leurs faits et gestes depuis l'époque où ils ont traversé le Nil Blanc, mieux ce sera. Le Gnoro, le Ganda et l'Ouddou étaient autrefois unis en un seul vaste royaume nommé Kittéra, mais ce dernier nom ne s'applique plus aujourd'hui qu'à certaines portions de cet antique empire.

«On ne sait rien des Montagnes de la Lune à l'ouest du Rouanda. Dans le Gnoro, le roi vous donnera votre nourriture; plus loin, vous devrez, je le crois, acheter vos vivres au moyen de perles.»

Tels sont les détails que Speke transcrivit pour moi avec la plus grande complaisance. En outre, pourvu d'une copie de la carte qu'avait dressée le capitaine Grant pour la Société royale de Géographie, je possédais tous les secours nécessaires pour me guider dans l'importante expédition que j'avais résolu de mener à bien. Si je tiens à entrer dans ces détails, c'est afin de prouver que les capitaines Speke et Grant n'ont entretenu, à mon égard, aucun sentiment de jalousie et que leur vrai dévouement à la science géographique, comme au but spécial de leur expédition, les détermina à ne me rien cacher de ce qu'ils avaient découvert et de ce qui restait à faire pour compléter la solution du grand problème.

Nous étions tous prêts à partir, Speke et Grant avec une troupe de vingt-deux hommes, pour l'Égypte; moi, dans une direction contraire. Durant cette saison, il se trouvait, à Gondocoro, un grand nombre de bateaux appartenant aux diverses compagnies de négociants; quatre, entre autres, étaient frétés par M. Petherick; sur ces quatre, trois étaient des bateaux ouverts, pour le transport des marchandises; le quatrième était une *dahabié*, remarquablement coquette,

nommée « la Kathleen ou Catherine, » qui attendait le retour de Mme Petherick et de son mari. On supposait qu'ils se trouvaient alors à leur comptoir, le Niam-bara, situé à plus de cent kilomètres à l'ouest de Gondocoro, mais on n'avait d'eux aucune nouvelle positive. Le 20 février, ils revinrent effectivement du Niam-bara avec leur escorte et une forte quantité d'ivoire. Grande fut leur surprise en voyant tant d'Européens dans un lieu si désolé.

Le 26 février, Speke et Grant partirent de Gondocoro. Notre émotion ne nous permit que de leur dire : « La bénédiction de Dieu soit avec vous ! » Ils avaient remporté leur victoire ; ma tâche, à moi, était à peine commencée. Je suivis de l'œil leur bateau jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle de la rivière, et je leur souhaitai, du fond du cœur, toute la gloire que leurs exploits méritaient.

Après leur départ, je déplaçai ma tente et campai sur un terrain élevé au-dessus de la rivière, car les ordures provenant d'une agglomération de plusieurs milliers d'individus produisaient des exhalaisons horribles, et la fièvre régnait partout. — Ensuite, je fis peser tout mon bagage, et je trouvai que le poids s'élevait à cinquante-quatre cantars ou à peu près deux mille quatre cent cinquante kilos. La verroterie, le cuivre et les munitions de guerre en représentaient la majeure partie. Je m'adressai donc à Mohammed-Vouat-el-Mek (1), le vakil d'André Debono, qui avait escorté Speke et Grant dans leur expédition, et je le priai de venir à mon aide. Ses gens avaient apporté de l'intérieur une grande quantité d'ivoire, et ainsi tous les portefaix qui les accompagnaient allaient s'en retourner à vide.

(1) Voir le chapitre XI de notre édition des *Sources du Nil* et la fin du chapitre IV de ce volume. — J. B.

Mohammed promit de m'accompagner, non-seulement jusqu'à son camp de Féloro, mais pendant toute l'expédition, pourvu que je l'aidasse à se procurer de l'ivoire et que je lui fisse un beau présent. Tout fut arrangé, et mes gens semblèrent enchantés en songeant qu'ils allaient se trouver réunis à une troupe aussi nombreuse que celle de Mohammed, qui s'élevait à environ deux cents hommes.

Je ressentais alors la plus grande confiance dans les protestations de Mohammed et de ses compagnons.

Cependant les employés des différents marchands d'esclaves avaient décidé que pas un Anglais n'irait dans l'intérieur. Ils fraternisèrent donc avec mes gens et leur dirent que j'étais un chien de chrétien qu'un mahométan ne pouvait servir sans se dégrader; je les affamerais, puisque je leur refusais la permission de voler le bétail; ils n'auraient pas le droit de se procurer des esclaves; je les conduirais Dieu sait où! — jusqu'à la mer d'où Speke et Grant étaient partis. Ceux-ci avaient quitté Zanzibar, avec deux cents hommes d'escorte, et ils n'en avaient plus que dix-huit à leur arrivée à Gondocoro; les autres avaient donc été tués en route par les naturels (1). S'ils me suivaient et s'ils arrivaient jamais à Zanzibar, un vaisseau me transporterait en Angleterre, tandis que je les laisserais mourir dans un pays étranger. Telles étaient les calomnies par lesquelles ces scélérats cherchaient à empêcher mes gens de m'accompagner, et le résultat de leurs efforts fut que Mohammed fixa publiquement le jour de notre départ commun, pendant qu'il se réservait de partir subrepticement quelques jours d'avance. Alors mes engagés se révolteraient, pour aller se joindre

(1) Les lecteurs des *Sources du Nil* savent que cette assertion est mensongère. — J. B.

à lui afin de voler du bétail et de faire la traite des noirs. Tel fut, en substance, le complot formé et qui fut tenu parfaitement secret.

Parmi mes gens se trouvaient deux nègres : l'un, ce Richarn dont j'ai déjà parlé, avait été élevé à Khartoum par les missionnaires autrichiens; l'autre, un gamin de douze ans, nommé Saat. Ces deux individus ayant été vraiment les seuls fidèles soutiens de l'expédition, je dois les décrire. Richarn, bien qu'adonné à l'ivrognerie, ainsi qu'on l'a vu, ne manquait pas de bonnes qualités ; il était, en particulier, fort attaché à Mme Baker et à moi. Durant les quelques mois qu'il avait passés à mon service, il s'était montré scrupuleusement probe et chasseur assez habile, et, comme il appartenait à une race tout à fait distincte de celle des Arabes, il ne se mêlait point à leur société et ne fraternisait qu'avec Saat.

Quant à celui-ci, c'était un garçon incapable de la plus légère peccadille; probe au possible, et entièrement différent des naturels de ce triste pays. Il était né dans le Fertit, et menait paître les chèvres de son père, lorsqu'à l'âge d'environ six ans il avait été emmené prisonnier par les Begghéras. Il décrivait avec beaucoup d'énergie les incidents de cette catastrophe. Des hommes, montés sur des chameaux, avaient soudain fondu sur lui, tandis qu'il était dans le désert avec son troupeau ; l'avaient saisi, mis dans un sac à gomme et attaché sur le dos d'un chameau. Comme il criait au secours, un bédouin ouvrit le sac où il était renfermé, et le menaça de l'assassiner s'il faisait le moindre bruit. Ainsi obligé de se tenir tranquille, il fut transporté à une distance de plusieurs centaines de kilomètres à travers le Cordofan, jusqu'à Dongola sur le Nil; là, on le vendit à des marchands d'esclaves qui l'emmenèrent au Caire, et le revendirent en qualité de

tambour au gouvernement égyptien. Sa trop grande jeunesse le fit déclarer impropre au service militaire; et, pendant qu'il se trouvait revenu entre les mains de son maître, un compagnon d'esclavage lui parla de l'établissement autrichien des missions au Caire, disant que, s'il pouvait seulement atteindre ce lieu de refuge, il y trouverait secours et protection. Avec une énergie extraordinaire dans un enfant de six ans, il s'échappa et se rendit à la mission où on le recueillit. Il y reçut une certaine éducation, et y apprit les éléments de la religion chrétienne, autant qu'il put les comprendre. Plus tard, il fut dirigé sur Khartoum avec un détachement du chef-lieu de la mission et, de là, on l'envoya à une autre station dans le pays des Chilloucs. Mais, en six mois, le climat du Nil Blanc enleva treize missionnaires, et le petit Saat, retournant à Khartoum avec le reste de ses compagnons, fut admis de nouveau dans l'établissement principal. A cette époque, il y avait là une quantité de petits négrillons, provenant des différentes tribus riveraines du Nil Blanc et qui, en reconnaissance de toutes les bontés dont les prêtres les comblaient, volaient tout ce qui se trouvait à leur portée. Enfin, les mauvaises dispositions de ces vauriens, l'absence complète chez eux de tout sens moral et l'impossibilité apparente de les améliorer, déterminèrent le chef de la mission à s'en débarrasser. On les mit donc tous à la porte, sans exception. Le pauvre petit Saat, le seul grain d'or perdu dans ce fumier, partagea le sort commun.

Environ huit jours avant notre départ de Khartoum, Mme Baker et moi, nous prenions le thé au milieu de la cour, lorsqu'un malheureux petit garçon, d'environ douze ans, s'approcha d'elle et se prosterna à ses pieds dans la poussière. Il y avait dans l'attitude de cet enfant quelque chose de si irrésistiblement piteux que

mon premier mouvement fut de lui donner à manger. Il refusa ce que je lui offrais, demandant seulement la permission de vivre avec nous et de nous servir. Il avait, disait-il, été chassé de la mission, parce que les petits garçons de la tribu des Béris, qui s'y trouvaient, étaient des voleurs, et qu'on le rendait responsable de leurs méfaits. Il me semblait impossible que l'enfant eût été mis à la porte de cette façon. Sans doute, pensais-je, cette punition lui avait été infligée pour quelque délit de sa part. Je lui répondis que je prendrais des renseignements sur son compte et, en attendant, je le confiai au cuisinier.

Le surlendemain matin, je me rendis à la mission avec Mme Baker; on m'y fit le plus grand éloge de mon petit protégé, qui avait, me dit-on, été chassé *par méprise* avec le reste. Sur ce rapport satisfaisant, j'adoptai Saat sans plus de retard. Mme Baker se mit à l'ouvrage pour lui confectionner les vêtements indispensables, et, dans un espace de temps fort court, il subit une transformation complète. Lorsqu'il sortit d'entre les mains du cuisinier, nettoyé à fond au moyen de nombreuses ablutions et d'un consciencieux savonnage, vêtu d'un pantalon, d'une blouse et d'une ceinture, il n'était plus reconnaissable.

Depuis ce temps, Saat se regarda comme la propriété exclusive de sa maîtresse; celle-ci lui enseignait la couture, Richarn lui apprenait à servir à table, à laver les assiettes, etc. Quant à moi, je l'initiais aux mystères des armes à feu, et je lui fis présent d'un fusil léger à deux coups, dont il se montra très-fier.

Le soir, après les travaux de la journée, Saat avait la permission de s'asseoir près de sa maîtresse : quelquefois, alors, des anecdotes sur l'Europe et les Européens l'amusaient et l'instruisaient tout ensemble; ou bien c'étaient des histoires tirées de la Bible et adap-

tées à son intelligence, ou une petite instruction sur les éléments du christianisme. Malgré les avantages que la mission lui avait offerts, Saat était d'une ignorance crasse, mais il avait le principe fondamental de toute religion : — des sentiments d'honneur et de probité. Quoique âgé de douze ans seulement, il était si digne de confiance, qu'à l'époque de notre arrivée à Gondocoro, je pouvais compter sur lui plus que sur mon vakil. Rien ne se passait dans mon escorte réfractaire sans qu'il en eût connaissance. Ainsi il m'informa du projet de révolte qui se tramait et, sans le secours de Saat, je n'aurais eu aucune nouvelle du complot de mes gens.

Non-seulement il était fidèle, mais il avait, pour son âge, une grande force physique jointe à une remarquable énergie morale. Lorsqu'il y avait quelque plainte et qu'on invoquait son témoignage, au lieu de manifester cette timidité ordinaire à l'accusateur qui se trouve confronté avec l'accusé, il n'hésitait pas et mettait au défi son adversaire, quel qu'il fût, sans s'inquiéter de ce qui pouvait en résulter.

Nous aimions beaucoup cet enfant : il était foncièrement bon. Sur cette terre d'iniquité, éloignés de plusieurs milliers de kilomètres de tous les objets de nos sympathies naturelles, nous trouvions une vraie consolation en voyant à nos côtés cet être innocent sur lequel nous pouvions compter.

Un matin, en revenant à ma tente, après avoir passé, comme à l'ordinaire, l'inspection des bêtes de somme, je remarquai que Mme Baker était horriblement pâle; et, dès mon arrivée, elle ordonna que le vakil se présentât devant elle. Il y avait dans ses manières quelque chose de si différent de son calme ordinaire, que j'étais stupéfait. Tout à coup je l'entends demander à Saati si les hommes sont prêts à partir.

« Tout prêts. — Eh bien, commandez-leur de plier les tentes et de charger les bêtes de somme; nous partons de suite. » Le vakil avait l'air confus, mais je l'étais bien davantage. Il se passait un événement dont je ne pouvais me rendre compte. Voici ce que c'était. Pendant la nuit, les gens de l'escorte avaient tous comploté de m'abandonner, avec les armes et les munitions de guerre dont ils étaient pourvus, et de tirer tous sur moi, si j'essayais de les désarmer. Le vakil repoussait cette accusation avec indignation, jusqu'au moment où Saat s'avança courageusement et affirma que l'escorte tout entière était dans le complot. Sachant qu'une révolte s'ourdissait, il avait, avec Richarn, passé la nuit à écouter la conversation des conjurés, et, à la pointe du jour, sa maîtresse s'était trouvée instruite de ce qui se préparait.

Je fis sur-le-champ placer en dehors de la tente, sous un grand arbre, un *angarep*. Sur ce lit de camp, je fis déposer cinq fusils à deux coups, chargés à chevrotines, un revolver et un sabre nu qui coupait comme un rasoir. Puis je m'assis sur l'*angarep*, tenant à la main une sixième carabine; derrière moi, se trouvaient Richarn et Saat, armés chacun d'un fusil à deux coups. Autrefois, j'avais donné à chacun de mes hommes un morceau de mackintoch à l'épreuve de l'eau, destiné à recouvrir la platine du fusil pendant la marche. Je fis battre le tambour et ordonnai à la troupe de se mettre en rang, en tenue de campagne, avec les fusils enveloppés du mackintoch. Je priai Mme Baker de se tenir derrière moi, pour m'indiquer le premier qui essayerait de découvrir la platine de son fusil, lorsque je donnerais l'ordre de mettre bas les armes. Ce fait serait une preuve convaincante, et j'avais résolu de tirer immédiatement sur le coupable, sauf à me débarrasser des autres comme je le pourrais.

Ces mesures bien convenues, je fis battre le tambour, tandis que le vakil se rendait lui-même au quartier, pour persuader aux mécontents d'obéir à l'appel. Quinze d'entre eux se mirent en rang : impossible de trouver les autres. Les platines étaient toutes recouvertes, selon mes ordres. Ainsi il était impossible à aucun homme de tirer sur moi avant d'avoir débarrassé son arme de la couverture de sa batterie.

Je commandai de suite à ceux qui s'étaient réunis de mettre bas les armes. Refus général, accompagné d'un regard de défi. « Bas les armes, de suite! Fils de chiens! » m'écriai-je, en armant la carabine que je tenais à la main. Au bruit du ressort, les poltrons s'écartèrent avec hésitation. Les uns se retirèrent à quelques pas plus loin, d'autres s'assirent et déposèrent leurs fusils par terre, le reste se dispersa lentement. Un à un ou deux à deux, ils se placèrent à une distance d'environ quatre-vingts pas sous les arbres qui se trouvaient là. Profitant de leur indécision, je me lève de suite, et je commande au vakil et à Richarn de les désarmer pendant qu'ils sont ainsi dispersés. Voyant que j'avais recours à la force physique, les misérables capitulèrent, et promirent de me rendre armes et munitions, si je voulais leur donner leur congé par écrit. Je les désarmai sur-le-champ et, Saat ayant rédigé les certificats demandés, j'ajoutai sur chacun d'eux le mot *rebelle* immédiatement au-dessus de ma signature. Aucun d'eux n'était capable de lire, et comme cette épithète était écrite en anglais, ils portaient sur eux, sans le savoir, la preuve de leurs délits : si jamais je les retrouvais, lors de mon retour à Khartoum, je me promettais bien de les faire punir.

Ces quinze mutins se joignirent sans tarder à des compagnies de marchands. Ils étaient des *Jalyns;* ceux qui ne s'étaient pas rendus étaient des *Dongolovouas;*

ces deux tribus campent sur les bords du Nil au nord de Khartoum. Le vakil était aussi un Dongolovoua; je lui dis d'un ton grave qu'il serait responsable de la rébellion de ses compatriotes et que, si l'expédition n'arrivait pas à bonne fin, il serait emprisonné à Khartoum pour le reste de ses jours.

Saat et Richarn m'affirmèrent que les révoltés avaient eu l'intention de tirer sur moi, mais qu'ils avaient été effrayés de la réception que je leur préparais; qu'enfin je ne devais pas plus compter sur la fidélité des Dongolovouas que sur celle des Jalyns. J'ordonnai donc au vakil d'aller à la recherche de ces drôles et de m'apporter leurs armes. En cas de refus, je jurai de tuer sans miséricorde tout homme que je trouverais porteur d'un de mes fusils.

Le temps des mesures de douceur était passé. Je ne pouvais compter que sur un enfant, Saat, et sur Richarn; accompagné d'eux seuls, je résolus de partir avec les gens de Mohammed pour les districts de l'intérieur, et de me fier à ma bonne fortune pour les moyens d'aller plus loin.

L'inquiétude et les tracas m'avaient donné la fièvre; j'étais couché sur ma natte à moitié malade, lorsque, à mon grand étonnement, j'entends de tous côtés des coups de fusil, le son du tambour, enfin tous les signes de l'arrivée ou du départ d'une caravane. Bientôt un messager survient, envoyé par le Circassien Courchid Aga, pour m'annoncer que Mohammed partait sans nous; puis mon vakil, porteur d'une seconde commission, paraît devant moi. Les gens de la caravane l'avaient chargé de me prévenir que, si je suivais leur route (celle que je comptais prendre moi-même), ils tireraient sur moi et sur les miens, car ils ne permettraient à aucun espion anglais de pénétrer dans leur pays.

Il était évident pour moi que cet arrangement avait

été concerté avec mes gens. J'allai trouver chez lui Courchid, qui s'était toujours montré favorablement disposé pour nous, et, dans l'entrevue que j'eus avec lui, j'affirmai que rien ne me ferait battre en retraite vers Khartoum ; en conséquence, je le priais, puisque j'étais alors abandonné des gens de mon expédition, de me donner une escorte de dix chasseurs d'éléphants auxquels je payerais la moitié de leurs gages ; avec eux, je passerais le reste de l'année à chasser et à explorer le pays ; je lui abandonnerais tout l'ivoire ; au bout de l'année, j'aurais pu recevoir trente soldats nègres de Khartoum, et alors je me mettrais en route vers le lac. Je lui demandai de vouloir bien me procurer à Khartoum les trente nègres en question, et de me les amener avec lui, la saison suivante, à Gondocoro où je m'engageais à le rencontrer. Il consentit à cet arrangement, et je revins à ma tente, enchanté de trouver une chance d'échapper à un échec complet, quoiqu'un délai de douze mois dût s'écouler avant que je pusse commencer mon véritable voyage.

Cette nuit-là, je dormis d'un profond sommeil, et le lendemain, au lever du soleil, nous prenions avec satisfaction notre café à l'ombre de l'arbre touffu près duquel j'avais dressé ma tente, lorsque je vis venir de loin Courchid accompagné de son associé. Je fis apporter sur-le-champ des pipes et du café, car Saat et Richarn le regardaient comme un ami et un allié, puisque dix de ses chasseurs devaient se joindre à nous. Avant de toucher au café, il me prit la main, déclarant d'une manière embarrassée qu'il avait honte de venir me voir. « Aussitôt que vous m'eûtes quitté hier, me dit-il, j'ai appelé mon vakil et le chef de ma troupe, leur ordonnant de choisir les dix meilleurs hommes pour vous accompagner. Mais, au lieu de m'obéir comme de coutume, ils m'ont déclaré que pour rien au monde

ils ne voudraient entrer à votre service : vous étiez un espion chargé de faire sur eux, au gouvernement, un rapport qui les ruinerait tous ; de plus, vous étiez fou, car vous vouliez les conduire dans des pays éloignés et inconnus, où votre femme, vous et eux, vous seriez tous massacrés par les naturels ; enfin, s'ils étaient forcés de vous servir d'escorte, ils se révolteraient-sur-le champ. » Mon dernier rayon d'espérance était évanoui. Je remerciai, comme de juste, Courchid pour ses bonnes dispositions, et je lui donnai à entendre que je ne voulais en aucune façon m'imposer ni à lui ni aux siens. Toutefois ils ne me chasseraient certes pas du pays. J'étais abondamment pourvu de provisions et de munitions de guerre et, maintenant que mes gens m'avaient abandonné, ce que j'avais de blé suffirait pour nourrir pendant un an ma petite troupe. Il me restait une quantité de graines de plantes potagères, que j'avais achetées en prévision d'un séjour prolongé dans le pays. Je formerais donc un camp à Gondocoro, et je resterais là jusqu'à ce que j'eusse reçu des hommes et des vivres dans le cours de la saison suivante. Je me sentais indépendant, ayant conservé mon dépôt de blé et, de douze mois au moins, n'ayant pas à craindre la famine. Courchid essaya de me persuader que Richarn et Saat seraient à coup sûr insultés et attaqués par les insolents naturels de la tribu des Béris, si je restais seul à Gondocoro après le départ des caravanes. Je lui dis que je préférais les nègres aux gens qui composaient les caravanes, et que ma résolution était bien prise. Je me bornai à le prier de me prêter un de ses petits esclaves pour me servir d'interprète, car je n'avais aucun moyen de communiquer verbalement avec les natifs. Il promit d'accueillir ma demande.

Après le départ de Courchid, nous restâmes assis en silence ma femme et moi, occupés des mêmes pensées.

Jamais expédition n'avait été mieux préparée; tout était disposé pour un plein succès : mes bêtes de somme, en excellent état; selles et bâts, confectionnés sous ma surveillance spéciale; armes à feu, munitions de guerre et provisions, en abondance. J'étais prêt à partir pour n'importe quel district de l'Afrique; mais cette expédition si coûteuse, arrangée avec tant de soin, avortait par le fait même de ceux que j'avais engagés pour la protéger.

La force brutale est la seule loi de ces régions sauvages; la vie humaine n'y compte pour rien; et, comme un meurtrier ne court aucun risque de se voir puni, le meurtre y est un véritable passe-temps. Ainsi le vakil de M. Petherick venait d'être tué par un de ses propres hommes, et des faits de ce genre se commettaient si fréquemment que personne n'y prenait garde. Nous étions absolument sans protection. Quant à moi, je n'avais aucune inquiétude; mais mon plus grand souci était la présence de Mme Baker. Que lui arriverait-il si je venais à être massacré par les sauvages qui nous entouraient? C'est à quoi je n'osais point songer. Elle partageait mes pensées; mais, sachant que je voulais obstinément réussir, elle ne me suggéra pas une seule fois l'opportunité de la retraite.

Richarn était aussi fidèle que Saat. Je lui confiai donc mon plan de laisser tout mon bagage à Gondocoro aux soins d'un chef de la tribu des Béris, qui était favorablement disposé pour moi. Je me procurerais deux bons dromadaires pour lui et pour Saat, et deux chevaux pour Mme Baker et pour moi. Ainsi montés, nous pousserions au milieu de la tribu hostile l'espace de trois jours, ce qui nous conduirait à Moir, au sein d'une peuplade paisible. Là je remettrais notre avenir à la Providence. Je m'étais arrangé pour que les dromadaires portassent en outre quelques ver-

roteries, des munitions de guerre et mes instruments astronomiques.

Richarn trouva que mon idée était mauvaise; car les naturels ne se souciaient pas de verroterie : il avait acquis lui-même beaucoup d'expérience des usages du Nil Blanc au service d'un maître précédent, et il était sûr que je n'obtiendrais rien, à moins d'avoir des bestiaux comme objets d'échange. Inutile de se conduire avec les indigènes d'une manière affable; car la seule vertu qu'ils connussent était la force. Nous serions probablement tous massacrés; mais, s'il recevait l'ordre de partir, il était tout prêt.

« Maître, marchez! moi, je suivrai vos pas, jusqu'au dernier moment, et loyal et sincère. »

La simple et franche fidélité de Richarn me charma. Je fis amener les chevaux dont je parai soigneusement les pieds. Ces sabots, durs comme des cailloux et qui n'avaient jamais été ferrés, étaient suffisants pour un temps de galop, si la nécessité s'en faisait sentir. Tout étant disposé, j'envoyai chercher le chef de Gondocoro. Dans l'intervalle, un petit garçon de la tribu des Béris, que m'adressait Courchid, arriva pour me servir d'interprète.

Le chef Béri se présenta, comme d'ordinaire, enduit d'ocre rouge et de graisse, mais en guise d'ornement il avait sur son épaule la carapace d'une petite tortue de terre. Il apportait avec lui une grande jarre de *merissa* (bière du pays). Après m'avoir assuré qu'il était ravi de faire la connaissance d'un homme blanc, qui ne volait pas les bestiaux et n'allait pas à la chasse aux esclaves, il soutint que je ne ferais pourtant rien de bon dans le pays, parce que les marchands ne souffriraient pas que j'y entrasse et que les natifs comme les derniers ne cédaient qu'à la force. J'essayai de découvrir si une conduite loyale et honorable n'imposerait pas

le respect. « Oui, répondit-il, tout le monde dit que vous êtes bien différent des Turcs et des autres trafiquants, mais cette réputation ne vous sera d'aucun usage : tout cela est bel et bon; mais, déserté par vos hommes, vous allez être obligé de retourner à Khartoum. Il est impossible de rien faire ici sans beaucoup d'hommes et de fusils. » Je lui soumis mon plan de me rendre à Moir en traversant promptement le pays des Béris. « C'est impossible, me répondit-il; si je faisais battre les grands *nogaras* (tambours) et que je pusse réunir mon peuple pour lui expliquer ce que vous êtes, il ne vous ferait aucun mal; mais beaucoup de petits chefs ne m'obéissent pas, et leurs sujets vous attaqueraient certainement au passage de quelque torrent gonflé par les pluies. Que pourriez-vous faire alors avec un homme et un enfant? »

Quant à la valeur des verroteries, il m'affirma, comme Richarn, que la seule monnaie courante dans le pays était le bétail; les marchands avaient introduit le système de voler les bestiaux d'une tribu pour en trafiquer avec la tribu limitrophe; le pays entier était en proie à l'anarchie et à la confusion, et la verroterie n'y servait à rien. Mon idée de traverser rapidement le pays était impraticable.

J'appelai alors le vakil Saati pour le menacer du châtiment le plus sévère lors de mon retour à Khartoum. J'écrivis, par un des bateaux de retour, à sir R. Colquhoun, consul général d'Angleterre en Egypte, et j'expliquai à Saati que mes plaintes aux autorités britanniques lui attireraient la prison d'abord, puis la potence, si je mourais de mort violente. L'ayant complétement épouvanté, je lui dis que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de persuader à quelques-uns des mutins de me suivre; Dongolovouas, comme lui, plusieurs d'entre eux étaient de sa propre famille. S'il

réussissait à les convaincre, je leur pardonnerais leurs méfaits passés.

Dans l'après-midi, il revint m'informer qu'il s'était arrangé avec dix-sept des révoltés; ceux-ci avaient refusé de marcher vers le sud, mais ils m'accompagneraient dans l'est, si je voulais explorer cette partie du pays. Leur excuse pour refuser d'aller au sud était l'hostilité de la tribu des Béris. Ils demandaient aussi que je laissasse derrière moi mes bêtes de somme et mon bagage.

Cette absurde proposition, tout à fait inacceptable, m'indigna. Ma seule réponse fut de menacer le vakil de toute ma vengeance.

Le temps de ces drôles se passait, pendant la journée, en querelles bruyantes; et, durant la nuit, en pourparlers secrets dont le fidèle Saat me rendait compte le lendemain matin. Je sus par lui qu'ils étaient convenus de marcher vers l'est, avec l'intention de m'abandonner, lorsque nous serions arrivés au comptoir d'un négociant nommé Tchenouda, à sept journées de marche de Gondocoro, dans le pays des Létoukiens. Les gens de ce Tchenouda étaient Dongolovouas comme eux. Ils se révolteraient, déserteraient avec mes armes et mes munitions de guerre pour se joindre aux chasseurs d'esclaves, et ils me tueraient si j'essayais de les désarmer. Ils menaçaient aussi de tuer mon vakil qui, de peur d'être puni à Khartoum, faisait son possible pour les engager à me suivre. J'étais, tout bien considéré, dans une jolie position.

Je résolus de partir à tout hasard de Gondocoro pour l'intérieur du pays. Ma longue expérience des contrées sauvages et de leurs habitants me donnait lieu d'espérer que j'acquerrais une certaine autorité sur mes compagnons, tout mauvais qu'ils étaient, si je pouvais une fois quitter Gondocoro, et les conduire au

milieu de tribus barbares et généralement hostiles. Ainsi, tout en connaissant leur complot, je feignis de croire à leur promesse de m'accompagner dans les régions de l'est : à force de tact et de prudence, j'espérais faire avorter leurs desseins et, après m'être éloigné momentanément de mon chemin naturel, revenir de l'est au sud par une marche détournée, sur le théâtre de mes opérations projetées.

Un détachement des gens de Courchid venait d'arriver du pays de Létouka avec de l'ivoire, amenant comme porteurs un grand nombre de naturels de cette région. C'étaient les individus les plus extraordinaires que j'eusse jamais vus, portant des casques superbes faits de verroterie, et étant eux-mêmes de fort beaux hommes. Adda, chef de ces Létoukiens, grand gaillard bien découplé, vint à ma tente, accompagné de quelques-uns de ses soldats; il me donna beaucoup de détails sur son pays, et me pria de lui faire une visite (1). Il détestait les Turcs, mais se voyait obligé de les servir, car il avait reçu du grand chef, Commoro, l'ordre de réunir une quantité de nègres afin de transporter l'ivoire du Létouka à Gondocoro. A sa profonde satisfaction, je dessinai son portrait, et je lui fis des présents de bracelets de cuivre, de verroterie et d'un mouchoir de poche en coton rouge. Ce mouchoir lui plut infiniment, et il insista pour s'en servir comme d'un article de vêtement. Il n'obéissait pas à un sentiment de décence pareil aux nôtres, car il plia ce mouchoir de manière à en faire un triangle, puis se l'attacha autour de la ceinture, en sorte que le bout pût pendre exactement derrière lui. Il passa une bonne demi-heure à se parer de la sorte, puis il partit avec

(1) Il était, comme on le verra plus tard, le troisième chef des Létoukiens de Tarrangolé. — J. B.

ses gens, faisant tous ses efforts pour se tourner afin d'admirer sa nouvelle parure.

Du matin au soir, des naturels de toute classe se pressèrent autour de ma tente, demandant des présents; comme il m'était essentiel de produire une impression favorable, j'accédai presque toujours à leurs désirs.

Les gens de Courchid, qui étaient arrivés du Létouka, devaient bientôt repartir; non-seulement ils refusaient de m'accompagner, mais ils avouaient leur intention de me repousser par la fcrce, en cas que je voulusse suivre la route qu'ils allaient prendre. Grande excuse pour mes compagnons, qui refusaient encore une fois de me suivre. En menaçant mon vakil, j'obtins d'eux qu'ils partiraient; mais, comme condition *sine quâ non*, ils exigèrent que je prisse avec moi un des re belles nommé Belaal. Cet homme avait manifesté le désir de faire partie de l'expédition; il s'était cependant montré un des émeutiers les plus déterminés, et je n'avais pas cru devoir accepter son offre.

Maintenant j'étais obligé de l'admettre et, connaissant ses dispositions, j'étais convaincu qu'il se ferait le chef de la bagarre qui devait éclater lors de notre arrivée chez Tchenouda dans le pays de Létouka. Mohamed Her, vakil de Tchenouda, était toujours en pourparlers avec mes gens; ce qui confirmait à mes yeux les rapports que Saat m'avait faits. Ce Mohamed Her partit de Gondocoro pour le Létouka et la troupe de Courchid devait se mettre en route deux jours plus tard; les deux caravanes étaient ennemies l'une de l'autre, mais elles demeuraient dans le même pays toutes deux étaient animées des plus mauvaises dispositions contre moi; pourtant, comme les compagnons de Mohamed Her étaient de la tribu des Dongalovouas, tandis que ceux de Courchid appartenaient aux Ja-

lyns et aux Soudanis, je comptais faire tourner leur mésintelligence à mon avantage.

Le jour arrive enfin pour le départ de la caravane de Courchid, qui était commandée par Ibrahim. Ces gens commencent par tirer la salve habituelle en guise de signal; le tambour bat et le drapeau turc déployé s'avance en tête. Ils se mettent en marche à deux heures de l'après-midi, m'envoyant un message fort poli par lequel ils me défiaient de les suivre.

Je fis sur-le-champ plier les tentes, rassembler les animaux, disposer le bagage et préparer tout pour la marche. Richarn et Saat étaient fort enthousiasmés, mes compagnons réfractaires eux-mêmes se virent obligés de travailler, et à sept heures du soir nous étions prêts à partir. Chacun, tant homme que bête, avait plus à porter que sa part légitime. Nous n'emmenions avec nous ni guide ni interprète. Ainsi, absolument abandonnés, nous commençâmes notre voyage téméraire environ une heure après le coucher du soleil.

« Où allons-nous? » s'écrièrent les hommes, au moment où nous nous mîmes en route. « Qui peut voyager sans guide? Personne ne connaît le chemin. » La lune se levait et, à la distance d'une quinzaine de kilomètres, on apercevait très-bien la montagne de Belegnân, que les Français ont appelée Bélénia (1). Sachant que notre itinéraire était à l'est de cette montagne, je pris les devants, Mme Baker chevauchant à mon côté, et le drapeau anglais, derrière nous, servant de guide à ma caravane d'ânes et de chameaux pesamment chargés. Nous donnâmes de cordiales poignées de main au docteur Murie, qui était venu assister à

(1) M. Guillaume Lejean dit que la vraie prononciation de ce nom est Belegnân (*Tour du Monde*, 1863, II, p. 200). Dans un autre volume de cette belle publication, on trouvera une vue du village de Belenia (1860, II, p. 352). — J. B.

notre départ, et nous nous dirigeâmes vers l'Afrique centrale, le 26 mars 1863.

Après deux heures d'une marche silencieuse, nous aperçûmes au loin des feux de garde et, en nous approchant, nous vîmes que la caravane des marchands avait établi son bivac. Ils ont l'habitude de ne faire qu'une traite de deux ou trois heures le jour de leur départ, afin de permettre aux retardataires, qui se sont oubliés à Gondocoro, de les rejoindre avant le lendemain matin (1).

Leurs sentinelles nous reconnurent lorsque nous passâmes, et nous commandèrent grossièrement de ne pas rester dans leur voisinage. Nous nous avançâmes donc l'espace de huit cents mètres, et nous établîmes notre bivac sur une éminence qui dominait une petite ravine où nous trouvâmes de l'eau. Chacun s'occupa de ramasser du bois de chauffage et de couper l'herbe pour les ânes et les chevaux, qui étaient attachés près des feux. Quant aux chameaux, après les avoir arrangés de manière qu'ils ne pussent marcher qu'en clochant, nous les laissâmes brouter en liberté les branches d'un grand mimosa. Nous n'avions pas faim; la continuelle inquiétude avait enlevé tout notre appétit. Une tasse de café noir très-fort fut notre seule nourriture; et comme nous n'avions pas besoin de tente par une nuit claire et tranquille, nous nous étendîmes sur nos lits de camp, où nous fûmes bientôt endormis.

Le tambour bat, le lendemain matin avant l'aube; nos paresseux de soldats bâillent, se détirent, puis ils chargent les animaux, et, à six heures, nous voilà partis.

(1) Cette coutume est celle de la plupart des caravanes. Burton a même remarqué que, sur la route de Zanzibar au Tanguégnica, le voyage ne commençait réellement qu'au troisième départ. Voir notre abrégé des *Voyages* de Burton. — J. B.

Le temps était serein, et la montagne de Belegnân, située à cinq ou six kilomètres, formait un point admirable pour diriger notre course. Je pouvais voir distinctement quelques arbres énormes au pied de la montagne près d'un village, et je pris vite les devants, dans l'espoir de me procurer un guide qui pût me servir d'interprète; car beaucoup d'habitants du voisinage de Gondocoro avaient attrapé quelques mots d'arabe dans leurs relations avec les marchands.

Effectivement le chef de Belegnân entendait un peu l'arabe, aussi je lui offris une grande quantité de bracelets de cuivre et de verroterie s'il voulait nous procurer un guide. Après beaucoup de discussions, un gaillard assez laid proposa de nous conduire à Ellêria, mais pas plus loin. La distance pouvait être d'une cinquantaine de kilomètres, et je croyais de la dernière importance que nous pussions traverser ce district avant l'arrivée de la caravane des marchands qui avaient résolu de l'exciter contre nous. J'avais de grandes espérances de les devancer, parce que le commerce d'ivoire devait les retenir à Belegnân.

Les Turcs, comme je l'avais prévu, s'absorbaient dans leurs transactions commerciales avec les habitants : aussi je résolus de partir sur-le-champ, d'arriver à Ellêria à marches forcées, et de franchir le défilé avant que mes adversaires eussent le temps de communiquer avec le chef de cette région. J'étais convaincu qu'en payant un droit de passage, je pourrais traverser la vallée d'Ellêria, pourvu que j'eusse l'avance sur les Turcs; dans le cas contraire, je ne me faisais pas d'illusion : une bataille et une défaite seraient notre résultat définitif. Je donnai donc des ordres pour le départ *immédiat.* « Chargez les chameaux, mes frères! » criai-je de mauvaise humeur aux bandits qui m'entouraient. Pas un ne bougea, excepté Richarn et un

homme nommé Sali, qui commençait à montrer quelques symptômes de réforme. Voyant qu'ils avaient l'intention de me désobéir, je me mis à charger les animaux moi-même, priant mes drôles de ne pas se déranger, mais de se reposer et de continuer à fumer leurs pipes, pendant que je ferais la besogne. Quelques-uns se levèrent honteux, et vinrent à mon aide; les autres affirmaient qne les chameaux ne sauraient marcher sur la route que je me proposais de prendre, car les Turcs disaient que les ânes mêmes ne pouvaient traverser les fourrés épais entre Belegnân et Ellêria.

« C'est bien, mes frères! répliquai-je; alors nous irons aussi loin que les ânes pourront s'avancer; puis nous les laisserons en chemin avec le bagage, lorsqu'il leur sera impossible d'aller plus loin; quant à moi, je passerai outre. »

Pleins de mauvaise humeur, ces vauriens commencèrent à mettre leurs ceinturons, leurs gibernes, et à se préparer à partir. Les animaux furent chargés et nous nous mîmes lentement en route à quatre heures de l'après-midi à travers un pays admirable. Nous venions de partir avec le Béri que j'avais retenu pour guide à Belegnân, quand je vis arriver deux des Létoukiens qui m'avaient fait visite à Gondocoro, et envers qui je m'étais montré des plus généreux. Il paraît que ces pauvres gens, employés par les Turcs en qualité de portefaix, avaient reçu la bastonnade; en conséquence, ils avaient déserté et venaient se joindre à nous. Cette heureuse circonstance me fournissait des guides jusqu'à Tarrangolé, distance d'environ cent cinquante kilomètres. Je donnai sur-le-champ à chacun de ces Létoukiens un bracelet de cuivre et des verroteries; à leur tour, ils soulagèrent avec beaucoup
'nne humeur les chameaux de cinquante kilos

pesant d'anneaux de cuivre qu'ils portèrent dans deux paniers sur la tête.

Du reste, les fourrés et les ravins rendirent en effet notre marche très-pénible.

Le soir, comme l'eau manquait, mes hommes voulaient s'arrêter pour envoyer en chercher par quelques détachements aux alentours ; mais, comme je restais persuadé que notre succès dépendait de notre passage à Ellêria avant l'arrivée des Turcs, j'insistai pour un départ immédiat et pour une marche forcée pendant la nuit. Les guides létoukiens m'expliquèrent par signes que, si nous suivions ce parti, nous trouverions de l'eau le lendemain matin. Cette nouvelle satisfit les autres, et nous nous mîmes en route.

Déjà nous avions difficilement traversé plusieurs précipices, quand un dernier se présente qui ne paraissait pas aussi profond que les précédents. Nous espérons que nos animaux pourront cette fois passer sans qu'il soit nécessaire de les décharger : tout à coup le chameau conducteur tombe, emportant sa charge entière au fond du ravin. Saat, l'ai-je déjà dit ? était mon tambour; se trouvant très-fatigué, il avait conclu que sa caisse voyagerait aussi bien à dos de chameau que sur ses propres épaules, et il l'avait attachée sur ce même quadrupède qui venait de s'abattre, et qui avait ainsi exécuté un solo sur le malheureux instrument. Quand on retrouva la caisse, réduite aux proportions d'une assiette très-plate, elle ne pouvait plus exister dans son état normal. L'âne est un animal beaucoup plus prévoyant que le chameau, dont la stupidité est sans égale. Au contraire, maître Aliboron est fort habile; du moins je puis attester les qualités de celui que produit l'Égypte. En Europe, l'expression « quel âne bâté ! » est une grosse insulte ; en Égypte, ce serait un compliment.

Cependant tout notre monde tombait de lassitude. J'avais travaillé comme un esclave pour aider mes gens et les encourager, et j'étais aussi fatigué que les autres : la marche se continuait depuis quatre heures et demie du soir et il était maintenant une heure du matin ; ainsi il y avait huit heures que nous luttions contre les difficultés du voyage le plus pénible. La lune avait disparu, et une obscurité complète rendait tout progrès impossible. En arrivant à un grand plateau couvert de rochers, je fis débarrasser les animaux, et chacun prit du repos.

A quatre heures du matin, je me remettais sur pied, et, allumant une lampe, j'essayais de réveiller un des hommes qui m'entouraient, étendus comme des cadavres et profondément endormis. Enfin Saat se leva et, après s'être frotté les yeux pendant dix minutes, il se mit à faire bouillir du café. Pendant ce temps, je travaillai courageusement à alléger la caravane d'une partie de son lest. Je jetai de côté une cinquantaine de kilos de sel ; je distribuai les grosses munitions de guerre plus également entre les animaux, j'abandonnai quantité de petits objets qui, bien que très-utiles, pouvaient à la rigueur être négligés ; et quand mes gens se réveillèrent, peu de temps avant le lever du soleil, j'avais tout terminé. Nous rechargeâmes les bêtes de somme, qui manifestèrent leur appréciation du service que je leur avais rendu, en trottant avec rapidité. Nous marchâmes de la sorte pendant trois heures d'un pas qui promettait de nous faire conserver une bonne avance sur les Turcs ; et enfin nous atteignîmes le lit desséché d'un torrent, où les guides létoukiens nous dirent qu'en creusant nous trouverions de l'eau. Le fait était exact ; mais il fallait creuser très-profondément, et plusieurs heures se passèrent avant que nous pussions être suffisamment

pourvus pour tous les animaux. Le grand bain portatif que j'avais avec moi nous fut très-utile en cette occasion, parce qu'il formait un réservoir où toutes nos bêtes buvaient à l'aise.

La nécessité d'abreuver, de nourrir et de faire reposer nos animaux nous retint là jusqu'à quatre heures et demie du soir. Alors, comme des naturels s'offraient à se joindre à mes gens, ma femme et moi nous prîmes les devants, accompagnés de nos Létoukiens. Quand nous commençâmes à descendre vers la vallée, notre caravane, qui s'avançait lentement, était à plus de seize cents mètres derrière nous. Nous traversâmes une gorge profonde et nous nous arrêtâmes bientôt sous un grand figuier.

Notre arrivée ne fut pas plus tôt découverte, que des troupes de nègres sortirent des nombreux villages situés entre les rochers et vinrent nous examiner. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches, et parurent très-surpris en voyant les chevaux; c'étaient pour eux des animaux jusqu'alors inconnus. Descendant de cheval, j'attachai nos montures à un buisson, et nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre d'un arbre.

Il y avait environ cinq ou six cents naturels du pays réunis autour de nous. Ces gens étaient bruyants et braillaient à tue-tête comme si nous étions sourds, parce que nous ne les comprenions pas. Voyant qu'ils se pressaient sur nous d'une manière grossière, je leur fis signe de reculer. Au même moment, un petit bossu, remarquablement laid, s'avance et m'adresse la parole en mauvais arabe. Enchanté de trouver un interprète, je le priai de faire éloigner la foule, et je demandai à voir le chef. Le petit bossu parlait très-peu d'arabe, et les naturels ne paraissaient pas faire attention à lui. Un d'entre eux déroba une lance qu'un de mes Létoukiens avait placée contre l'arbre sous lequel nous étions

assis. Tout cela commençait à prendre une apparence suspecte ; mais il n'était pas à craindre que l'on me volât mon revolver ni ma carabine à deux coups ; car je les tenais à la main.

Sur une question que je fis au bossu, il me demanda à son tour qui j'étais : « Voyageur. — C'est de l'ivoire qu'il vous faut ? — Non, je n'en ai pas besoin. — Ah! bien! des esclaves, alors? — Je n'ai pas besoin d'esclaves non plus. » Là-dessus, il y eut un éclat de rire général dans la foule, et le petit bossu continua à me questionner : « Avez-vous beaucoup de vaches ? — Non, mais nous avons de la verroterie et du cuivre en quantité. — En quantité? dites-vous ; où sont-ils? — Pas très-loin ; mes hommes vont les apporter tout à l'heure. » En disant ces mots, je montrai du doigt la direction d'où devait venir le reste de la caravane. « De quel pays êtes-vous ? — D'Angleterre. » Il n'avait jamais entendu parler de ce pays. « Vous êtes donc Turc? — Je suis tout ce qu'il vous plaira. — Et voilà votre fils, n'est-ce pas? (montrant du doigt Mme Baker qui portait un vêtement semblable au mien.) — Non, c'est ma femme. — Votre femme. Peut-on mentir comme cela ! c'est un garçon. — Je vous dis que c'est ma femme; elle est venue avec moi pour voir les femmes de ce pays. — Quel mensonge! » répéta le petit bossu avec politesse.

Après cette charmante conversation, la curiosité de la foule se transformait en impertinence, quand le chef parut enfin. Il était temps. Mon étonnement fut grand lorsque je reconnus en lui un homme qui m'était souvent venu voir à Gondocoro, et auquel j'avais fait beaucoup de cadeaux sans savoir qui il était.

En quelques minutes, il dispersa toute la foule, criant et gesticulant comme s'il était grossièrement insulté. Puis appelant près de lui le petit bossu en guise d'in-

terprète, il me fit des excuses sur le manque de savoir-vivre de ses sujets. Au même instant, je vis venir de loin le drapeau anglais guidant, du flanc de la montagne jusque dans la vallée, la caravane de chameaux et d'ânes; hommes et bagages arrivèrent bientôt après. Le chef m'apporta alors une grande citrouille creuse contenant environ quatre litres et demi d'une *merissa* qui me rafraîchit beaucoup. Il me donna aussi une gourde pleine de miel et une défense d'éléphant; je refusai ce dernier présent, n'ayant pas besoin d'ivoire.

Nous nous trouvions alors à moins de dix kilomètres d'Ellêria, et, par l'entremise du bossu, j'expliquai à Tombé, ainsi se nommait le chef de Tollogo, que nous voulions partir le lendemain de grand matin, et que je prendrais à mon service le bossu comme interprète. L'affaire fut convenue, et je ne doutai plus de pouvoir traverser les défilés d'Ellêria avant l'approche des Turcs. Lorsque ma caravane défila, l'intérêt, que les naturels avaient d'abord accordé aux chevaux en leur qualité de quadrupèdes inconnus, fut transféré aux chameaux. Tout le monde se pressait autour d'eux en disant que c'étaient *les girafes de notre pays*.

L'excès de notre fatigue nous fit dormir toute cette nuit d'un profond sommeil. Le lendemain matin, il n'y eut pas de rappel, puisque la chute du chameau avait anéanti notre tambour. Ce fut moi-même qui réveillai mes gens de bonne heure, en leur disant de charger les bagages avec le plus grand soin, puisque nous devions traverser la passe étroite qui conduit, entre des rochers, de Tollogo à Ellêria. Les Turcs, j'en étais sûr, ne se trouvaient pas fort en arrière, et j'étais impatient de les devancer au passage du défilé.

En approchant d'Ellêria, je voulus faire une reconnaissance. Ma femme et moi nous partîmes donc accompagnés seulement d'un des Létoukiens en qua-

lité de guide. Après avoir tourné un angle fort a de la montagne et laissé à gauche un rocher s'élevant au bord du chemin dans une direction presque perpendiculaire, nous descendîmes par un ravin plus difficile qu'aucun de ceux qui nous avaient précédemment arrêtés, et nous eûmes à mettre pied à terre, afin de faire remonter à nos chevaux les rochers escarpés de l'autre paroi. En atteignant le sommet, nous jouîmes du coup d'œil le plus magnifique. A environ cent vingt mètres au-dessous de nous, la vallée d'Ellêria s'étendait l'espace de seize cents mètres; de superbes montagnes de granit gris, de six à neuf cents mètres de hauteur, formaient comme un mur de chaque côté; tandis qu'à une centaine de kilomètres de distance, les montagnes bleues du Létouka bornaient les plaines et les forêts qui composaient le paysage. La montagne d'Ellêria était le commencement d'une chaîne, s'étendant indéfiniment jusqu'au sud. Nous nous trouvions en ce moment au milieu même de la passe de cette chaîne. Au-dessous de nous dans la vallée, je remarquai quelques arbres de très-grandes dimensions croissant sur les bords d'un ravin, plein d'une eau courante; les flancs de la vallée au pied de la montagne, jonchés comme à l'ordinaire d'une masse de débris d'immenses quartiers de rochers, offraient partout des villages entourés d'épaisses palissades de bambou. Le pays entier pouvait se comparer à une suite de forts naturels, habités par une nombreuse population.

Un coup d'œil jeté sur la scène qui s'offrait devant moi me suffit. Avec une poignée d'hommes, encombré comme je l'étais de bêtes de somme, je ne pouvais songer à m'ouvrir un passage de vive force à travers une vallée de quatre cents mètres de largeur, encaissée entre de hautes montagnes chargées d'ennemis. Si les chameaux pouvaient seulement arriver, en vingt mi-

nutes je serais à Ellêria, je ferais au chef un magnifique cadeau, et je passerais outre sans m'arrêter, jusqu'à ce que nous fussions hors de la vallée. A tout prendre, j'étais en avance sur les Turcs, et notre marche forcée de la nuit précédente, toute fatigante qu'elle eût été, avait réussi. Le ravin que je venais de franchir formait maintenant le nœud du problème, et menaçait de retarder la marche de la caravane.

Attachant donc nos chevaux à des buissons, nous nous assîmes sur un rocher à l'ombre d'un arbuste, à moins de dix pas du sentier, et nous nous consultâmes sur le meilleur parti à prendre. Somme toute, nous résolûmes d'attendre que la caravane eût surmonté les dernières difficultés du passage et de faire alors tous ensemble notre entrée dans la vallée. Pendant longtemps, nous contemplâmes devant nous cet enfoncement qui recélait le secret de notre destin, et nous nous sentions pleins de reconnaissance d'avoir ainsi déjoué les plans sauvages des Turcs. Pas le moindre bruit cependant n'annonçait l'approche des chameaux; le délai devenait intolérable, surtout en songeant que nous avions traversé, nous deux, plus d'un endroit difficile, dont chacun devait entraver d'une manière sérieuse la marche de nos bêtes de somme.

Enfin nous croyons entendre, dans le lointain, le son de la voix humaine; il arrive distinctivement jusqu'à nous, et nous nous réjouissons de ce que nos gens soient si près du dernier obstacle : une fois ce ravin traversé, tout sera comparativement facile. J'entends le bruit des pierres sous les pieds, et regardant le ravin, je vois, à moins de cinquante mètres de distance, sortir, de dessous le sombre feuillage des arbres..... *le drapeau rouge et le croissant*, ce drapeau détesté, *à la tête de la caravane des Turcs!* Nous étions dépassés!

Les insolents vauriens défilent un à un à quelques

pas de nous; leurs regards expriment la férocité; ils ne nous donnent point le *salaam* habituel, et se bornent à menacer de tirer sur le guide létoukien qui les avait désertés.

Leur troupe consistait en cent quarante hommes armés de fusils; un nombre double de Létoukiens les accompagnait, faisant le service de porteurs chargés de verroterie, de munitions et des bagages de la caravane. Nous étions donc absolument battus.

Je résolus pourtant d'avancer à tout hasard aussitôt que mes gens seraient arrivés. Si les Turcs excitaient les naturels d'Ellêria à nous attaquer et qu'une bataille survînt, je comptais bien tirer mon premier coup sur le chef de la troupe. Il était intolérable de se voir ainsi défait au dernier moment. Pendant que ces misérables défilaient devant moi, nous regardant comme si nous eussions été des chiens, j'avais peine à contenir mon indignation . Je brûlais d'agir, quelque petite que fût la chance en ma faveur. Enfin le chef Ibrahim paraît, conduisant l'arrière-garde. Il s'avance le dernier sur son âne, immédiatement derrière l'étendard qui ferme la marche.

Jamais figure ne me sembla plus atroce. Né d'un père turc et d'une mère arabe, il portait sur ses traits élégants les mauvaises qualités de deux races. Nez délié, pointu, aquilin; larges narines; menton proéminent; pommettes assez saillantes, épais sourcils au-dessus de deux immenses yeux noirs, m'avaient l'air d'exprimer tout ce qu'il y a de mauvais. En approchant, il affecta de ne pas nous accorder la moindre attention, mais regarda droit devant lui avec l'insolence la plus déterminée.

A ce moment critique, ce fut Mme Baker qui sauva notre expédition. Elle me conjura d'appeler Ibrahim, d'insister sur une explication complète et de lui offrir

un présent, capable de lui faire conclure avec nous un arrangement amiable. Je ne pouvais pas me résoudre à adresser la parole à ce bandit. Il était sur le point de disparaître, et le succès dépendait de cet instant. Mme Baker l'appela elle-même. D'abord il ne fit aucune attention; mais, lorsque j'eus à mon tour prononcé son nom d'une voix plus forte, il tourna son âne vers nous et mit pied à terre. Je lui dis d'approcher, car ses gens étaient fort en avant, et nous nous trouvions seuls.

Après les formules de salutation en usage chez les Arabes, le dialogue suivant s'établit : « Ibrahim, lui dis-je, pourquoi serions-nous ennemis au milieu de ces peuplades hostiles? Nous croyons au même Dieu. Pourquoi nous disputerions-nous dans un pays de païens qui ne croient à aucun dieu? Vous avez votre tâche à remplir, j'ai la mienne. Vous êtes à la recherche de l'ivoire, je suis un simple voyageur : quel motif d'animosité existe-t-il entre nous? Si on m'offrait tout l'ivoire qu'il y a dans ces régions, je n'accepterais pas une seule défense, je ne me mêlerais en aucune façon de vos affaires. Faites votre commerce, sans me gêner; il y a ici assez de place pour nous deux. Mon objet est d'atteindre un grand lac, la source du Nil. Ce but, je veux y parvenir et *j'y parviendrai avec l'aide de Dieu!* Il n'y a puissance qui m'en empêche. Si vous m'êtes hostile, je vous ferai jeter en prison à Khartoum; si, au contraire, vous voulez m'aider, la récompense que je vous donnerai dépassera toutes celles que vous avez jamais reçues. Supposez que je sois tué dans ce pays, on vous soupçonnera, et vous savez ce qui s'ensuivra : sur un simple soupçon, le gouvernement vous enverra à la potence. D'un autre côté, soyez mon ami, et j'emploierai toute mon influence dans le pays que je découvrirai pour vous procurer de

l'ivoire, à cause de votre maître Courchid, qui s'est montré généreux envers Grant et Speke, et qui m'a témoigné de la bonté. Si vous m'êtes hostile, j'en rendrai votre maître responsable; aidez-moi, et je vous rendrai service à tous deux. Décidez-vous franchement comme un homme : — ami ou ennemi! »

Avant qu'il eût eu le temps de répondre, Mme Baker lui adressa la parole à son tour, confirmant à peu près ce que je venais de lui dire. « Il ne connaissait pas les Anglais, lui dit-elle : rien ne pouvait les faire reculer. Leur gouvernement veillait sur eux de loin comme de près, et un sujet britannique n'était jamais impunément outragé (1). Je ne voulais pas le tromper, je ne faisais pas le commerce, je pouvais lui être de la plus grande utilité en découvrant de nouveaux pays riches en ivoire; et une conduite honorable envers moi ne pourrait que lui profiter, à lui personnellement. »

Ibrahim était ébranlé. Comme arrhes de ce que je lui donnerais plus tard, je lui promis un fusil à deux coups tout neuf, et de l'or, dès que ma troupe serait arrivée.

« Il ne voulait pas, me répondit-il enfin, m'être personnellement hostile ; mais toutes les caravanes de trafiquants, sans exception, étaient furieuses contre moi : chacun était convaincu que, consul déguisé, je me proposais de faire aux autorités de Khartoum un rapport sur les entreprises des marchands. » Il continua : « Je vous crois; mais mes gens ne vous croient pas : ce pays est un pays de menteurs, de telle sorte qu'on n'ajoute pas foi même aux personnes qui disent la vérité. D'ailleurs, ajouta-t-il, ne vous joignez pas à ma troupe qui pourrait vous insulter; mais prenez

(1) L'expédition des Anglais en Abyssinie, pendant l'année 1868, doit avoir aujourd'hui rendu cette vérité sensible pour toutes les populations de la vallée du Nil. — J.B.

possession de ce grand arbre (m'en indiquant un dans la vallée d'Ellêria) pour vous et les vôtres; je viendrai m'y entretenir avec vous. Je vais maintenant rejoindre mes gens, car je ne veux pas qu'ils sachent que je vous ai parlé. » Il fit alors un salaam, remonta sur son âne et partit.

Il était gagné. Je connaissais si bien le caractère arabe que l'arbre en question était, j'en avais la conviction, le rendez-vous fixé dans son esprit pour la réception du fusil et de l'or que je lui avais promis.

Sans attendre l'arrivée de nos hommes, nous remontâmes à cheval et suivîmes les flancs de la colline avec plus de gaieté que jamais. J'attribuais à ma femme toute la gloire de notre négociation. Si j'avais été seul, ma fierté m'aurait empêché de rechercher l'amitié d'Ibrahim, et le moment dont le succès dépendait aurait été perdu.

En arrivant à la plaine fertile au pied de la montagne, nous vîmes un grand nombre de bandits de la caravane de Courchid se disputant l'ombre projetée par quelques grands arbres qui croissaient sur le bord du ruisseau. Nous mîmes donc pied à terre et, laissant nos chevaux paître en liberté, nous allâmes un peu plus loin prendre possession d'un arbre à l'ombre duquel plusieurs Létoukiens étaient déjà assis. Sans nous inquiéter de leur compagnie, nous nous assîmes à notre tour, en attendant l'arrivée de nos compagnons. Cette vallée d'Ellêria est un site charmant au milieu même des montagnes. Tout auprès de l'endroit où nous étions, on voyait de grands quartiers de rochers dispersés çà et là, et en les examinant je vis qu'ils étaient de la plus belle qualité de granit gris : le feldspath qu'il contient en cristaux considérables étant aussi dur que le silex, sa surface ne s'écaille pas comme celle du granit le fait d'ordinaire.

La troupe des négociants ne fut pas plus tôt arrivée que des quantités de naturels sortirent des villages palissadés sur la montagne, et descendant dans la plaine, vinrent ajouter à la confusion générale. Le bagage était empilé sous un arbre, et un factionnaire chargé de le garder. Comme les Béris, ces indigènes étaient entièrement nus. Leur chef, Leggé, qui se trouvait parmi eux, reçut d'Ibrahim une longue chemise de cotonnade rouge dont il s'affubla en se donnant l'air de la plus grande importance. Ibrahim lui ayant expliqué qui j'étais, Leggé vint me demander le droit d'entrée sur lequel il comptait. De toutes les physionomies repoussantes que j'ai jamais vues, la sienne était sans contredit la plus hideuse. Férocité, avarice et sensualité composaient l'ensemble de sa figure. Je priai l'aimable homme de m'accorder sur-le-champ une séance, et de poser pour son portrait; au bout d'environ dix minutes, j'eus le plaisir de mettre dans mon portefeuille la ressemblance du plus grand vaurien qui existe, même dans l'Afrique centrale, et c'est beaucoup dire.

Enfin, j'aperçus ma caravane qui descendait doucement et en bon ordre le flanc de la montagne, après avoir surmonté toutes les difficultés.

En arrivant, mes gens furent stupéfaits de nous voir si près de l'autre caravane; ils le furent encore plus, quand j'envoyai dire à Ibrahim de venir à l'arbre du rendez-vous. Là, je lui remis quelques souverains anglais et un fusil à deux coups. Comme rien n'échappe à la curiosité de ces Arabes, on comprit bientôt, des deux côtés, que j'avais conclu avec Ibrahim un traité d'alliance, bien qu'on ne pût pas s'en rendre compte. Je vis passer de main en main l'arme dont je venais de faire un présent. Un changement si soudain de disposition surprit fort mon vakil et ses hommes.

Ensuite ce fut au tour du chef d'Ellêria de venir inspecter mon bagage. Il me demanda quinze grands bracelets de cuivre et une ample provision de verroterie. Les bracelets les plus en vogue ici étaient de simples anneaux de cuivre, épais de plus d'un centimètre et pesant quatre cent cinquante grammes. Ceux de moindre dimension ne sont pas également appréciés. Je lui donnai quinze de ces anneaux, et un peu plus de quatre kilos pesant de perles ou verroteries de plusieurs espèces. La porcelaine rouge imitant le corail lui plut surtout. Leggé cependant n'était pas satisfait, tant s'en fallait. « Son ventre était fort gros, me disait-il, et demandait à être rempli. » Métaphore élégante, pour signifier qu'il avait de vastes désirs auxquels je devais obtempérer. Je lui donnai donc par surcroît quelques autres anneaux de cuivre. Soudain une odeur de spiritueux flatte ses narines, car une des rares bouteilles où j'avais mis de l'alcool s'était cassé dans mon coffre à médicaments. Ibrahim me prie d'en donner un flacon au chef afin de le mettre de bonne humeur, parce que Leggé n'aimait rien tant que l'arak ; je lui remets, en conséquence, une pinte du plus fort esprit-de-vin. A ma grande surprise, ce sauvage casse le goulot de la bouteille, puis, se renversant en arrière, laisse couler toute la liqueur dans son gosier sans plus de façon que si c'eût été de l'eau claire. Il y était vraiment accoutumé, attendu que, chaque saison, les marchands avaient l'habitude de lui apporter des présents d'arak. « Ma liqueur, me dit-il, était excellente ! »

Quoique ces nègres fussent avides de verroterie, ils ne voulaient rien nous apporter en échange, et nous ne pûmes trafiquer avec eux qu'au moyen de *molotes*. Ces houes de fer se confectionnant surtout dans ce pays, il était singulier qu'on nous en demandât; mais le fait s'explique ainsi : Leggé fait un grand commerce

de ces houes ; il les expédie à l'est, dans les districts des Béris et des Gallas, avec de la verroterie et des bracelets de cuivre, et les échange contre l'ivoire. Aussi, malgré la rareté des éléphants dans le voisinage d'Ellêria, l'ivoire s'y trouve en quantités immenses, et le chef, grand commerçant, l'emmagasine pour le troquer avec les Turcs contre du bétail. Il le vend à haut prix : vingt vaches pour une grosse défense. Néanmoins cette station est très-fréquentée des marchands, car elle n'est pas loin de Gondocoro et par conséquent le transport de l'ivoire n'y offre aucune difficulté.

Quoique Ellêria soit un pays riche et puissant, il nous avait été impossible de nous y ravitailler. Les naturels n'avaient rien voulu nous vendre, et leur conduite en général prouvait qu'ils eussent été pour nous des ennemis féroces, si les Turcs les avaient excités à nous attaquer. Heureusement nous avions une bonne provision de vivres préparés avant notre départ de Gondocoro, de telle sorte que nous n'étions pas réduits à mourir de faim. J'emportais aussi pour nos bêtes un sac de blé, précaution nécessaire, car dans cette saison pas un brin d'herbe ne se faisait voir, tout ayant été brûlé par la chaleur le long de notre route.

Nous partîmes le 30 mars à 7 heures et demie du matin. A la sortie du bourg, nous nous trouvâmes dans un pays tout à fait plat, qu'émaillaient plusieurs bouquets d'arbres.

Ma caravane s'avançait derrière celle des marchands ; mais, le sol étant favorable, nous nous approchâmes au petit galop de l'étendard qui ouvrait la marche. Cette troupe bariolée défilant un à un et couvrant environ huits cents mètres présentait un singulier coup d'œil : les uns allaient à âne, les autres montés sur des bœufs, la plupart à pied, y compris soixante femmes esclaves. Ces malheureuses portaient toutes des fardeaux pesants,

et plusieurs d'entre elles avaient en surplus des enfants attachés sur leur dos avec des courroies.

Les commerçants organisent leur caravane de la façon suivante : d'abord un drapeau gardé par huit ou dix hommes, ayant avec eux un porteur chargé d'une caisse de cinquante cartouches. Ensuite viennent un à un les porteurs avec le bagage, des soldats placés à intervalle forment la haie pour les empêcher de prendre la fuite : tout fuyard devant être immédiatement abattu d'un coup de fusil. Les munitions de guerre sont ordinairement au centre, à la charge d'environ quinze nègres sous une forte escorte. L'arrière-garde est terminée par un second porte-drapeau, et aucun traînard ne doit rester plus loin. Ce drapeau a aussi pour sa défense un détachement de six ou huit hommes avec une réserve de cartouches. Grâce à ces dispositions, la caravane est toujours prête à soutenir une attaque.

Ibrahim, mon nouvel allié, ouvrait maintenant la marche, ayant devant lui sur sa selle un enfant, fort jolie petite fille d'un an et demi, dont la mère, jeune femme bérie, également charmante, venait derrière, montée sur un bœuf. Nous entrâmes en conversation, quelques morceaux de sucre donnés par Mme Baker à la fille et à la mère ayant servi d'introduction. Ibrahim me dit alors de me défier de mes gens qui se proposaient de m'abandonner. N'appartenant pas à la même tribu que ses compagnons, ils se joindraient aux gens de Tchenouda, et me quitteraient dès notre arrivée à leur station de Létomé. Ainsi se confirmaient les rapports de Saat. D'ailleurs, j'avais remarqué que, depuis ma jonction avec Ibrahim, mes vauriens étaient encore plus maussades que d'habitude. Cependant, je parvins à convaincre Ibrahim que son alliance avec moi lui serait d'un grand avantage, tellement qu'il me dit avec assurance que je n'aurais à craindre aucune opposition

de la part de ses hommes. Tout avait donc réussi au delà de mes plus grandes espérances.

Le lendemain matin, nous partîmes au lever du soleil, et deux heures d'une marche rapide nous conduisirent sur les bords de la rivière Kénaïti. Quoiqu'il n'y eût pas eu de pluies, elle avait un courant très-fort et, au gué même, s'élevait jusqu'à la sous-ventrière des chevaux. Des bords très-abrupts, hauts de plus de quatre mètres, encaissent la rivière dans un lit d'une quarantaine de mètres en largeur. Ainsi ce torrent emporte, pendant la saison des pluies, un volume d'eau fort considérable jusqu'à la rivière Sobat, par laquelle se fait tout l'écoulement des eaux de ce pays, qui s'incline à l'Est.

Ayant gravi la rive escarpée de la Kénaïti, nous traversâmes un grand champ de *dourra*, et nous arrivâmes au village de Vouékkéla. Ce village (*ville*, si on aime mieux) se compose d'environ sept cents maisons fortement défendues par un système de palissades faites d'un bois dur que l'on nomme *babanouse*. Outre ce moyen de protection, les palissades elles-mêmes sont assurées par une haie de plantes épineuses à travers lesquelles il serait impossible de pénétrer, et qui atteignent une hauteur d'environ six mètres. L'entrée de ce fort est une voûte très-singulière, qui peut avoir également six mètres de profondeur, et que forment des palissades de bois de fer avec un angle aigu à droite et à gauche faisant un zigzag. Ce village ainsi fortifié est bâti au milieu d'une forêt magnifique.

Le lendemain, j'eus une occasion de chasse à laquelle je ne pus pas résister, et je tuai une antilope, avec l'assistance de Mme Baker et de Richarn. Nous éprouvâmes quelques difficultés à rejoindre : mais nous réussîmes enfin à découvrir les traces de nos compagnons, qui étaient bien en avant. D'ailleurs nous nous étions

dirigés d'Ellêria vers l'est, sur le pic élevé du mont Léfit, qui domine exactement une des villes principales du Létouka. Avec ce point de repère immédiatement devant nous, il n'y avait pas de sérieux embarras à trouver son chemin.

Après une heure de marche sur la trace de nos compagnons, nous vîmes dans l'éloignement une grande bourgade, et, en avançant davantage, nous aperçûmes, à l'ombre de deux arbres, un rassemblement très-nombreux. Bientôt, il y eut une salve de mousqueterie, les tambours battirent, et nous distinguâmes une troupe d'environ cent hommes, arrivant à la suite des étendards turcs; quand ils furent près de nous, ils nous firent le salut ordinaire, chaque homme tirant coup sur coup des cartouches à balle. Mes gens avaient déjà rejoint la horde des bandits avec lesquels ils s'étaient entendus. Ceux-ci marchaient vers moi prétendant m'honorer d'un salut; enfin, lorsqu'ils furent presque à bout portant, ils terminèrent, en renversant le canon de leurs carabines, par tirer une salve entre mes jambes. Je compris sur-le-champ le motif de cette réception : déjà ils connaissaient, par les récits exagérés de l'autre caravane, les cadeaux que j'avais faits à Ibrahim, et ils étaient jaloux de me voir accorder ma confiance à leurs rivaux. Le vakil de Tchenouda était l'homme même qui, dès le principe, avait excité mes gens à se révolter et à se réunir à lui; dans ce moment encore, il était escorté par deux des scélérats qui m'avaient déserté à Gondocoro. Nous nous trouvions donc au point fixé pour l'émeute; et cette réception, pleine de cordialité, n'avait d'autre but que d'endormir mes soupçons.

Je me renfermai dans les limites d'une froide politesse et, suppliant ces Turcs de ne pas dépenser inutilement leur poudre, j'allai m'asseoir avec Mme Baker à

l'ombre d'un grand arbre, où nous fûmes bientôt entourés de nègres du pays et de gens de la caravane. Mohammed Her m'envoya immédiatement un bœuf gras pour mes gens; afin de ne pas être en reste avec lui, je lui fis sur-le-champ cadeau d'un fusil à deux coups. Le bœuf fut abattu aussitôt, et, comme mes gens préféraient le bœuf au gibier, je distribuai les quartiers du chevreuil aux portefaix de la troupe d'Ibrahim. De cette façon, toutes les bouches eurent de l'ouvrage. Ibrahim, avec sa caravane, se reposait à l'ombre d'un autre arbre à environ cent cinquante mètres de nous.

Cette ville, qui s'appelle Létomé, est une des principales places du Létouka, et ses fortifications sont aussi bien faites que celles de Vouékkéla. Sans y entrer, je me contentai de rester assis sous mon arbre et de rédiger mon journal d'après les notes que j'avais prises. Bientôt une dispute très-vive s'éleva entre les gens d'Ibrahim et ceux de Mohammed Her. Celui-ci déclarait que personne n'avait le droit de traverser ce pays, qui lui appartient d'après la coutume du Nil Blanc; il ne permettra pas aux gens d'Ibrahim d'aller plus loin, et, s'ils persistent, il les repoussera par la force. On s'injurie. Ibrahim ne craint rien, car sa caravane compte cent quarante hommes contre cent cinq. Les gros mots s'échangent libéralement, et les naturels, ravis de ce qui se passe, se groupent autour des disputants. Enfin Mohammed Her, devenant très-violent, est saisi à la gorge par Souleiman, vigoureux sergent du parti d'Ibrahim, qui l'envoie rouler au loin. Une grande confusion en résulte, et les deux caravanes, après s'être préparées pour un combat, finissent par rester tranquilles. Tout ce fracas n'aboutit à rien. Je remarque cependant que mes gens ont tous pris parti contre Ibrahim; c'est assez naturel, puisqu'ils sont partie de la même tribu que Mohammed Her.

Le soir arrivé, mon vakil, avec son astuce ordinaire, me demande si je compte repartir le lendemain. « Les environs, me dit-il, abondent en gibier, et, comme le camp d'Ibrahim n'est pas à plus de cinq heures de marche, je pourrai m'y rendre sans difficulté, si je le juge à propos. » Un grand nombre de mes gens sont là, de fort mauvaise humeur, attendant ma réponse. Je leur dis que nous partirons de conserve avec Ibrahim. Ils me tournent immédiatement le dos, et se dirigent vers la ville de la manière la plus insolente, murmurant quelques paroles que je ne puis saisir. J'ordonne de suite que pas un ne couche en ville, mais qu'ils soient tous à leur poste près du bagage sous l'arbre où je me trouvais. A la brune, plusieurs hommes sont absents, et le vakil Saati a de la peine à les ramener. Quant aux caravanes rivales, elles passent la nuit entière à se chamailler et à se battre. A cinq heures et demie du matin, les gens d'Ibrahim se rassemblent au son du tambour avec la plus grande vivacité, les portefaix sont réunis; on se prépare à partir. Je cherche mon lieutenant; il a disparu. Mes hommes sont nonchalamment étendus dans les endroits où ils ont dormi, et, excepté Richarn et Saat, pas un n'obéit à l'ordre que j'ai donné de se mettre en route. Nouveau commandement de se lever et de charger les animaux; personne ne bouge, excepté deux ou trois hommes qui se lèvent lentement, et restent là appuyés sur leurs fusils. Cependant Richarn et Saat amènent les chameaux, qu'ils font mettre à genoux pour les charger. Saat évidemment s'attendait à une bagarre et, quoiqu'il fût occupé avec les négresses à disposer les bagages, il ne me perdait pas de vue.

Je remarquai tout près de moi, à ma droite, et en avant des hommes qui venaient de se lever, le nommé Bellaal qui me toisait de la tête aux pieds avec la der-

nière insolence. Il avait son fusil à la main, et faisait du regard des signes aux coquins qui se trouvaient près de lui, tandis que pas un des autres ne songeait à se remuer, quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, à mes pieds. Feignant de ne pas remarquer ce drôle, qui, comme je l'avais bien pensé, était encore une fois le chef de l'émeute, je commandai pour la troisième fois aux hommes de se lever de suite, et de charger les bêtes de somme. Aucun d'eux ne bougea; mais cet impudent Bellaal vint à moi et, me regardant en face, frappa la terre de la crosse de sa carabine d'un air de défi, pour donner le signal de l'émeute. « Personne n'ira avec vous! s'écria-t-il. Allez où il vous plaira avec Ibrahim, mais nous ne vous suivrons pas; nous ne bougerons pas d'un pouce. Les hommes ne chargeront pas les chameaux: donnez cette besogne aux nègres; nous n'en voulons plus. »

Pendant un instant, je regardai mon drôle. La conspiration avait éclaté, et je me ressouvins des menaces et de l'insolence qu'il m'avait fallu endurer à cause de l'expédition. « Armes bas! m'écriai-je en fureur, et chargez les chameaux! — Je n'en ferai rien, répondit-il. — Reste donc là! » lui dis-je, en lui assénant sur la mâchoire, avec ma main droite, un coup aussi prompt que l'éclair.

Il roula à terre d'un côté, son fusil de l'autre, et le misérable resta étendu sans connaissance au milieu du bagage, tandis que quelques-uns de ses camarades coururent remplir envers lui les devoirs du bon Samaritain. Profitant de la terreur panique que je venais de répandre, je me précipitai la carabine à la main au milieu des hommes qui hésitaient encore, et, les prenant l'un après l'autre par la gorge, je les entraînai vers les chameaux que je leur ordonnai de charger sans mot dire. Tous obéirent, excepté trois qui soi-

gnaient leur chef. Richarn et Saat leur crièrent de se hâter, et mon lieutenant, qui arrivait en ce moment, voyant où en étaient les choses, nous aida lui-même et persuada aux hommes d'obéir. La caravane d'Ibrahim était en route. Nos bêtes furent bientôt chargées, et, les laissant sous la surveillance de Saati, nous nous mîmes au galop pour la rejoindre. J'avais réprimé l'émeute et donné un exemple tel, que les mécontents devaient désormais avoir de la peine à trouver un chef pour une nouvelle conspiration. Ainsi finit le fameux complot dont Richarn et Saat m'avaient informé lors de notre départ de Gondocoro.

CHAPITRE III

LE LÉTOUKA

(D'avril à mai 1863.)

Je satisfais les Turcs d'Ibrahim et contente les Létoukiens. — Les vautours se repaîtront des os des rebelles. — Les Létoukiens paraissent être des Gallas. — Tarrangolé. — Sépulture, casques et armes des Létoukiens. — Vigueur et parure des femmes. — Le grand chef Moê et sa femme Bokké. — Mme Baker serait bien, si elle se faisait arracher quatre dents de devant. — Situation sociale des femmes, des filles et des vaches. — Défaite de Mohamed Her. — Mort des gens qui m'ont abandonné. — Les Létoukiens ne réussissent pas à nous surprendre. — J'établis mon camp loin de Tarrangolé. — Gibier à plumes. — Un Létoukien n'est guère supérieur à la brute. — Danse funèbre. — Commoro ne comprend rien que de matériel. — Chameaux et dromadaires. — La pluie. — Les forgerons. — Les éléphants et leurs défenses. — Intelligence du nègre. — Cannibales. — Mon autorité s'établit sur mes gens comme sur les Turcs d'Ibrahim. — Départ pour l'Obbo.

Notre chemin passait au pied de la chaîne du Léfit; le sol sablonneux mais compact était formé de morceaux de granit que les pluies torrentielles précipitaient du haut des montagnes. Nous nous avancions rapidement sur une route naturelle égalant la meilleure grande route d'Angleterre.

Nous rattrapâmes bientôt Ibrahim et sa caravane, et nous leur donnâmes le récit de la fameuse rébellion.

Toute la file de portefaix se groupa promptement, car nous étions dans le voisinage d'une ville du Létouka qui est hostile aux Turcs et aux voyageurs en général. Soudain un des porteurs jette à terre son fardeau et se dirige vers le village en courant de toute sa force à travers la plaine. Il avait presque la vitesse d'une antilope. Une demi-douzaine de Turcs s'élancent à sa poursuite. « Tuez-le ! Tirez sur lui ! Abattez-le ! » s'écrient les gens de la caravane, et vingt hommes couchent en joue le fuyard, qui distançait ses ennemis comme un cheval le ferait d'un bœuf.

Afin de sauver ce pauvre diable, je me mis à sa poursuite, monté sur Filfil, en ayant soin de me tenir entre les Turcs et lui, de telle sorte qu'on ne pût tirer. Après quelques instants de course, je le joignis; mais il continua de courir, et ne s'arrêta pas même lorsque je le saisis. Il se borna à jeter sa lance à terre. Comme je ne pouvais parler sa langue, je lui fis signe de se tenir à la crinière de mon cheval et que personne ne lui ferait de mal. Se cramponnant alors des deux mains aux crins de Filfil, le malheureux se jeta presque sous mes genoux pour y chercher un refuge protecteur. Les Turcs arrivèrent hors d'haleine, et le malheureux nègre parut aussi épouvanté que le serait un lièvre au moment où il est saisi par le lévrier. « Tuez-le ! s'écrièrent-ils tous à la fois, à la bonne heure, vous l'avez joliment pourchassé ! Sans votre cheval jamais nous n'eussions pu le rattraper. Allons, poussez-le-nous ! Nous allons le fusiller comme un exemple pour les autres. » J'expliquai qu'il m'appartenait, puisque je l'avais saisi, de sorte que je pouvais m'opposer à ce qu'on le tuât. « Eh bien ! reprirent-ils, nous allons lui donner cinq cents coups de courbache (1) ! » Je repoussai de même cette offre géné-

(1) Sorte de cravache faite avec du cuir d'hippopotame et

reuse, et je déclarai qu'il m'accompagnerait jusqu'auprès d'Ibrahim, entre les mains duquel je voulais le remettre. De cette façon, le pauvre diable revint, se cramponnant toujours à la crinière de mon cheval, et toute la caravane le reçut avec des cris de dérision.

Je priai Ibrahim de lui pardonner cette fois, s'il promettait de porter sa part des fardeaux jusqu'à la fin du voyage. Sans se le faire répéter, le nègre ramassa son pesant bagage de même que si c'eût été une plume, et reprit sa place dans la file comme si rien n'était arrivé.

Ce petit événement peut sembler insignifiant, mais il me fut de la plus grande utilité, car il me recommanda aux Turcs et aux naturels du pays. J'entendais les premiers se parler entre eux, louant la vitesse de mon cheval, et se félicitant de ce que les porteurs ne pourraient plus s'enfuir, maintenant qu'ils savaient la facilité avec laquelle ils seraient rattrapés. « Gloire à Dieu! disait un d'eux, je ne me soucierais guère d'être si près d'un nègre, ayant sa lance à la main. Je croyais qu'il allait se retourner et la jeter à travers le corps du gentilhomme. » Les Turcs me regardaient donc comme leur allié. En même temps les Létoukiens me tenaient pour un ami, puisque j'avais arraché un des leurs à la mort; ils témoignèrent leurs approbations par des grimaces sur le sens desquelles on ne pouvait se tromper, et en criant : « Salut, ô chef! » pendant que je parcourais le front de la ligne.

En arrivant à une bourgade assez grande, nommée Kettéga, nous nous assîmes à l'ombre d'un immense tamarinier. Aucun signe de mes hommes ou de mes animaux : je commençai à craindre quelque mésaven-

qu'on appelle *chambok* dans l'Afrique australe. V. Baldwin, *Du Natal au Zambèse*, p. 14 de notre édition. J. B.

ture. Nous les attendîmes deux heures. Enfin, gravissant une petite élévation de terrain, je les vis paraître; tous mes drôles, excepté Richarn, étaient montés sur mes ânes, quoique ces pauvres bêtes fussent déjà surchargées chacune par des fardeaux de soixante-huit kilos. A ma vue, ils mirent tous pied à terre. Lorsqu'ils arrivèrent près de moi, je vis que trois d'entre eux, y compris Bellaal, s'étaient esquivés pour rejoindre la caravane de Mohammed Her, emportant avec eux mes fusils et mes munitions. Deux autres avaient déjà déserté auparavant; cinq de mes hommes étaient donc maintenant au service des chasseurs d'esclaves, et je me doutais bien que les autres suivraient leur exemple.

Mon petit vakil me dit à son arrivée, en présence de ses compagnons, que, tandis que les uns avaient déserté, les autres s'étaient refusés absolument à l'aider à les désarmer; ainsi mes fusils et mes munitions avaient été emportés de force. Je tançai vertement Saati et les autres hommes; quant aux rebelles qui avaient passé du côté des chasseurs d'esclaves : « S'il plaît à Dieu, m'écriai-je, les vautours se repaîtront de leurs os! »

Mes hommes et les Turcs n'oublièrent jamais ce vœu charitable, exprimé par moi avec le plus vif sentiment de haine. Comme ils croient fermement aux sortiléges, leurs craintes superstitieuses furent immédiatement éveillées.

Poursuivant notre marche à travers un pays du même caractère que celui que nous venions de parcourir, nous arrivâmes bientôt en vue de Tarrangolé, chef-lieu du Létouka. C'était là que se trouvait la station d'Ibrahim. Nous étions à vingt et un kilomètres de Létomé, station de Mohammed Her, où la désertion de mes gens avait eu lieu, et suivant mon esti-

mation nous devions nous trouver à cent soixante kilomètres de Gondocoro.

Près de la ville croissaient quelques arbres superbes; nous campâmes à leur ombre, jusqu'à ce que les naturels eussent préparé une tente pour nous recevoir. Une foule compacte nous environna bientôt, car les chameaux et la femme blanche étaient pour eux des objets de curiosité. Quant à moi, devenu presque aussi brun qu'un Arabe, ils me regardaient sans surprise.

Les Létoukiens sont les plus beaux sauvages que j'aie jamais vus. Je pris la mesure de plusieurs d'entre eux lorsqu'ils vinrent sous ma tente, et en déduisant cinq centimètres pour l'épaisseur de leurs casques en feutre, je trouvai que leur hauteur moyenne était de cinq pieds onze pouces et demi (mesure anglaise = 1^{m},85). Ils ne sont pas seulement de belle taille; mais, bien formés, ils ont des bras et des jambes admirablement proportionnés. Ils ne pèchent pas par la corpulence, quoique très-forts. Pour la conformation de la tête et la physionomie en général, ils diffèrent tout à fait des autres tribus du voisinage du Nil Blanc; fronts hauts, grands yeux, pommettes assez saillantes, bouche bien faite, pas trop grande, lèvres assez épaisses. Ils ont tous une physionomie fort agréable, et leurs manières polies forment le contraste le plus frappant avec celles des autres tribus. Somme toute, leur ensemble annonce qu'ils descendent des Gallas, et il est probable que la tribu des Létoukiens a pour origine quelque ancienne invasion de ce pays.

Une des plus fortes branches, peut-être le courant principal, de la rivière Sobat est seulement à quatre journées de marche (quatre-vingts kilomètres) à l'est du Létouka, et les naturels lui donnent le nom de Tchol. Le bord oriental de cette rivière est occupé par les Ekkéras, qui sont souvent entrés dans le pays

des Létoukiens. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que les Ekkéras étaient toujours, dit-on, montés sur des *mulets*. Or les tribus du Nil Blanc ne connaissent ni chevaux, ni chameaux, ni autres bêtes de somme; l'existence de mulets à l'orient du Tchol est donc un trait caractéristique. Comme l'Abyssinie et le pays des Gallas sont fort renommés pour une excellente race de ces animaux, nous avons la présomption la plus forte que la tribu des Ekkéras, des bords du Tchol, consiste en véritables Gallas; et les Létoukiens peuvent avoir la même origine et provenir de colonisations faites après une conquête.

Moê, le grand chef des Létoukiens, m'assura que ses gens ne pouvaient résister à la cavalerie des Ekkéras, quoique leur propre infanterie fût supérieure à celles de toutes les autres tribus.

La ville de Tarrangolé consiste en trois mille maisons environ. Non-seulement des palissades de bois de fer l'environnent; mais chaque demeure est défendue par une petite cour fortifiée. Les bestiaux, parqués dans de vastes kraals situés à différents endroits, sont traités avec le plus grand soin. Pendant la nuit, de grands feux allumés les protégent contre les mouches. De distance en distance, on a élevé de hautes estrades à trois étages et on y place nuit et jour des sentinelles qui donnent l'alarme en cas de danger. Le bétail forme la richesse du pays, et les Létoukiens en ont tant que dans chaque ville importante on compte de dix à douze mille bœufs. Aussi les habitants sont-ils toujours sur le qui-vive, craignant les attaques des tribus voisines.

Quelques-unes des habitations ont la forme de cloches; les autres ressemblent exactement à de grands éteignoirs de sept mètres et demi de hauteur. Les toits, généralement en chaume, sont construits à un angle

de 75° environ, sur un mur circulaire d'à peu près un mètre vingt et un de haut; chaque toiture est donc une espèce de bonnet descendant à près de soixante-quinze centimètres du sol. La porte n'en ayant que soixante-cinq de hauteur, on ne peut entrer dans ces huttes qu'à quatre pattes. L'intérieur est très-propre mais sombre, car les architectes de la localité ne savent pas ce que c'est qu'une fenêtre. Chose singulière, la forme circulaire est la seule adoptée pour la construction des demeures parmi toutes les tribus de l'Afrique centrale (1), aussi bien que par les Arabes de la haute Égypte; et quoique la forme du toit présente des différences plus ou moins notables, nulle part on n'est encore parvenu à percer une fenêtre. La ville de Tarrangolé a plusieurs portes en forme de voûtes, ménagées sous les palissades; à la nuit tombante on les ferme au moyen de grandes branches d'une sorte de mimosa à fortes épines. La principale rue est large; mais toutes les autres sont construites exprès pour n'admettre qu'une seule vache de front entre de hautes barrières. De la sorte, en cas d'attaque, ces passages étroits peuvent être facilement défendus, et il serait malaisé de chasser les nombreux troupeaux de bœufs excepté par la grande rue. Les vastes kraals à bestiaux sont tous disposés de manière à communiquer avec cette voie, et l'entrée de chaque kraal est une petite porte voûtée, pratiquée dans la palissade de bois de fer et assez étroite pour ne laisser passer qu'un bœuf à la fois. Suspendue à la clef de voûte se trouve

(1) Suivant D. Livingstone, les naturels de l'Afrique australe ne construisent jamais que des habitations rondes (V. notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 27). Celles des chefs de la Haute-Ethiopie décrites par A. d'Abbadie sont également circulaires, voyez notamment les pages 193 et 233 du premier volume de *Douze ans dans la Haute-Ethiopie*. — J. B.

une cloche faite de la coque du fruit du palmier dolape; en entrant, chaque animal donne forcément du dos ou des cornes contre cette cloche. Le tintement annonce le passage d'un bœuf, et par ce moyen on compte les troupeaux le soir, lorsqu'ils reviennent des pâturages.

Pendant notre marche depuis Létomé, j'avais remarqué, dans le voisinage des différentes villes, des amas de débris humains. Os et crânes formaient un véritable Golgotha à moins de quatre cents mètres des habitations. Les uns étaient dans des pots de terre, généralement cassés; les autres, dispersés çà et là. Un petit amas placé au milieu montrait qu'une certaine régularité avait présidé dans l'origine à l'arrangement de ces débris. Cette circonstance me fut expliquée par une coutume singulière que les Létoukiens observent rigoureusement. Quand un homme meurt sur le champ de bataille, on laisse son cadavre au lieu où il a été frappé, pour être dévoré par les vautours et les hyènes; mais, s'il meurt de mort naturelle, son corps est enterré dans une fosse de peu de profondeur, à quelques pieds de sa porte, dans la petite cour qui entoure chaque habitation: on exécute ensuite pendant plusieurs semaines des danses funèbres en honneur du défunt; puis, quand le cadavre est suffisamment décomposé, on l'exhume. Les os sont alors nettoyés, mis dans un pot de terre et placés dans un endroit qui sert de cimetière. Ce cimetière, je le remarquai, n'est pas tenu pour spécialement sacré; car on y voit des ordures déposées même sur les os, ce qui, dans des pays civilisés, serait regardé comme un outrage.

La description de la toilette des naturels n'offre pas de difficultés; celle des hommes est très-simple, se réduisant à ce qui couvre la tête; le reste du corps demeure tout nu. Il est curieux de remarquer la vanité

que toutes ces tribus déploient dans leur coiffure ; chacune a sa mode différente et invariable, et les détails en sont si compliqués que la coiffure est là une véritable science (1). Les dames européennes seraient étonnées d'apprendre que huit ou dix ans suffisent à peine pour terminer l'agencement de la chevelure d'un Létoukien. L'opération doit être ennuyeuse, mais le résultat est parfait. Les Létoukiens portent des casques du travail le plus exquis, entièrement faits de leurs propres cheveux, et par conséquent fixés sur la tête. Au premier abord, on ne le croirait jamais ; mais un examen très-minutieux prouve avec quelle persévérance le travail des années a dû se prolonger afin de produire un résultat incommode. Les cheveux épais et crépus sont entrelacés avec une espèce de ficelle faite de l'écorce d'un arbre, le tout formant un épais réseau de fourrure. A mesure que les cheveux poussent à travers cette sorte de natte, ils sont arrangés de la même façon jusqu'à ce que, au bout d'un certain nombre d'années, le sommet de la tête se trouve surmonté d'une substance compacte ressemblant à un feutre, ayant plus de trois centimètres d'épaisseur et la forme d'un casque. On fabrique un rebord solide, de cinq centimètres, en cousant les cheveux avec du fil : puis le devant du casque est protégé par un morceau de cuivre poli, tandis qu'une seconde pièce du même métal, ressemblant à la moitié d'une mitre d'évêque et longue d'environ trente centimètres, forme le sommet. Quand le casque est ainsi terminé, il reste à l'embellir de verroteries, si le propriétaire de la tête est assez riche pour se passer cette fantaisie. Les perles les plus recherchées sont les porcelaines rouges et

(1) Evidemment c'est là moins un ornement de vanité qu'une espèce d'uniforme propre à faire distinguer au premier coup d'œil les membres de chaque tribu. — J. B.

bleues, grosses comme des petits pois. On les coud sur la surface du feutre et on les arrange si bien en sections alternatives bleues et rouges que le casque entier semble fait de perles, et le morceau de cuivre poli surmonté d'une plume d'autruche donne à cette coiffure laborieuse l'air le plus digne et le plus martial. Aucun casque ne passe pour complet s'il ne porte pas un rang de coquilles de cauris, cousues au bas, de manière à former un rebord solide.

Les Létoukiens n'ont ni arcs ni flèches; leurs armes consistent en une lance, une terrible massue à tête de fer, un couteau ou un sabre à longue lame, et en un affreux bracelet de fer garni de lames de couteaux d'environ dix centimètres de long sur un de large. Les hommes se servent de ce bracelet pour frapper lorsqu'ils sont désarmés, et pour déchirer la chair de leurs ennemis lorsqu'une lutte s'engage (1). Leurs boucliers sont faits de cuir de buffle ou de peau de girafe ; cette dernière est fort prisée comme très-dure quoique légère, réunissant ainsi les deux qualités requises pour un bon bouclier. Ces armes défensives ont généralement un mètre trente-six de long sur soixante centimètres de large, et sont les plus grandes que j'aie vues. Somme toute, les Létoukiens sont parfaitement préparés pour le combat.

Quoique les hommes mettent tant de peine à se coiffer, les femmes sont fort simples. Il est assez singulier que, tandis que leurs maris sont remarquables par leur beauté, elles le soient, elles, par leur laideur. Ce sont d'immenses créatures avec des membres gigantesques, et généralement d'une taille d'un mètre

(1) Si l'on en croit ce qu'en dit Djoctian, chef des Nouërs, ce bracelet sert autant à affermir l'autorité du maître dans sa maison qu'à combattre l'ennemi. Voyez notre premier chapitre. — J. B.

soixante-neuf centimètres. La supériorité de leur force musculaire, comparée à celle des femmes des autres tribus, peut s'apprécier par les dimensions des jarres d'eau qu'elles ont à porter : ces ustensiles ont une capacité double de celle des vases que j'ai vus ailleurs, et contiennent en moyenne quarante-cinq litres ; les femmes les remplissent d'eau à une source située à près de seize cents mètres de la ville. Elles portent de très-longues queues, comme celles des chevaux, faites de cordes très-fines, puis enduites d'ocre rouge et de graisse. Ces appendices leur sont fort utiles lorsqu'elles rampent à quatre pattes dans leurs chaumières (1). Elles sont vêtues, en outre, par devant, d'un tablier de cuir. Si jamais je retourne dans ce pays, je ne manquerai pas d'apporter avec moi des tabliers de francs-maçons pour ces pauvres créatures ; je suis sûr qu'ils feraient fureur. Les seules vraiment jolies femmes que je vis dans le pays de Létouka, étaient Bokké, femme du chef, et sa fille. Elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, l'une ayant pourtant l'avantage d'être la seconde édition de l'autre. Hommes et femmes témoignaient beaucoup d'avidité pour les perles de tout genre ; les plus recherchées étant la porcelaine rouge et bleue, ainsi qu'une grande perle jouant l'opale et ayant la dimension d'une bille d'enfant.

Le jour après mon arrivée à Létouka, Moë, le grand chef, me donna une hutte au milieu d'une cour fort propre et cimentée avec de l'argile, des cendres et de la fiente de vache. Comme je n'appréciais pas les avantages d'une porte de soixante centimètres de haut, je

(1) Se rappeler ce que nous avons dit de ces queues la première fois qu'il en a été question (notre chap. 1, p. 34), à l'occasion de la tribu des Cheurs. — J. B.

plantai ma tente dans la cour, et me servis de la hutte pour serrer mon bagage. Tout étant arrangé, je fis déployer un grand tapis de Perse par terre, et reçus le chef avec les honneurs dus à son rang. Ibrahim me le présenta et je pus faire usage de son interprète. Je commençai la conversation en faisant étaler sur le tapis plusieurs colliers de verroterie de choix, des barres de cuivre et des mouchoirs de poche en coton de couleur. Il était amusant de voir la joie que manifesta Sa Majesté en apercevant un collier de cinquante petits *berrets* (perles en opale de la grosseur d'une bille). C'était la première fois qu'on en apportait dans le pays, et, par conséquent, elles paraissaient du plus grand prix. Le roi Moê ne les eut pas plus tôt contemplées avec une satisfaction évidente qu'il me demanda un second collier pour sa femme qui, sans cela, serait de très-mauvaise humeur. J'ajoutai donc pour la dame un cadeau au tas de verroterie, déjà assez considérable, qui se trouvait sur le tapis devant lui. Moê examina ses trésors avec un véritable orgueil, puis soupira profondément, et, se tournant vers l'interprète : « Quel tapage, dit-il, il va y avoir dans ma maison ! lorsque mes autres femmes verront Bokké (sa principale épouse) parée de tout ceci. Dites au chef que, s'il ne donne pas aussi des colliers à mes autres femmes, elles se battront, pour sûr ! » Je lui demandai quel était le nombre de ces dames qui lui inspiraient tant d'inquiétude. Il se mit délibérément à compter sur ses doigts, et, ayant fini ceux d'une main, il allait passer à la seconde, lorsque je fis un compromis avec lui ; le priant donc de cesser le dénombrement de toute sa famille, je lui donnai près d'un kilo et demi de perles de diverses espèces, à distribuer entre ses femmes. Il parut au comble de la joie. Bientôt après, nous fûmes honorés de la visite de la reine Bokké et de sa fille. Je

n'ai jamais vu deux plus jolies *sauvagesses*. Elles étaient très-propres; leurs cheveux coupés court, comme c'est l'habitude pour toutes les femmes du pays, étaient enduits de graisse mêlée d'ocre rouge, ce qui leur donnait la couleur du vermillon; leurs joues et leurs tempes étaient légèrement tatouées. Elles s'assirent avec la plus grande surprise sur le tapis aux nombreuses couleurs, et s'extasièrent devant les premiers blancs qu'elles eussent encore vus. Nous leur donnâmes à toutes deux une quantité de colliers de perles bleues et rouges, et je fis un portrait fort ressemblant de Bokké. Elle nous dit que les gens de Mohammed Her étaient fort mauvais : ils avaient brûlé et pillé un de ses villages, et un des Létoukiens venait de mourir des suites d'un coup de feu, qu'il avait reçu dans la bataille. On devait exécuter pour lui la danse funèbre le lendemain, et Bokké serait charmée de nous y voir assister. Elle ajouta que Mme Baker aurait bien meilleur air, si elle voulait se faire arracher les quatre dents de devant de la mâchoire inférieure, et se couper les cheveux suivant la mode du pays; pourquoi ne consentirait-elle pas à se faire percer la lèvre de dessous, et à y porter le long morceau de cristal pointu, de la grandeur d'un crayon, qui est regardé par les Létoukiens comme si distingué? Aucune femme létoukienne, ayant la moindre prétention au *bon genre*, ne voudrait vivre sans cet ornement; et, un de mes thermomètres étant brisé, je cassai le tube en trois morceaux qui formèrent aussitôt des cadeaux de la plus haute valeur, destinés à parer ainsi la lèvre inférieure de ces dames. Pour empêcher le morceau de verre de tomber, on le fixe au moyen d'un peu de ficelle attachée dans l'extrémité intérieure, et, comme cette extrémité s'avance dans l'espace vide formé par l'extraction des quatre dents, la langue la

met en mouvement, ce qui produit l'effet le plus ridicule durant la conversation (1).

Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les tribus du Nil Blanc se font toutes arracher les quatre dents de devant de la mâchoire inférieure (2). Si la viande était tendre, la perte ne tirerait pas à conséquence; mais je me suis convaincu par une longue expérience combien le râtelier le plus solide a de la peine à fonctionner sur un beefsteak du Létouka.

Les Létoukiens tailladent le front et les tempes de leurs femmes de façon à les orner de cicatrices régulièrement disposées.

Chez eux, la polygamie est, comme dans le reste de l'Afrique, une coutume générale. Le nombre des épouses est en proportion de la richesse de chaque individu, exactement de même que la quantité de chevaux en Angleterre. Rien n'existe ici qui rappelle l'amour; le sentiment n'existe pas, il ne se comprendrait pas dans le sens que nous y attachons nous-mêmes. Tout y est essentiellement pratique; rien de romanesque. Les femmes sont appréciées à raison de leur valeur comme animaux d'exploitation. Elles préparent la farine, vont chercher l'eau, ramassent le bois de chauffage, cimentent le plancher de la chaumière, font la cuisine et propagent l'espèce; mais ce sont de véritables esclaves, et c'est à ce titre qu'elles ont du

(1) Comme le bracelet à griffes pour les hommes, cet ornement de la lèvre inférieure pour les femmes à la mode est en usage chez les Nouërs. Chap. 1, p. 25 et suiv. — J. B.

(2) Ce peut être encore, comme les différences des coiffures, un moyen de distinguer entre elles les tribus. Dans l'Afrique australe, les Tocas s'arrachent les quatre incisives de la mâchoire supérieure par haine, disent-ils, pour le couagga et le zèbre et par vénération pour l'espèce bovine. Voyez notre édition de Baldwin, *Du Natal au Zambèze*, p. 274. — J. B.

prix. Une jeune femme vigoureuse, de bonne mine, capable de porter une lourde cruche d'eau, vaut dix vaches; ainsi un homme riche en bétail peut se procurer une grande quantité de bonheur domestique, puisqu'il a les moyens d'acheter un grand nombre de femmes. Si charmante que soit une nombreuse famille de filles en Angleterre, ce sont des trésors coûteux; dans le Létouka, au contraire, et les autres pays sauvages, les filles sont des sources de gros bénéfices. D'après la règle des proportions, il est clair que, si une fille vaut dix vaches, dix filles en valent cent; donc, une nombreuse famille est une source de richesses. Les filles amènent les vaches et les garçons sont chargés de les traire. Comme la nudité est complète, les frais de toilette sont nuls, et les enfants servent de bergers comme au temps des patriarches. La multiplicité des femmes, en augmentant la famille, augmente, de la sorte, la richesse. C'est un résultat pratique, qui entravera, pour longtemps, je le crains, l'œuvre des missions.

Un sauvage tient à ses vaches et à ses femmes, mais surtout à ses vaches. Dans une bataille, il résistera rarement pour défendre les premières, mais il fera tout au monde afin de conserver les autres. J'avais, en ce moment, devant mes yeux, un exemple frappant de cette théorie.

Il paraît que Mohammed Her avait commandé à ses cent dix bandits, renforcés de trois cents nègres, de faire, dans un certain village de la montagne, une razzia d'esclaves et de bétail. Ils avaient réussi à brûler un hameau et à saisir un grand nombre de captives. Ayant traversé le défilé, un des naturels leur indiqua un chemin qui devait les conduire vers un troupeau considérable que personne n'avait encore découvert. Ils remontèrent donc la montagne par un sentier différent,

arrivèrent au kraal et se mirent à chasser les bestiaux devant eux. Les Létoukiens n'avaient pas fait le moindre effort pour défendre leurs femmes et leurs enfants que l'on emmenait en esclavage ; mais ils bravèrent courageusement la mousqueterie pour protéger les bestiaux, chargèrent les Turcs et les repoussèrent hors du défilé.

En vain les Turcs continuèrent le combat. Chaque balle frappait un rocher derrière lequel se mouvaient des ennemis; mais ceux-ci lançaient directement et de toute part, sur les déprédateurs, des quartiers de roc, des pierres, des dards. La retraite fut indispensable. Elle dégénéra en terreur panique et en fuite précipitée. Entourés, pris au milieu d'une pluie de traits et de pierres qu'on leur lançait du haut de la montagne, les Turcs s'enfuient pêle-mêle à travers les ravins et les précipices. Se trompant de chemin, ils arrivent à un gouffre où toute retraite est impossible. Les sauvages se pressent autour d'eux en poussant des cris, des hurlements terribles. Inutile de combattre ; les Turcs ne peuvent atteindre les Létoukiens derrière les anfractuosités des rochers, tandis que la troupe de ces sauvages les rejette avec de grands cris jusqu'au bord d'un précipice affreux de cent cinquante mètres de profondeur. Ils y tombent tous, quelques-uns vendent chèrement leur vie, mais ils périssent enfin jusqu'au dernier, — juste récompense de leurs atrocités.

Mes hommes semblaient tout à fait abattus, et un sentiment d'horreur s'était emparé de toute ma troupe. Les Létoukiens n'avaient fait quartier à personne, et plus de deux cents des naturels, qui s'étaient réunis aux chasseurs d'esclaves, avaient péri avec leurs alliés. Mohammed Her et mon émeutier Bellaal étaient restés dans le camp; heureusement pour celui-ci la punition que je lui avais infligée l'empêchait encore de

prendre part au combat. La terreur rendait mes gredins entièrement verts. Je leur demandai d'un ton solennel : « Où sont les hommes qui m'ont abandonné? » Sans répondre un seul mot, ils mirent deux fusils à mes pieds. Ces armes étaient couvertes de sang caillé et de sable, qui s'étaient durcis comme un ciment sur la platine et sur différentes parties du canon. Nos fusils avaient tous une marque particulière ; je regardai les chiffres gravés sur la crosse et prononçai à haute voix les noms de ceux à qui ils avaient appartenu. « Sont-ils tous morts? demandai-je. — Tous, répondirent les hommes. — *Nourriture pour les vautours!* continuai-je. » Mon vakil balbutia : « On ne peut retrouver aucun des cadavres; les deux fusils ont été apportés par des naturels qui ont réussi à s'échapper, et qui ont vu les hommes tomber. Ils sont tous morts. — Il eût mieux valu pour eux de rester avec moi et de faire leur devoir, remarquai-je; la main de Dieu est pesante. » Mes gens se retirèrent confus, laissant à terre les témoins ensanglantés de la défaite et de la mort de ces coquins. J'appelai Saat et lui commandai de donner les deux fusils à Richarn, pour qu'il les nettoyât.

Tous les compagnons d'Ibrahim, ainsi que les miens, étaient persuadés que j'avais eu quelque mystérieuse influence sur le sort des rebelles. Ils se rappelaient ma sombre prophétie : « Les vautours rongeront leurs os, » et cette terrible catastrophe ayant eu lieu si tôt après avait frappé leurs esprits superstitieux. Pendant que je traversais le camp, les hommes me disaient d'une voix grave : « Mon Dieu ! maître. » A quoi je répondais simplement : « Il y a un Dieu ! » Dès ce moment, je remarquai un changement extraordinaire de manières, tant chez les miens que chez les compagnons d'Ibrahim. Tous me témoignèrent le plus grand respect.

Malheureusement des dispositions toutes nouvelles

s'étaient manifestées aussi chez les Létoukiens. La ville entière était dans la plus grande agitation; le tambour battait, la trompette sonnait de tous côtés, et la défaite de la troupe de Mohammed Her causait une réjouissance universelle. Les naturels ne tenaient plus aucun compte de la puissance supérieure des armes à feu: dans un combat corps à corps, l'avantage leur était resté, et ils n'avaient pas assez d'intelligence pour comprendre la différence qu'il y a entre une lutte dans les défilés d'une montagne, et une bataille en plaine. Ibrahim redoutait une attaque de la part des Létoukiens, et cependant il était obligé de retourner avec une nombreuse escorte à Gondocoro pour y aller chercher un fort supplément de munitions de guerre.

Le détachement qu'il laissait à Tarrangolé, n'était plus que de trente-cinq hommes, sous les ordres du lieutenant Souleiman. C'était peu de chose en cas d'une attaque, surtout quand on songe qu'ils n'avaient pas de camp distinct, mais qu'ils étaient dispersés à travers la ville dans des huttes séparées les unes des autres et, par conséquent, à la merci des naturels, si quelque surprise avait lieu. La brutalité était tellement une seconde nature chez les Turcs que, même dans ces circonstances, ils ne cessaient pas d'insulter les femmes du pays; aussi l'humeur guerrière des Létoukiens avait-elle atteint un degré si extraordinaire que les hostilités, j'en avais le pressentiment, ne tarderaient pas à éclater. Comme le cours d'eau passe à seize cents mètres de Tarrangolé, on ne se procurait pas facilement de l'eau. Les Turcs, trop paresseux pour en chercher eux-mêmes, saisissaient les jarres des femmes lorsqu'elles en revenaient chargécs, et les battaient sans pitié si elles refusaient de les leur donner gratis. Je n'eus aucune peine à engager une femme à m'apporter une provision journa-

lière, en lui donnant une quantité régulière de verroterie. Il y avait toujours entre les Turcs et les naturels des échanges pour des vivres ; les nègres étaient invariablement dupés, et, s'ils se plaignaient, on les assommait à coups de bâton. Je sentais qu'une telle conduite amènerait nécessairement des disputes, et peut-être même une bataille en règle. Or, si quelque conflit survenait, je savais que j'y serais impliqué, quoique j'en fusse parfaitement innocent, et que je n'eusse rien à démêler avec les Turcs.

Mon quartier dans la ville se trouvait près d'un espace quadrangulaire d'environ quatre-vingts mètres carrés, fermé de toutes parts, mais ayant, sur la rue principale, une ouverture étroite.

Un soir, les *nogaras* retentirent de tous côtés et le pays entier se trouva soulevé. Il n'y avait pas à s'y méprendre : la guerre éclatait contre nous.

Je fais immédiatement appeler Souleiman, car il était indispensable d'agir de concert. Je lui commande de faire battre la caisse pendant quelques minutes, comme réponse au *nogara*. Ses hommes, dispersés, sont réunis dans ma cour carrée ; je place le bagage au milieu avec le drapeau anglais ; tandis que les Turcs plantent leur étendard quelques pas plus loin. Je mets des factionnaires aux quatre coins et des patrouilles sillonnent la grande rue. Dans l'intervalle, Mme Baker a disposé sur un paillasson plusieurs centaines de cartouches à chevrotines, des poires à poudre, des bourres ; elle a ouvert des boîtes à capsules que je tenais en réserve ; une longue file de fusils de première classe et de carabines est préparée. Saat est d'une humeur belliqueuse ; il met son ceinturon, dispose sa giberne et se place parmi les combattants.

Je commandai à mes hommes, en cas d'une attaque, de mettre le feu à toutes les huttes qui entouraient la

place : il serait alors impossible à un nombreux détachement de s'approcher de nous et, comme les huttes étaient de paille, toute la ville ne serait bientôt qu'un incendie.

J'avais tout disposé de façon que, cinq minutes après l'appel du *nogara*, nous étions en mesure de repousser la force par la force.

Les patrouilles nous annoncèrent bientôt que de nombreux rassemblements se formaient hors de la ville. Le grand *nogara* retentit de nouveau, et, toujours par intervalles, les tambours des villages voisins lui répondaient. Mais toutes les fois que le *nogara* se faisait entendre, les Turcs à leur tour exécutaient comme réponse un roulement prolongé. Le bourdonnement des voix dans l'éloignement annonçait distinctement la réunion de grandes masses d'hommes. Cependant nous étions bien fortifiés, et les Létoukiens le savaient, puisque nous occupions le poste qu'ils avaient construit eux-mêmes pour la défense de leur ville ; et comme cet enclos carré était environné de palissades de bois de fer, avec une seule entrée très-étroite, il était imprenable, défendu par cinquante hommes pourvus de fusils contre une foule dont les seules armes étaient des lances. J'envoyai les hommes veiller à leurs postes ; ceux-ci avaient sept ou huit mètres de hauteur, et par une nuit très-claire on pouvait de là saisir exactement les moindres mouvements de cette masse noire de naturels qui continuait à s'amasser hors de la ville, à une distance de deux cents mètres. Le roulement des tambours turcs répondait sans cesse au bruit du *nogara*, et il semblait que l'attaque projetée devait finir par une bataille à coups de tambour, bruyante, mais sans danger.

Quelques heures se passèrent dans cette incertitude; vers minuit, le second chef de Tarrangolé, Commoro

(le Lion), s'approcha bravement de la patrouille, et fut admis dans notre enclos. Il parut grandement frappé de nos préparatifs de défense. Le *nogara*, dit-il, avait été battu sans ses ordres, et le pays entier était conséquemment sur pied; mais il avait expliqué à ses gens que je n'avais aucune intention hostile, et que tout s'arrangerait s'ils voulaient seulement rester tranquilles. Les habitants, continua-t-il, s'étaient certainement préparés pour nous attaquer; mais la réponse immédiate des tambours turcs au *nogara* leur ayant prouvé que nous ne nous laisserions pas surprendre, ces dispositions de notre part les avaient entièrement étonnés. Il ajouta qu'il ne dormirait pas de la nuit, et qu'il veillerait à ce que rien de fâcheux n'arrivât. Je lui déclarai que je veillerais, moi aussi : au premier son du *nogara*, je ferais mettre le feu à la ville, parce que je ne voulais pas souffrir que les habitants nous menaçassent de la sorte impunément. Je consentis à user de toute mon influence pour maintenir l'ordre parmi les Turcs; mais les naturels ne devaient pas me rendre responsable de leurs méfaits, car je n'étais pas leur compatriote, et n'avais rien à démêler avec eux.

Le lendemain, la ville se remplit de nouveau de femmes et d'enfants, et les habitants se conduisirent comme si rien n'était arrivé; mais quand on leur faisait des questions, ils avouaient avec beaucoup de sang-froid que s'ils ne nous avaient pas attaqués, c'était parce que, ayant formé le plan de nous surprendre, ils nous avaient trouvés trop *éveillés*. N'est-il pas extraordinaire que ces drôles soient assez stupides pour battre le *nogara* avant une attaque ? Le bruit naturellement donne l'alarme et rend toute surprise impossible. Cependant c'est une coutume qu'ils observent obstinément.



Commoro, chef de guerre des Létoukiens. (Page 112.)

Je résolus alors d'établir mon camp hors de la ville, de façon à n'être mêlé avec les Turcs en aucune manière; car la compagnie des gens d'Ibrahim ne pouvait manquer d'exciter contre nous des sentiments d'hostilité. J'engageai donc un certain nombre de naturels pour abattre des épines et me faire un kraal ou camp à environ quatre cents mètres de l'entrée principale de la ville, sur la route qui conduisait à la rivière. En peu de jours le travail fut terminé. J'élevai des abris pour mes hommes, et deux bonnes huttes pour nous. Ayant une provision considérable de graines de plantes potagères, je disposai quelques plates-bandes que je semai d'oignons, de choux et de radis. Mon camp avait quatre-vingts mètres de long sur quarante de large. Mes chevaux étaient attachés dans deux des quatre angles, tandis que les autres étaient occupés par les ânes et les chameaux. De la sorte nous nous trouvions tout à fait isolés.

J'avais des provisions en quantité, et je résolus de me diriger vers le sud-ouest aussitôt que possible, afin de regagner le chemin que je m'étais d'abord proposé pour mon voyage vers le sud. Ce qui m'arrêtait surtout maintenant, c'était le manque d'interprète. Les Turcs en avaient plusieurs, et je gardais l'espoir que, lorsque Ibrahim serait revenu de Gondocoro, je pourrais lui persuader de me prêter, moyennant finance, un jeune Béri.

Les Létoukiens refusaient de nous fournir aucune tête de bétail; mais heureusement je pouvais, tous les jours, tuer assez de petit gibier pour nous et pour nos gens. La rivière peu profonde qui passe non loin de Tarrangolé, avait beaucoup de bancs de sable qui étaient le séjour préféré des canards sauvages. Les petits étangs marécageux du voisinage étaient peuplés de hérons, de grues et de spatules; enfin les pigeons et les

tourterelles fréquentaient les arbres des environs. Ainsi j'abattais par matinée une quarantaine d'oiseaux, surtout des canards, parmi lesquels je distinguai deux variétés : l'une, petite et d'un plumage brun avec une tête grise (1) ; l'autre, magnifique, aussi grande que le canard de Russie, dos et ailes d'une couleur chatoyante, cuivre et blanc ; tête et cou blancs, mais tachetés. Ce canard a sur le bec une protubérance charnue presque aussi large qu'une pièce de cinq francs, et ressemblant à une crête de coq.

Ces deux variétés de canards sont un délicieux manger. Je trouvai aussi deux espèces d'oies, les deux seules que j'aie jamais vues sur le Nil Blanc : l'oie égyptienne grise ordinaire (2), et une très-grande espèce blanche et noire, tête et cou écarlates, avec une protubérance rouge et jaune, de la nature d'une corne, au sommet de la tête (3). Cette variété a sur l'aile un éperon pointu très-fort, et de deux centimètres et demi en longueur ; cet éperon, qui rappelle celui du pluvier, sert d'arme défensive à l'oiseau.

Il m'est arrivé souvent de tuer, avant déjeuner, dix ou douze canards et autant de grues, entre autres des individus de la belle espèce à aigrette que les Arabes nomment *garrénouk* (4). La tête de cette grue, de la couleur du velours noir, entourée d'une aigrette jaune d'or, était fort recherchée des Létoukiens, qui en faisaient un ornement pour le cimier de leur casque.

Les hommes de cette tribu étaient, sans aucun doute, mieux disposés que les habitants des autres pays par

(1) *Anas Torrida.* Gmel. — M.

(2) *Chenalopex Ægyptiacus.* C'est l'oiseau dont parlent Hérodote (II, 72), Aristophane (Oiseaux, 1295 ; — Lysistrate, 956), Athénée (Deipn. II, 6) et Aristote (Hist. anim., VIII, 3). — M.

(3) Probablement l'*Anas Gambensis* de Linnée. — M.

(4) *Balearica pavoina.* — M.

lesquels j'avais passé ; toutefois, ils n'étaient pas irréprochables, tant s'en faut. Ils ne croyaient jamais à la sincérité de ma bienveillance; c'était à la timidité qu'ils l'attribuaient. Une fois, le chef nommé Adda, qui était le troisième de Tarrangolé, vint me prier d'aller avec lui attaquer un village pour se procurer des houes de fer. « Venez avec moi, dit-il; amenez vos hommes et vos fusils; nous attaquerons un village près d'ici, et nous prendrons leurs *molotes* et leurs bestiaux. Vous garderez les bestiaux; moi, je garderai les *molotes*. » Je lui demandai si ce village était un pays ennemi. « Oh ! non ! répondit-il, c'est tout près d'ici; mais les habitants sont un peu rebelles; ça leur fera du bien d'en tuer quelques-uns, et de prendre leurs *molotes*. Si vous avez peur, n'importe; je dirai aux Turcs de m'aider. » Ainsi, on taxait mon refus de faiblesse, et je ne pouvais guère prouver qu'il était fondé sur un sentiment de justice. J'ai souvent écrit, de dégoût, mes réflexions du moment dans mon journal, et j'en extrais un passage :

10 *avril* 1863, *Tarrangolé*. — Je voudrais que les négrophiles de l'Angleterre pussent voir comme moi le cœur de l'Afrique : leurs sympathies se modifieraient. La nature humaine, vue dans son état primitif chez les sauvages de ce continent, ne s'élève pas au-dessus du niveau de la brute, et ne peut se comparer avec la noblesse du chien. Ces nègres ne savent pas ce que c'est que la reconnaissance, la pitié, l'amour, le dévouement; ils n'ont aucune idée de devoir ni de religion; l'avarice, l'ingratitude, l'égoïsme et la cruauté sont leurs qualités distinctives. Ils sont tous voleurs, paresseux, envieux, et prêts à piller leurs voisins plus faibles qu'eux, ou à les réduire en esclavage.

Un jour, les tambours battent, la trompette sonne et tout le monde court dans la même direction : il s'agit

de la danse funèbre à laquelle Bokké m'a invité. Je me mêle à la foule et me trouve bientôt au milieu de la cérémonie. Les danseurs sont habillés d'un costume tout à fait original. Environ douze grandes plumes d'autruche ornent leurs casques ; à leurs épaules sont suspendues des peaux, soit de léopards, soit de singes noirs et blancs ; et un ceinturon de cuivre, attaché autour des reins, recouvre une grande cloche de fer qui est fixée sur les reins de chaque danseur, comme ces articles démodés, de la toilette féminine, que l'on appelait des *polissons*. Pendant la danse, les exécutants font retentir ces cloches en s'agitant de la manière la plus absurde. C'était parmi la foule nombreuse un brouhaha incroyable, augmenté par le son des cors et le bruit de sept *nogaras*, rendant chacun une note différente. Les danseurs ont autour du cou une trompe en corne d'antilope, dont ils donnent souvent lorsque leur agitation est au comble. Le son de ces instruments tient à la fois du braîment de l'âne et du sinistre *hululement* de l'effraie. Les hommes en grand nombre exécutent une espèce de galop infernal, brandissent leurs lances et leurs massues, formant une ligne assez régulière de cinq ou six de profondeur, suivant leur chef qui dirige leurs mouvements, en dansant à reculons. Les femmes sont au dehors de la ligne, s'agitant avec lenteur et d'une façon assez stupide, tout en poussant des cris plaintifs et discords ; plus loin, une longue file de jeunes enfants et de jeunes filles, la tête et le cou enduits d'ocre rouge et de graisse, les reins ornés, avec assez de goût, de cordons de perles, battent la mesure avec leurs pieds, et font résonner les nombreux anneaux de fer qu'ils portent aux jambes, de manière à correspondre au bruit des tambours. Une des femmes ne cessait de courir à travers la foule des danseurs avec une gourde pleine de cendres de charbon de bois ; elle

leur en saupoudrait la tête; je n'ai pas pu savoir pourquoi. La première danseuse était beaucoup moins jeune que chargée de graisse; mais, malgré sa corpulence, elle ne voulut pas abandonner la partie, et se trémoussa vigoureusement jusqu'à la fin, se souciant peu de l'effet qu'elle produisait, et entièrement absorbée par le plaisir de la danse.

Cette fête devait se continuer en l'honneur des morts, et comme beaucoup de malheureux avaient été récemment tués, la musique et la danse restèrent pendant quelques semaines à l'ordre du jour.

Après que ces jeux funèbres eurent été terminés, j'envoyai un jour chercher Commoro, et, par le moyen de mes deux interprètes, j'eus avec lui un long entretien sur les coutumes du pays. Je voulais, autant que possible, découvrir l'origine de la mode extraordinaire qui faisait exhumer les cadavres après leur sépulture; peut-être, pensais-je, cet acte tient-il à une croyance en la résurrection.

Je ne tardai pas à être forcé de changer le sujet de la conversation. Ce sauvage n'avait pas même une seule idée superstitieuse sur laquelle je pusse enter un sentiment religieux. Son intelligence ne concevait rien qui ne fût matériel, et je trouvais extraordinaire de découvrir une perception aussi claire, unie à tant d'incapacité pour saisir l'idéal.

Abandonnant donc la discussion religieuse, qui n'avait abouti à rien, je résolus de poser mes questions d'une façon plus pratique.

Les Turcs n'étaient arrivés à Létouka que l'année précédente; ils n'avaient pas introduit les coquilles de cauris, mais, comme tous les casques en portaient en manière d'ornements, je conclus que les coquilles en question venaient de Zanzibar.

En réponse à mes questions sur ce sujet, Commoro

m'indiqua du doigt le sud, d'où, me dit-il, les cauris arrivaient en son pays ; mais, quant au point de départ, c'est ce qu'il ne pouvait m'expliquer. J'étais convaincu pourtant qu'on les expédiait de la côte orientale, car Speke et Grant avaient suivi les caravanes de marchands de Zanzibar jusqu'au Kérégoué, par 2 degrés de latitude sud.

Commoro ne comprenait rien au but que je me proposais en visitant le pays où il vivait. En vain, je le lui expliquai. « Supposons, me dit-il, que vous arriviez au grand lac, qu'en ferez-vous ? A quoi bon ? Si vous trouvez que la grande rivière en dérive, à quoi cela vous servira-t-il ? »

Je pus seulement lui dire qu'en Angleterre nous connaissions parfaitement le monde entier, excepté l'intérieur de l'Afrique ; que notre but était de rendre service aux pays que nous découvrions par l'introduction d'un commerce légitime ; et que nous cherchions à importer des articles de fabrique anglaise en échange de l'ivoire et d'autres marchandises. Il me répondit que jamais les Turcs ne consentiraient à trafiquer d'une façon loyale ; c'étaient de très-mauvaises gens, qui persisteraient à n'échanger que des bestiaux pour de l'ivoire, volant ces bestiaux aux gens d'une tribu pour les revendre à la tribu voisine.

Notre conversation se termina soudain par l'arrivée d'un de mes hommes, qui entra en courant dans ma tente, avec la mauvaise nouvelle qu'un de mes chameaux était tombé et se mourait. Le fait n'était que trop vrai. Il s'était empoisonné en mangeant une plante bien connue, et mourut au bout de quelques heures. Rien de plus bête qu'un chameau.

On ne connaît pas bien le chameau en Europe. Loin d'être docile et patient, comme on se le figure, il est fort rétif, et les mâles sont souvent dangereux. Leur

entêtement est extraordinaire, et leur stupidité, incroyable(1). Ils n'ont qu'une qualité, c'est d'être admirablement adaptés aux grands déserts; sans eux, on ne pourrait pas traverser certains districts où l'eau manque absolument.

Ceux qu'on estime le plus dans le Soudan sont les *bichérinns*; ils n'ont pas la taille des autres, mais ils sont très-forts et très-endurants.

La valeur moyenne d'un chameau de bagage parmi les Arabes du Soudan est de quatre-vingts francs; mais un bon *haïdjinn* ou dromadaire de selle vaut de deux cent soixante-cinq à huit cents francs, selon sa force. Un *haïdjinn* de première qualité doit faire quatre-vingts kilomètres par jour, et continuer de la sorte pendant cinq jours, chargé seulement de son cavalier et d'une petite outre ou girba de cuir. Lorsque l'allure de l'animal est aisée, son trot allongé doit produire le mouvement que les nourrices adoptent lorsqu'elles bercent les enfants sur leurs genoux. Ce bercement est délicieux, et l'allure rapide et élastique d'un chameau de prix donne à celui qui le monte tant de vigueur que, n'était l'ardeur du soleil, on aimerait à voyager sans cesse. La différence de la marche et du confort pour le voyageur entre un chameau ordinaire et un *haïdjinn* de première classe, correspond à celle qui existe entre un cheval pur sang et un pesant cheval de charrette.

Tandis que le voisinage immédiat de Tarrangolé avait le sol entièrement desséché, car il n'avait pas plu depuis longtemps, les pluies hivernales avaient commencé sur les montagnes au sud de la vallée, à une

(1) L'opinion de sir S. Baker sur les chameaux et les dromadaires est pleinement confirmée par celle de Palgrave. Voir à la fin du chap. II de notre abrégé de son livre: *Une année de voyage dans l'Arabie centrale.* — J. B.

trentaine de kilomètres de distance. Chaque jour, on voyait une apparence d'orage ; de sombres nuages s'amoncelaient autour du pic Léfit, qui domine la ville; mais ces nuages étaient toujours attirés par les montagnes plus hautes qui se trouvent à l'opposé vers le sud de la vallée, et c'est là que l'orage éclatait vers trois heures de l'après-midi. De ce côté, les montagnes atteignaient une élévation d'environ mille huit cents mètres, et, vues de mon camp, elles offraient un coup d'œil magnifique. Rien d'intéressant comme de voir ces petits orages partir de Tarrangolé en décrivant un cercle, puis éclater sur la chaîne vis-à-vis de nous, pendant que les échos du tonnerre roulaient de roche en roche à travers la plaine.

Les Létoukiens m'ayant assuré qu'au pied de ces montagnes, il y avait abondance d'éléphants et de girafes, je résolus de reconnaître le pays.

Je partis donc un matin, à cheval, accompagné de deux de mes hommes également montés, avec un guide de l'endroit, et je traversai la pittoresque vallée du Létouka pour gagner le pied de la montagne.

Au bout de plusieurs kilomètres, un vent frais remplaça soudain le calme de l'atmosphère, signe certain, dans les climats chauds, d'une pluie prochaine; car l'air froid et pesant des nuages de pluie pénètre la zone plus légère et plus tiède de l'atmosphère inférieure. Quelle pluie ! Des torrents tels que les habitants des tropiques peuvent seuls les comprendre.

« Recouvrez les platines de vos fusils ! » m'écriai-je, et sur-le-champ les petits morceaux de *mackintosh*, préparés pour cet usage, furent à leurs places. Maintenant, vive la pluie ! Il est assez agréable d'être trempé dans ces pays où le thermomètre est rarement au-dessous de 33° centigrades; je dis trempé, non pas d'une pitoyable petite pluie comme nous en avons en An-

gleterre, et qui vous fait frissonner de peur que votre paletot ne soit à l'épreuve de l'eau, mais d'une vigoureuse douche capable de défoncer un solide chapeau. Qu'il est agréable d'avoir frais en Afrique! J'étais délicieusement trempé!

Cependant, pour ne pas décourager mes hommes, j'eus la générosité de rebrousser chemin au moment où je commençais à me divertir. Quand nous rentrâmes à Tarrangolé, je trouvai les naturels dans un état de grande agitation, à cause de cette pluie qui était due, ils en avaient la conviction, aux incantations de leur chef (1). Ils étaient tous énergiquement occupés à préparer leurs *molotes*, à y mettre de nouveaux manches, enfin à disposer tout pour les semailles périodiques.

Les manches de ces houes sont longs de deux à trois mètres; et, comme l'instrument a la forme d'une bêche de mineur, c'est-à-dire est taillé en cœur, on l'emploie comme une houe hollandaise. Excellent pour un sol déjà défriché, il ne peut servir à rien dans une vieille jachère. Le fer se trouve à la surface de la terre, dans toute l'étendue de ce pays, et il est de fort bonne qualité. Les Létoukiens, comme les Béris, sont de très-habiles forgerons, et obtiennent des résultats qui surprendraient un ouvrier anglais, s'il songeait à l'infériorité de leurs outils, qui consistent en un marteau, une enclume et des pinces. Ces dernières

(1) M. G. Lejean (*Tour du Monde*, 1862, I, p. 185) parle d'un chef célèbre des Béris qui eut le ventre ouvert pour avoir laissé sans pluie ses sujets durant cinq ans. Dans le chapitre suivant, Baker donne d'amusants récits sur le roi Ketchiba, le faiseur de pluie; enfin Baines raconte aussi que Lechoulatébé fait pleuvoir pour ses sujets. (Notre édit. du *Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*, p. 130.) C'est donc une croyance généralement répandue d'un bout à l'autre de l'Afrique. — J. B.

sont faites d'une branche fourchue de bois vert, tandis que le marteau et l'enclume ne sont que des pierres de dimensions différentes. Quant aux soufflets, voici leur construction : d'abord on prend deux pots d'environ trente centimètres de profondeur; puis, au fond de chacun, on fixe un tube en terre qui peut en avoir soixante de long, et dont l'extrémité est insérée dans un feu de charbon de bois. L'orifice de ces pots est recouvert d'un cuir fort souple, lâche et bien enduit de graisse; au centre de chacun de ces morceaux de cuir se trouve un bâton, long d'un mètre vingt et placé à angle droit; à ces deux bâtons, l'ouvrier imprime un mouvement perpendiculaire très-rapide, ce qui produit un fort courant d'air. Les naturels apportent un grand soin à la fabrication de leurs molotes, et les mettent toujours à l'épreuve en les balançant sur leurs têtes et en les frappant du doigt pour les faire sonner.

Comme les Létoukiens étaient ainsi absorbés par les préparatifs de la culture, j'eus beaucoup de peine à organiser une battue : mes hommes détestaient l'idée d'une chasse à l'éléphant ou de quoi que ce fût qui comportât du danger et de la fatigue. Cependant, je réussis à retenir les services d'Adda, le troisième chef de la tribu, ainsi que de plusieurs naturels qui devaient me servir de guides, et je pris mes mesures pour un jour fixé.

J'y courus un assez grand péril. Un éléphant m'y poursuivit et mon cheval *Tétel*, semblant fait de bois, prit le galop d'une vache, si je puis m'exprimer ainsi. En vain je jouai des éperons, en vain je l'excitai de la bride et de la voix : je ne pus pas le faire aller plus vite; il avait l'air d'être tout à fait épuisé, et s'enfonçait dans les dépressions du sol au lieu de les franchir. Hamed montait mon cheval *Souris*, qui allait trois fois plus vite que *Tétel;* mais, loin de chercher à dis-

traire l'éléphant, il galopait en avant et ne songeait qu'à se dérober au danger. Quant à Yésinn, monté sur *Filfil*, il avait pris la fuite dans une autre direction. C'est ainsi que je me vis réduit au plaisir d'être pourchassé, sur un cheval fourbu et malade. Je me retournais de temps en temps, espérant que l'éléphant perdait ses forces, car la course avait déjà duré l'espace de près de huit cents mètres : mais l'animal s'avançait si vite qu'il était à dix ou douze mètres de la queue de ma monture, la trompe étendue pour l'atteindre. Fort heureusement, son cri aigu comme le sifflement d'une locomotive effraya mon cheval, dont il accéléra l'allure tant bien que mal. Je lui fis alors descendre une colline et rebrousser chemin comme un lièvre. L'éléphant remonta de son côté, et entra dans le fourré, abandonnant ma poursuite, tandis que, s'il m'eût chassé encore pendant cent mètres, je tombais sous ses coups (1).

Dans ma longue carrière de chasseur d'éléphants, je ne me souviens pas d'avoir été poursuivi aussi obstinément. D'autre part le courage et la persévérance de *Tétel* étaient tellement notoires, qu'en le voyant si fatigué et si impuissant j'étais convaincu qu'il était pris d'une maladie soudaine. Je mis donc sur-le-champ pied à terre, et ma pauvre bête se coucha, toute prête, comme je le croyais, à rendre le dernier soupir.

Cependant l'éléphant était mort des blessures que je lui avait faites. Le bruit s'en répandit par la ville et, bien avant l'aube, de nombreux naturels s'étaient mis en route pour le fourré où ils trouvèrent son cada-

(1) Voir dans notre édition du livre de Baldwin (*Du Natal au Zambèze*, p. 180 et s.) de justes considérations sur les dangers de la chasse aux éléphants et sur le mâle courage qu'on y peut développer en la faisant à cheval. Outre les récits de Baldwin, on peut lire ceux de Baines, qui présentent un autre caractère. (*Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*, chap. VII.) — J. B.

vre, puis ils volèrent ses magnifiques défenses, et les transportèrent au village de Vouékkéla; enfin, tout en avouant avoir dérobé la chair, ils imputèrent aux Vouékkélites le vol de l'ivoire.

Les disputes sur le droit de chasse amènent toujours des résultats désagréables, et en ce moment il était nécessaire que je ne fisse pas attention à ce qui s'était passé.

Les défenses des éléphants de l'Afrique centrale sont infiniment supérieures à celles qu'on se procure en Abyssinie. J'avais tué un nombre considérable de ces pachydermes dans le pays de Basé, sur la frontière abyssinienne, mais peu de leurs défenses excédaient treize kilos et demi. Sur les bords du Nil Blanc, le poids moyen dépasse vingt-deux kilos pour chaque défense d'éléphant mâle, et quatre et demi pour celles d'une femelle. J'ai vu de monstrueuses défenses de soixante-douze kilos cinq cent quarante-quatre grammes, et un trafiquant, M. P., en avait une qui pesait soixante-dix-sept kilos neuf cent quatre-vingt-quatre.

Il est rare que les deux défenses de la même paire soient semblables. De même qu'un homme se sert de la main droite de préférence à la gauche, ainsi chaque éléphant a sa défense favorite, que les trafiquants nomment « le serviteur ; » cette défense étant plus employée que l'autre, pèse généralement près de quatre kilos et demi de moins; elle est souvent fracturée, car l'éléphant s'en sert pour déraciner les arbres, et pour déterrer les racines des différents arbustes dont il fait sa nourriture.

De tous les animaux, l'éléphant est le plus formidable, et l'espèce d'Afrique est beaucoup plus dangereuse que celle de Ceylan, car il est presque impossible de tuer l'animal en le visant au front. La tête est

si étrangement construite, que la balle passe au-dessus de la cervelle, lorsqu'elle ne se loge pas dans les os et les cartilages si solides, où se trouvent les racines des défenses. J'ai mesuré certainement cent défenses d'éléphants mâles, et je les ai trouvées enracinées à une profondeur d'au moins soixante centimètres dans la tête. Une défense de dix-sept à vingt centimètres de longueur et de cinquante-six centimètres de circonférence, était plongée jusqu'à une profondeur de plus de soixante-dix-huit. On peut se faire ainsi une idée de la grosseur énorme du crâne, et de la force nécessaire aux os et aux cartilages pour supporter un tel poids, et pour offrir un point de résistance assez solide, lorsque la défense est employée comme un levier pour déraciner les arbres.

La cervelle d'un éléphant d'Afrique repose sur un os plat situé immédiatement au-dessus de la racine des molaires supérieures ; elle est ainsi admirablement protégée contre un coup de fusil tiré de face, et elle est placée si bas que la balle passe par-dessus quand l'animal lève la tête, ce qu'il fait toujours lorsqu'il est en colère, jusqu'à ce qu'il soit tout près de son ennemi.

Les naturels de l'Afrique centrale chassent l'éléphant, en général, seulement pour s'en procurer la chair ; et avant que les Arabes eussent ouvert le commerce du Nil Blanc, avant la découverte de la portion supérieure de ce fleuve jusqu'à 5 degrés de latitude nord, par l'expédition de Mehemet-Ali, on regardait les défenses comme sans valeur, et on n'y attachait pas plus de prix qu'aux os ordinaires (1). La mort

(1) Il en était de même dans la région du lac Ngami en 1849, ainsi qu'en témoigne D. Livingstone. Voir notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 37. — J. B.

d'un éléphant est, pour les naturels, une affaire importante, car elle fournit de la viande à une multitude d'individus, et de la graisse, que tous les sauvages recherchent avec passion, soit comme friandise, soit comme cosmétique. Il y a plusieurs manières de tuer ces animaux ; les piéges constituent la plus ordinaire, mais les vieux mâles, pleins de sagacité, s'y laissent rarement prendre. La position choisie pour ces piéges est, presque sans exception, dans le voisinage de quelque abreuvoir naturel, et les natifs montrent beaucoup d'adresse en renversant des arbres à travers le sentier ordinaire que les éléphants suivent, et quelquefois en y creusant des trous, afin que ces obstacles obligent la victime à prendre la direction où les piéges l'attendent. Ce sont des fosses d'environ trois mètres et demi de longueur sur un de largeur et deux ou trois de profondeur; elles sont ingénieusement faites et diminuent graduellement jusqu'à n'avoir plus, vers le fond, que trente centimètres de largeur. Comme la route ordinaire que les éléphants prennent pour aller boire est barricadée, ils sont obligés de suivre celle qui est entrecoupée de fosses nombreuses. Tous ces piéges sont soigneusement cachés au moyen de branchages et de paille; et, sur cette paille, on répand d'ordinaire de la fiente d'éléphant, afin de lui donner un air plus naturel.

Si un éléphant, pendant la nuit, tombe dans les embûches de ce sol perfide, il reste plongé jusqu'aux épaules dans la fosse et travaille en vain à s'en retirer : chaque effort qu'il tente pour recouvrer sa liberté ne fait qu'aggraver sa position. Alors une panique saisit le reste du troupeau, et, dans leur fuite précipitée, il en tombe toujours un ou deux dans les piéges dont le voisinage est semé en tous sens. Aussi les vieux mâles ne s'avancent-ils jamais rapidement vers l'abreuvoir : ils prêtent

l'oreille attentivement pour tâcher de reconnaître s'il y a du danger, puis ils marchent avec circonspection, étendant devant eux leur trompe, dont les nerfs délicats découvrent immédiatement le piége caché, s'il y en a. Les victimes des artifices des nègres sont de jeunes étourdis, qui, pressés de s'avancer, le font au hasard, et courent à leur perte, comme les actionnaires d'une entreprise véreuse. Une fois pris au piége et sans moyen d'en sortir, ils sont facilement tués à coups de lance.

Ibrahim revint enfin de Gondocoro, amenant avec lui une grande quantité de munitions. Un blessé des gens de Tchenouda arriva aussi, seul survivant du combat avec les Létoukiens. On l'avait laissé pour mort, mais il s'était rétabli, et jour et nuit avait erré à travers le pays, souffrant de la faim ou de la soif, se dérobant comme une bête fauve aux regards des hommes, car sa conscience coupable lui représentait chaque nègre comme un ennemi. Enfin quelques Létoukiens l'avaient rencontré, et leurs femmes l'avaient non-seulement bien traité et nourri, mais reconduit au camp d'Ibrahim.

Le nègre offre de singulières anomalies : en lui, les bonnes et les mauvaises qualités de la nature humaine paraissent sans aucune régularité, comme les fleurs et les épines du désert où il habite. Toujours esclave du premier mouvement, jamais guidé par la réflexion, il nous étonne à cause de sa stupidité crasse, puis une explosion soudaine de sympathie de sa part nous cause une surprise aussi irréfléchie. Ma longue expérience des sauvages de l'Afrique m'a convaincu qu'il est également absurde de condamner les nègres *en bloc*, et de comparer leur capacité intellectuelle avec celle des blancs.

Le même régime sera applicable au nègre et au blanc

lorsque le cheval et l'âne pourront porter le même harnais. Ce qui a abaissé le caractère du nègre, ce qui l'a rendu un objet de mépris, c'est la grande erreur de vouloir appliquer le même niveau à des êtres tout à fait inégaux.

Qu'est l'Africain dans ses déserts? Méchant, sans contredit, mais pas autant qu'un homme blanc le serait dans des circonstances semblables. Il est à la merci des mauvaises passions inhérentes à la nature humaine, mais il n'offre pas ces exagérations du vice que l'on trouve dans les pays civilisés. Le plus fort vole le plus faible; une tribu se bat contre la tribu voisine ; — n'est-ce pas ce que nous faisons en Europe? Ce sont là les actes légitimes de peuplades indépendantes, sanctionnés par les chefs de ces peuplades. — Ils se réduisent en esclavage les uns les autres. — Mais y a-t-il si longtemps que les Américains étaient propriétaires d'esclaves, ou que nous l'étions nous-mêmes? — Le nègre est insensible et ingrat; — N'y a-t-il pas d'ingratitude en Angleterre? — Il est naturellement artificieux et menteur. — Les Européens sont-ils tous remarquables par leur franchise et leur amour de la vérité? — Pourquoi le nègre ne serait-il pas l'égal du blanc? Quant à la force du corps, elle est la même chez tous les deux; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la vigueur intellectuelle?

Je crois que, pendant la période de l'enfance, le nègre dépasse en intelligence l'enfant blanc du même âge (1); mais son esprit ne prend aucun développement; le fruit reste là, il ne mûrit pas; le corps se fortifie, l'esprit demeure stationnaire.

Un petit chien de trois mois est supérieur en intel-

(1) C'est également l'opinion exprimée par Baldwin, notamment à la page 197 de notre édition de ses voyages, *Du Natal au Zambèze*. — J. B.

ligence à un petit enfant du même âge; mais l'esprit de l'enfant se développe, tandis que l'intelligence du chien est incapable de progrès. Voilà ce qui permet de distinguer l'esprit de l'homme et l'instinct des bêtes.

Dans le grand système de la création qui a partagé les races et les a subdivisées suivant certaines lois mystérieuses, assignant à chacune des qualités spéciales, les variétés de la race humaine déploient des caractères qui les rendent propres à des localités particulières. Le changement de résidence n'amènera pas un changement dans le type naturel à la race, dont les instincts se développeront, quel que soit le pays qu'elle habite. Ainsi les Anglais sont aussi Anglais en Australie, aux Indes et en Amérique, qu'ils le sont en Angleterre : partout ils déploieront l'industrie et l'énergie qui les caractérisent comme race. De même l'Africain restera nègre par ses instincts naturels en quelque lieu qu'il soit transplanté ; et ses instincts naturels étant l'amour de la paresse et la barbarie, il deviendra assurément paresseux et barbare, à moins qu'on ne le gouverne d'une manière spéciale et qu'on ne l'oblige à être industrieux.

L'histoire du nègre a prouvé la bonté de ma théorie. Une fois abandonné à lui-même, il a toujours rétrogradé. Comme un cheval en liberté, il redevient sauvage ; assujettissez-le au harnais, aucun animal n'est plus utile. Cette conclusion est malheureusement contraire à l'opinion publique en Angleterre, où la *voix du peuple* assume le droit de décider en dernier ressort sur les choses et les hommes qu'elle ne connaît en aucune façon.

Sous une direction spéciale et une contrainte particulière, le nègre peut devenir un être important et fort utile ; traitez-le comme un Anglais, et il affectera, non les vertus, mais les vices de la civilisation ; en es-

savant de devenir un homme blanc, il perdra ses bonnes qualités naturelles (1).

Revenons à nos moutons noirs. — Il était amusant de voir le changement qui s'était accompli dans un esclave, civilisé (?) par les chasseurs d'esclaves. Parmi ces diverses troupes, plusieurs nègres avaient été pris, qui maintenant goûtaient avec délices la vie de chasseurs : rien pour eux ne semblait aussi facile que d'obtenir de l'expérience en faisant des razzias de bestiaux et d'êtres humains ; le premier soin d'un *esclave était de se procurer un esclave pour lui-même !* Les meilleurs chasseurs, les coquins les plus hardis ou les plus énergiques, étaient les nègres qui avaient autrefois été pris. Ils se donnaient des airs d'une importance ridicule. En marche, ils consentaient rarement à porter leurs propres fusils ; chacun était invariablement accompagné d'un petit négrillon qui se tenait près de lui, trottait à pied à ses côtés pendant une longue marche et portait un fusil beaucoup plus grand que lui. Une femme se montrait ensuite chargée d'un panier avec une marmite, une gourde pleine d'eau et des provisions, tandis qu'un naturel loué pour cet usage portait l'habit de rechange du soldat, et la peau de bœuf qui lui servait de couche. Ainsi celui qui avait été fait prisonnier se passait cette fantaisie sur d'autres malheureux ; l'esclave devenait maître, la seule différence entre l'Arabe et lui étant que le nègre avait une absurde idée de sa propre dignité.

Parmi ces gens d'Ibrahim, se trouvait un noir

(1) Pour Palgrave, le nègre n'a guère de valeur ou physique ou morale que sous la direction des blancs. (Voir le chapitre II de notre abrégé de son *Voyage dans l'Arabie centrale.*) En Afrique même, Speke ne croit pas le nègre en état de se tirer lui-même de l'infériorité où il vit. (Notre abrégé des *Sources du Nil, p* 311.) — J. B.

nommé Ibrahimavoua. Natif du Bornou, il avait été pris à l'âge de douze ans, et vendu à Constantinople. Il avait autrefois appartenu à Mehemet-Ali-Pacha ; connaissait Londres et Paris ; même il habitait Kertch lors de l'expédition de Crimée. C'était un grand voyageur, et son goût naturel pour la géographie et la botanique faisait de lui une exception brillante parmi le reste de la troupe.

Celles de ses descriptions qui m'intéressaient le plus avaient rapport au rivage occidental du Nil Blanc ; car, pendant un service de plusieurs années auprès des marchands d'ivoire, il avait eu occasion de visiter une tribu de cannibales, les Makkéricas, à plus de trois cents kilomètres à l'ouest de Gondocoro. Lui et beaucoup d'autres individus de la troupe d'Ibrahim avaient été témoins de nombreux actes de cannibalisme durant leur résidence chez les Makkéricas. C'étaient, me disait-il, d'excellentes gens, mais doués d'un goût trop prononcé pour les chiens et la chair humaine. Ils accompagnaient les Arabes dans leurs razzias, et ne manquaient jamais de dévorer les morts. Les marchands se plaignaient d'eux comme de mauvais associés, car ils persistaient toujours à tuer et à manger les enfants dont les autres voulaient faire des esclaves. Leur habitude était de saisir un enfant par la cheville, et de lui briser le crâne contre terre : ils lui ouvraient ensuite l'abdomen, en enlevaient l'estomac et les intestins ; puis, lui attachant ensemble les chevilles et le cou, ils le transportaient ainsi jusqu'au camp, où ils le partageaient en quartiers et le faisaient bouillir dans une grande marmite.

Un autre homme à mon service avait été témoin, à Gondocoro même, de l'acte de cannibalisme le plus horrible.

Les marchands venaient d'arriver des régions de

l'Ouest avec leur ivoire et un grand nombre d'esclaves; leurs porteurs d'ivoire étaient des Makkéricas. Une des esclaves femelles ayant essayé de s'échapper, son propriétaire lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans le côté. Elle tomba blessée. Elle était fort grasse, et de sa blessure sortait une grande quantité de graisse jaunâtre. Les Makkéricas ne l'eurent pas plus tôt vue dans cet état qu'ils se précipitèrent sur elle en foule, arrachant par poignées de sa blessure cette graisse palpitante de vie, et se disputant cette horrible proie. D'autres l'achevèrent à coups de lance et se la partagèrent, en lui coupant la tête et lui dépeçant le corps avec leurs armes, dont ils se servirent comme de couteaux pour faire des sections longitudinales à partir de l'entre-jambes, le long de l'épine dorsale jusqu'au cou.

Beaucoup de femmes esclaves et d'enfants témoins de cette horrible scène prirent la fuite et se réfugièrent parmi les arbres. Les Makkéricas leur firent la chasse et, arrachant les enfants de leur refuge entre les branches, ils en tuèrent plusieurs; bientôt un festin gigantesque en résulta pour la troupe. Mon serviteur Mohammed, témoin oculaire de cette aventure affreuse, me déclara que de trois journées le dégoût l'avait empêché de manger son dîner.

Un jour, Ibrahim fut saisi d'une fièvre dangereuse dont on crut qu'il allait mourir. Encore une fois on eut recours à moi. Voyant qu'il était dans un état d'affaissement partiel et que le mouvement du cœur ne se faisait plus avec régularité, symptôme si souvent fatal dans cette période de la maladie, je le rétablis au moyen d'un très-fort stimulant. De cette façon, j'obtins comme médecin une réputation qui, bien qu'utile, me procura beaucoup d'ennuis, car tous les jours j'étais accablé de malades qui espéraient des cures

miraculeuses dans les maladies les plus incurables.

Par ce moyen j'obtins sur les Arabes une fort grande influence; mais j'étais continuellement exposé à des désagréments et à des tracasseries de tout genre à cause de leur conduite envers les Létoukiens.

En somme, par la rébellion et la désertion de mes hommes à Gondocoro, mon expédition, si bien concertée, était réduite à une poignée de soldats, qui dépendaient du bon plaisir d'une troupe de voleurs pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Au lieu de voyager, ainsi que je l'avais arrangé, à la tête d'une compagnie de quarante-cinq hommes bien armés, j'avais sous mes ordres quinze abominables poltrons, employés à conduire des bêtes de somme; de la sorte, ils n'auraient absolument aucune ressource, si on les attaquait en route. Je résolus donc d'établir un dépôt à Tarrangolé, et de ne voyager qu'avec douze ânes et le plus petit bagage possible. Il me fallait mettre un terme à un état de choses dont mon orgueil souffrait continuellement. Je voulais ne plus être réduit à la triste condition de me joindre à cette troupe de brigands, qui me haïssaient du fond du cœur, et me toléraient seulement en vue des cadeaux que je leur donnais.

Un jour, dans l'après-midi, quelques naturels arrivèrent tout à coup d'un pays nommé Obbo; ils apportaient, de la part de leur chef, des présents pour les Turcs et aussi pour moi. Ibrahim reçut plusieurs défenses; quant à moi, une houe de fer m'échut en partage; car on avait déjà entendu dire dans ce pays « qu'il se trouvait dans le Létouka un homme blanc qui ne se souciait ni d'esclaves ni d'ivoire. » Les naturels nous dirent que leur pays abondait en ivoire; Ibrahim résolut de s'y rendre avec une poignée d'hommes, puisque les habitants passaient pour être de mœurs très-douces.

Je demandai au chef de l'expédition de me montrer dans quelle direction se trouvait Obbo, et il m'indiqua le sud-ouest. C'était précisément de ce côté que j'avais voulu me mettre en route ; ainsi une occasion favorable se présentant pour essayer de m'affranchir, je résolus de partir sans plus tarder.

Je laissai mon camp et mes bagages sous la surveillance de cinq hommes, à la sûreté desquels je priai Commoro de pourvoir. Je lui dis en même temps que je n'avais pas la moindre hésitation à lui confier tout ce que j'avais. Si vous faites appel aux sentiments d'honneur d'un sauvage, il vous trompera rarement ; c'est là une des plus belles exceptions à leurs défauts, et une des nombreuses anomalies qu'on peut signaler dans le caractère des Africains.

CHAPITRE IV

L'OBBO

(De mai 1863 à janvier 1864)

Passage des montagnes. — Dans l'Obbo, la végétation étouffe la vie animale. — Costumes frais des Obboises. — Le chef Ketchiba fonde son autorité sur la pluie ou le beau temps et la soutient par ses nombreux fils, chefs de village. — Excursion dans la vallée de l'Esoua. — Durant mon absence, Ketchiba a bien gardé ma femme. — Cérémonie pour m'assurer un bon retour au Létouka. — Renseignements de Vouéni sur le lac qui baigne Mégoungo. — Les Turcs de Courchid échouent devant Kayéla. — Ibrahim les rappelle dans l'Obbo. — Je suis obligé d'y suivre sa caravane. — Le pays est déjà ruiné. — J'y perds toutes mes bêtes de somme. — Danse de guerre. — Betchita me donne des renseignements conformes à ceux de Vouéni. — Projets de commerce. — Ketchiba est musicien. — Il me prend pour un collègue faiseur de pluie. — Départ de l'Obbo. — Le Choua. — Par haine pour Camrési, Betchita nous fait mener chez Rionga.

Le 2 mai 1863, à 9 heures du matin, nous sortîmes de Tarrangolé, charmés de quitter ce théâtre d'inaction.

Après avoir suivi, pendant une trentaine de kilomètres, la pittoresque vallée du Létouka, nous arrivâmes au pied de la chaîne des montagnes. Pas d'autre

sentier que celui auquel les naturels sont habitués, sur une rangée de rocs de granit formant une chaîne qui peut dépasser cent vingt mètres.

Nous ne tardâmes pas à nous voir au milieu des montagnes; devant nous s'étendait une vallée magnifique, bien boisée, et d'environ onze kilomètres de largeur; cette vallée forme le bassin de la rivière Kénaïti, que nous avions déjà traversée à Vouekkéla entre Ellêria et le Létouka.

Passant donc cette rivière à gué, dans un courant rapide, nous arrivâmes à l'autre bord non sans difficulté, et les ânes mouillèrent tout ce qu'ils portaient; mais ce dernier incident ne tirait pas à conséquence, car nous fûmes surpris par un violent orage, qui nous trempa tous comme le bagage l'avait déjà été. Nous résolûmes d'établir le bivouac à quinze ou seize cents mètres de la rivière, car le soir était survenu, et, par un temps pareil, il fallait renoncer à aller plus loin. Notre tente étant restée à Tarrangolé, nous fûmes obligés de nous contenter de nous établir sur un rocher d'une quarantaine d'ares. Nous y allumâmes un feu énorme, et tout frissonnants nous nous assîmes alentour.

Vers six heures du matin, après une nuit fort mauvaise, nous nous remîmes en marche. Ce fut avec la plus grande difficulté que nous fîmes grimper nos chevaux; heureusement, ils n'avaient jamais été ferrés, et leurs sabots se tenaient fermes là où le métal eût glissé; enfin, au bout d'une ascension très-longue et très-pénible, nous réussîmes à nous réunir sur le plateau. De ce point élevé, nous avions une vue magnifique du pays environnant. La descente fut rendue au moins aussi pénible que la montée par les grands blocs de pierres dont le sentier était semé. La contrée par delà est assez bien boisée, quoiqu'elle manque de hautes futaies;

l'herbe y croît rapidement et y atteint soixante centimètres d'élévation. Nous nous arrêtâmes sur les bords d'un petit ruisseau, tributaire de la Kénaïti; notre nuit fut calme, nous dormîmes bien, et, le lendemain à six heures du matin, nous commençâmes la marche la plus délicieuse que j'aie jamais faite en Afrique. Nous nous avancions en serpentant au milieu même des montagnes couvertes de forêts, et dont les pics nus s'élevaient au-dessus de toute végétation à une hauteur de plus de quinze cents mètres. La route fut continuée à travers une suite de vallées étroites, bordées par des crêtes abruptes variant entre quatre cent cinquante et six cents mètres de haut. Chaque crête est couronnée par un village, bâti, sans nul doute, sur ces points inaccessibles pour des raisons de sécurité. Enfin, tentant l'ascension principale, nous gravîmes, pendant l'espace de deux heures, un défilé tortueux et très-escarpé. L'air semblait fort salubre, la route était embellie de magnifiques fleurs sauvages, dont quelques-unes ont un parfum exquis, et d'innombrables tiges de vigne formaient des festons d'un arbre à l'autre. Nous sommes maintenant sur la haute chaîne de montagnes qui sépare les basses terres du Létouka des hauts pays de l'Obbo. Arrivés au sommet de ce défilé, nous dominons la vallée du Létouka. Outre les fleurs sauvages, nous trouvons diverses espèces de fruits, tous bons; surtout une variété de pomme et une prune jaune, d'un goût délicieux. Les raisins promettent beaucoup, mais ne sont pas mûrs. Le paysage est superbe : à l'est et au sud-est, se groupent de hautes montagnes, pendant qu'à l'ouest et au sud se déroule une grande étendue de pays, plantée comme un parc, et d'un vert très-foncé. Sur ce plateau élevé, la saison est beaucoup plus avancée que dans le Létouka. Ces montagnes étaient le siége des orages que j'avais observés de la

plaine, et la saison pluvieuse durait ici depuis bien des mois, tandis qu'à Tarrangolé tout mourait encore de sécheresse.

Après une marche d'une vingtaine de kilomètres au delà du sommet du défilé, nous arrivâmes au village principal de l'Obbo.

Les naturels de ce pays diffèrent beaucoup de ceux du Létouka, pour le dialecte et l'apparence. Ils ne sont pas entièrement nus, excepté lorsqu'ils vont à la guerre, cas auquel ils se tatouent le corps avec des raies rouges et jaunes ; leur costume habituel est la peau d'une antilope ou d'une chèvre, jetée sur leurs épaules comme un manteau. Leurs traits sont bien formés, surtout le nez. Leur coiffure est très-propre : ils se tressent les cheveux et en forment, au moyen de fil, une queue plate qui ressemble à celle d'un castor et qu'ils bordent, avec une lanière très-déliée de cuir non travaillé, pour lui conserver sa forme. Cette coiffure, comme celle des Létoukiens, exige plusieurs années pour arriver à sa perfection.

A partir de l'Obbo, vers le sud-est, ce ne sont que montagnes, dont les cimes les plus élevées atteignent douze à quinze cents mètres au-dessus du niveau général du pays; au sud, quoiqu'il n'y ait pas de montagnes proprement dites mais seulement des collines isolées, le pays ne cesse pas de s'élever. La direction des eaux est, sans exception et très-visiblement, vers l'ouest et le nord-est. La végétation du canton, comme de tout le versant occidental de la montagne, diffère de celle du versant opposé. Le sol y est très-fertile et produit en abondance l'herbe de Guinée, dont toutes les plaines sont couvertes. Ce pays a neuf espèces d'ignames, dont quelques-unes croissent dans les fôrets à l'état sauvage. Une d'elles, que je n'ai jamais vue ailleurs, est singulière; les naturels l'appellent collo-

lolo. Elle présente plusieurs tubercules sur la racine et sur la tige, et ne s'étend pas à terre comme la plupart des plantes de cette famille, mais s'accroche aux arbres, partout où ses vrilles peuvent trouver prise. De chaque bourgeon de la tige s'élève une bulbe de la forme d'un rognon; la bulbe grossit et, quand elle arrive à la maturité, elle a la grosseur d'une pomme de terre. Cette plante est si féconde qu'un seul individu produit environ cent cinquante tubercules, couverts d'une belle pellicule d'un brun verdâtre et ayant à peu près le goût de la pomme de terre, mais plus fade.

J'ai mangé dans l'Obbo d'excellents fruits sauvages : un, entre autres, très-semblable à une noix verte, a la chair particulièrement agréable au goût et le noyau semblable exactement, par sa taille et sa couleur d'un acajou brillant, au marron d'Inde; on le fait rôtir, puis on le réduit en farine que l'on fait bouillir. Alors on voit flotter à la surface de l'eau une espèce de beurre ou de graisse, fort appréciée par les naturels qui s'en servent surtout pour se frotter le corps, car ils la regardent comme la meilleure de toutes les substances du même genre; mais ils la mangent également avec plaisir.

Parmi les meilleurs fruits sauvages, s'en trouve un qui ressemble au raisin et croît en grappes sur un arbre élevé. J'ai remarqué aussi un fruit d'un jaune brillant, aussi gros qu'un raisin muscat, et différentes espèces de prunes. Pas un de ces fruits ne mûrit au Létouka. Les pistaches de terre abondent dans les fôrets; elles ne ressemblent pas à celles que l'on trouve sur la côte occidentale de l'Afrique, mais elles sont renfermées dans une coque très-dure. J'ai vu à l'état sauvage une belle qualité de chanvre; mais les cordes que les naturels emploient ordinairement, sont

faites de la fibre d'une espèce d'aloès. Le tabac atteint une grandeur extraordinaire, et est préparé d'après les mêmes procédés qu'à Ellêria. Quand il est mûr, on écrase et on réduit les feuilles en pâte dans un mortier; cette masse se met ensuite dans un moule en bois de forme conique, où on lui fait subir une autre pression. Laissée dans ce moule jusqu'à parfaite dessiccation, elle offre alors l'aspect d'un pain de sucre fort dur. Le tabac d'Ellêria, qui est confectionné en forme de fromage, est souvent vicié par un mélange de fiente de vache. Jamais je n'avais fumé avant mon arrivée dans l'Obbo; mais, comme je souffrais alors beaucoup de la fièvre et que je me trouvais dans un pays fort humide, je fis mon apprentissage avec des pipes et du tabac de ce pays.

Le climat de l'Obbo serait sain, si la population était assez nombreuse pour y lutter avantageusement contre la nature; mais les pluies durent pendant dix mois de l'année, depuis février jusqu'à la fin de novembre, et comme la terre est très-fertile, la végétation croît trop rapidement; si bien que la population trop faible est, pour ainsi dire, étouffée par la surabondance des plantes herbacées. Cette masse de feuillages, ces herbes de trois mètres de haut entrelacées de lianes et de vignes sauvages, sont impénétrables à l'homme et forment un immense fourré, hanté par des éléphants, des rhinocéros et des buffles, que leur force et leur poids mettent seuls à même de s'y frayer un passage. On n'y voit guère d'antilopes; car ces animaux détestent les fourrés, où ils ne trouvent aucune protection contre les lions et les léopards, qui peuvent les y approcher à l'improviste.

Le chef de l'Obbo vint nous voir accompagné de plusieurs des principaux de sa tribu. C'était un homme d'une figure extraordinaire, ayant cinquante-

huit ou soixante ans d âge, et qui, loin d'avoir la gravité convenable à la vieillesse, fit le bouffon pour nous amuser; il aurait pu jouer le rôle de *clown* dans une pantomime.

Au soir, la pluie ayant cessé, notre nouvel ami résolut de faire exécuter une danse en notre honneur et réunit ses sujets au son du nogara. Chalumeaux et flûtes se rassemblèrent de tous côtés, on entendit *braire* les trompes, et des foules compactes d'individus des deux sexes arrivèrent, tandis que Ketchiba (ainsi s'appelait le vieux chef) se donnait beaucoup de mouvement pour organiser la fête.

Environ cent hommes forment un cercle; chacun tient à la main gauche un petit tambour de bois en forme de tasse, creusé d'un côté seulement, l'autre étant recouvert de la peau d'une oreille d'éléphant très-tendue. Au centre du cercle se pose le *premier sujet*, portant attaché à ses épaules un immense tambour, recouvert comme les autres. On commence : d'abord c'est un chant exécuté en chœur sur un air sauvage mais agréable, le grand tambour marquant la mesure, tandis que les autres battent à certains intervalles avec tant de précision qu'on dirait un seul instrument. La danse devient très-animée, et l'emporte de beaucoup sur ce que j'ai vu en ce genre soit chez les Arabes, soit chez les sauvages. Les figures varient sans cesse et se terminent par un grand galop qu'exécutent deux cercles concentriques de danseurs, courant avec la plus grande vitesse et en sens contraire l'un de l'autre. L'effet en est excellent. Quoique les hommes de l'Obbo portent une peau rejetée sur les épaules et sur les seins, les femmes sont presque nues; au lieu de *se couvrir* du tablier de cuir et de la queue en usage chez les Létoukiennes, elles se contentent d'une petite frange de rognures de cuir d'environ dix

centimètres de long sur cinq de large, attachée par une ceinture. Les filles vont entièrement nues; mais, quand leurs moyens pécuniaires le permettent, elles portent comme jupon trois ou quatre rangs de petites perles blanches ayant bien sept centimètres de large.

Les dames âgées sont de vieilles Èves, vêtues autour des reins d'une ficelle à laquelle est suspendu un bouquet de feuilles vertes avec les tiges en haut. J'ai vu peu de jeunes filles porter ce bouquet de feuilles par pruderie; elles l'adoptaient faute de mieux, car cette parure était démodée. L'avantage du costume-feuille est pourtant évident, car il ne peut guère manquer d'être frais et propre; le buisson le plus voisin, s'il n'est pas épineux, y suffisant et au delà. Lorsque je me trouvai dans la société de ces Èves au costume simple et à la contenance *toujours modeste*, je ne pouvais m'empêcher de penser à la description que fait Moïse de nos premiers parents : « Et ils cousirent ensemble des feuilles de figuier. »

Quelques-unes de ces Obboises sont très-jolies. Leur physionomie diffère avantageusement de celle des Létoukiennes, et leur nez aux formes délicates me faisait songer à certaines tribus du Somaul. Impossible de découvrir l'origine de ces gens-là, car ils n'ont ni traditions ni idées de leur histoire passée. Ils parlent la langue des Médis, dont le pays est au sud de l'Obbo; du reste, j'ai déjà reconnu, depuis Gondocoro, trois langues différentes, qui sont celles des Béris, des Létoukiens et des Médis.

Au point de vue de la mendicité, les Obbois formaient avec les Létoukiens un contraste très-agréable, car ils ne demandaient jamais de cadeaux. Quoique le vieux chef, Ketchiba, se conduisît plus en bouffon qu'en roi, ses sujets le respectaient beaucoup. Son autorité est celle d'un faiseur de pluie et d'un sorcier.

Si un de ses sujets lui déplaît ou refuse de lui offrir un petit don, Ketchiba maudit ses poulets et ses chèvres, et menace de faire dessécher ses récoltes. La crainte de pareilles calamités réduit les mécontents. Il n'y a pas de taxe spécifique, mais de temps en temps le roi fait au peuple un appel pour un certain nombre de chèvres et d'autres provisions. Chacun s'exécute volontiers, attendu que Ketchiba est fin diplomate et demande ce dont il a besoin en temps convenable. Par exemple, lors des semailles, si la pluie est trop abondante ou si la sécheresse se prolonge, il convoque ses sujets, et leur dit que c'est avec le plus grand regret qu'il s'est vu forcé de leur envoyer un mauvais temps, mais que la faute en est entièrement à eux. S'ils sont assez avares ou assez gourmands pour négliger de lui assigner un budget convenable, comment peuvent-ils s'attendre à ce qu'il s'occupe de leurs intérêts? Il lui faut des chèvres et du blé. « Point de chèvres, point de pluie, dit Ketchiba : vous savez, mes enfants, que tels sont les termes du contrat. Je puis attendre, et j'espère que vous le pouvez aussi. » Ses sujets se plaignent-ils de trop de pluie, il les menace d'orages et d'éclairs *à perpétuité*, s'ils ne lui donnent pas quelques centaines de paniers de blé. Voilà comment il conserve son empire.

Personne ne songerait à se mettre en route sans la bénédiction du vieux chef, et on regarde comme indispensable de recevoir de ses mains magiques une espèce de formule qui préservera le voyageur contre toute attaque des bêtes sauvages. En cas de maladie, on l'envoie chercher en sa qualité de docteur, non pas en médecine mais en magie; et il gratifie tout à la fois la cabane et le malade de charmes, avec ces chances aléatoires de succès contre la mort qui accompagnent toute opération, même celles de la sor-

cellerie. Ses sujets ont la plus grande confiance en son pouvoir, et même telle est sa réputation que des tribus éloignées le consultent et sollicitent son secours comme magicien. De cette manière, le vieux Ketchiba maintient son autorité sur un peuple sauvage mais crédule. A force d'en imposer au public, je crois qu'il s'en impose à lui-même et que, malgré des *fiascos* très-fréquents, il se croit vraiment un sorcier émérite.

Ketchiba a un grand nombre de femmes et d'enfants, d'où il suit qu'il est affermi dans le pays non-seulement comme sorcier, mais comme *père de famille*, car chaque village est gouverné par un de ses fils. Son administration est donc essentiellement domestique. Les fils, comme de raison, croient aux talents magiques de leur père. Quoique les habitants n'aient pas la moindre idée d'un Être suprême, ils se prosternent tous devant la sorcellerie. Quelle singulière distinction entre la foi et la crédulité ! Ces sauvages qui ne croient pas en Dieu (1), qui n'ont pas même une trace de ce qu'on appelle superstition, admettent fermement que les affaires de la vie et le contrôle des forces de la nature restent entre les mains de leur vieux chef; ils ne le servent ni par affection ni par religion, mais par un instinct matériel qui guide toujours les sauvages; ils désirent sa faveur en vue de ce qu'ils espèrent pouvoir obtenir de lui. Ce qui rend la conversion des nègres au christianisme si

(1) « Il faut avouer que les Africains n'ont gardé aucune idée « de la suprématie providentielle ni des conditions d'une autre « existence ; ils ne croient qu'aux talismans et ne s'occupent « que de la vie présente. Le magicien exerce donc sur eux une « influence incontestée. » (Speke, p. 310 de notre abrégé des *Sources du Nil.*) Palgrave dit aussi que la croyance à la magie s'est répandue en Arabie par l'entremise des esclaves noirs. — J. B.

difficile, c'est précisément ce sentiment invincible dont ils sont toujours possédés; le sauvage ne croit à rien qu'à ce qui peut lui procurer quelque avantage immédiat.

Ayant résolu de pousser une reconnaissance vers l'Esoua, je convins avec Ketchiba de laisser chez lui Mme Baker avec le bagage, sous une garde de huit de mes hommes, et je partis le 7 mai, avec trois compagnons, dans la direction du sud.

Je traversai, parallèlement à la chaîne de montagnes des Médis et à environ huit kilomètres de leur base, un charmant pays couvert de belles fleurs, surtout d'orchidées, semé de clairières comme un parc, mais généralement revêtu d'herbes qui pouvaient avoir un mètre quatre-vingts de hauteur. Après une traite d'à peu près vingt-deux kilomètres et demi, un guide revint m'apprendre qu'il y avait des éléphants sur la route un peu en avant de nous. J'eus le tort de ne pas pouvoir résister à la tentation, et mon cheval Filfil, que le bruit du fusil rendait fou, me désarçonna et s'enfuit. Je me mis sur mon petit Souris que conduisait un de mes hommes, et regagnai le sentier. Cependant Filfil était perdu. Règle générale : ne chassez jamais quand vous êtes en marche. Mon imprudence me coûtait cher.

J'atteignis la rivière Étabbi à une trentaine de kilomètres de la résidence de Ketchiba. C'est un beau cours d'eau qui ne se dessèche pas, et qui, des montagnes des Médis, coule à l'ouest vers l'Esoua. Je trouvai un bon gué avec un fond solide de sable et de roc; les chevaux traversèrent, partie en nageant, partie en marchant. Il y avait des traces fraîches d'immenses troupeaux d'éléphants; le pays en abonde, et j'entendais de loin le bruit de leurs pas.

Le lendemain matin, je poursuivis ma marche au

point du jour, et, après une traite d'une vingtaine de kilomètres, dans un pays de la même nature que celui que nous avions traversé la veille, nous atteignîmes le district de Féredjoke, et la base d'une colline au sommet de laquelle était un grand village. Le chef et les principaux du pays vinrent à ma rencontre, m'amenant une chèvre dont ils me firent présent, et qu'ils tuèrent de suite comme une offrande, presque sous les pieds de mon cheval. Le chef portait un poulet la tête en bas; s'approchant de mon cheval, il lui frotta les pieds de devant avec ce poulet, puis marcha en cercle autour de lui en traînant la volaille à terre; mes pieds furent ensuite soumis à la même opération; enfin le chef me pria de me baisser afin qu'il pût agiter le malheureux poulet au-dessus de ma tête. Même cérémonie pour mon cheval, qui montra combien il appréciait toutes ces honnêtetés en ruant d'une manière terrible, à la grande surprise des naturels. Le poulet ne semblait pas fort à son aise pendant cette opération, mais une lame de couteau le délivra bientôt de tous ses malheurs, car, la cérémonie de présentation étant terminée, la volaille fut tuée et offerte à mon principal compagnon (1). On me conduisit ensuite au village, défendu par une grande palissade de bambou. Affreusement sale, il était bien différent des habitations proprettes des Béris et des Létoukiens. La colline, sur laquelle le village est construit, s'élève à près de vingt-quatre mètres au-dessus du niveau moyen du pays d'alentour, et on a de là une belle vue.

A l'est s'étend la chaîne des monts Médis, dont la

(1) Deux pages plus bas, on verra Ketchiba pratiquer des rites analogues; évidemment ces cérémonies sont magiques et propitiatoires. Dans le Guéni, où elles ont lieu également, Speke les a prises pour des actes de courtoisie. (V. les *Sources du Nil*, p. 282 et suiv. de notre édition.) — J. B.

base est boisée; au sud sont de beaux pâturages couverts d'herbes savoureuses d'environ trente centimètres de hauteur, et d'une qualité tout à fait différente des herbages épais que nous avions traversés. Le pays présente une surface onduleuse, dont chaque éminence est surmontée d'un village. Quoique le nom du district soit Féredjoke, il est compris dans le pays étendu de Saouli, habité par les tribus des Choggos et des Médis; chaque ville se trouve sous l'autorité d'un chef de peu d'importance.

Celui de Féredjoke regardait comme impossible de traverser l'Esoua pendant la saison des pluies : c'est alors un torrent impétueux se précipitant avec tant de violence sur son lit de rochers que personne n'oserait s'y aventurer à la nage. Je n'avais donc rien à faire dans cette saison, et, malgré mon impatience, force était de m'y résigner.

Il était inutile de rester à Féredjoke; aussi retournai-je dans l'Obbo avec mes hommes et mes ânes, faisant, en un jour, une traite de quarante-huit kilomètres. J'étais fort inquiet pour Mme Baker.

Lorsque je m'approchai à travers la forêt, mon coup de sifflet bien connu amena immédiatement Saat, qui, sans s'arrêter pour me souhaiter le bonjour, retourna sur-le-champ annoncer mon arrivée.

Je trouvai ma femme en très-bonne santé, et tout à fait installée chez elle. Plusieurs moutons gras étaient attachés par les jambes à des piquets devant la cabane; des poules se disputaient du grain autour de la porte, et Mme Baker m'attendait sur le seuil avec une grande calebasse contenant environ quatre litres et demi de bière du pays. Quoique mon *chez moi* ne fût qu'une hutte d'argile, la bienvenue me la rendait plus précieuse qu'un palais, et, après un voyage de cinquante kilomètres sous le soleil brûlant, j'avalai

avec délices cette bière ou cette bouillie fermentée, comme on voudra l'appeler. Moutons et poulets avaient l'air aussi fort réjoui, mais, hélas! mon arrivée, qui causait la joie de tant de créatures, frappa un mouton de mort. Au bout de quelques instants, le plus gras fut tué en l'honneur du retour du maître, et mes compagnons s'employèrent activement aux préparatifs d'un festin général.

Beaucoup de personnes accoururent autour de moi; d'abord le vieux Ketchiba, dont la physionomie satisfaite témoignait qu'il avait rempli sa promesse en veillant sur Mme Baker pendant mon absence. Ma femme lui rendit le témoignage le plus flatteur; il avait eu le plus grand soin d'elle, et l'avait pourvue de toutes ces petites délicatesses qui m'avaient tellement frappé lors de mon retour. Il sentait si vivement le poids de sa responsabilité que, jour et nuit, quelques-uns de ses fils montaient la garde à la porte de la hutte.

Je remarquai qu'il marchait avec peine; il avait, me dit-il, fait pendant mon absence une chute dont ma femme m'expliqua la cause. Ce brave chef était venu lui dire qu'il voulait lui procurer des poulets d'un village voisin; « mais, continua-t-il, mes sujets ne sont pas très-bons et peut-être diront-ils que les poulets leur manquent. Prêtez-moi un cheval, et je produirai sur eux de cette manière un tel effet qu'ils n'oseront pas me refuser. » Or, il faut savoir que Ketchiba ne pouvait pas très-bien marcher, et que sa façon ordinaire de voyager était d'aller sur le dos d'un *sujet* vigoureux. Il marchait en général accompagné de deux hommes *de rechange*, qui servaient alternativement de guides et de montures, tandis qu'une de ses femmes portait une jarre de bière, dont il buvait si copieusement que, s'il faut en croire la chronique, il lui était souvent nécessaire d'être trans-

porté par deux hommes au lieu d'un. Bref, Ketchiba était, ce jour-là, prêt à partir accompagné de son Hébé avec une jarre de bière. Sachant qu'il traversait sans difficulté le pays à dos d'homme, il crut qu'il n'aurait pas plus d'embarras à cheval. En vain ma femme fit des objections et lui dit que malheur s'ensuivrait. Sa résolution était prise, mais, dès qu'il se fut hissé sur Tétel, celui-ci le jeta sans respect à terre les jambes en l'air. Alors Ketchiba trouva que le cheval était trop élevé et le fit remplacer par un de nos ânes, qu'il appelait de petits chevaux; c'est en cet équipage qu'il fit triomphalement parmi ses sujets sa tournée de perception.

Six jours après que Filfil eut été perdu, les naturels me firent la plus agréable surprise en me le ramenant. Enfin, le 4 mai, nous repartîmes pour le Létouka en compagnie d'Ibrahim et de ses gens qui avaient l'air tout à fait dégoûté du climat de l'Obbo.

Avant le départ, Ketchiba devait faire une cérémonie. Son frère allait être notre guide, et le roi avait à l'investir du pouvoir de contrôler les éléments en qualité d'aide-magicien, de peur que les orages ne nous arrêtassent et que nous ne fussions hors d'état de traverser les torrents.

En conséquence, Ketchiba détache, avec beaucoup de solennité, une branche d'arbre et crache sur les feuilles en divers endroits. Cette branche, ainsi consacrée de cette eau royale, est placée sur la terre et le chef traîne un poulet tout autour. Un des chevaux subit ensuite la même opération, comme à Féredjoke. La cérémonie terminée, Ketchiba remit la branche magique à son frère, notre guide, qui la reçut très-gravement, puis il lui passa au cou une corne d'antilope, dans laquelle il siffla. Tous les naturels portent des sifflets du même genre, au moyen desquels ils se

croient capables d'évoquer ou de repousser la pluie, à leur choix. Pour clore la conjuration, ils se mirent tous à siffler de concert, et c'est au milieu d'un tel accompagnement que nous partîmes, promettant à Ketchiba de revenir bientôt. Comme j'avais à Tarrangolé une abondance de munitions, je lui laissai quatre-vingt-dix kilos environ pesant de plomb et de balles; de cette façon, les ânes n'ayant que peu de bagage, nous voyageâmes rapidement.

Le retour fut animé par une chasse amusante, sinon fructueuse, que je donnai à un troupeau d'une quinzaine de girafes.

Quand nous rentrâmes à Tarrangolé, tout était en bon ordre au dépôt, et les légumes d'Europe que j'avais semés s'élevaient déjà au-dessus du sol. Commoro, suivi d'un grand nombre de ses sujets, vint à notre rencontre. Depuis notre départ il avait plu fort peu dans le Létouka, quoique les averses journalières eussent été très-fortes dans l'Obbo ; le sol sablonneux qui environne la ville était tel qu'au moment de notre départ, et il fallait mener paître les animaux au loin.

Parmi les Obbois qui nous avaient accompagnés à Tarrangolé, se touvait un homme du nom de Vouéni, qui avait autrefois voyagé fort loin vers le sud : ayant offert à Ibrahim de le conduire dans un district riche en ivoire et où aucun voyageur ne s'était encore aventuré, il avait été retenu par lui en qualité de guide et d'interprète. J'adressai des questions à Vouéni, et j'appris que les coquilles de cauris arrivaient d'un endroit nommé Mégoungo. J'avais déjà entendu des naturels prononcer ce nom, mais je ne savais pas où l'endroit était situé. Il était de la dernière importance que je découvrisse la route exacte par laquelle ces petits coquillages arrivaient du sud, car ce renseignement pouvait me servir de guide pour ma propre expédition.

Je fis donc subir une espèce d'interrogatoire à Vouéni et je transcris ici, mot pour mot, les notes consignées sur mon journal à Tarrangolé, le 26 mai 1863, jour où j'obtins le premier renseignement circonstancié sur la position du lac Albert.

« J'ai eu une longue conférence avec Vouéni, le guide et l'interprète, au sujet du pays de Mégoungo. Loggo, l'interprète béri, a toujours décrit Mégoungo comme placé sur une grande rivière, que je croyais être l'Ésoua ; mais de nouvelles questions m'ont prouvé qu'il avait fait usage du mot *bâr*, qui signifie en arabe rivière ou mer, au lieu de *beurké*, qui veut dire lac. La découverte de cette importante erreur jette un nouveau jour sur la géographie du pays. Selon la description de Vouéni, Mégoungo est situé sur un lac si étendu qu'on n'en connaît pas les limites. De grands bateaux arrivent à cette place, de pays inconnus ou lointains, apportant des cauris et des perles en échange de l'ivoire. On a vu des blancs à bord de ces vaisseaux. Toutes les coquilles de cauris en usage dans le Létouka et dans les districts voisins sont fournies par ces vaisseaux ; mais, depuis deux ans, il n'en est arrivé aucun (1).

« Les distances données placent Mégoungo vers le deuxième degré de latitude septentrionale. Ce lac ne peut être que le N'yanza, qui s'étend plus loin au nord que Speke ne l'avait cru ; si la position de Mégoungo est correcte, les blancs dont il est question doivent être des Arabes qui transportent les cauris de Zanzibar. Je m'imagine que ce pays appartient au frère de Kamrési, car « le roi du pays, me dit Vouéni, a un frère,

(1) C'était probablement l'effet de la guerre qui avait éclaté entre les traitants de Cazé et Manoua-Séra ; on en peut voir les causes et les incidents principaux dans les *Sources du Nil*, chap. II et III de notre édition. — J. B.

chef d'une tribu puissante sur le bord occidental du Nil ; mais ces deux frères sont toujours en guerre l'un contre l'autre. »

« J'ai questionné un autre naturel qui s'était aussi rendu à Mégoungo pour acheter des *simbis* (coquilles de cauris). Il me dit qu'autrefois un homme blanc venait là tous les ans amenant avec lui un âne dans un bateau; une fois débarqué, il parcourait le pays sur son baudet, et commerçait avec les naturels au moyen de cauris et de bracelets de cuivre. Cet homme n'avait pas d'armes à feu, mais seulement un sabre. Le roi de Mégoungo se nommait alors Tcheurrêbambi (1). »

Le 30 mai, environ une heure avant l'aube, je suis éveillé par un feu roulant de mousqueterie, qui se prolonge ensuite en volées irrégulières, puis en coups de feu détachés, mais bien soutenus. Je m'élance hors de ma hutte ; je vois le camp de Courchid presque vide et mes hommes grimpés sur le toit de leurs huttes pour tâcher de découvrir ce qui se passe vers l'ouest. On ne peut rien voir, bien que le feu se soutienne à environ seize cents mètres de nous, et apparemment de l'autre côté d'un bouquet d'arbres. J'apprends que les gens de Courchid sont partis ce matin, entre trois et quatre heures, à la requête de Commoro, pour attaquer une ville voisine dont les habitants ont fait preuve de rébellion. Le feu dure deux heures, puis cesse tout à coup. Bientôt après, à l'aide d'une lunette d'approche, j'aperçois le drapeau rouge des Turcs sortant de la forêt, et j'entends le roulement du tambour mêlé au bêlement des moutons et au mugissement des bœufs. Ils s'approchent ; je remarque alors un corps considérable, puis un grand troupeau mené par des Létoukiens, tandis qu'un gros de Turcs por-

(1) Voir notre chapitre VI.

tent dans leurs bras quelque chose de lourd. Ils arrivent avec environ deux mille têtes de bétail, mais le combat leur a coûté un de leurs hommes, et c'est lui qu'ils rapportent afin de l'ensevelir. Cet homme était le meilleur de la troupe, doué de très-bonnes manières et, quoique voleur, d'un commerce fort agréable. Poussés par Commoro, les Turcs avaient attaqué la ville de Kayéla; mais les habitants s'étaient si bien défendus que leurs ennemis avaient dû renoncer à s'en emparer. Kayéla, selon l'usage du pays, est entourée de palissades de bois de fer contre lesquelles les balles s'applatissaient. Non-seulement les Létoukiens s'étaient bravement défendus, mais leurs femmes avaient couvert les portes de la ville en lançant des pierres. Elles avaient brisé leurs meules pour en assommer les Turcs. Ces amazones vigoureuses avaient blessé plusieurs des assaillants et lancé leurs projectiles avec tant de force, que les canons des fusils en étaient bosselés. Les misérables Turcs avaient tué plusieurs de ces braves femmes, et une d'elles était sur le point d'être entraînée captive, lorsqu'un des naturels, s'élançant à son secours, perça d'un coup de lance la poitrine du ravisseur et le tua sur la place. Malheureusement pour les Létoukiens, quelques-uns de leurs troupeaux étaient partis pour les pâturages avant le commencement de l'attaque : les Turcs s'en étaient emparés, mais pas un d'eux n'avait pénétré dans Kayéla.

Les habitants de Tarrangolé sont maintenant occupés à construire des kraals pour les troupeaux qu'on a volés à leur tribu même ou à leurs voisins immédiats; le prix de ce travail est de deux ou trois bœufs à partager entre plus de cent hommes. De tels sauvages ne méritent aucune sympathie : ils sont plus endurcis que des vautours, et chez eux l'harmonie ne règne pas entre les membres de la même tribu. Les chefs n'ont

aucun contrôle réel, car chaque petit groupe de quatre ou cinq villes complote le pillage du district voisin. Qu'y a-t-il d'étonnant que les marchands d'esclaves du Nil tournent à leur profit cet esprit de discorde, et qu'ils s'allient à un chef pour piller les autres, quitte ensuite à tomber sur leur confédéré? L'attaque de Kayéla, me disent les naturels, a coûté la vie à soixante-cinq individus, tant hommes que femmes. Ils regardent comme abominable que les Turcs aient tué ces dernières. Chez toutes les tribus, de Gondocoro à l'Obbo, les femmes sont respectées, même en temps de guerre. Pour cette raison, elles servent d'espions, et d'espions très-dangereux. Malgré cela, il est de règle qu'on ne les mette pas à mort. La rareté des femmes est, je pense, l'origine d'une coutume si humaine. Là où la polygamie existe, il en coûte trop de tuer une femme; comme le prix d'une jeune personne varie de cinq à dix vaches, sa mort représente une perte fort considérable.

Heureusement, pour mes gens qui ne volaient pas les bestiaux, j'avais toujours du gibier en abondance, et je pouvais toujours me nourrir, mes compagnons et moi, de canards et d'oies sauvages d'un goût délicieux.

Cependant je prévoyais qu'il était impossible qu'un jour ou l'autre la brutalité des prétendus trafiquants ne me compromît pas, peut-être au moment où je m'y attendrais le moins, de façon à m'obliger à repousser pour ma part quelque insurrection redoutable. Déjà on disait qu'il était peu sûr de s'aventurer à la chasse sans une escorte de dix ou douze hommes armés.

Aussi lâches que brutaux, tous ces soi-disant marchands furent bientôt saisis de crainte en apprenant, d'après le bruit général, que les habitants de Kayéla avaient le projet de se joindre à ceux de Tarrangolé

pour attaquer le camp turc. Je fortifiai donc ma position en construisant une tour en palissades qui dominait toutes les approches de mon kraal.

En somme, le Létouka étant déjà ruiné par les Turcs et la position y devenant dangereuse, Ibrahim retourna dans l'Obbo, le 4 juin, pour y mettre en sûreté près de quatre cents vaches et de mille chèvres. Douze jours plus tard, il renvoya une partie de l'escorte qu'il y avait menée. Il était resté là avec quelques-uns de ses hommes; et, comme il se méfiait du caractère belliqueux des Létoukiens, il avait donné ordre à toute la caravane de quitter Tarrangolé, se déterminant à établir sa station dans le pays plus tranquille des Obbois. Un passage de mon journal exprime l'effet que cette résolution soudaine produisit sur moi : « C'est fort ennuyeux; j'avais disposé mon camp, mon jardin, etc., pour la saison pluvieuse, et me voilà maintenant contraint de tout abandonner, car il me serait impossible de rester seul dans le pays avec ma petite troupe. Depuis la razzia faite sur leurs bestiaux, les naturels sont devenus si mal disposés que, même pour aller chercher de l'eau à la rivière, je dois prendre une escorte considérable. Il est *très-agréable* de voyager en compagnie des trafiquants, car ils transforment en guêpiers tous les pays qu'ils traversent. »

Dans les deux camps, l'ordre de partir excitait le plus grand mécontentement, parce que les hommes s'étaient installés de manière à passer confortablement la saison pluvieuse à Tarrangolé. Les deux chefs Moê et Commoro, comptant sur la protection des Turcs pour l'avenir, s'étaient alliés à eux afin de détruire Kayéla, et se trouvaient à présent dans une fausse position; car ils allaient être réduits à leurs propres ressources, et se sentaient peu capables de résister à leurs ennemis.

Nous devions nous mettre en route le 23 juin; mais ma femme était dangereusement malade d'une fièvre bilieuse, et ne pouvait se tenir debout. J'essayai en vain de persuader aux gens des trafiquants d'ajourner leur départ. Ils ne voulaient pas en entendre parler. L'irritation qu'ils avaient excitée chez les Létoukiens était telle qu'ils craignaient une attaque, et leur capitaine, Ibrahim, leur avait ordonné d'évacuer le pays sur-le-champ. Que faire? Ces bandits avaient soulevé l'hostilité du pays et j'en souffrirais si je restais seul en arrière. Sans eux, je ne pourrais même point me procurer de portefaix, car les naturels ne consentiraient pas à accompagner ma petite troupe, d'autant plus que je n'avais à leur offrir en payement que de la verroterie ou du cuivre. Nous partîmes donc, en emportant Mme Baker dans une espèce de palanquin.

Le 28 à 5 heures du soir, nous trouvant à moins de vingt kilomètres du village de Ketchiba, nous bivouaquons sur un immense plateau de granit, formant un plan incliné d'environ quarante ares sur la pente d'une colline. Les naturels qui nous accompagnent reçoivent l'ordre d'enlever l'herbe de dedans les interstices des rochers, mais à peine ont-ils commencé qu'un bruit suspect parmi les pierres atteste la présence de quelque chose d'extraordinaire. En ce moment, les soldats attroupés lancent des dards et des cailloux; je m'approche et vois le monstre le plus affreux que j'aie jamais aperçu. Je lui détache immédiatement la tête d'un seul coup de mon couteau de chasse en ébréchant contre le granit mon arme favorite. C'était une vipère de la plus grande taille. Tirant de ma carnassière mon ruban à mesurer, que j'avais toujours à ma portée, je reconnus que cet animal avait un mètre cinquante-trois centimètres de longueur et un peu plus de trent-huit centimètres de tour. La

queue est très-obtuse comme d'habitude chez les serpents venimeux, et la tête tout à fait plate, de plus de six centimètres de largeur. Malheureusement pendant ma courte absence, les nègres l'avaient écrasée sous un bloc de granit. Elle était donc sans valeur comme échantillon, et trois des dents avaient été brisées ; mais je comptai huit de celles-ci, et je m'emparai de cinq crochets venimeux, les deux plus saillants ayant deux centimètres de longueur. Un caprice diabolique de la nature a fait de ces crochets mortifères des tubes pointus, par lesquels le poison est injecté jusqu'au fond de la blessure. La pointe extrême du crochet est solide et si fine que, même sous un fort microscope, elle paraît tout à fait lisse, tandis que celle de la meilleure aiguille offre des aspérités. Un peu au-dessous de l'extrémité solide du crochet, l'ouverture du canal paraît coupée en biseau comme une plume lorsqu'on lui donne le premier coup de canif ; c'est par cette ouverture que le poison est injecté.

En arrivant à mon ancienne cabane, je trouvai un grand changement : l'herbe avait atteint au moins trois mètres de haut, et mon petit camp était caché au milieu de cette abondante végétation. Le vieux Ketchiba vint nous voir, mais ne nous apporta rien, disant que les Turcs avaient dévoré le pays. La misère de notre position est décrite dans l'extrait suivant de mon journal :

« L'Obbo est maintenant une terre de famine. Les naturels refusent la verroterie, et ne veulent rien nous fournir, si nous ne leur donnons pas de bétail. Telle est la malédiction que les Turcs ont amenée sur le pays en volant les bestiaux, puis en les distribuant à profusion. Nous n'avons, strictement parlant, à manger que du *toulléboun*, petite céréale amère, dont les naturels font usage au lieu de blé ; il n'y a pas de gibier, et s'il

y en avait, il serait impossible d'aller à la chasse, car l'herbe est impénétrable. »

De plus, ma femme et moi nous étions très-malades d'une fièvre bilieuse, et nous ne pouvions nous entr'aider. Le vieux chef Ketchiba, apprenant nos souffrances, vint nous *charmer* au moyen de ses cérémonies magiques. Nous jugeant en péril, il détacha immédiatement une branche d'arbre, puis, se remplissant la bouche d'eau, il en arrosa les feuilles ainsi que le sol de la cabane. Il agita ensuite la branche au-dessus de la tête de ma femme et de la mienne; enfin il termina la cérémonie en fixant cette branche dans le chaume au-dessus de notre porte. Il me dit alors que nous nous porterions mieux, et repartit très-satisfait. La cabane était infestée de rats et de fourmis blanches; pendant la nuit, les premiers nous couraient sur le corps et, faisant des trous dans le sol, remplissaient notre unique chambre de petits monticules comme des taupinières. J'avais beau boucher les trous, d'autres les remplaçaient sans trêve ni relâche. Ayant une provision d'arsenic, je résolus de donner aux rats un dîner, mais les résultats en furent aussi désagréables pour nous que pour eux; car, s'ils mouraient dans leurs trous, ils s'en vengeaient par une puanteur horrible, ce qui n'empêchait pas de nouvelles troupes de prendre la place des défunts. Quelquefois aussi on pouvait voir se glissant à travers le chaume, un serpent qui venait chercher un abri contre la pluie.

Le pays était ravagé par la petite vérole, et les nègres périssaient comme des mouches. Il était des plus malsains, car la pluie tombait sans cesse, les hautes herbes empêchaient l'air de circuler librement, et l'extrême humidité amenait la fièvre.

L'herbe mouillée ne valait rien pour mes bêtes de somme. D'innombrables mouches survinrent, y com-

pris la *tsetsé* (1), et en peu de semaines les ânes ne conservèrent pas un crin sur les oreilles ni sur les jambes. En vain je bâtis des hangars et j'allumai des feux; rien ne pouvait les protéger contre les insectes.

Le 16 juillet, *Souris*, mon dernier cheval, mourut; il avait une très-longue queue, en échange de laquelle je me procurai une vache. Rien n'est aussi estimé ici qu'une queue de cheval, parce que les crins servent à enfiler des perles et à faire des espèces de houppes que l'on se suspend aux coudes comme ornement. Dans l'Obbo, il est aussi de fort bon ton de se passer au cou, au risque de s'étrangler, six ou huit anneaux de fer poli qui ressemblent aux colliers qu'on met au cou des chiens.

Le 18 juillet, les Obbois eurent une grande délibération qui se termina par une danse guerrière. Ils s'étaient tous peints d'ocre rouge et de terre de pipe formant des dessins de modèles variés, et ils avaient orné leur tête d'une parure élégante faite de cauris et de panaches de plumes d'autruches qui retombaient sur la nuque. Après la danse, le vieux chef leur fit un discours très-long et très-énergique; d'autres orateurs, tous fort éloquents, prirent ensuite la parole, et on décida enfin que « les *nogaras* battraient, et que les gens de la tribu se réuniraient aux Turcs pour faire une razzia dans le pays des Médis. »

(1) Les premiers détails sur la tsetsé et sur ses ravages sont dus à David Livingstone (p. 92 et s. de l'édition française complète des *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*) qui en limitait l'habitat au sud du Zambèze. Burton a trouvé ce venimeux insecte à plus de sept degrés au N. de ce fleuve (*Voyage aux grands lacs*, éd. fr., p. 167). Baker le rencontre, comme on le voit, dans l'Obbo; bien plus, il a cru qu'il existe dans l'Abyssinie aussitôt que les pluies ont rempli le lit des rivières (*Tour du Monde*, 1866, II, couverture du No 343). — J. B.

Ibrahim partit avec cent vingt hommes armés et une multitude d'Obbois pour cette expédition.

Des moustiques pendant la journée, des rats et des punaises innombrables pendant la nuit ; de fortes rosées, des pluies continuelles et des herbages impénétrables continuaient de faire, pour nous, de l'Obbo une prison des plus intolérables.

Par un grand nombre de détails de mœurs, les naturels de ce canton ressemblent aux Béris. J'ai eu la plus grande peine à faire renoncer l'homme qui trait mon bétail à la dégoûtante habitude de laver les jattes à lait avec de l'urine de vache, et même de mêler un peu de ce liquide avec le lait. Il affirme que, s'il ne se lave pas les mains dans de l'urine, avant de traire les vaches, celles-ci perdront leur lait. J'ignore d'où vient cette coutume repoussante ; mais j'ai vu les Obbois se rincer la bouche avec leur propre urine. Cela tient peut-être à ce qu'il n'y a pas de sel dans le pays. Au contraire, les Létoukiens sont fort propres, et on peut sans crainte acheter du lait dans leurs jattes.

13 *août*. — J'ai fait subir un long examen à une femme esclave nommée Betchita, appartenant à un des hommes de Courchid. Il y a deux ans, le roi Camrési l'avait envoyée en qualité d'espionne parmi les trafiquants ; elle était chargée de les attirer dans le pays si leurs dispositions semblaient favorables, mais de revenir simplement faire son rapport s'il en était autrement.

Dès son arrivée à Féloro, elle fut prise par les gens de Debono, puis vendue à son maître actuel. Elle parle la langue arabe, qu'elle a apprise des gens de la caravane. Suivant elle, Mégoungo, ce lieu dont j'ai tant entendu parler, n'est qu'à quatre jours de marche forcée (pour un nègre), en droite ligne de Féloro ; les Turcs mettraient huit jours à faire le voyage. La ville

est à égale distance de Féloro et de la capitale de Camrési dans le Gnoro. Elle a entendu, sur le Louta N'Zigé, des récits concordant avec ceux de Speke, mais elle ne le connaît que sous le nom de Kara-Woutan-N'Zigé. Elle m'a confirmé les rapports relatifs à de grands bâtiments arrivant à Mégoungo avec des équipages arabes, et elle décrit le lac comme une nappe blanche s'étendant à perte de vue. C'est, me dit-elle, une eau particulière, car, si on dépose une jarre sur le rivage, cette eau s'avancera, emportera la jarre et la brisera. Cette description indique, à ce que j'imagine, le mouvement des vagues. Elle ajoute que le *Gondocoro*, ou Nil Blanc, après être entré dans le lac, ne tarde pas à en ressortir, et elle me parle d'une masse d'eau qui semble tomber du ciel avec un grand bruit.

J'espère arriver à ce lac; sans cela, j'aurai perdu mon temps, ma peine et mon argent, car j'ai renoncé au plaisir de la chasse pour mener à bien mon expédition. Si j'avais préféré chasser, j'aurais pu m'en donner à cœur joie pendant la saison sèche sur les bords de l'Étabbi, et sur la Kénaïti, dans le voisinage de Vouekkéla; mais j'ai dû négliger tout pour atteindre le but de mon voyage: il faut que je m'avance vers la capitale de Camrési, et de là vers le lac. Ce qui m'inquiète, c'est la conduite des gens de Courchid: s'ils font des razzias vers le sud, ils feront avorter mes plans, car mes compagnons craindront de s'aventurer à travers un pays soulevé. Je suis obligé de rester en bons rapports avec le chef de ces bandits, puisque je dépends de lui pour mon interprète et mes portefaix.

Je crois que, même dans l'Obbo, on pourrait se procurer de l'ivoire au moyen de calicots imprimés, de chemises de laine rouge, de couvertures, etc. En effet, ce pays étant élevé de onze cents mètres au-dessus de l'Océan, les nuits y sont froides, et même les journées,

pendant la saison pluvieuse; des vêtements y sont donc nécessaires. C'est ce que nous démontrent les peaux d'animaux dont les naturels se couvrent. Depuis le pays des Chiloucs (lat. 10 degrés N.) jusqu'à la latitude où je me trouve (4 degrés 02), les Obbois sont les seuls riverains du Nil Blanc qui possèdent un rudiment de vêtement. D'après Speke, les sujets de Camrési sont bien habillés; plus au sud, vers Zanzibar, tous les nègres le sont plus ou moins; ainsi, l'Obbo est la limite où le climat a forcé les nègres à se vêtir; mais, dans les basses terres où la chaleur est plus grande, ils vont nus. Partout où des articles d'habillement sont indispensables, les manufactures anglaises trouveraient facilement un débouché d'échange contre l'ivoire, et on pourrait organiser un commerce légal.

30 *août.* — Mme Baker et moi nous avons fait ce matin une visite au vieux Ketchiba, sur sa demande expresse. La cour de sa cabane, propre et bien battue, d'environ trente mètres de diamètre, était entourée de palissades, le long desquelles croissaient des gourdes et l'igname grimpante que l'on appelle collololo. Dans l'enclos se trouvent plusieurs huttes appartenant à ses femmes. Il nous reçut très-poliment et nous pria d'entrer dans sa demeure principale qui était simplement arrangée. C'est comme toujours une hutte circulaire; mais le diamètre en est de sept mètres et demi. Nous traînant à quatre pattes à travers l'entrée, nous nous trouvons en présence d'une de ses femmes qui prépare de la *merissa*. L'ameublement a un caractère pratique et révèle le goût du vieux chef, car la chambre sent la brasserie. On y voit plusieurs immenses jarres d'une capacité d'environ cent trente-six litres : les unes sont destinées à la bière; dans les autres se trouvent les petits cadeaux qu'il a reçus soit des Turcs soit de nous, y compris une chemise de fla-

nelle rouge à laquelle il attache le plus grand prix. Ces objets recherchés sont empaquetés dans une jarre dont l'embouchure est fermée par un autre vase afin d'empêcher les rats et les fourmis blanches d'y pénétrer. Deux ou trois peaux de bœufs bien préparées sont étendues par terre. Ketchiba prie M[me] Baker de s'asseoir à sa droite, tandis que je me place à gauche ; il demande ensuite de la *merissa*, que sa femme lui apporte de suite dans une immense calebasse ; M[me] Baker et moi nous en buvons un peu, puis il finit le reste. Cet aimable vieux sorcier, ayant résolu de nous divertir, envoie chercher son *rébébé;* c'est une espèce de harpe formée d'une base creuse ajustée à un manche de bois qui s'élève perpendiculairement et auquel sont attachées huit cordes (1). Il passe quelques instants à accorder l'instrument, puis me demande s'il doit chanter. Préparés à entendre quelque chose de comique, nous le prions de commencer. Il chante un air très-plaintif, très-sauvage, mais fort agréable, en s'accompagnant à merveille sur sa harpe, et nous donnant le meilleur spécimen de musique que j'aie entendu en Afrique. Bref, la musique et la danse sont ce que le vieux Ketchiba aime le plus, surtout quand de copieuses boissons s'y joignent. Ayant fini de chanter, il se lève et disparaît, mais revient bientôt, amenant au bout d'une corde un mouton qu'il nous prie d'accepter. Je le remercie, mais lui dis que nous n'étions pas venus le voir afin d'emporter

(1) La 24[e] gravure de l'*Egypte ancienne* publiée par Champollion-Figeac dans l'*Univers pittoresque* en 1839 représente une harpe assez semblable, sauf la richesse des ornements et le nombre des cordes, à celle qui est décrite ici. Dans les *Sources du N* la gravure qui reproduit l'audience accordée à Speke et à Grant par la reine mère de Mtésa, montre une harpe exactement pareille à celle de Ketchiba. — J. B.

hommes, aussi bien que ceux d'Ibrahim, affirmaient sans hésitation qu'ils reconnaissaient là la main de Dieu. Depuis notre départ du Létouka, au contraire, pas un des compagnons d'Ibrahim n'avait péri. J'avais guéri un de ses soldats blessé sérieusement d'un coup dans l'abdomen ; et les gens de la caravane, qui jadis m'eussent exterminé avec plaisir, disaient maintenant : « Que ferons-nous, lorsque le *Sowar* (voyageur) quittera le pays? » Mme Baker avait été très-bienveillante pour les femmes et pour les enfants des Turcs, aussi bien que des nègres. Bref, nous avions acquis une si grande influence que, dans toutes les disputes, on s'en rapportait à notre arbitrage. Mes hommes, à moi, quoique fort paresseux, étaient tellement disciplinés à présent qu'ils n'eussent pas osé désobéir à un de mes ordres ; ils pensaient à leurs actes de rébellion passée, à leur insolente audace, avec un sentiment de surprise, et disaient qu'ils craignaient de retourner à Khartoum parce qu'ils étaient sûrs que je ne leur pardonnerais pas leur inconduite.

Un jour, j'entendis un grand bruit de voix et de cris dans la direction de la hutte de Ketchiba, et j'envoyai demander ce dont il s'agissait. Le vieux chef vint lui-même, fort animé, fort en colère. Ses sujets, me dit-il, se conduisaient mal envers lui ; ils voulaient faire leurs semailles de *toulléboun*, et lui cherchaient noise parce qu'il ne leur avait pas envoyé quelques ondées. Depuis quinze jours, l'eau n'était pas tombée.

« Eh bien, répondis-je ; vous qui faites la pluie et le beau temps, pourquoi ne donnez-vous pas de pluie à ces malheureux? — Leur donner de la pluie! répliqua-t-il, quand ils me refusent des chèvres! Vous ne connaissez pas ces gueux-là! Si j'étais assez sot pour leur fournir une ondée d'avance, ils me laisseraient mourir de faim. Non, non! qu'ils atten-

dent ! S'ils ne m'apportent pas des provisions de blé, de chèvres, de volailles, d'ignames, de *merissa* et de tout ce dont j'ai besoin, il ne tombera jamais une seule goutte de pluie dans l'Obbo ! Mes sujets sont d'impertinentes brutes !... Vous ne le croiriez jamais : ils ont positivement menacé de me tuer si je ne leur donne pas d'eau ! Ils n'en auront pas une goutte ! Je détruirai les récoltes et j'appellerai la peste sur leurs troupeaux ! J'apprendrai à ces misérables ce qu'il en coûte pour m'insulter ! »

Malgré toutes ces rodomontades, je crois que Ketchiba était dans un grand embarras et qu'il aurait donné tout au monde pour une averse, mais il ne savait comment se tirer de cette difficulté. La coutume n'est pas rare, dans toutes ces tribus, de sacrifier leur faiseur de pluie, s'il ne réussit pas. Bientôt en effet Ketchiba change de ton. « Avez-vous de la pluie dans votre pays? me demande-t-il. — Oui, de temps en temps. — Comment vous la procurez-vous? Êtes-vous faiseur de pluie, vous ? » Je lui répondis que chez nous on ne croyait pas aux faiseurs de pluie, mais que nous savions mettre les éclairs en bouteille (l'électricité). « Je ne mets pas mes éclairs en bouteille, répondit Ketchiba fort tranquillement ; j'ai une maison pleine de tonnerres et d'éclairs. Mais, si vous pouvez mettre les éclairs en bouteille, vous devez savoir faire de la pluie. Que pensez-vous du temps aujourd'hui? » Je vis de suite où ce vieux rusé voulait en venir ; ce qu'il lui fallait, c'était un bon conseil d'un homme du métier. Je lui répondis qu'en sa qualité professionnelle de faiseur de pluie, il savait beaucoup mieux que moi quel temps il allait faire. « Sans doute, mais je voudrais avoir votre avis. — Eh bien, lui dis-je, je ne crois pas que nous ayons une pluie prolongée ; mais, dans trois ou quatre jours,

je pense qu'il surviendra des averses. » J'avais, depuis plusieurs après-midi, remarqué des nuages qui s'accumulaient à l'horizon. « C'est justement mon opinion! s'écria Ketchiba, enchanté. Dans trois ou quatre jours je compte leur envoyer une averse, une seule! Oui; je m'en vais dire à ces vauriens que, s'ils veulent m'apporter des chèvres ce soir et du blé demain matin, d'ici à quatre ou cinq jours ils peuvent compter sur une averse. » Pour donner du poids à cette déclaration, il siffla deux ou trois fois dans un sifflet magique. « Vous servez-vous de sifflets dans votre pays? » me demanda Ketchiba. En manière de réponse, je me mis les doigts dans la bouche et fis entendre un bruit si perçant que Ketchiba se boucha les oreilles; puis, avec un sourire d'admiration, il s'avança sur le seuil et regarda vers le ciel pour voir si quelque effet se produisait. « Encore un coup, » me dit-il. Je recommençai, comme le sifflet d'une locomotive. « C'est bien, nous aurons de la pluie sans nul doute. » Puis le vieux faiseur de pluie, fier d'avoir obtenu l'avis d'un confrère, alla retrouver ses sujets impatients.

Au bout de quelques jours, un orage soudain et violent, mêlé de tonnerre et de pluie, vint ajouter au renom de ce royal sorcier. Après l'averse, on sonna de la trompe et on battit les *nogaras* en l'honneur du chef. Entre nous, mon sifflet fut regardé comme infaillible.

Les naturels étaient activement occupés à la nouvelle semaille, tandis que la précédente mûrissait. Il ne semblait pas qu'ils dussent faire une abondante moisson, car les éléphants, connaissant à merveille le retour des saisons, venaient toutes les nuits visiter leurs semailles dont ils dévoraient et foulaient aux pieds la plus grande partie. J'avais été trop malade pour songer à la chasse dont une veillée passée dans les champs de

toulléboun m'offrait le seul et vrai moyen, puisque les épaisses savanes qui servent de refuge aux éléphants sont impénétrables. Me sentant un peu mieux, je menai mes gens dans un champ situé à environ seize cents mètres du village, et je creusai un trou où je me proposais de faire le guet.

Une nuit donc j'emmenai Richarn avec moi, et nous nous assîmes tous deux dans cette fosse étroite. Pas un bruit ne se faisait entendre. J'étais bien enveloppé dans un *plaid* écossais, et pourtant je frissonnais comme si j'eusse été en Laponie, car une attaque de fièvre était survenue. J'avais avec moi plusieurs carabines, entre autres celle que j'appelais mon *baby*, et qui portait un petit obus de deux cent vingt-six grammes. A environ quatre heures du matin, ayant entendu dans le lointain le bruit de trompette que produit l'éléphant, j'ordonnai à Richarn de faire le guet, et de m'avertir lorsqu'il verrait ces animaux s'approcher. Il faisait nuit noire ; mais bientôt Richarn se baissa lentement et me dit : « Les voici ! »

Mon *baby* en main, je me relève et, prêtant l'oreille avec attention, je puis distinctement entendre les éléphants abattre les épis du toulléboun qu'ils broient ensuite. Je puis distinguer à environ trente pas de moi les silhouettes du troupeau, mais pas assez clairement pour risquer un coup de feu. Je me tiens tranquille, mes coudes appuyés sur les bords de la fosse, ma petite carabine en position, attendant une occasion favorable. J'avais un point de mire en papier expressément préparé pour les chasses nocturnes, et plusieurs fois, mais en vain, j'avais essayé de l'aligner avec l'épaule d'un éléphant. Je distinguais bien le point de mire, mais je ne voyais pas la bête. Pendant que j'étais aux aguets, j'entends un ronflement tout près de moi, à ma gauche, et j'aperçois un éléphant qui s'a-

vance à grands pas vers la fosse. Je le couche en joue et j'attends qu'il soit à une douzaine de pas ; alors je donne un coup de sifflet ; il s'arrête et, en voulant rebrousser chemin, me présente le flanc. Ajustant alors la jambe de devant, je tire à l'épaule. La lumière et la fumée produites par quinze grammes de poudre m'aveuglent, et l'obscurité de la nuit semble redoublée par le contraste. J'entends une lourde chute, et au bout de quelques instants le bruissement de l'herbe m'annonce que le troupeau d'éléphants a battu en retraite vers les fourrés. Richarn affirme que l'éléphant est tombé, mais j'entends encore du bruit à quatre-vingts mètres de moi, et, comme ce bruit se continue, j'en conclus que l'animal est grièvement blessé et qu'il ne peut pas bouger. En effet, il mourut quelques heures après. C'était un magnifique éléphant.

Enfin le moment du départ pour le midi approchait; mais, n'ayant plus ni bêtes de somme ni portefaix, je laisse tous mes effets au camp de l'Obbo, sous la garde de deux de mes gens. J'ai résolu de voyager avec le moins de bagages possible, sans la tente, et de n'emporter que peu de choses outre des munitions et les ustensiles les plus indispensables à la cuisine. Quant à Ibrahim, il laisse quarante-cinq hommes dans son *zérîba*, et nous partons le 5 janvier 1864.

En trois jours de marche, à travers le plus beau paysage, nous atteignons les bords de la rivière Ésoua. Depuis Féredjoke, nous avions descendu une pente de plus en plus rapide, et je trouvai que ce point de la rivière Ésoua était à huit cent soixante-douze mètres vingt-huit d'altitude (1), trois cent trente-deux mètres cinquante-trois plus bas que Féredjoke. La rivière a

(1) L'altitude est le degré d'élévation d'un lieu au-dessus du [niv]eau de l'Océan. — J. B.

cent vingt pas de largeur, avec des berges taillées à pic d'environ quatre mètres cinquante en hauteur.

A cette époque, le lit est presque à sec, et un étroit courant de quinze à vingt centimètres de profondeur marque la place de son thalweg (1) épuisé. Le lit est obstrué par de nombreux rochers et la pente est si rapide que je conçois parfaitement qu'on ne puisse le traverser pendant la saison pluvieuse. C'est le grand canal d'irrigation de la contrée dont toutes les eaux tombent dans le Nil; néanmoins, lors des mois de sécheresse, il est réduit à rien. Le pays entre Féredjoke et l'Ésoua est charmant, mais la population y est peu nombreuse, et les seuls villages que j'aperçoive sont bâtis sur de petites collines de granit, composées de fragments entassés pêle-mêle les uns sur les autres.

Comme nous arrivions au bord du fleuve, je laissai mes gens se laver dans le courant et, prenant ma carabine, je m'en allai faire un tour. Bientôt je remarquai un troupeau d'élégantes antilopes *méhedéset*, paissant l'herbe sur un banc de sable au milieu de la rivière. J'en étais encore éloigné de cent vingt pas et me trouvais sur le rivage escarpé parmi les broussailles; ces animaux m'aperçoivent et cessent de brouter. Je vise immédiatement le plus près de la bande; je tire, et manque mon but. Tous prennent la fuite, excepté celui sur lequel j'ai tiré; il reste là pendant quelques instants, ne sachant quel parti prendre; un second coup l'atteint et le renverse. Au bruit des deux coups tirés l'un sur l'autre, mes gens arrivent, accompagnés d'un grand nombre de naturels du pays, et cette provision de viande fraîche leur cause une joie indicible. L'anti-

(1) Mot allemand qui signifie « chemin de la vallée » et qu'ont adopté les géographes français, pour exprimer l'espèce de cunette qui marque le sillon le plus profond du lit d'un fleuve. — J. B.

lope pesait bien deux cent vingt-sept kilos; copieux dîner pour toute la troupe. Le méhedézet a environ treize mains de haut, pelage brun et rude comme celui du cerf Samber des Grandes-Indes.

Nous nous établîmes pour la nuit dans le lit sec et rocheux de la rivière, au bord du clair filet d'eau qui courait sans profondeur sur une surface raboteuse. Quelques beaux tamarins nous donnaient une ombre des plus agréables; bref, le bivouac était charmant. L'herbe de l'Obbo était trop humide pour brûler, mais ici elle était réduite aux proportions d'une paille très-mince. Quand j'eus mis le feu aux prairies, le vent qui soufflait fort alluma un incendie terrible : la flamme s'élançait avec bruit jusqu'à une hauteur de dix mètres et avec une furie telle qu'en moins d'une heure le pays entier était comme une longue nappe de feu. Nulle trace de végétation ne demeura derrière. On eût dit que le sol était recouvert d'un manteau de velours noir. De retour de ma besogne, je trouvai mon camp en bon ordre, les lits préparés et le dîner excellent, composé d'un potage à l'antilope et de côtelettes.

A mon réveil le lendemain, les Turcs avaient tous disparu pendant la nuit et je me trouvais seul avec mes gens. Il paraît qu'ils étaient partis pour attaquer un village voisin, sous la conduite de naturels qui les avaient accompagnés de Féredjoke.

Ils revinrent le jour suivant, amenant avec eux environ trois cents têtes de bétail qu'ils avaient prises à une tribu des Médis. Ils ne paraissaient pas de très-bonne humeur, et j'appris qu'ils avaient perdu leur porte-drapeau, tué dans la bataille.

Le 13 janvier, dès l'aube, nous nous sommes mis en route et, ne cessant de monter, nous avons atteint Choua. Le pays traversé a l'apparence d'un

parc; entrecoupé çà et là de collines de granit, empilées en blocs énormes, selon le caractère de cette roche.

Choua est un site charmant. Une belle montagne de granit d'un seul bloc s'y élève perpendiculairement à la hauteur d'environ deux cent cinquante mètres, tout à fait à pic du côté de l'est, tandis que ses autres flancs sont couverts de beaux arbres et parsemés de villages. Ce pays forme un parc naturel, bien arrosé de nombreux cours d'eau, orné d'arbres superbes et, par places, de grands rochers de granit qui ont l'air de châteaux en ruines.

Nous voici à une vingtaine de kilomètres au sud de Féloro, poste avancé de Debono. Tout le pays de Choua est considéré comme appartenant à Mohammed Vouat-el-Mek, le vakil de Debono, et nous avons passé près des cendres de plusieurs villages que ses gens ont brûlés entre Féredjoke et le point où nous nous trouvons. Le pays entier a été saccagé.

Il n'y a pas de grand chef dans le Choua : chaque village a un souverain. Autrefois la population y occupait les basses terres; mais, depuis que les Turcs se sont établis à Féloro et qu'ils ont pillé les tribus voisines, les naturels ont abandonné leurs villages et se sont réfugiés dans les montagnes pour plus de sûreté. Ibrahim avait l'intention de violer les règlements acceptés par les commerçants du Nil Blanc, en s'établissant dans le Choua, que revendiquaient les gens de Debono, mais qui eût formé un excellent point d'appui pour ses opérations vers le sud.

Cette région était un pays « ruisselant de lait et de miel; » volaille, beurre et chèvres y abondaient à un bon marché absurde; la verroterie y avait une grande valeur, car elle y était encore fort rare. Les femmes venaient en foule voir Mme Baker, lui apportant des

cadeaux de lait et de farine, pour recevoir en échange des perles et des bracelets. Hors le langage et l'extérieur, les naturels ressemblent exactement à ceux de l'Obbo et de Féredjoke. Leurs mœurs sont douces et ils paraissaient on ne peut plus désireux d'être en bons rapports avec nous.

Deux jours après notre arrivée, tous nos porteurs obbois ont pris la fuite : ils avaient appris que nous nous dirigions vers le pays de Camrési, et ayant reçu des naturels du Choua des rapports exagérés sur la puissance de ce chef, ils avaient résolu de battre en retraite. Nous ne pouvions donc plus avancer si nous ne réussissions pas à nous procurer des porteurs à Choua même. C'était fort difficile, car on y savait à quoi s'en tenir sur Camrési et on ne l'aimait pas. Ses États étaient connus sous le nom de *Quanda*, appellation dans laquelle je reconnus de suite une corruption du *Pays de Ganda* de Speke. Betchita, la femme esclave qui naguère nous avait donné tant de renseignements sur le pays de Camrési, devait nous y servir d'interprète. Je fus assez heureux, de plus, pour découvrir un garçon que Mohammed avait autrefois employé à Féloro, lequel parlait le dialecte du Quanda et avait appris quelques mots d'arabe. Nous apprîmes alors que Betchita avait autrefois été au service d'un chef nommé Séli, mis à mort par Camrési (1). Séli était ami de Rionga, le plus grand adversaire du roi gnorien, et Speke m'avait recommandé de ne pas mettre le pied sur le territoire de ce prince, si nous voulions être reçus dans le Gnoro. Je vis clairement que Betchita, comme amie de feu Séli, inclinait pour Rionga; par conséquent, suivant toute probabilité, elle devait influer sur notre guide pour nous mener

(1) Voir le VIe chapitre de ce volume. — J. B.

chez Rionga au lieu de nous conduire vers Camrési. Tout cela se compliquait. On me dit aussi que, l'année précédente, immédiatement après que Speke et Grant furent partis de Gondocoro, et lorsque les gens de Debono m'eurent abandonné ainsi que je l'ai déjà raconté, ceux-ci s'étaient rendus directement chez Rionga, avaient fait alliance avec lui, et, traversant le Nil en compagnie de ses partisans, avaient attaqué les États de Camrési, tuant au moins trois cents personnes et emmenant beaucoup d'esclaves. Je compris maintenant pourquoi ils m'avaient abandonné à Gondocoro. Ayant reçu, des gens de Speke, les détails nécessaires au succès de leur coup de main, ils en avaient fait usage sur-le-champ pour attaquer les sujets de Camrési, de concert avec Rionga.

Tout cela faisait, pour mon entrée dans le Gnoro, une fâcheuse recommandation. Puisque, presque immédiatement après le départ de Speke et de Grant, Camrési avait été attaqué par les gens mêmes entre les mains desquels ses messagers avaient confié les deux Européens, après les avoir conduits du Gnoro à Féloro où se trouvait la station turque, Camrési devait être fondé à croire que Speke avait envoyé les Turcs pour l'attaquer. Ainsi, grâce aux atrocités commises par les gens de Debono, la route pouvait être fermée à notre expédition.

A cette nouvelle, beaucoup des compagnons d'Ibrahim refusèrent d'aller plus loin. Heureusement pour moi, Ibrahim avait eu très-peu de chance dans sa chasse à l'ivoire : bien que l'année fût presque écoulée, il n'avait encore amassé qu'une quantité insignifiante de cette marchandise. Je lui représentai quelle serait l'irritation de Courchid, s'il revenait ainsi les mains vides. Déjà ses gens disaient qu'il négligeait les *razzias* parce que je devais lui faire un cadeau si nous attei-

gnions le Gnoro ; ils ne manqueraient pas de rapporter ce bruit à Courchid, et le maître d'Ibrahim, si ce dernier revenait sans ivoire, ajouterait foi à ces médisances. D'autre part, je lui garantissais cent cantars (4,534 kilos) s'il voulait pousser à tout hasard jusqu'au pays de Camrési, et me procurer des portefaix dans le Choua. Ibrahim entendit raison. Depuis quelque temps, j'avais acquis sur lui une influence considérable et il se guidait tellement d'après mon avis qu'il consentit à agir comme je le voulais. Je le priai donc de réunir toute sa caravane, et de laisser au pied du mont Choua ceux qui ne voudraient pas nous suivre. Je pris ensuite mes mesures pour partir immédiatement, de peur que nos soupçonneux compagnons ne s'avisassent d'autre chose et n'entravassent ainsi l'expédition.

Comme il était difficile d'avoir des porteurs, j'abandonnai encore ce qui n'était pas indispensable : nos dernières provisions de vin et de café, et même notre bain portatif, cet emblème de civilisation que nous avions conservé après avoir pris congé de notre tente.

Le 18 janvier 1864, nous quittâmes la station du Choua. L'air pur de ce pays nous avait remplis de vigueur, et j'étais redevenu si dispos que l'idée d'explorer un pays inconnu éveillait en moi une sorte de joie. Comme les Turcs ne connaissaient pas du tout la route du sud, je pris le commandement de la caravane. J'étais convenu très-clairement avec Ibrahim que je me réservais les États entiers de Camrési et que je n'y souffrirais pas un acte de félonie. Tous ses gens devaient être à mes ordres si leur chef tenait à recevoir les cent cantars de défenses d'éléphants que j'avais promis.

Au bout de douze kilomètres d'une marche très-

agréable à travers un parc naturel, nous parvenons au village de Fético, situé sur une immense plateau de granit qui domine un belle plaine, revêtue de gazon fin, et si unie qu'elle aurait pu servir de champ de course.

Après avoir descendu la pittoresque colline couronnée par ce village, nous arrivons dans un pays tout à fait différent. Des prairies sans fin s'étendent à l'horizon, de l'est à l'ouest, en ondulations douces, sans autre arbre que des palmiers dolapes parsemés à travers le gazon d'un jaune brillant. Depuis notre départ de Fético, j'avais marché en tête de la caravane parce que, le pays n'étant pas habité pendant cinq journées de marche entre Fético et le district de Camrési, nos gens se fiaient davantage à ma boussole qu'aux connaissances dù guide indigène. J'étais sûr, du reste, qu'on cherchait à nous tromper et que, d'après les instructions de Betchita, le guide nous menait vers le pays de Rionga. Donc la troisième nuit, comme l'étoile Canope passait au méridien, je demandai à cet homme de m'indiquer la position des cataractes de Kérouma d'après celle d'une étoile. Il me montra sur le champ Canope et je savais, d'après la carte de Speke, que la ligne indiquée était celle des îles de Rionga ; aussi accusai-je immédiatement ce guide de vouloir nous égarer. Il parut très-surpris, et me demanda pourquoi j'avais besoin d'un guide, si je savais le chemin ; puis il m'avoua que la cataracte de Kérouma se trouvait un peu à l'est de l'étoile. En ce moment comme en beaucoup d'autres, je remerciai au fond de mon cœur Speke et Grant pour la carte qu'ils m'avaient si généreusement donnée. Ma plus grande satisfaction a été de compléter leur grande découverte, et de confirmer l'exactitude tant de leur carte que de leurs observations en général.

A l'aube du 22 janvier, nous voyons, du haut d'un point élevé de la forêt, un nuage de brouillard dominant une vallée éloignée; il annonce le cours de la rivière Somerset. Le guide nous assure que nous atteindrons le fleuve aujourd'hui.

CHAPITRE V

LE LAC ALBERT

(De janvier à avril 1864).

On nous prend pour des ennemis de Camrési. — Cataracte de Kérouma. — Passage du Somerset. — La blonde chevelure de Mme Baker. — Habillement des Gnoriennes. — Ces gens sont relativement civilisés. — Forge, poterie, huttes. — Je suis reconnu pour le frère de Speke. — Etoffes et outils. — Poltronnerie de Camrési. — Nous sommes emprisonnés dans un marais entre la Kéfour et le Somerset. — Entrevues avec Camrési. — Mendicité royale. — Départ d'Ibrahim. — Camrési veut ma femme. — En route pour le lac. — Escorte satanique. — Mme Baker près de mourir revient à la vie. — Parkâni. — Découverte du Kara M'Woutan Nzigé ou du lac Albert. — Son littoral, ses riverains et ses affluents. — Embarquement à Vécovia. — Navigation. — Tempête. — Eppigoya. — Mégoungo. — Embouchure du Somerset. — Débarquement. — Pêche et poissons. — Issue du Nil-Blanc.

C'est donc le 22 janvier 1864, après une marche de six heures, que nous avons atteint le Somerset, ou Nil Blanc Victoria. Jamais je n'ai fait un voyage aussi ennuyeux, à cause des retards occasionnés par l'herbe, les cours d'eau et les profonds marécages; mais, depuis que nous avons atteint la forêt, ces obstacles ont diminué.

Campés à environ vingt-quatre mètres au-dessus de la rivière, nous sommes à onze cent soixante-treize mètres d'altitude absolue. M'étant approché de la rivière pour voir si l'autre bord est habité, j'aperçois deux villages bâtis sur une île ; les naturels traversent dans un canot, amenant avec eux le frère de Rionga. Ainsi, comme je le craignais, notre guide nous a trompés et nous a conduits directement chez l'ennemi de Camrési. Au nord de la rivière, on ne voit que forêts inhabitées, mais pleines de piéges pour les buffles et les éléphants ; trois de nos animaux y sont déjà tombés, y compris mon superbe *bœuf de selle* (1); il s'y est donné une entorse qui l'a mis hors de service.

Les naturels crurent d'abord que nous faisions partie de la caravane de Mohammed Vouat-el-Mek; mais, voyant leur méprise, ils ne voulurent nous donner aucune information, se bornant à dire que le lac n'était pas loin. Suivant eux, nous devions être les amis des gens de Mohammed qui avaient attaqué Camrési, et Rionga, étant ennemi de ce dernier, était nécessairement notre allié. Il faut que j'use de beaucoup de prudence ; car, si Camrési apprenait que je suis chez son adversaire, il m'interdirait l'entrée du Gnoro.

Nous ne pûmes obtenir aucune provision des gens de Rionga; après leur conférence avec Betchita, ils étaient retournés dans leur île, promettant de nous envoyer des bananes et un baquet de farine. Mais une fois dans leur retraite ils nous crièrent : « Allez

(1) L'usage des bœufs, comme animaux de selle, jette Speke dans une surprise qui semble extraordinaire (*Sources du Nil*, p. 289 de notre édition), car, outre qu'il est fréquent dans le bassin du Nil, il est général dans l'Afrique australe. Baines, dès qu'il est arrivé à la baie Valfisch, le trouve chez les Namaquois (*Voyage dans le Sud-Ouest de l'Afrique*, p. 6), et Livingstone l'enseigne aux Cololos (notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 64). — J. B.

chez Camrési, si cela vous fait plaisir; mais vous n'obtiendrez rien de nous. »

Nous partons pour Kérouma le lendemain matin de bonne heure. Cette partie de la forêt est très-ouverte, car les naturels ont brûlé le gazon il y a environ trois semaines, et de jeunes pousses de vignes paraissent entre les racines calcinées. Entre autres plantes, croît en masse l'asperge sauvage, dont je ramasse un panier plein. Rien ne peut surpasser la beauté du pays parcouru. Une superbe forêt s'étend le long de la rivière, qui se précipite à grand bruit à notre droite en une suite de cataractes entre de hautes roches couvertes de plantations de bananiers et de palmiers de diverses espèces, y compris le dattier sauvage, indice certain d'un fleuve ou d'un marais. Le Nil Victoria, ou Somerset, a environ cent cinquante mètres de largeur; les rochers qui le bordent au sud s'élèvent à près de quarante-six mètres au-dessus du niveau du fleuve et dominent ceux du bord opposé. Ils sont couverts de naturels du pays; venus en foule des nombreux villages d'alentour, armés de lances et de boucliers, ils courent parallèlement à notre ligne de marche, dansant et gesticulant, comme pour nous défier de traverser.

Après la marche la plus agréable à travers ces scènes émouvantes, le long des cataractes innombrables de la rivière, et encore d'îles chargées de villages et de bosquets de bananiers, nous voici enfin aux chutes de Kérouma, près du village d'Etâda, au-dessus du point de passage. Les hauteurs sont couvertes de nègres, et on envoie un canot pour parlementer, car le bruit de la chute empêche nos voix de se faire entendre. Betchita explique que le frère de Speke est venu de son pays faire visite à Camrési, à qui il apporte des cadeaux précieux. « Pourquoi, demandent les gens du canot, a-t-il amené tant

d'hommes avec lui? — Il a tant de présents pour le m'kamma (le roi), s'écrie Betchita, qu'il est obligé d'avoir nombre de gens pour les transporter. — Voyons-le un peu, » dit le patron du bateau. Je m'étais arrangé pour la présentation en changeant d'habits dans un bosquet de bananiers qui me servit de cabinet de toilette; alors, vêtu d'un costume turc, semblable à celui que portait mon ami Speke, je gravis un rocher élevé et presque perpendiculaire, d'où, saluant de mon chapeau la foule amassée sur l'autre rive, je ressemblais passablement à Nelson sur la colonne de Trafalgar-square.

Je chargeai Betchita, qui avait gravi à ma suite le rocher en question, d'annoncer au peuple qu'une dame anglaise, ma femme, était aussi arrivée. Nous désirions tous deux être présentés sans délai au roi et à sa famille, afin de le remercier de la manière cordiale dont il avait traité Speke et Grant, aujourd'hui de retour à bon port dans leur pays. Cette nouvelle ayant été plusieurs fois répétée, le canot s'approcha du rivage.

Je commandai à tous nos gens de se retirer et de se cacher sous les bananiers, afin qu'une force si imposante n'effrayât pas les naturels, tandis que Mme Baker et moi, nous nous avancerions seuls pour saluer les gens de Camrési, qui étaient des personnages d'importance. Lorsqu'ils eurent débarqué dans les roseaux, ils reconnurent immédiatement que ma barbe et mes traits me donnaient de la ressemblance avec Speke, et ils me souhaitèrent la bienvenue par les danses et les pantomimes les plus extravagantes. Ils agitaient leurs lances et leurs boucliers comme s'ils eussent voulu m'attaquer, et se précipitaient sur moi en brandissant les armes fort près de mon visage, tout en vociférant et chantant avec la plus grande véhémence.

Je leur fis à chacun cadeau d'un collier de verroterie et je leur expliquai mon désir d'être présenté à Camrési sans délai, parce que Speke s'était plaint qu'on l'avait fait attendre quinze jours avant qu'il pût voir le roi ; si cela se renouvelait, aucun Anglais ne se donnerait la peine de rendre visite à Sa Majesté, parce qu'un tel délai serait regardé comme une insulte. Le capitaine répondit qu'il était sûr que je ne le trompais pas ; mais, peu de temps après le départ de Speke et de Grant, l'année précédente, un grand nombre d'individus s'étaient présentés comme étant les amis de ces deux Européens ; par les ordres de Camrési, on les avait transportés de l'autre côté de la rivière, où on leur avait fait la réception la plus cordiale, leur donnant, en signe d'amitié, de l'ivoire, des esclaves et des peaux de léopard ; ils étaient partis, puis, revenant soudain avec des gens de la tribu de Rionga, ils avaient pillé le village où ils avaient été si bien reçus. Tout le pays, indigné, s'était levé en masse pour les repousser et, dans un combat, Camrési avait perdu environ trois cents hommes. L'orateur ajouta que, lorsqu'ils avaient vu notre troupe marchant vers la rivière, ils s'étaient persuadé que nous étions ceux qui les avaient attaqués précédemment. Décidés à repousser la force par la force, ils avaient envoyé un avis à Camrési qui se trouvait à sa capitale M'rouli, à trois journées de marche de Kérouma ; enfin, jusqu'au retour du messager, nous ne pouvions pas pénétrer dans le pays. On promit d'expédier un autre courrier à Camrési pour lui apprendre qui nous étions, mais en ajoutant que nous devions attendre son retour avant de passer outre. Je leur expliquai, à mon tour, que nous n'avions rien à manger, qu'il était fort ennuyeux pour nous de rester où nous étions, que leurs soupçons étaient ridicules, car ils pouvaient voir que ma femme et moi

nous étions des blancs comme Grant et Speke, tandis que ceux qui les avaient trompés, étant bruns ou noirs, appartenaient à une tout autre race.

J'ajoutai que, peu touché de ces objections, j'avais des cadeaux magnifiques destinés pour Camrési ; mais un autre roi serait trop heureux de les recevoir sans opposer d'obstacles à mon voyage. Je m'en retournerais donc avec mes présents.

En même temps je fis déployer un superbe tapis de Perse, de quatre mètres et demi carrés, comme un échantillon de ces dons destinés au roi. Ses couleurs brillantes soulevèrent une exclamation générale et, avant que l'effet de cette surprise fût passé, je fis déballer un panier et étaler sur un morceau de toile des colliers vraiment superbes que nous avions préparés dans l'Obbo : ils étaient formés des plus grosses perles, quelques-unes grandes comme des billes et brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le jardin de pierres précieuses éclairé par la lampe d'Aladin n'aurait pu produire des fruits plus tentants. Les verroteries sont très-rares dans le pays de Camrési, où le peu qu'on en voit vient de Zanzibar; d'ailleurs les miennes étaient d'une espèce tout à fait inconnue ici. J'ajoutai que j'avais quantité d'autres présents, mais que ce n'était pas la peine de les déballer, car nous allions nous en retourner pour visiter un autre roi qui demeurait à quelques journées de marche. « Ne partez pas, ne partez pas! » s'écria le chef; et ses compagnons le soutinrent en chœur. « Camrési nous..... » Ici une pantomime sur le sens de laquelle on ne pouvait pas se tromper suppléa à leur éloquence : se rejetant la tête en arrière, ils se portèrent l'index contre le cou avec d'horribles grimaces, pour nous donner à entendre que notre départ leur coûterait la tête. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire de la terreur

que causait ma menace de m'en retourner avec mes cadeaux. Si je ne faisais pas visite à Camrési, celui-ci non-seulement les mettrait à mort, mais détruirait tout le village d'Etâda ; d'un autre côté, le même sort leur arriverait s'ils me transportaient à l'autre rive sans ordre exprès. « Faites ce qui vous plaira, répondis-je ; « je m'en retournerai certainement si toute ma troupe « n'est pas transportée lorsque le soleil aura atteint « ce point dans le ciel. » (J'indiquais le point où le soleil se trouverait à trois heures de l'après-midi.) Fort animés, ils promirent de tenir une conférence sur l'autre rive, et de voir ce qu'il y avait à faire. Ils retournèrent donc à Etâda, laissant toute la caravane, y compris Ibrahim, fort déconcertée : n'ayant rien à manger, entre une rivière qu'on ne pouvait traverser et un désert de cinq journées de marche.

Les cataractes de Kérouma étaient à environ trois cents mètres à la gauche de notre bivouac, vis-à-vis d'Etâda. Elles ne sont pas très-importantes, ne dépassant pas un mètre cinquante de hauteur ; mais elles sont d'une régularité singulière, car un banc de rocher, sur lequel elles s'étendent, forme comme un mur à travers la rivière. La cataracte correspond à un coude du fleuve, qui, arrivé là, se détourne brusquement vers l'ouest.

Toute la journée se passa, de notre côté, à crier et à gesticuler pour persuader de nos bonnes intentions la foule réunie sur l'autre bord ; mais le bateau arriva bien après l'heure fixée ; même alors, les naturels ne voulurent s'approcher qu'à portée de la voix, et rien ne put les déterminer à débarquer. Ils expliquèrent que les avis étaient partagés : quelques-uns parlaient en notre faveur, tandis que la plupart étaient persuadés que nous avions des intentions hostiles ; il fallait donc attendre les ordres du roi.

Afin de convaincre les nègres de nos intentions pacifiques, je leur proposai de nous transporter *seuls*, Mme Baker et moi, de l'autre côté, et de laisser nos compagnons armés sur le bord où nous nous trouvions, jusqu'à l'arrivée des ordres du roi. Cette nouvelle idée était à peine émise que le bateau repartait.

Le jour se passa ainsi. Au soleil couchant, nous vîmes l'embarcation revenir ; cette fois, elle se dirigea immédiatement vers nous, et ceux qui avaient reçu les bracelets le matin descendirent sur la rive. Ils avaient, me dirent-ils, tenu conseil avec leur capitaine, et résolu de nous recevoir ma femme et moi, mais nous seuls. Je répliquai que nos domestiques devaient nous accompagner, car nous étions des personnages tout aussi élevés en dignité que Camrési, et nous ne pouvions voyager sans nos gens. Ils refusèrent ; je n'en parlai plus, et proposai de charger le canot avec les présents destinés au roi. On ne pouvait faire aucune objection à cette proposition ; je commandai donc à Richarn, à Saat et à Ibrahim de descendre dans le canot pour y arranger les paquets à mesure qu'on les leur remettrait, mais de ne le quitter sous aucun prétexte. Tout était déjà prêt, et on embarqua *comme cadeaux*, sans éveiller l'attention, un faisceau de carabines, cachées dans une couverture, avec cinq cents paquets de cartouches à balle. J'avais dit à Ibrahim de m'accompagner en qualité de mon domestique, car, s'il survenait un conflit, il devait m'être plus utile qu'aucun des autres ; et j'avais donné des ordres pour qu'au premier signal toute la troupe traversât la rivière à la nage, se soutenant eux et leurs armes à la surface de l'eau au moyen de gerbes de rameaux-papyrus. Mes gens ne nous crurent pas moins tout à fait fous, et déclarèrent que nous serions massacrés dès que nous aurions tou-

ché le bord opposé ; cependant ils prirent leurs mesures pour passer en cas de trahison.

Au dernier moment et le canot étant sur le point de s'éloigner, deux de mes meilleurs hommes s'y jetèrent sans leurs fusils ; mais les nègres refusèrent absolument de partir. Alors, pour dissiper tout soupçon, je dis à mes gens de se retirer; j'ajoutai que le lendemain j'enverrais le canot avec des provisions, et à chaque voyage un ou deux hommes devraient faire leur possible pour venir nous rejoindre.

Il était nuit noire lorsque nous partîmes. Le canot, formé d'un grand tronc d'arbre creusé, était capable de contenir vingt personnes. Les nègres nous conduisirent à travers le courant rapide, immédiatement au-dessous de la cataracte. Un grand feu allumé sur l'autre bord servait à nous guider vers le point de débarquement. Suivant un étroit chenal coupé dans les roseaux, nous mîmes pied à terre sur un roc très-glissant tout près du feu, au milieu d'une foule immense de naturels qui nous donnèrent une sérénade étourdissante en manière de bienvenue avec des cornets et des flageolets, et nous firent remonter le rocher en traversant un sombre bosquet de bananiers. Des soldats ouvraient la marche, puis venaient une longue foule de piquiers et enfin le gros de la troupe bruyante. J'aidai à ma femme à gravir la roche ; elle fut suivie de nos gens et de quelques naturels qui avaient offert de porter le bagage.

Arrivés au sommet du rocher, nous nous trouvions à environ cinquante-cinq mètres au-dessus du niveau de la rivière. Après une marche d'un quart d'heure, nous entrâmes triomphalement dans un village où nous fîmes halte dans une petite cour située devant l'habitation du chef.

Nous étions attendus près d'un bon feu. N'ayant

rien eu à manger, nous étions affamés, et à notre grande joie on nous offrit un panier de bananes mûres; c'étaient les premières que j'eusse vues depuis bien des années. Une calebasse de *mérissa*, qu'on nous présenta ensuite, fut vidée sur-le-champ, malgré son goût de mauvais cidre. Nous étions environnés d'une troupe de naturels, non pas de ces sauvages nus auxquels nous étions accoutumés, mais des hommes bien habillés, portant des robes d'écorce apprêtée et arrangée de diverses manières, généralement comme la *tope* des Arabes, ou la toge des Romains. Plusieurs des chefs présents nous donnèrent des détails sur l'atroce trahison des gens de Debono : cordialement reçus comme étant les amis de Speke et de Grant, ils avaient prouvé leur reconnaissance de cette bienvenue en pillant et massacrant leurs hôtes. Je leur déclarai que Speke serait indigné lorsque je lui dirais l'abus que l'on avait fait de son nom et que je me ferais un devoir d'informer le gouvernement anglais de cette affaire. En même temps je leur conseillai de ne jamais se fier qu'à des hommes blancs, dans le cas où d'autres se présenteraient plus tard comme envoyés, soit par moi, soit par Speke et Grant. Je défendis la réputation de mes deux amis comme Anglais, et je demandai aux nègres si mes compatriotes les avaient jamais trompés. Ils répliquèrent que l'on ne pouvait s'imaginer deux meilleurs hommes. Je leur répondis : « Reposez donc votre confiance en moi, de la même manière que je me suis fié à vous, car je me suis mis absolument entre vos mains ; mais, si vous avez jamais eu raison de vous défier d'un blanc, tuez-moi de suite. Tuez-moi, ou ayez confiance en moi ; mais point de soupçons entre nous. »

Cette allocution parut leur plaire, et un homme, s'avançant, me montra un petit collier de perles

bleues que Speke lui avait donné comme récompense pour l'avoir mené d'un bord à l'autre de la rivière. Ce petit souvenir de mon ami m'émut singulièrement : au bout d'une année de voyages et de nombreuses difficultés, c'était la première fois que je me trouvais vraiment sur sa trace. Bien des gens me dirent qu'ils avaient connu Speke et Grant. Le premier avait reçu le nom de *molleggé* (l'homme barbu), le second était surnommé *mosanga* (la défense d'éléphant) à cause de sa taille. Grant avait eu un doigt coupé à Lucknow, pendant la grande révolte de l'Inde. La mention de ce fait me valut un énorme succès dans l'assemblée, car il devenait manifeste que j'avais certainement vu les deux Anglais. Comme il se faisait tard, je congédiai la foule en priant que l'on envoyât de bon matin un messager à Camrési, pour lui dire qui nous étions et le prier de nous donner audience sans retard.

On jeta à terre une botte de paille pour Mme Baker et pour moi ; faute de mieux nous en fîmes notre gîte. Le temps était froid ; mais, ne voulant pas découvrir le secret de nos carabines, nous nous passâmes de couvertures, et nous dûmes nous contenter du plaid écossais dont chacun de nous était pourvu. Ibrahim, Saat et Richarn firent faction alternativement. Le lendemain matin une foule innombrable de naturels vinrent nous contempler. Il y avait un arbre superbe, à environ cent mètres du village ; nous proposâmes d'aller nous asseoir sous son ombre et d'y donner notre audience. Le chef du village nous abandonna une grande cabane avec une majestueuse entrée d'à peu près deux mètres de haut ; ma femme s'y établit aussitôt, tandis que je me mêlai à la foule, à l'ombre de l'arbre en question. Il y avait près de six cents hommes respectueusement assis autour de moi ; j'étais

appuyé contre le grand tronc noueux; Ibrahim et Richarn se tenaient en observation à quelques pas plus loin.

La conversation fut simplement une répétition de celle de la nuit précédente ; cependant je leur adressai de plus quelques questions sur le lac. Pas un ne voulut me donner le moindre renseignement. Lorsque j'essayais de rendre mon interrogatoire plus pressant, ils se bornaient à crier : Camrési ! en faisant le geste de se couper le cou, ainsi qu'ils l'avaient déjà fait la veille. Ils étaient tous muets. J'essayai de m'adresser aux enfants, mais en vain. Je demandai à des vieillards à cheveux blancs quelle était la distance du lac au point où nous étions. « Nous sommes des enfants, répondirent-ils ; demandez aux vieillards qui connaissent le pays. » Jamais franc-maçonnerie ne fut plus entourée de mystères que ce pays de Gnóro. Il était inutile d'insister. Changeant de conversation, je leur dis que mes compagnons mouraient de faim sur l'autre bord, et qu'il fallait leur envoyer des provisions sur-le-champ. Dans les pays sauvages, la moindre demande nécessite des conversations interminables. On me répondit que les vivres étaient rares, et qu'il était impossible de rien envoyer avant les ordres de Camrési. Comprenant à merveille les instincts des nègres, je leur dis qu'il fallait expédier le canot de l'autre côté pour amener trois bœufs que je voulais abattre. Ma proposition réussit immédiatement et, plusieurs hommes ayant été chercher le canot, j'envoyai une de nos négresses dire à ma caravane que trois de nos gens, avec armes et munitions, devaient accompagner l'embarcation et faire traverser la rivière à la nage à trois bœufs, en leur attachant des cordes aux cornes. Ces bœufs servaient de monture à quelques-uns de mes hommes, mais il était néces-

saire de les tuer afin d'échanger leur chair contre du blé et d'autres provisions.

Les bateliers étaient à peine partis quand un cri se fit entendre, et soudain toute l'assistance se précipita vers la cabane où j'avais laissé Mme Baker. Je crus d'abord qu'il y avait un incendie et je me joignis à la foule, mais je vis qu'il s'agissait seulement de quelque spectacle extraordinaire. Chacun cherchait à se procurer la meilleure place; à force de coudoyer, je pus distinguer le miracle qui avait excité tant de curiosité. La hutte étant très-sombre, ma femme, pendant ma conférence avec les naturels, avait passé son temps à arranger ses cheveux sur le seuil de la porte; sa chevelure très-longue et très-blonde avait attiré l'attention des nègres; de là cette foule empressée d'admirer une telle merveille. Jamais le gorille ne produirait dans les rues de Londres un effet pareil à celui que nous obtenions à Etâda.

Bientôt les bœufs arrivent; on en abat un sur-le-champ, et la chair est partagée en petites portions que nous étalons sur le cuir encore chaud. Immédiatement, chevelure blonde et hommes blancs ont perdu leur pouvoir d'attraction; on ne s'occupe plus que du bœuf, et nous donnons à entendre à nos amis qu'il faut, en échange, de la farine, des haricots et des patates.

Le marché s'anime; femmes et filles arrivent en foule, chargées de provisions. Les femmes sont proprement vêtues de jupons courts à doubles bords; beaucoup ont le sein nu; d'autres portent un morceau d'étoffe d'écorce jeté comme un plaid sur les épaules et la poitrine. Cette étoffe provient d'une espèce de figuier : on en détache l'écorce en grands morceaux; macérée dans l'eau et ensuite battue à coups de maillet, elle ressemble beaucoup à la grosse étoffe de coton à

côtes, que nous appelons *corduroy*. Sa couleur est celle du cuir tanné; l'étoffe est de qualité supérieure et douce au toucher, comme un tissu de coton. Chaque jardin abonde en arbres de cette espèce, car la culture en est indispensable pour faire des vêtements. Lorsqu'un homme se marie, il plante un certain nombre de ces figuiers qui doivent tenir lieu de marchands-tailleurs à toute la famille.

Le marché fini, on charge le canot de provisions qui sont transportées de l'autre côté pour nos gens affamés.

Les Gnoriens diffèrent beaucoup des tribus que nous avons déjà visitées. Au nord de la rivière, les nègres sont ou entièrement nus, ou vêtus seulement d'une sorte d'habit rudimentaire consistant en une peau rejetée sur leurs épaules. Ainsi le Somerset semble être la limite de la *sauvagerie* absolue; car les habitants du Gnoro ont, sur l'indécence de la nudité, les mêmes idées que les Européens (1).

A Kérouma, le district septentrional du Gnoro est nommé Tchopi. Le langage y est le même que chez les Médis, mais il diffère du dialecte que l'on parle dans les parties centrales et méridionales du royaume. Les habitants, bien qu'ils soient d'un type particulier, ont les cheveux crépus, comme toutes les autres races du Nil Blanc.

Après les dégoûtantes tribus de sauvages nus au milieu desquelles nous avions voyagé depuis plus d'un an, c'était un changement délicieux que de se trouver

(1) Ainsi, dans le bassin du Nil, la nudité s'étend du pays des Chiloucs au Gnoro; mais vers l'Ounyamouezi le vêtement recommence à diminuer, et près du Zambèze on retrouve des peuplades qui suivent la coutume de *va-tout-nu* dont parle Livingstone. (V. notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 215 et suiv.) — J. B.

chez des gens comparativement civilisés, à ce que témoignaient non-seulement la décence des habits, mais encore la confection des étoffes et les autres fabriques du pays. Les forgerons gnoriens m'ont paru fort habiles : ils se servaient de marteaux de fer au lieu de pierres, et transformaient en un fil très-délié les fils grossiers de cuivre et de laiton qu'ils recevaient de Zanzibar; leurs soufflets étaient les mêmes que ceux dont se servaient leurs compatriotes moins civilisés ; mais, à mon sens, c'était leur poterie surtout qui témoignait de leur supériorité.

En effet, presque tous les sauvages ont quelque idée de travailler la terre ; mais la place qu'un peuple occupe entre la barbarie et la civilisation peut être déterminée par la qualité de sa poterie. Les Chinois étaient aussi civilisés qu'ils le sont aujourd'hui à une époque où l'Angleterre se trouvait plongée dans la barbarie, et leur porcelaine a toujours joui d'une grande réputation. On peut déterminer ainsi la différence entre les pays sauvages et les pays civilisés : les premiers font de la poterie, les seconds fabriquent de la porcelaine; en sorte que tous les degrés dans cette industrie, depuis les ustensiles les plus grossiers, peuvent correspondre aux échelons de la civilisation.

La calebasse est le premier ustensile du sauvage africain, et l'écorce de ce fruit est le vase que la nature lui offre comme le premier modèle à imiter. La nature, se pliant aux besoins de l'homme et des autres animaux, semble fournir abondamment dans ces pays barbares ce qu'il faut au sauvage. Non-seulement on y voit croître des gourdes à écorce extrêmement dure, qui, coupées en deux, forment des vases; mais ces fruits, de figure et de dimension diverses, donnent aussi des bouteilles naturelles de toutes les dimensions, depuis la petite fiole jusqu'à la dame-jeanne qui con-

tient vingt-trois litres. Tandis que les tribus les plus grossières, se contentant de ces productions naturelles, bornent leurs ébauches d'imitation à une jarre informe et à moitié cuite, les demi-sauvages, tels que les Gnoriens, *copiant la nature*, nous offrent un premier exemple d'art industriel. Le sauvage primitif emprunte directement à la nature : la calebasse est son ustensile. Le Gnorien, plus avancé, ne voit dans ce cucurbitacé qu'un modèle pour sa poterie. Il sait tirer parti à cet effet de la belle argile noire que produit le pays; il en confectionne d'excellentes pipes très-artistement travaillées, à l'imitation de la petite gourde oviforme. Nous découvrons là, dans des tasses fort jolies et des bouteilles copiées sur les diverses variétés de la gourde, les humbles essais, les premiers pas faits par l'esprit humain dans l'industrie manufacturière; de même, le superbe chapiteau corinthien a pour origine une corbeille de fleurs.

Quelques extraits de mon journal rendront compte du retard que j'eus à essuyer à Etâda.

26 *janvier* 1864. — Les huttes de ce district mesurent environ six mètres de diamètre; tout entières en roseaux et en paille, elles sont très-hautes et ressemblent à l'intérieur à de grands paniers renversés; leur forme extérieure est celle d'une ruche, bien différente des chenils qu'habitent les tribus du nord.

29 *janvier*. — A midi, le chef arrive accompagné d'une suite nombreuse dans laquelle se trouvent trois des déserteurs de Speke; un d'entre eux a été créé chef par Camrési. Je les reçois debout et, inspection faite, je suis reconnu, à la satisfaction générale, pour le *frère de Speke*. Cependant tout n'est pas terminé : un long discours m'annonce un nouveau délai de quatre jours, indispensable pour avoir la réponse de Camrési au rapport satisfaisant qu'on lui adresse sur mon compte.

Perdant toute patience, j'éclate : je déclare que Camrési n'est qu'une misérable créature, tandis qu'un blanc est un roi en comparaison de lui ; j'ordonne que l'on transporte sur-le-champ mon bagage au canot, et je déclare que je vais retourner dans mon pays ; je ne tiens plus à voir un rustre pareil, et pas un autre homme blanc ne viendra désormais visiter son royaume.

L'effet de ces paroles est magique. Je me lève en hâte comme pour partir ; les chefs suppliants m'arrêtent : Camrési, disent-ils, les tuera tous si je m'en vais. Pour empêcher ce malheur, ils ont fait enlever secrètement le canot. Ma colère s'en accroît ; craignant une sérieuse querelle, près de quatre cents nègres témoins de la scène se dispersent de tous côtés. Je dis aux chefs que, rien ne pouvant plus me retenir, je m'emparerai du canot de force, si ma caravane tout entière n'est pas transportée sur-le-champ de ce côté de la rivière. On accepte mes conditions. Un des hommes d'Ibrahim et l'un des déserteurs de Speke, agissant au nom de Camrési, échangent et boivent du sang tiré simultanément du bras droit de chacun d'eux (1). La paix étant tout à fait cimentée par cette cérémonie, plusieurs canots partent de suite, et avant le coucher du soleil plus de soixante de nos hommes ont traversé le fleuve. Cependant, par

(1) Cette cérémonie de l'alliance par l'échange mutuel du sang est un peu diversement racontée quelques pages plus bas (p. 205); mais le sang des deux contractants est encore là tiré du bras. Dans le pays des Londas, il est fourni par des incisions faites aux mains, au creux de l'estomac et au front, et l'alliance s'appelle la késendi ; Livingstone en décrit les rites avec soin (p. 126 et 127 de notre édition des *Explorations dans l'Afrique australe*). Enfin dans l'Ounyamouési, le sang qui sert aux deux contractants est produit par des incisions faites aux jambes (p. 53 de notre édit. des *Sources du Nil*). — J. B.

précaution, les naturels ont éloigné leurs femmes.

30 *janvier*. — Le reste de la troupe et du bagage est arrivé, et on nous apporte des provisions de toute espèce. Demain, nous nous mettons en route directement pour la capitale de Camrési, et le roi me promet un guide pour me conduire au lac.

Les Gnoriens sont très-soigneux dans tout ce qu'ils font : s'ils ont quelque objet à vendre, ils le disposent en paquets fort propres, entourés d'écorce de bananier, et quelquefois de la pellicule intérieure d'un roseau, préparée en petites lanières qui ont la blancheur de la neige et sont attachées autour des paquets avec le plus grand soin. Si le cidre de banane (*merissa*) est apporté dans une jarre, celle-ci est toujours fermée à l'ouverture par un couvercle en roseaux étroitement nattés; le tabac même n'est jamais mis en vente qu'empaqueté de cette façon. En voyage, les Gnoriens se servent d'une jolie gourde à long col, en forme de bouteille, pour emporter leur merissa; le goulot est fermé par un paquet de fibres de roseaux dans lequel on insère un chalumeau qui descend jusqu'au fond. Ainsi ils peuvent humer la boisson en marchant, sans avoir besoin de s'arrêter et sans craindre que le mouvement la répande.

Ils préparent les peaux de chèvres très-habilement; les rendent aussi souples que de la peau de chamois, puis les coupent en carrés qu'ils cousent ensemble avec toute l'adresse d'un tailleur européen, et en font des manteaux préférables, à cause de leur solidité, à ceux d'écorce. Ils fabriquent aussi leurs propres aiguilles, non en y perçant un trou, mais en affinant l'extrémité qu'ils recourbent ensuite et fixent d'un coup de marteau dans un petit cran préparé sur la tige de l'aiguille.

Les vêtements de toute sorte sont fort recherchés

ici et pourraient être avantageusement troqués contre de l'ivoire. La verroterie est aussi très-appréciée et serait une matière d'échange avantageuse, si le pays ne devait bientôt en être encombré. Les articles d'habillement au contraire ne durent pas, et le marché serait toujours ouvert à ces articles périssables. Il y a donc au Gnoro, comme je l'ai toujours pensé, une excellente occasion de commencer un trafic légitime.

31 *janvier*. — Les naturels viennent en grand nombre pour transporter gratuitement notre bagage d'après les ordres du roi. Nous partons à sept heures du matin, et nous faisons une traite d'environ dix-huit kilomètres vers le sud, parallèlement au Somerset. Le pays est bien peuplé et les champs sont couverts de sésame, patates, fèves, *toulléboun*, *dourra* et maïs. A chaque village, nous trouvons des hommes prêts à relayer nos porteurs de l'étape précédente. Dans cette partie de son cours, le fleuve, loin d'être encaissé dans de hautes berges, coule au niveau du sol, ce qui indique une forte pente vers l'ouest depuis Kérouma. Nous faisons halte près d'un village à l'ombre des bananiers. Ces plantes sont ici beaucoup plus hautes qu'à Ceylan, et leurs tiges noires s'élèvent de sept à neuf mètres. Le chef du district vient à notre rencontre et insiste pour que nous restions dans son village aujourd'hui et demain, afin de boire et de manger avec lui; autrement Camrési le tuera. Ainsi nous perdons sans cesse un temps précieux. Ce chef se nomme Matta Goumi. Pour lui, le lac n'est plus un secret. Ainsi que ses administrés, il m'affirme que le lac Louta N'zigé est plus grand que le Victoria N'yanza, et que les deux lacs sont alimentés par des cours d'eau venant de la grande montagne Bartouma. Cette montagne est-elle le M'foumbiro de Speke, avec une différence de nom purement locale?

1er *février*. — Ma femme est sérieusement malade d'une fièvre bilieuse. Tous les habitants ont quitté leurs villages, laissant leurs cabanes et leurs jardins à notre disposition. Telle est la coutume du pays lorsque le roi ordonne qu'un étranger soit conduit à travers ses États.

Les Gnoriens ont un outil bien supérieur à la molote dont les tribus du nord font usage. C'est une lame de fer très-forte, emmanchée comme celle dont on se sert dans les plantations de cannes aux Antilles, mais en forme de cœur; avec cet outil, ils creusent la terre très-profondément, surtout pour la culture de leurs patates. La température pendant la journée varie de 27 à 29 degrés centigrades, et pendant la nuit, descend parfois jusqu'à 2°. Climat très-malsain à cause de la proximité de la rivière.

2 *février*. — Marche de huit kilomètres. Ma femme, très-souffrante, est transportée en litière. Je tombe malade comme elle.

4 *février*. — Le pays boisé, parsemé de villages, s'étend sur les deux rives du Somerset; mais on n'y voit ni tamarins ni aucun autre fruit, ce qui est très-fâcheux en cas de fièvre; une de nos négresses, Fadila, se meurt de cette maladie.

7 *février*. — Retenu ici pour la journée. Je n'ai jamais vu gens plus sales, dans leurs habitations, que ces Gnoriens. Chèvres et volailles partagent avec le propriétaire la hutte à laquelle une litière de paille étendue sur le sol donne l'aspect d'une étable. Les naturels dorment sur une plate-forme recouverte de paille, avec une peau de bœuf préparée. Hier ils ont voulu nous vendre quelque peu de café. Ils en ignorent complétement l'usage comme boisson, et se contentent de le mâcher cru en guise de stimulant. La graine, petite et délicate, a un parfum agréable. On l'apporte

du Toumbi, pays situé à environ un degré plus au sud.

8 *février*. — Jamais je n'ai vu de poltronnerie si abjecte que celle de Camrési. La razzia que le vakil de Debono a faite sur sa frontière l'a tellement épouvanté qu'il a quitté le lieu ordinaire de sa résidence, pour se réfugier de l'autre côté d'une rivière d'où il nous expédie des messages sans objet, afin de retarder notre marche autant que possible (1). Manquant tout à fait de dignité, il n'envoie pas d'hommes de haut rang pour ouvrir une conférence avec nous; mais il accepte avidement, de la part de bavards vulgaires, quelques rapports contradictoires qui augmentent sa perplexité. On lui a dit, entre autres faussetés, que nous avions figuré parmi les gens du lieutenant de Debono, et il n'a le courage ni de nous repousser ni de nous recevoir. En effet, si nous en venions à une lutte ouverte, ma petite armée de cent douze hommes, suffisamment approvisionnée de munitions, ne ferait qu'une bouchée de son royaume. Quant à présent, chaque homme ne porte que soixante cartouches, et cela n'est peut-être pas suffisant.

10 *février*. — L'esclave Fadila est morte de la fièvre. Quant à moi, j'éprouve du mieux, et le chef est à ma porte, prêt à nous mener vers Camrési. Après une marche rapide de trois heures à travers d'immenses forêts, nous arrivons à la capitale, grand village de huttes en gazon, sur la pente d'une colline inculte. On nous transporte sur l'autre côté de la rivière dans de grands canots, capables de contenir cinquante hommes,

(1) Camrési en a usé de même avec Speke et Grant; mais il a pu dans ces circonstances obéir aussi à cette crainte des sortiléges qui a empêché tout à fait Souvouarora de recevoir les deux voyageurs. (V. notre édition des *Sources du Nil*, chap. IX, X et IV.) — J. B.

et creusés chacun dans un tronc d'arbre large de plus d'un mètre vingt et un centimètres. On nous avait dit que Camrési était dans sa résidence sur cette rive méridionale ; mais, en y arrivant, nous éprouvons encore une déception complète. Nous sommes sur un terrain plat, affreux, de niveau avec la rivière, formant un marais dans la saison pluvieuse, à la jonction de la Kéfour avec le Somerset. Ce dernier cours d'eau, qui borde à l'est le marécage où nous nous trouvons, est très-large, d'un cours fort lent et encombré de papyrus et de nénufars. La rivière que nous venons de traverser est la Kéfour; son eau est tout à fait stagnante, sa largeur d'environ quatre-vingts mètres y compris, de chaque côté, les bas-fonds couverts de papyrus. On nous désigne plusieurs huttes malpropres qui devaient former notre camp. Les moustiques abondaient et nous n'avions à manger que quelques poulets que j'avais apportés avec moi. Camrési campait de l'autre côté de l'eau; les nègres, qui nous tenaient ainsi adroitement loin de lui, s'en étaient retournés avec les canots. Nous nous trouvions donc prisonniers dans un marais. Voilà comment le roi du Gnoro nous souhaitait la bienvenue. J'appris que Grant et Speke avaient été logés à l'endroit même où nous nous trouvions.

Cependant Ibrahim était très-inquiet ainsi que mes gens. Ils m'affirmaient qu'un acte de trahison se préparait puisqu'on avait enlevé les bateaux. Ils songeaient à retraverser la rivière à la nage pour aller se joindre au reste de notre caravane, restée à trois heures en arrière. Ma femme et moi, nous étions malades de la fièvre, et l'atmosphère malsaine du marécage aggravait nos souffrances. De plus les conditions stipulées par Camrési avaient fait laisser notre bagage à la dernière station. Ainsi nous étions réduits à dormir sur le sol

humide, dans une cabane dégoûtante, car l'abondante rosée nous empêchait de nous reposer en plein air. J'accompagnai avec la plus grande difficulté Ibrahim et quelques hommes jusqu'à la plage où nous avions débarqué la veille, et, grimpant à la cime d'un nid de termites, afin d'obtenir un point de vue par-dessus les roseaux, j'examinai le village avec ma lunette d'approche. La scène était des plus animées : çà et là couraient des troupes de nègres, se dirigeant de tous côtés vers le fleuve, dont les rives, jusqu'à M'rouli, étaient absolument noires d'êtres vivants, et je vis une douzaine de grands canots se préparant à les transporter de notre côté. Revenant de mon observatoire vers Ibrahim, qui, à quelque distance de là, plongé au milieu des roseaux et des herbes, ne pouvait rien distinguer, je le priai de me suivre, de se placer sur la fourmilière et de regarder du côté de M'rouli. A peine eut-il jeté un coup d'œil dans cette direction, que, descendant en hâte, il s'écria : « Ils vont nous attaquer! Retournons au camp, et préparons-nous pour une bataille ! » « Tirons, s'écrièrent quelques-uns de nos gens, tirons sur eux pendant qu'ils essayent de traverser dans leurs canots. Nos balles les faucheront, entassés comme ils le sont les uns sur les autres. » Et, frappés d'une terreur panique, ils auraient certainement mis ce projet à exécution, si je ne m'étais pas trouvé là.

« Imbéciles que vous êtes ! leur dis-je ; ne voyez-vous pas que les nègres n'ont pas de boucliers avec eux, mais seulement des lances ! Commenceraient-ils une attaque sans leurs boucliers ? C'est Camrési qui vient en grande pompe nous faire visite. » Cette idée paraissant peu plausible à mes gens, nous gagnâmes notre camp, et, comme mesure de précaution, nous plaçâmes nos hommes en position derrière une haie d'épines. Ibrahim s'était arrangé de façon à amener

avec lui douze soldats d'élite au lieu de cinq, de sorte que nous formions un corps de vingt-quatre hommes. Quant à moi, abattu par la fièvre, je ne pouvais pas payer beaucoup de ma personne.

En peu de temps, les canots arrivent, et environ une heure se passe à faire traverser un grand nombre d'hommes : enfin ils s'avancent et prennent possession de quelques huttes à deux cents mètres de notre camp.

On nous cria que Camrési était arrivé. Voyant alors des bœufs au milieu de la troupe, j'étais sûr qu'on n'avait aucune mauvaise intention contre nous. J'ordonnai à mes gens de me transporter sur leurs bras jusqu'au roi et de ne pas oublier les présents, car j'étais déterminé à avoir une audience en personne, quoique je ne fusse bon qu'à aller à l'hôpital.

A mon approche, la foule s'ouvrit, et l'on me déposa sur une natte où siégeait le roi. C'était un bel homme, mais aux traits singuliers, aux yeux fort saillants (1) ; il avait bien un mètre quatre-vingt-deux de haut. Très-propre de sa personne, il portait une robe d'écorce tombant en plis gracieux. Ses ongles, tant des mains que des pieds, étaient fort soignés. Il avait le teint d'un brun aussi foncé que celui d'un Abyssin. Assis sur un tabouret de cuivre sous lequel on avait mis un tapis de peaux de léopards, il était entouré de dix de ses principaux chefs.

Notre interprète, Betchita, lui dit qui nous sommes, et lui apprend le but de mon voyage. Il nous répond qu'il est fâché d'avoir été si longtemps en route ; mais la trahison des gens de Debono l'a obligé d'être prudent. Je lui dis que je suis Anglais, ainsi

(1) On verra que ce personnage était le frère du roi, Camrési ayant poussé la précaution jusqu'à se faire ainsi remplacer par un autre pour cette entrevue et les suivantes, jusqu'au départ pour le lac. — J. B.

que Speke et Grant ; qu'ayant appris la réception qu'il a faite à mes amis, je viens le remercier, lui offrir des présents pour lui témoigner ma reconnaissance, et le prier de me donner un guide qui me conduise au lac Louta N'zigé. Ce nom le fait rire et il le répète plusieurs fois avec ses chefs ; puis il me dit que ce n'est pas *Louta*, mais *M'woutan* N'zigé ; que, le trajet de M'rouli au lac étant de *six mois*, faible comme je le suis, je ne pourrai pas l'achever ; je mourrai en route, loin de ma patrie, où on se figurera que j'ai été massacré, ce qui causera peut-être l'invasion de son pays. Je m'empresse de répondre que la faiblesse dont je souffre est la suite des fatigues que j'ai éprouvées pendant plusieurs années sur le sol brûlant de l'Afrique ; je suis à la recherche du grand lac et je ne retournerai pas dans mon pays avant de l'avoir découvert ; ce n'est pas un roi qui me gouverne, mais une reine puissante ; elle veille sur tous ses sujets, et aucun Anglais ne peut être massacré impunément ; il faut donc qu'il me fasse conduire sans délai vers le lac, parce que c'est le seul moyen de diminuer nos chances de mort dans ses États.

J'explique au roi que le cours du Nil s'étend à travers des régions merveilleuses dont le parcours exige un voyage de deux ans ; le fleuve tombe dans la mer, d'où on pourrait facilement lui envoyer toutes sortes d'objets précieux en échange de l'ivoire du Gnoro, si je réussissais à parvenir jusqu'au lac. Comme preuve de mes assertions, je lui apportais des curiosités que j'espérais qu'il voudrait bien agréer ; je regrettais que l'impossibilité où je m'étais trouvé de me procurer des portefaix m'eût forcé d'abandonner d'autres cadeaux qui lui étaient destinés.

Là-dessus je commandai à mes gens de déballer le tapis de Perse, que je fis déployer devant lui. Je lui

donnai de plus un *abbia* (grand manteau de Cachemire), un ceinturon de soie rouge, une paire de souliers turcs écarlates, plusieurs paires de chaussettes, un fusil à deux coups avec des munitions, et une quantité de verroteries, premier choix, disposées en colliers et en ceintures magnifiques. Il fit peu d'attention aux présents, mais me pria de tirer un coup de fusil, ce qui eut lieu, au grand émoi de la foule présente. Tous s'enfuirent si vite qu'ils tombèrent les uns sur les autres comme autant de lapins. Le roi en fut charmé; surpris d'abord, il finit par rire aux éclats. Il me dit que sans doute j'avais faim et soif, et qu'il espérait que j'accepterais de lui de quoi manger et boire. En conséquence, il me donna dix-sept vaches, vingt pots de cidre du pays, fort sur, et plusieurs charges de bananes qui n'étaient pas mûres. Je demandai si Speke avait laissé derrière lui en partant un coffre à médicaments. Le roi me répondit que, le pays étant fort sujet aux fièvres, lui et ses sujets avaient fait usage de tous les remèdes. Ma dernière espérance de me procurer un peu de quinine se trouvait ainsi déçue... J'avais toujours compté que le roi pourrait m'en donner, car Speke lui en avait laissé un grand flacon, à ce qu'il m'avait dit lui-même. Impossible d'obtenir du roi aucun autre renseignement. On me transporta à ma hutte, où je trouvai Mme Baker exténuée par la fièvre. Nous ne pouvions plus être d'aucun secours l'un pour l'autre.

Le lendemain matin le roi se présenta de nouveau; j'étais mieux, et j'eus avec lui une longue entrevue. Sans paraître faire attention à mes questions, il me pria de m'allier à lui pour attaquer son ennemi Rionga. Je lui dis que je ne pouvais pas me mêler de semblables querelles; mon seul but était le lac. Je le priai de donner une grande quantité d'ivoire à Ibra-

him, qui, à son premier retour de Gondocoro, lui remettrait en échange les articles les plus précieux. Il me répondit qu'il n'était pas sûr *si mon ventre était blanc ou noir* (si mes intentions étaient bonnes ou mauvaises) ; mais, s'il était blanc, je ne pouvais avoir aucune objection à échanger du sang avec lui comme preuve de mon amitié et de ma sincérité. Cette demande passait les bornes de l'étrangeté ! Je répliquai que cela était impossible, parce que dans mon pays on regardait l'effusion du sang comme une preuve d'hostilité ; mais qu'il pouvait accepter Ibrahim comme mon remplaçant. Chacune des parties contractantes se découvrit un bras, y fit une piqûre et lécha le sang de l'autre ; l'alliance se trouva ainsi conclue. Ibrahim convint d'assister Camrési contre tous ses ennemis. Il passait donc à son service, et désormais nos deux caravanes devenaient distinctes l'une de l'autre.

16 *février*. — Tous mes portefaix, ayant appris l'éloignement du lac, m'ont abandonné. Je n'ai plus un seul homme qui puisse porter mon bagage; en conséquence, si je ne puis pas retraverser l'Ésoua avant les crues, me voilà pour une autre année emprisonné dans ce maudit pays, sans médecin, sans vêtements, sans provisions.

17 *février*.— Un des agents principaux de Camrési, dont mes cadeaux ont dénoué la langue, m'assure avoir été en dix jours jusqu'au lac pour acheter du sel, il dit qu'un homme chargé de cette marchandise peut revenir en quinze jours. Dieu seul sait ce qui en est ! Le temps presse, et Camrési me retient ici de la manière la plus fatigante.

Le roi est venu aujourd'hui ; comme d'habitude, il voulait que je lui fisse cadeau de tout ce que j'avais : mon sabre, ma montre, ma boussole ; je refusai positivement. Je lui reprochai de m'avoir trompé en me

faisant accroire que le lac était à six mois de marche, quand la distance ne dépassait point dix jours; mais il répondit insolemment : « Allez-y, si cela vous fait plaisir; mais ne vous en prenez pas à moi si vous n'en pouvez pas revenir. C'est une marche de vingt jours, croyez-moi ou non, comme vous l'entendrez. »

20 *février*. — Je vis de lait caillé. Camrési m'a donné vingt défenses d'éléphant comme cadeau pour Ibrahim. Il paraît que les gens de Debono, commandés par Ras-Galla, sont encore dans le territoire de Rionga; ce qui effraye terriblement le roi.

21 *février*. — Ce matin, Camrési a eu la politesse de nous permettre de quitter le marécage, vrai nid à moustiques et à fièvre, où nous étions cantonnés; nous avons traversé la rivière Kéfour, et nous voilà dans M'rouli. Je suis allé le voir et, après une longue délibération, il a promis de me faire conduire vers le lac dès demain. Là-dessus, ôtant mon baudrier et mon sabre, je les lui ai offerts, lui disant que, comme j'étais maintenant persuadé de son amitié, j'avais le plus grand plaisir à lui offrir mon sabre, en preuve de la cordialité de mes sentiments; car, en remettant ainsi entre ses mains l'arme qui servait à ma défense, je me plaçais pour ainsi dire sous sa protection. Pour prouver ce dont mon sabre était capable, je lui proposai de pourfendre le bouclier le plus solide qu'il pourrait mettre à l'épreuve; il en a été beaucoup réjoui.

Ibrahim et ses compagnons sont repartis ce matin pour Kérouma, me laissant avec ma petite troupe de treize hommes.

J'ai donc été obligé de retenir l'esclave Betchita en qualité d'interprète et j'ai acheté sa liberté moyennant trois fusils à deux coups. Je lui expliquai qu'elle était libre, que je désirais qu'elle me servît de drogman pendant mon séjour dans le Gnoro, et qu'à mon re-

tour je la laisserais dans son pays, le Tchopi. Loin d'être satisfaite de ce changement, Betchita regrettait les Turcs, et elle devint de très-mauvaise humeur quoique ma femme lui donnât des perles et un jupon neuf pour la consoler.

23 *février*. — Enfin le jour de notre départ est arrivé ; le chef et le guide paraissent, et on nous conduit à la Kéfour, où se trouvent des canots pour nous transporter sur l'autre bord. Nous voici rentrés dans nos anciens cantonnements du marais ! Le lac étant à l'ouest, je soupçonnais encore quelque fourberie, car j'avais de la peine à me fier à Camrési. Je me plains au guide et lui demande de m'indiquer dans quelle direction se trouve le lac ; il me montre l'occident, mais ajoute que nous allons être obligés de suivre pendant plusieurs jours la rive sud de la Kéfour, attendu que la ligne directe est coupée par un marais impraticable. Tout cela n'était pas de nature à calmer mes soupçons ; d'autant qu'une fois déjà, transportés à travers la rivière en cet endroit même, on nous y avait détenus. On nous conduit l'espace de seize cents mètres le long de la Kéfour, jusqu'à des huttes où nous devons attendre la venue de Camrési, qui se propose de prendre congé de nous. Le soleil est insupportable, nous mettons pied à terre et nous nous réfugions dans la cabane d'un forgeron. Au bout d'une heure, Camrési arrive accompagné d'un nombre considérable de ses sujets, et vient s'asseoir près de nous. Je suis convaincu que le but de sa visite est simplement de nous extorquer nos dernières ressources. En effet, bien que je lui aie donné presque tout ce que j'avais, il nourrit l'espoir de me dépouiller complétement.

Sans préambule, il entame la conversation en demandant un petit mouchoir turc de mousseline jaune, garni d'une frange d'argent, que Mme Baker portait

sur la tête. Je lui en ai déjà donné un semblable, et je lui explique que ma femme ne peut pas lui céder celui-là. N'importe, il insiste pour l'avoir et finit par l'obtenir. Il me demande ensuite d'autres mouchoirs. Nous n'avons que quelques serviettes déchirées. Il n'accepte pas cette excuse et réclame l'ouverture de mon porte-manteau, afin d'en faire l'inspection lui-même. Le bagage arrangé pour le voyage est donc livré à son examen, et nos effets en lambeaux lui passent successivement sous les yeux; mais l'aspect en est si misérable qu'il en détourne les yeux en me disant que cela ne lui convient pas. Il faut que je lui donne de la verroterie, sinon je suis son ennemi. Sur-le-champ, je lui remets un choix des plus belles perles d'opale et, me levant de dessus la pierre où j'étais assis, je lui dis qu'il faut que nous partions de suite. « Ne soyez pas si pressé, répondit-il : vous avez beaucoup de temps devant vous ; mais où donc est la montre que vous m'aviez promise? » Cette montre était la seule qui me restât ; il me l'avait demandée inutilement tous les jours pendant notre résidence à M'rouli. Jamais je n'avais vu un mendiant aussi obstiné. Je lui expliquai que, sans cet instrument, je ne pourrais pas terminer mon voyage; mais qu'à mon retour je lui donnerais tout ce que j'avais, excepté cette montre, car je n'aurais plus besoin de rien lors de mon retour direct à Gondocoro. En même temps, je lui répétai les termes exprès de l'arrangement qu'il avait stipulé. Enfin je conclus en le priant de nous congédier, car nous n'avions pas une heure à perdre. Avec un incroyable sang-froid il me répondit : « Je vous ferai conduire au lac et jusqu'au Choua, comme je vous l'ai promis; mais *il faut que vous laissiez votre femme avec moi.* »

En ce moment nous nous trouvions entourés par un

[illegible]rand nombre de nègres, et cette insolente requête [illegible]firma les soupçons de trahison que m'avait fait c[illegible]evoir notre transport de l'autre côté de la Kéfour. S[illegible]on expédition devait se terminer en ce lieu, ce m[illegible]ent devait être aussi le dernier de la vie de Cam-ré[illegible] Tirant donc tranquillement mon revolver, je le di[illegible]ai à moins de soixante centimètres de sa poitrine et,[illegible] regardant de l'air du plus profond mépris, je lui dis[illegible]e, si je touchais à la détente, tous ses hommes réu[illegible] ne pourraient le sauver et que, s'il avait l'im-pu[illegible]ce de renouveler son insultante demande, je le tue[illegible]s net. J'ajoutai que, dans mon pays, une injure con[illegible]e celle-là ne se lavait que dans le sang; mais que je l[illegible]gardais comme un bœuf stupide, et que son igno-ra[illegible] seule le sauvait de la mort. Ma femme, saisie d'i[illegible]gnation, s'était élancée de son siége et, emportée p[illegible]'impression du moment, elle lui adressa un petit di[illegible]urs en arabe (langue dont il ne comprenait pas u[illegible]eul mot, mais qu'interprétaient clairement le ton e[illegible]s traits de Mme Baker). Cette scène le frappa d'au-[illegible] de stupéfaction que s'il eût vu apparaître la tête [illegible]Méduse. Betchita, quoique sauvage, avait pris pour [illegible] l'insulte adressée à sa maîtrese, et elle ouvrit sur [illegible]mrési un feu roulant de gros mots, traduisant aussi [illegible]èlement que possible l'apostrophe mordante de la [illegible]une Gorgone.

Je ne saurais dire si ce coup de théâtre avait con-[illegible]aincu Camrési de l'indépendance des dames an-[illegible]laises, au point de le dégoûter du marché qu'il me [illegible]roposait, mais il me dit de l'air du plus profond étonnement : « Ne vous fâchez pas! Je n'avais aucu-[illegible]ement l'intention de vous offenser en vous demandant [illegible]otre femme; je vous en donnerai une, si cela peut [illegible]ous obliger, et je croyais que, par réciprocité, vous [illegible]'auriez aucune objection à me céder la vôtre. Mon

habitude est de donner de jolies femmes à ceux qui me font visite, et je croyais que nous pourrions faire un échange. Pour si peu, ne vous fâchez point et, si l'échange ne vous plaît pas, il n'en sera plus question. » Je reçus très-froidement cette apologie pratique, et me bornai à insister pour notre départ immédiat. Confus de sa sottise, il appela ses gens et leur ordonna de se charger de mes bagages. Ceux-ci à leur tour firent venir des femmes que la curiosité avait amenées là, et leur commandèrent de porter tous les fardeaux jusqu'au prochain village où se trouverait un relai de porteurs. J'aidai ma femme à monter sur son bœuf, j'adressai à Camrési un adieu très-froid et je m'éloignai de M'rouli avec le plus grand plaisir.

Le pays où nous marchions est une grande plaine couverte d'herbe, parsemée de petits villages et de champs de patates, dont la qualité est médiocre à cause de la stagnation des eaux. Pendant l'espace de plus de trois kilomètres, nous suivîmes le cours de la Kéfour. Les femmes qui portaient le bagage marchaient sans ordre et, en s'efforçant de les rassembler, les hommes étaient obligés de se disperser eux-mêmes. Nous arrivâmes ainsi près d'un grand village, d'où, au moment où nous allions y entrer, plusieurs centaines d'hommes, armés de lances et boucliers, sortirent, criant et vociférant comme autant de démons. Je crus d'abord à une attaque, mais je remarquai des femmes et des enfants mêlés à la foule. Mes gens n'avaient pas conçu une idée si favorable de cette troupe de guerriers qui accouraient, brandissant leurs lances et faisant mine de s'attaquer les uns les autres. « C'est un combat! c'est un combat! Nous sommes attaqués! » Cependant, au bout de quelques instants, je les convainquis qu'il s'agissait seulement d'une parade et qu'il n'y avait aucun danger. Se précipitant vers nous comme une nuée de

sauterelles, les nègres dansaient, gesticulaient et hurlaient autour de mon bœuf ; ils feignaient de nous attaquer avec leurs lances et leurs boucliers, puis se battaient entre eux et se conduisaient en insensés. Un chef de haute taille les accompagnait. Soudain un des leurs fut abattu, assailli par les autres à coups de lance, et il resta sur la terre couvert de sang; je n'ai jamais pu savoir pour quelle offense. Le costume de ces nègres était grotesque au possible. Ils étaient vêtus de peaux de léopards ou de singes blancs, avec des queues de vaches attachées par derrière et des cornes d'antilopes fixées sur leur tête. Ils portaient des barbes postiches faites de l'extrémité de plusieurs queues cousues ensemble. Jamais je n'avais vu troupe d'apparence moins humaine. A l'exception des griffes, ils correspondaient parfaitement à l'idéal que mon enfance s'était faite des démons : cornes et queue, rien n'y manquait. C'était notre escorte, qu'envoyait Camrési pour nous accompagner jusqu'au lac. Heureusement pour tout le monde, les Turcs ne se trouvaient pas avec nous ; car cette escorte satanique eût été infailliblement reçue à coups de fusil, lorsqu'elle s'élança sur nous si impétueusement pour nous faire les honneurs de sa ridicule pantomime.

Ce « régiment du diable » faisait partie des troupes de Camrési, et se regardait comme autorisé à piller pendant toute la marche. Au bout de quelques minutes, ces guerriers se réunirent, et leur chef s'approchant me pria de faire tirer un coup de fusil devant eux comme curiosité. L'escorte était groupée autour de nous, et j'ordonnai au petit Saat, qui se trouvait près de moi, de faire feu. Rien ne pouvait causer plus de plaisir au jeune drôle, et la détonation de son fusil à deux coups retentit immédiatement aux oreilles du chef. L'effet fut saisissant. Se croyant blessé, le grand

diable de nègre porte les deux mains à sa tête, et se précipite à travers ses compagnons qui, soudain, saisis d'une terreur panique, se dispersent de tous côtés en tombant les uns sur les autres; une seconde décharge acheva la déroute des preux guerriers de Camrési, tandis que Saat les regardait d'un air de dédain. J'étais sûr désormais qu'en cas de bataille, un cri de mon *baby*, accompagné judicieusement d'une décharge de quarante balles, suffirait à nous donner la victoire sur toutes les bandes de Camrési.

Durant l'après-midi, une marche à travers une magnifique forêt de mimosas en fleurs nous amène au bord du marais qui avait nécessité notre grand circuit. Large d'environ douze cents mètres, il est si profond que nos bœufs sont forcés de nager. Douze hommes transportent avec la plus grande difficulté Mme Baker et moi sur nos angareps. Tout à coup, le guide, qui pataugeait en avant pour nous montrer le chemin, disparaît dans un trou profond; mais le paquet qu'il portait sur sa tête étant de substances légères flotte à la surface comme une bouée, ce qui permet de retirer ce pauvre diable après une assez longue immersion. Nous faisons alors un détour, pendant lequel nos hommes sont souvent plongés jusqu'au cou dans l'eau et dans la boue. Arrivés de l'autre côté, nous poursuivons notre marche dans la même superbe forêt, et nous faisons halte pour la nuit à M'bazé, village abandonné.

Le lendemain, nous arrivons dans l'après-midi à un coude décrit au sud par la Kéfour, et qu'il faut traverser pour continuer notre marche vers l'ouest. La rivière coule au milieu d'un marécage; elle est profonde, mais si couverte d'algues et d'autres plantes aquatiques qu'un tapis d'herbe, qui peut avoir soixante centimètres, y forme comme un pont flottant. Mes

compagnons courent sur cette surface mobile et s'y mouillent à peine la cheville, quoique, sous cette couche de végétation, l'eau soit assez profonde. Comme il était impossible de traverser à dos de bœufs ou de porteurs, je pris les devants en disant à Mme Baker de me suivre à pied le plus promptement possible et d'emboîter strictement mon pas. La rivière avait environ quatre-vingts mètres de largeur, et j'avais à peine traversé le quart de la distance quand, en me retournant pour voir si ma femme me suit, quelle est mon horreur de l'apercevoir, arrêtée dans les roseaux qui cèdent sous ses pieds, avec les traits empourprés et convulsifs; tout à coup, s'affaissant sur elle-même, elle tombe comme frappée d'un coup mortel. Je m'élance vers elle et, avec le secours de huit ou dix de mes gens qui heureusement se trouvaient là, je la retire du milieu de cette masse de végétation mouvante. Elle a tout l'air d'un cadavre, et nous avons grand'peine à maintenir sa tête au-dessus de l'eau, dans laquelle nous sommes plongés jusqu'à la ceinture et d'où il semblait impossible de l'emporter sans courir le risque de disparaître tous ensemble sous les roseaux. Je la place enfin sous un arbre, je lui baigne d'eau la figure et les mains, car je croyais qu'elle était seulement évanouie; mais elle reste insensible à mes soins comme une morte, les dents et les poings fermés, les yeux ouverts mais fixes, — foudroyée par un coup de soleil.

La plupart des porteurs étaient déjà loin avec le bagage; j'envoyai promptement un homme chercher un angarep pour y déposer et transporter la malade, ainsi qu'un sac contenant des habits de rechange, ceux qu'elle portait étant imbibés d'eau. En vain je la frictionnai à l'endroit du cœur, en vain les négresses lui frottèrent les pieds pour rétablir la circulation. La litière finit par arriver et, après avoir changé ma

femme de vêtements, nous l'emportâmes, comme un insensible fardeau. Il fallait constamment s'arrêter et lui soulever la tête, car un râle douloureux annonçait qu'elle suffoquait. Enfin nous atteignîmes un village où nous nous arrêtâmes pour la nuit.

Je la déposai soigneusement dans une misérable hutte, et veillai à son chevet. Lui ayant desserré les dents avec un petit coin en bois, j'y introduisis un chiffon mouillé sur lequel je laissai tomber des gouttes d'eau pour humecter sa langue tout à fait desséchée. Ces misérables nègres de l'escorte dansaient et hurlaient comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé! Je commandai à leur chef de les emmener sur-le-champ vers Camrési, car je ne voulais pas voyager avec eux plus longtemps. Ils refusèrent d'abord, mais je leur dis que je ferais feu sur eux s'ils persistaient à vouloir m'accompagner. Le lendemain matin, quand le jour parut, ce fut un soulagement pour moi de me voir débarrassé de mon escorte de bêtes brutes. Ils étaient partis, mais j'avais encore les hommes de ma propre caravane et les guides donnés par Camrési.

Ma femme était demeurée tout à fait immobile depuis son insolation et ne respirait que cinq fois par minute. Nous ne pouvions rester où nous étions : mes gens y seraient morts de faim; c'était un lieu sans ressource. Je la replaçai donc doucement sur sa litière, et nous reprîmes notre marche funèbre. Le cœur brisé, je me trainais près de la moribonde, à travers mares et ruisseaux, épaisses forêts et marécages profonds; ici c'étaient des collines onduleuses, là des vallées couvertes de papyrus qui s'inclinaient au-dessus de l'angarep comme les panaches d'une pompe funèbre. La journée se passa ainsi; nous fîmes halte dans un village, et je veillai au chevet de la malade pendant toute la nuit. J'étais mouillé, couvert de boue, et fris-

sonnant d'un accès de fièvre ; mais les frissons de mon âme étaient bien autre chose! Aucun changement ne s'était manifesté chez ma femme, elle n'avait pas remué. D'une provision de graisse que nous avions, je fis quatre boules d'environ une demi-livre ; chacune devait brûler pendant trois heures. Un tesson de cruche cassée servit de lampe, et des bouts de chiffon me tinrent lieu de mèche. Ainsi se passa la nuit silencieuse dans une complète solitude. Sur les traits contractés que je contemplais, je ne trouvais rien de ce visage qui, pendant des années, avait été ma consolation au milieu de tous les dangers et de toutes les difficultés de ma carrière. Ma femme allait-elle mourir? Un sacrifice si terrible devait-il être le résultat de mon égoïste entreprise?

La nuit prend fin, et la marche recommence. Quoique miné par la fièvre et n'ayant pas eu un instant de sommeil depuis deux nuits, je n'éprouve aucune fatigue ; c'est machinalement que je suis la litière comme sous l'influence d'un rêve. Le même pays sauvage, coupé de forêts marécageuses, est traversé jusqu'à une autre halte ; la nuit arrive, et de nouveau, dans une misérable hutte, à la faible lueur d'une mauvaise lampe, je veille auprès de ma malade inanimée. Pas un muscle de son corps n'avait remué depuis sa chute. Tous mes gens dormaient. J'étais seul, et pas un son n'interrompait la cessation du bruit; l'ouïe souffrait de ce mortel silence. Tout à coup le cri d'une hyène me fit tressaillir ; je tremblai en songeant que, si ma femme était inhumée dans ce lieu isolé, l'hyène troublerait son repos.

Le matin n'était pas éloigné ; il était quatre heures. J'avais passé la nuit à poser à Mme Baker des linges mouillés sur la tête et à lui humecter les lèvres, étendue qu'elle était sur sa litière, sans vie apparente.

Je ne pouvais rien de plus; seul, ployant sous cette heure fatale, au milieu de païens sauvages, éloigné de plusieurs milliers de kilomètres de tout pays chrétien, j'implorai un secours supérieur à celui de l'homme, et je plaçai toute ma confiance en Lui.

L'aube reparut; la lampe venait de s'éteindre; courbaturé par ma veille nocturne, je me levai et, la voyant toujours dans la même attitude, j'allai à la porte de la cabane pour respirer l'air frais du matin. Je guettais l'apparition de la première ligne rosée qui annonce à l'horizon l'approche du soleil, lorsque je tressaillis en entendant une voix faible murmurer derrière moi les mots: « Dieu merci! » Elle s'était soudain réveillée de sa torpeur. Le cœur gros, je me précipitai vers elle. Ses yeux brillaient des feux du délire;... elle parlait, mais sa raison avait disparu.

Je renonce à décrire ici les horribles épreuves d'une fièvre cérébrale qui dura sept jours. La pluie tombait à torrents, et le manque de provisions nous obligeait de marcher sans cesse. De temps en temps, nous abattions une pintade, mais rarement; quoique le pays dût être giboyeux, nous ne trouvions rien. Les forêts nous procuraient du miel sauvage, mais les hameaux abandonnés ne contenaient aucune provision, car nous étions sur la frontière du pays de Ganda, et les gens du roi M'tésa avaient pillé cette contrée.

Il y avait sept nuits que je n'avais pas dormi et, quoique faible comme un roseau, je marchais toujours à côté de la litière. Enfin la nature ne put résister plus longtemps. Un soir, nous atteignîmes un village; la malade avait éprouvé une suite de convulsions et tout semblait presque fini. Je la plaçai sur son angarep dans une hutte, je la couvris de son plaid écossais, et je tombai insensible sur ma natte, accablé de douleur et de fatigue. Ce soir-là mes hommes mirent des

manches neufs à leurs pioches et cherchèrent un endroit favorable pour y creuser une fosse.

Quand je me réveillai le soleil était levé. J'avais dormi et je tremblais d'horreur à l'idée que ma femme avait pu mourir pendant mon sommeil. Elle était étendue sur son lit, pâle comme un marbre, avec cette sérénité que les traits prennent lorsque les soucis de la vie n'agissent plus sur l'esprit, et que la mort est arrivée. Cette pensée terrible m'obsédait; mais, tout en la contemplant avec effroi, je vis sa poitrine se soulever doucement, non plus sous les convulsions de la fièvre, mais d'une manière naturelle. Elle dormait ! Un bruit soudain lui fit ouvrir les yeux; son regard était calme. Elle était sauvée !... Quand tout espoir semblait évanoui, Dieu était venu à notre aide. Je n'essayerai pas de décrire les sentiments que j'éprouvais alors.

Ce village heureusement était riche en volaille; nous trouvâmes de plus des nids d'œufs frais dans la paille dont la hutte était jonchée. Voilà des provisions qui survenaient opportunément après notre diète austère; de plus nous pûmes nous procurer du bouillon en abondance.

Après un repos de deux jours, nous repartîmes emportant Mme Baker dans une litière. Nous étions alors sur un plateau élevé, au nord d'une vallée dirigée de l'est à l'ouest, fort marécageuse et large de plus de vingt kilomètres. Les roches composant la chaîne, que nous longions en allant vers l'ouest, sont de quartz et de gneiss; çà et là se trouvent des solutions de continuité formant d'étroites vallées ou plutôt des marécages, couverts de papyrus gigantesques qui rendent la marche très-pénible. Dans un de ces bourbiers, un de nos bœufs de selle, souffrant depuis longtemps, tomba, et nous fûmes obligés de l'abandonner.

Je comptais envoyer une troupe de nègres pour le retirer avec des cordes. Dès notre arrivée au prochain village, notre guide expédia à cette fin environ cinquante hommes, tandis que nous poursuivions notre voyage.

Ce soir-là nous atteignîmes un hameau habité par un chef, et fort supérieur à tous ceux que nous avions trouvés depuis notre départ de M'rouli. Des cannes à sucre de l'espèce bleue croissaient dans les champs, et j'avais remarqué dans une forêt voisine du café à l'état sauvage. Environ deux heures après le coucher du soleil, j'étais assis à la porte de ma cabane, fumant une pipe d'excellent tabac, lorsque tout à coup j'entendis un chœur de voix : les chanteurs semblaient s'avancer rapidement vers l'entrée de la cour. Je crus d'abord que les nègres se proposaient de danser, et, comme j'étais fiévreux et fatigué, je désirais échapper à cette calamité d'un nouveau genre; mais peu après, Saat arriva et me présenta le chef de l'endroit, qui me dit que le bœuf était mort dans le marais où nous l'avions laissé le matin, et que les naturels m'apportaient son cadavre tout entier. « Comment! m'écriai-je, le bœuf entier m'est rapporté? — Tout entier à votre porte, répliqua le chef; je ne pouvais permettre que vous perdissiez en route rien de ce qui est à vous. Si le corps entier du bœuf ne vous avait pas été remis, nous aurions pu être soupçonnés de l'avoir volé. » J'allai à l'entrée de la cour, et de fait, au milieu d'une troupe de nègres, je vis mon bœuf tel qu'il était lors de sa mort. Ils l'avaient apporté de treize kilomètres sur une litière formée de deux longues et fortes perches, liées ensemble par des tiges de bambous. Loin de vouloir se régaler de la chair de l'animal, ils témoignaient un profond dégoût pour elle, disant qu'*il était mort.*

Une particularité qui distingue les Gnoriens, c'est qu'ils sont très-difficiles pour leur nourriture. Ils refusent la chair d'animaux malades ou morts naturellement; ils n'aiment pas non plus la viande de crocodile. On ne me demanda aucun salaire pour avoir rapporté le bœuf de si loin. Jamais je n'ai vu d'êtres aussi inexplicables que ces nègres. C'est un problème contradictoire. Pendant le voyage ils ne cessaient de nous tourmenter, ils se plaignaient du poids des bagages, les jetant à terre et disparaissant dans les fourrés; aujourd'hui ils avaient spontanément apporté d'une distance de treize kilomètres la carcasse d'un bœuf, comme si c'eût été un objet de prix.

Le nom de ce village est Parkâni. Depuis quelques jours, nos guides nous affirmaient que nous approchions du lac, et maintenant ils assuraient que nous y arriverions le lendemain. J'avais remarqué fort loin, vers l'ouest, une haute chaîne de montagnes, et je croyais que le lac se trouvait de l'autre côté. On m'apprend au contraire que ces montagnes forment la limite occidentale du M'woutan N'zigé, qui positivement est à moins d'une marche de Parkâni. J'avais peine à me croire si près de l'objet de nos recherches; mais le guide Rébonga parut et nous annonça que, si nous partions le lendemain de bonne heure, nous pourrions nous baigner dans le lac à midi.

Cette nuit-là, je ne dormis guère. Il y avait plusieurs années que je m'efforçais d'atteindre les sources du Nil. Mes rêves durant ce voyage pénible ne m'avaient prédit que de l'insuccès, et maintenant, après tant de persévérance et de labeurs, la coupe touchait à mes lèvres : avant le coucher du soleil, j'allais boire à cette source mystérieuse, à ce grand réservoir de la nature qui, depuis tant de siècles, avait déjoué tous les efforts faits pour le découvrir.

J'avais espéré, prié et lutté, parmi des difficultés de toute espèce; j'avais bravé la maladie, la faim et la fatigue pour atteindre cette source cachée; lorsque le succès semblait impossible, nous avions résolu, ma femme et moi, de périr plutôt que de renoncer à notre projet. Était-il possible que nous fussions si près du but, et que, le lendemain, il nous fût permis de dire : « Notre tâche est accomplie! »

Le soleil du 14 *mars* n'était pas encore levé que je donnais de l'éperon à mon bœuf; le guide avait pris les devants, car mon enthousiasme s'était communiqué à lui, grâce à la promesse d'une double solde de verroterie dès notre arrivée. Le jour était magnifique. Quand nous eûmes traversé une profonde vallée entre les collines, nous gravîmes le versant opposé. En toute hâte, j'atteignis le sommet, et soudain le prix de nos efforts se déploya devant mes regards. Bien au-dessous de moi, comme une mer de vif argent, s'étendait le lac, bornant l'horizon au sud et au sud-ouest, et étincelant sous les rayons du soleil de midi. Vers l'ouest, à une distance de quatre-vingts à cent kilomètres, des montagnes bleues semblaient sortir des eaux et s'élever à une hauteur de plus de deux mille mètres.

Impossible de décrire les sentiments de triomphe que j'éprouvais : je voyais la récompense de tous mes travaux, des longues années pendant lesquelles j'avais obstinément poursuivi mes recherches dans l'Afrique centrale. — L'Angleterre avait découvert les sources du Nil!

Avant d'arriver, nous étions convenus, mes gens et moi, de pousser trois hourrâs à l'anglaise en l'honneur de la découverte; mais, maintenant que je contemplais cette vaste mer intérieure située au cœur même de l'Afrique, venant à me rappeler les vaines

tentatives que les hommes avaient faites pendant des siècles pour atteindre ce point du globe, et songeant que j'étais l'humble instrument choisi pour éclaircir une partie au moins d'un grand mystère, inabordable pour tant d'autres meilleurs que moi, je me sentais oppressé par des pensées trop sérieuses pour pousser de futiles cris de joie, et je remerciais du fond de mon cœur Dieu qui, à travers tant de dangers, nous avait soutenus jusqu'au bout.

J'étais à environ quatre cent soixante mètres au-dessus du niveau du lac. Du haut d'une paroi escarpée de granit, je ne pouvais détourner mes regards des eaux bienfaisantes de ce vaste réservoir qui nourrissait l'Égypte et fécondait le désert; de cette grande source si longtemps cachée aux millions d'êtres humains, pour lesquels elle est un bienfait et une bénédiction. C'est une des merveilles du globe et je résolus de la baptiser d'un nom illustre. En souvenir impérissable d'un homme dont la mort récente a été déplorée par notre gracieuse reine et par l'Angleterre tout entière, j'appelai ce grand lac l'Albert N'yanza. Les lacs Victoria et Albert sont les deux sources du Nil.

Le sentier en zigzag que nous avions à descendre pour parvenir au bord de l'eau était si escarpé que nous fûmes forcés de laisser derrière nous nos bœufs, sous la conduite d'un guide, chargé de les ramener à Mégoungo et d'y attendre notre arrivée. Nous commençâmes à pied notre descente. J'ouvrais la marche appuyé sur un fort bambou. Ma femme, encore très-faible, chancelait, courbée sur mon épaule, et s'arrêtait de vingt pas en vingt pas pour se reposer. Après cette laborieuse marche d'environ deux heures, affaiblis par une fièvre qui durait depuis des années, mais à présent fortifiés par notre succès, nous atteignîmes la plaine unie au pied des rochers. Elle avait

seize cents mètres que nous dûmes traverser sur un sol sableux et parsemé d'arbres et de buissons, pour arriver au bord de l'eau. Les vagues s'y brisaient sur un lit de cailloux blancs. Altéré par la chaleur et par les fatigues, je me précipitai dans le lac, et je bus à longs traits, avec un profond sentiment de reconnaissance, *aux sources du Nil!* Un village de pêcheurs s'élevait à quatre cents mètres de là et s'appelait Vécovia. Nous nous y installâmes. Là, tout sentait le poisson, tout faisait songer à la pêche ; non pas la pêche en miniature telle qu'elle se pratique en Angleterre avec une ligne et une mouche artificielle : des harpons étaient appuyés contre les chaumières ; des lignes aussi épaisses que le petit doigt étaient étendues pour sécher, armées d'hameçons en fer, et donnaient une idée formidable des monstres marins du lac Albert. Toutes les huttes se trouvaient pleines d'une quantité considérable d'ustensiles de pêche : des lignes très-bien faites en fibres de bananier, fort élastiques et capables de résister à la première attaque d'un gros poisson ; des hameçons très-grossiers, mais soigneusement garnis de crochets, et variant en grosseur de cinq à quinze centimètres. Dans l'une d'elles, des harpons pour la chasse aux hippopotames étaient rangés en bon ordre, et tout l'ensemble montrait clairement que le propriétaire de cette demeure était un vrai *sportsman*.

Les harpons pour les hippopotames représentaient exactement le modèle de ceux dont les Arabes Hamram se servent dans le Taka, sur la frontière de l'Abyssinie : ils ont une étroite lame d'environ deux centimètres de largeur, avec un crochet seulement. La corde est admirablement faite en fibres de bananier, et le *flotteur* consiste en un grand morceau de bois d'ambatch de trente-huit centimètres de diamètre. Les naturels harponnent les hippopotames de

l'intérieur de leurs canots, et ces grands *flotteurs* sont indispensables afin qu'on puisse poursuivre aisément la proie sur les eaux troublées.

La vue du lac frappait mes gens d'une profonde surprise. Le voyage avait été si long et si rempli de déceptions que, depuis longtemps, ils avaient cessé de croire à l'existence d'un lac et s'imaginaient que je les conduisais vers la mer. Ils contemplaient donc la scène actuelle avec stupéfaction. Deux d'entre eux qui avaient déjà vu la Méditerrannée à Alexandrie, déclaraient aux autres que nous étions arrivés à la mer, mais qu'elle n'était pas salée.

Vécovia est un endroit misérable; le sol en est si saturé de sel que toute culture y devient impossible. Le sel est un produit naturel du district, et tous les habitants s'occupent de le préparer, puis ils obtiennent en échange les provisions de l'intérieur du pays. J'allai examiner les fosses d'extraction; elles ont environ deux mètres de profondeur. On en tire une vase noire et sablonneuse que l'on dépose dans de grandes jarres d'argile; ces jarres, percées au fond de petits trous, sont remplies d'eau et placées sur des madriers; l'eau, filtrée dans d'autres jarres, est de nouveau mélangée avec de la vase fraîche, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il en résulte une forte saumure, que l'on fait bouillir et évaporer. Le sel ainsi obtenu est blanc, mais amer. Il provient, à ce que je suppose, de la décomposition des plantes aquatiques et riches en potasse, que les vagues déposent sur le rivage. La zone unie et sablonneuse, qui s'étend, l'espace de seize cents mètres, entre le lac et le pied de la falaise rocheuse dont la hauteur est de quatre cents soixante mètres, semble avoir formé jadis le fond du lac. De fait, le sol plat de Vécovia ressemble à une baie, car les rochers qui décrivent autour de lui un arc de huit

kilomètres d'ouverture, plongent brusquement dans le lac au sud et au nord de cette courbe, dont une plage unie occupe le centre. Si le niveau du lac s'élevait de quatre mètres, tout ce terrain serait inondé jusqu'à la base des collines.

J'achetai deux cabris au chef du village moyennant quelques perles bleues, et ayant reçu du chef de Parkâni le présent d'un bœuf en retour d'un peu de verroterie et de bracelets, je donnai à mes hommes un festin somptueux en l'honneur de ma découverte. Je leur fis un discours dans lequel je leur prouvai combien de fatigues nous aurions évité si toute la caravane s'était bien comportée dès le principe, et s'était fiée à ma direction, car nous serions arrivés au lac un an plus tôt; en même temps, je leur dis que c'était un plus grand honneur d'avoir achevé cette tâche avec une petite troupe réduite à treize hommes. Mme Baker ayant recouvré sa santé, après tant d'épreuves, je leur pardonnais toutes leurs offenses passées, et j'effacerais de mon journal ce que j'y avais consigné à leur détriment. Ce *speech* enchanta mes compagnons qui s'écrièrent : « Dieu merci ! » et se mirent à dévorer le bœuf sur-le-champ.

Au lever du soleil le lendemain matin, je pris ma boussole et, accompagné du chef du village, de mon guide Rébonga et de la femme Betchita, j'allai sur les bords du lac pour y faire des observations. Le ciel était admirablement serein et, à l'aide d'une lunette d'approche, je pus distinguer deux grandes cascades coupant de leurs lignes blanches les flancs des montagnes sur le rivage opposé. Bien que cette haute chaîne se profilât nettement sur le bleu du ciel, et que des ombres profondes y annonçassent des ravins considérables, je ne pouvais distinguer que les deux grandes cataractes semblables à des filets d'argent. Nulle base n'était vi-

sible, même de la paroi de quatre cent soixante mètres d'où j'avais d'abord aperçu cette vaste nappe d'eau. La chaîne de hautes montagnes à l'ouest paraissait surgir du sein du lac même, phénomène de vision dû sans doute uniquement à la grande distance qui cachait le pied des hauteurs sous l'horizon, car d'épaisses colonnes de fumée, qui semblaient s'élever de la surface de l'eau, devaient être produites en réalité par l'incendie des prairies au bas de la montagne. Le chef m'assura que de grands canots avaient traversé d'un bord à l'autre du lac, mais que ce voyage prenait trois ou quatre jours, pendant lesquels il fallait ramer vigoureusement, et que plusieurs bateaux avaient péri dans ce trajet. Ceux du Gnoro n'étaient pas faits pour un voyage si dangereux; mais la rive occidentale du lac faisait partie du grand royaume de Mallegga, dont le roi Kedjoro possédait de vastes embarcations. Ce roi faisait le commerce avec Camrési à un point situé vis-à-vis de Mégoungo, où le lac se rétrécit de manière à ce qu'on puisse le traverser en un jour. Mallegga, suivant mon informateur, est un pays puissant, plus étendu que le Gnoro ou le Ganda. Au sud du Mallegga, est un État nommé Tori, gouverné par un roi du même nom; quant au district qui est encore plus au sud, sur le bord occidental, personne ne saurait en donner la moindre notion.

On savait que le lac s'étendait vers le sud jusqu'au Kérégoué; on me répéta la vieille histoire d'après laquelle Rouménica (1), roi de ce pays, aurait été jadis dans l'habitude d'envoyer au Toumbi, au bord du lac,

(1) Rouménica, roi du Kérégoué, s'est distingué parmi ses confrères de cette partie de l'Afrique par la modération de ses idées et par la conduite pleine de convenance qu'il a tenue à l'égard de Speke et de Grant. (Notre édition des *Sources du Nil,* chap. v.) — J. B.

des détachements pour recueillir l'ivoire; et comment autrefois ses barques s'étaient avancées jusqu'à Mégoungo. Ceci confirmait singulièrement ce que Speke m'avait dit à Gondocoro : « Rouménica envoie au Toumbi des chasseurs d'éléphants. »

La rive orientale est bordée, en allant du nord au sud, par le Tchopi, le Gnoro, le Ganda, le Toumbi et le Kérégoué. De ce dernier point, qui ne peut pas être à moins de deux degrés de latitude sud, le lac, disait-on, tournait tout à coup vers l'ouest, et se prolongeait dans cette direction sans qu'on pût en déterminer l'extrémité. Au nord du Mallegga, à l'ouest du lac, était un petit pays nommé M'kéroli; puis venait le Cochi, à l'ouest du point où le Nil sort de la mer intérieure; à l'est du fleuve, se trouve le district des Médis vis-à-vis du Cochi. Le guide et le chef de Vécovia nous dirent tous deux que des canots nous transporteraient à Mégoungo, au point où le Somerset, que nous avions quitté à Kérouma, tombe dans le lac; cependant ils déclarèrent impossible de remonter cette rivière, parce que, depuis Kérouma jusqu'à une très-petite distance de Mégoungo, elle forme une suite de cataractes. Le Nil était navigable à une distance considérable, depuis sa sortie du lac à Cochi, et des canots pouvaient descendre la rivière jusqu'aux Médis.

Tous deux convinrent que le niveau du lac Albert n'était jamais plus bas qu'alors, et qu'il ne dépassait jamais non plus une certaine marque faite sur la grève et qui représentait une crue d'un mètre vingt et un centimètres. La plage est d'un sable très-fin, sur lequel les vagues venaient expirer comme auraient pu le faire celles de la mer, en y déposant des plantes aquatiques, de même que les plantes marines sont rejetées sur les côtes d'Angleterre. C'était un grand spectale que ce vaste réservoir du Nil : les flots se brisaient

sur la grève ;tandis que dans l'horizon, au sud-ouest, l'œil cherchait une limite aussi inutilement que s'il s'efforçait de découvrir celles de l'Océan Atlantique. Je jouissais de cet imposant coup d'œil avec une émotion profonde. Ma femme qui m'avait suivi avec tant de dévouement, était à mes côtés, pâle et épuisée, comme une naufragée sur cette plage que nous avions eu tant de peine à découvrir. Aucun pied d'Européen n'avait foulé ce sable, les yeux d'aucun homme blanc n'avaient encore contemplé cette vaste étendue d'eau. Nous étions arrivés les premiers; nous avions la clef du grand problème dont Jules César lui-même avait en vain désiré la solution. Devant nous était le grand bassin du Nil, réceptacle de chaque goutte d'eau, depuis l'averse passagère jusqu'au torrent des montagnes, qui du sein de l'Afrique centrale se dirige vers le nord. C'était là le grand réservoir du Nil !

Notre premier regard, du haut de l'escarpement de quatre cent soixante mètres, m'avait fait présumer ce qu'un examen plus minutieux a confirmé. Le lac est le résultat d'une grande dépression du sol au-dessous du niveau général du continent ; il est environné de roches abruptes, et barré au sud-ouest et à l'ouest par de grandes chaînes de montagnes, s'élevant de mille cinq cent vingt à deux mille cent vingt-six mètres au-dessus de son niveau ; ainsi c'est le grand réservoir où toutes les eaux doivent s'écouler, et, de ce vaste bassin entouré de rochers, le Nil s'écoule, géant dès sa naissance. C'est une disposition merveilleuse que la nature a prise pour la source d'un fleuve aussi important et aussi grand que le Nil. Le lac Victoria de Speke forme un réservoir élevé recevant les eaux de l'ouest par l'intermédiaire de la rivière Kitangoulé, et Speke avait vu de très-loin le mont M'foumbiro, comme un pic au milieu d'autres montagnes, d'où des-

cendaient les cours d'eau dont la réunion forme la rivière principale, la Kitangoulé, qui se déverse dans le lac Victoria à l'ouest, vers le 2° degré de lat. sud. Ainsi la même chaîne de montagnes, qui alimente le Victoria à l'est, doit verser à l'ouest et au nord les eaux qui tombent dans le lac Albert. L'écoulement général du Nil est du sud au nord, et comme le lac Albert s'avance bien plus au nord que le lac Victoria, il reçoit le débouché de ce dernier et réunit ainsi les sources du Nil. L'Albert est le grand réservoir, tandis que le Victoria est la source orientale; les cours d'eau primitifs qui forment ces deux lacs ont la même origine, et les eaux de la Kitangoulé, après être tombées dans le Victoria, arrivent finalement au lac Albert, exactement de la même manière que les hautes terres du M'foumbiro et des Montagnes Bleues déversent leur contingent immédiatement dans le même lac. Tout le système du Nil, depuis le premier tributaire abyssin, l'Atbara, en latit. N. 17° 37', jusqu'à l'équateur, présente un écoulement uniforme du sud-est au nord-ouest; chaque ruisseau suivant cette direction pour arriver au Nil. Le Somerset ou Nil Victoria a la même pente; car, après avoir pris une direction septentrionale depuis sa sortie du lac Victoria jusqu'à Kérouma (lat. nord 2° 16'), il se détourne soudain vers l'ouest et rencontre le lac Albert à Mégoungo. Ainsi, en supposant une ligne tirée de cette ville aux cataractes de Ripon sur le lac Victoria, on trouvera que la pente générale du pays est la même que celle qui est suivie par le Nil Bleu et par ses tributaires, c'est-à-dire du sud-est au nord-ouest.

Il est certain que le lac Albert reçoit beaucoup d'affluents. Les deux cataractes, aperçues au télescope sur les flancs des Montagnes Bleues ou monts de la rive gauche, doivent être des cours d'eau fort importants,

car autrement il serait impossible de les distinguer à la distance de quatre-vingts à cent kilomètres. D'ailleurs les naturels m'assurent que des torrents en fort grand nombre, mais d'importance diverse, tombent de tous côtés dans le réservoir général.

Je retournai à ma hutte. Le gazon de la plage, tout autour du village, était jonché d'ossements de poissons monstrueux, d'hippopotames et de crocodiles; mais ceux-ci n'étaient tués que par esprit de vengeance, car les Gnoriens en regardent la chair avec dégoût. Ces amphibies sont si nombreux dans le lac et si voraces qu'on nous conseilla de recommander aux femmes de notre troupe de ne pas s'avancer dans l'eau, même jusqu'au genou, quand elles allaient remplir leurs jarres d'eau (1).

J'ai dépêché Rébonga à Mégoungo où il devait nous attendre, avec nos bœufs de selle qui s'y rendraient par le haut du plateau, car la plage du lac, qu'interrompent souvent des rochers, descendant abruptement au milieu d'une eau profonde, n'offre point de chemin praticable. Je fis présent au guide d'une quantité de verroterie que j'avais promis de lui donner lorsque nous serions arrivés au lac. Il partit, promettant de nous attendre à Mégoungo avec nos bœufs, et de nous procurer des porteurs pour nous mener directement au Choua.

Le lendemain matin, nul de notre troupe ne put se

(1) Le *Voyage dans le sud-ouest de l'Afrique* par Th. Baines montre (p. 211 et s. de notre édition) qu'il en est à peu près de même pour la Botletle. Le *Somerset*, comme on le verra plus bas, est infesté de crocodiles, et le volume de D. et C. Livingstone, intitulé les *Explorations du Zambèze*, prouve qu'il en est ainsi pour ce fleuve et ses affluents. En somme, l'existence de ces voraces amphibies est un fléau pour toutes les eaux douces de l'Afrique. — J. B.

lever. Treize hommes, quatre femmes, Saat, Mme Baker et moi, nous étions pris de la fièvre. L'air était chaud et lourd, et le pays affreusement malsain. Les naturels nous assurèrent que tous les étrangers se trouvaient affectés d'une manière analogue, et que personne ne pouvait vivre à Vécovia sans être exposé à des accès de fièvre répétés.

Le retard que nous éprouvions à avoir des embarcations était donc terrible; chaque heure avait son prix. Cependant les naturels de l'endroit nous trompaient de toutes les façons possibles, mentant avec effronterie et nous retenant au milieu d'eux, afin de nous extorquer autant de verroterie qu'ils le pourraient.

Je pensais alors que nous allions commencer notre route vers le nord, et que chaque jour nous rapprocherait de notre patrie; mais où était la patrie? J'espérais à peine y arriver jamais, quand je regardais sur une mappemonde le petit point rouge qui représente l'Angleterre — loin, oh! bien loin de nous! — et quand je contemplais ensuite les traits amaigris de ma femme et mon propre corps épuisé par la fatigue. Depuis trois ans, nous poursuivions notre course en avant et, après avoir complété l'exploration de tous les affluents abyssins du Nil, entreprise ardue en elle-même, nous nous trouvions maintenant aux sources mêmes du fleuve. Mais nous avions épuisé notre santé et nos provisions, et le voyage de retour n'était pas commencé! Malgré ma requête quotidienne pour qu'on nous donnât des bateaux sans délai, nous passâmes à Vécovia huit jours, pendant lesquels nous souffrîmes tous plus ou moins de la fièvre. Enfin, on nous annonça l'arrivée des canots, et on me pria d'en faire l'inspection. C'étaient des troncs d'arbres creusés très-proprement, mais bien plus petits que ceux que j'avais vus sur le Somerset, à M'rouli. Le plus grand avait

neuf mètres soixante-quinze de long; j'en choisis un qui n'avait que huit mètres, mais qui était plus large et plus profond. J'avais heureusement acheté à Khartoum un vilebrequin anglais de plus de trois centimètres de diamètre, et, par peur que nos arrangements nautiques ne présentassent quelques difficultés, j'avais apporté cet outil avec moi. Je perçai dans les côtés du canot des trous espacés de deux pieds et, ayant préparé des baguettes d'un bois élastique, j'en formai des arcs que je fixai solidement dans les trous. Cela fait, je donnai de la force à cette construction en l'assujétissant par des traverses placées en diagonale, et je recouvris cette carcasse avec un treillis léger de roseaux pour nous abriter contre le soleil, disposant sur le tout des peaux de bœuf bien fermes et bien tendues, afin de mettre notre petite cabine à l'épreuve de l'eau. Le tout formait une espèce de carapace capable de résister tant au soleil qu'à la pluie. Je mis ensuite des bûches d'un bois fort lisse au fond du canot, et je les recouvris d'un lit épais d'herbe; je plaçai là-dessus une peau de bœuf tannée en Abyssinie et arrangée avec des plaids écossais. Ainsi disposée, ma cabine n'offrait peut-être pas tout le luxe déployé dans les vapeurs de la Compagnie Péninsulaire et Orientale, mais elle pouvait défier le soleil et la pluie, et c'était là le principal.

Nous nous embarquâmes un beau matin; le lac était presque immobile. Les canots avaient quatre rameurs, deux à chaque bout. Leurs rames étaient admirablement faites, d'une seule pièce, un peu plus large à leur extrémité que le fer d'une bêche ordinaire, mais concave du côté intérieur de manière à donner au rameur une plus grande prise sur l'eau. J'achetai à grand'peine quelques poulets et du poisson desséché, puis je mis la plupart de mes hommes à bord du grand canot. Dans l'autre, avec Richarn, Saat et les femmes,

y compris notre interprète Betchita, je pris les devants. C'est ainsi que nous partîmes de Vécovia, pour nous aventurer sur le lac Albert. Nos rameurs s'évertuaient courageusement, et le canot, quoique pesamment chargé, filait à raison de plus de six kilomètres à l'heure. Notre départ ne créa aucune sensation à Vécovia, et le chef, avec deux ou trois de ses suivants, fut le seul qui vint nous dire adieu. On craignait que les spectateurs ne fussent un peu forcément engagés comme matelots, de sorte que la population entière du village s'était éclipsée.

Au moment où nous poussions au large, le chef, qui m'avait demandé quelques objets de verroterie, les jeta dans le lac afin d'obtenir en notre faveur l'aide des divinités des eaux, contre les attaques des hippopotames (1). Pendant le premier jour, le voyage fut délicieux. L'eau était calme, le ciel couvert, et le paysage charmant. Quelquefois on ne pouvait distinguer les montagnes de la rive occidentale, et le lac semblait avoir une étendue indéfinie. Nous nous tenions à une centaine de mètres du bord oriental. Tantôt nous longions une plage sablonneuse et boisée formant une zone d'environ seize cents mètres de largeur entre l'eau et la base de la falaise; d'autres fois nous passions sous des rochers énormes sortant immédiate-

(1) « Dès que les agrès du navire sont attachés, on remplit « les coupes de vin ; on offre des libations aux dieux éternels, et « surtout à la fille de Jupiter, la déesse aux yeux d'azur. » (*Odyssée*, chant II, à la fin). Sur l'Adriatique, le doge, placé à la poupe du Bucentaure avec la Seigneurie de Venise, ayant à sa droite le légat du pape, à sa gauche l'ambassadeur de France, jetait dans les flots un anneau d'or, ou alliance, tandis qu'un prêtre récitait des prières. — Voilà des cérémonies européennes qui, durant de longs siècles, ont ressemblé, sinon par la forme au moins par l'idée, à celle qu'accomplit le chef de Vécovia en faveur de sir S. Baker. — J. B.



Vue du lac Albert. (Page 232.)

ment du lac, qu'ils dominaient de près de cinq cents mètres. Dans ce cas nous côtoyions le rivage de près et nous accélérions notre navigation en poussant contre la falaise avec des bambous. Ces rocs sont tous de l'époque primitive, fréquemment de granit et de gneiss mêlés en plusieurs endroits de porphyre rouge. Dans les interstices, croissent des arbustes magnifiques de toute nuance, entre autres des euphorbes gigantesques, et partout où l'on voit scintiller une source ou une cascatelle, à travers le sombre feuillage d'un ravin, on est sûr de voir aussi le gracieux dattier sauvage étaler son panache aérien.

Des hippopotames en grand nombre se jouaient dans l'eau, mais je refusai de tirer sur eux, car la mort d'un de ces monstres nous eût fait perdre un jour entier à cause des bateliers qui n'auraient pas voulu abandonner la chair. Les crocodiles se montraient en grand nombre dans le lac et sur le rivage. Partout où s'élevait quelque chaud banc de sable, on voyait plusieurs de ces monstres étendus au soleil, sans mouvement, comme des troncs d'arbres. Sur le bord de la grève, au-dessus de la marque des crues, poussaient de petits taillis, d'où les crocodiles effrayés par notre canot s'élançaient pour se réfugier dans les flots. Il n'y avait sur le lac ni canards, ni oies, l'eau étant trop profonde pour leur offrir de la nourriture, même auprès du rivage.

Nos bateliers pagayaient courageusement et nous poursuivîmes notre voyage longtemps après la nuit tombée; enfin le canot fut dirigé vers le bord et nous touchâmes à une haute grève de sable fort propre. On nous apprit que nous étions près d'un village, et les bateliers proposèrent de nous laisser là pour la nuit, tandis qu'ils iraient en quête de provisions. Voyant qu'ils s'apprêtaient à emporter les avirons, j'ordonnai

de remettre ces ustensiles indispensables dans les bateaux, et je les fis garder soigneusement, tandis que quelques-uns de mes hommes accompagnaient les bateliers au village en question. Cependant, je disposai les lits de camp sur la grève, j'allumai du feu avec un peu de bois apporté là par les vagues, et je préparai tout pour passer la nuit. Les hommes revinrent bientôt accompagnés de plusieurs nègres apportant deux poulets et un petit chevreau. Ce dernier fut immédiatement mis dans la marmite et je le payai trois fois sa valeur, pour encourager les nègres à nous apporter d'autres provisions le jour suivant.

Le lendemain matin, au premier cri de notre coq solitaire, nous nous préparâmes à partir. — Éclipse totale des bateliers.

Dès que le jour fut venu, je me dirigeai accompagné de deux hommes, vers le village, pensant que les déserteurs étaient peut-être endormis dans leurs huttes. Trois pitoyables cabanes de pêcheurs, composant le village, s'élevaient sur un monticule de gazon à trois cents pas des bateaux. Personne : les habitants avaient disparu. Au-dessous des falaises, s'étendait en amphithéâtre une bande de terre couverte d'herbe et d'une surface inégale. Je regardai partout avec ma lunette d'approche, sans pouvoir découvrir la trace d'un être vivant. Nous étions évidemment abandonnés par nos matelots, et les habitants les avaient accompagnés de peur de se voir obligés de prendre leur place.

Lorsque je rapportai cette nouvelle, le désespoir s'empara de mes gens. Ils ne pouvaient ajouter foi à mes paroles, et me priaient de leur permettre de parcourir le pays afin de tâcher de découvrir un autre village. Je défendis strictement à tout le monde de s'absenter, et je me félicitai d'avoir gardé les avirons

qui nous auraient été volés si j'avais permis aux bateliers de les emporter. Je résolus d'attendre jusqu'à trois heures de l'après-midi et, si les déserteurs n'étaient pas de retour alors, de partir sans eux. On ne pouvait compter sur les nègres, et leur témoigner de la bonté était peine perdue. Camrési nous avait donné des instructions qui devaient nous procurer et des bateaux et des bateliers; mais, dans ce district éloigné, les natifs paraissaient tenir très-peu de compte des ordres de leur roi. Et pourtant, nous dépendions entièrement d'eux.

A trois heures, pas un batelier n'avait paru : « En bateau, mes enfants ! m'écriai-je; je connais la route. » Les canots furent poussés au large, et mes compagnons prirent les rames en main. Cinq d'entre eux étaient matelots de leur état, mais personne, à bord, excepté moi, ne savait se servir des avirons. En vain j'essayai de former mon équipage; ils se démenaient sans doute, mais, ô Dieu protecteur des nautoniers ! quelle besogne ils faisaient ! Nous pirouettions, et dans la grande salle de bal que formait le lac Albert, les deux canots semblaient se livrer à des valses et des polkas effrénées. Le voyage aurait pu durer ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Après trois heures d'efforts, nous atteignîmes l'extrémité d'un rocher qui s'avançait en promontoire dans le lac. Ce cap était revêtu, jusqu'au sommet, d'un épais fourré, et à la base se trouvait une petite grève sablonneuse, à laquelle on ne pouvait arriver que du côté de l'eau, parce que, de tout autre, les rochers plongeaient dans le lac. Il pleuvait à verse, et nous eûmes de la peine à allumer du feu. Les moustiques abondaient, et la température rendait les couvertures insupportables. Disposant les lits de camp sur le sable avec les peaux de bœuf en guise de draps, nous nous couchâmes à la

pluie. Il faisait trop chaud pour dormir à bord, et de plus notre cabine était devenue un véritable nid de moustiques. Je passai la nuit à songer au meilleur plan à suivre, et je résolus de transformer, le lendemain matin, un de mes avirons en gouvernail. Il plut toute la nuit et, à la pointe du jour, le coup d'œil était passablement triste. Mes hommes gisaient étendus sur le sable humide, couverts de leurs peaux de bœuf saturées d'eau ; malgré cela ils dormaient profondément; pas possible de les réveiller. Ma femme était, elle aussi, trempée et dans une situation déplorable. Il pleuvait toujours. Je me mis promptement à l'ouvrage. Avec mon couteau de chasse, je taillai une traverse dans l'arrière de mon canot; je creusai au-dessous un trou à l'aide de ma tarière et j'y fixai solidement un des avirons avec une lanière de cuir découpée dans ma couverture détrempée. J'eus ainsi un excellent gouvernail. Pas un de mes hommes n'était venu à mon secours. Couchés sous leurs couvertures de peau, ils fumaient leurs pipes et me regardaient faire. Le désespoir les paralysait; les efforts ridicules qu'ils avaient faits la veille comme rameurs les avaient entièrement découragés. Ils étaient résignés à leur destin, et se regardaient comme sacrifiés à la géographie.

Je leur jetai la tarière à la face et je leur déclarai que, prêt à partir, je n'attendrais personne. Avec deux bambous je fabriquai un mât et une antenne sur laquelle je fixai un grand plaid écossais en guise de voile. Nous poussâmes au large; j'avais heureusement deux ou trois avirons de rechange, ce qui me permettait d'en sacrifier un pour le gouvernail. Je pris les fonctions de pilote et dis à mes hommes de ne s'occuper que de ramer vigoureusement : à leur grande joie nous partîmes en ligne droite, comme une flèche. Il n'y avait qu'une brise très-légère, mais le

plaid était gonflé et nous poussait doucement en avant.

En doublant le promontoire, nous nous trouvâmes dans une grande baie, dont la pointe opposée était visible à environ douze ou seize kilomètres de là. Si nous côtoyions la baie, c'était une affaire de deux jours. Comme j'apercevais un autre petit cap à quelque distance de nous, je résolus de m'y diriger immédiatement plutôt que de me hasarder d'un promontoire à l'autre.

En regardant en arrière, je vis l'autre canot, à environ seize cents mètres, décrire toutes sortes d'évolutions, faute du gouvernail que les paresseux, en dépit de mes injonctions, n'avaient pas voulu prendre la peine d'ajuster.

Nous nous avancions à raison de six kilomètres à l'heure, et mes compagnons en étaient si fiers qu'ils se déclarèrent capables de ramer, sans un renfort de bras, jusqu'au point de la jonction du Nil. L'eau était parfaitement calme et, en doublant le second cap, j'eus la joie d'apercevoir de l'autre côté un village dans une petite baie, avec un grand nombre de canots halés sur la plage, tandis que d'autres étaient occupés à pêcher. Des nègres étaient debout tout au bord de l'eau, à huit cents mètres, et je dirigeai notre bateau immédiatement vers eux. Quand nous approchâmes, ils s'assirent, puis élevèrent leurs avirons au-dessus de leur tête, indiquant ainsi qu'ils s'offraient en qualité de bateliers. Je conduisis le canot vers la grève. Nous ne l'eûmes pas plus tôt accostée que les nègres se jetèrent dans l'eau, vinrent à bord et commencèrent par défaire avec beaucoup de bonne humeur notre mât et notre voile qui leur semblaient absurdes, parce qu'ils ne se servent jamais de ces agrès. Ils nous expliquèrent qu'ayant deviné, de l'autre côté du promontoire, que

nous étions des étrangers, leur chef leur avait ordonné de nous venir en aide. Je les priai d'envoyer six des leurs au secours du canot retardataire; ils le promirent, et, après avoir attendu quelque temps, nous partîmes ensemble vigoureusement pour traverser la baie d'un cap à l'autre.

Arrivés au centre de la baie, nous étions à environ six kilomètres du rivage. En ce moment, un vent souffla du sud-ouest. Pendant mon séjour à Vécovia, j'avais remarqué que, malgré le calme du matin, un vent violent se levait généralement du sud-ouest à une heure de l'après-midi et produisait une houle assez forte. Je craignais maintenant que nous n'eussions à essuyer une rafale avant d'atteindre le promontoire opposé; la surface du lac par son état d'agitation annonçait le vent sud-ouest, et des nuées grosses d'orage s'accumulaient sur la côte occidentale.

Je dis à Betchita de prévenir les rameurs, car en cas d'orage notre pesant canot pouvait être submergé. Je consultai ma montre; il était midi passé, et je pressentais qu'à une heure le coup de vent nous aurait atteints. Les nuages sombres et la houle effrayaient mes compagnons; pourtant ils s'écriaient : « S'il plaît à Dieu, nous n'aurons pas de vent ! » Malgré tout mon respect pour leur croyance en la prédestination, j'insistai pour qu'ils fissent force de rames, notre sûreté dépendant de notre arrivée à la côte avant l'orage. Ils avaient appris à avoir foi en moi et s'évertuèrent en conscience. Le vieux bateau fendait les vagues ; mais la surface du lac changeait rapidement; on n'apercevait plus le bord occidental. L'eau était sombre et les vagues moutonnaient. Bientôt, le canot n'avança qu'avec peine; il embarquait de temps en temps des vagues que mes compagnons vidaient avec leurs calebasses, en s'écriant : « Par Dieu, le chef a dit vrai ! » A moins

de deux kilomètres du point vers lequel nous nous dirigions, le canot devint ingouvernable ; l'eau y était entrée avec force à plusieurs reprises, et nous aurions été perdus, si nous n'avions pas été bien pourvus d'ustensiles pour débarrasser l'embarcation. Plusieurs coups de tonnerre, accompagnés d'éclairs éblouissants, furent suivis d'une terrible rafale de l'ouest-sud-ouest, durant laquelle nous nous vîmes obligés de courir directement sur le rivage.

En très-peu de temps les vagues devinrent terribles, et souvent elles déferlaient sur la cabine qui heureusement préservait le canot, quoique nous fussions trempés jusqu'aux os. Nous étions tous activement occupés à vider la cale ; mais je ne croyais pas que l'embarcation pût résister à cette épreuve. La pluie tombait à torrents, poussée par un vent épouvantable ; on ne distinguait plus que le sommet des rochers, et mon seul espoir était que nous fussions poussés sur le sable, et non pas contre les abruptes falaises. Nous nous avancions rapidement, car la couverture du canot nous rendait le même service qu'une voile, et on comprendra notre émotion lorsque enfin nous approchâmes du rivage tout blanc d'écume. Heureusement les vagues venaient se briser sur le sable au-dessous des rochers. Je dis à mes gens de se tenir prêts à sauter à terre aussitôt que nous y toucherions, et de maintenir la proue du canot tournée vers le rivage. Ceci arrêté, nous nous lançâmes dans l'écume du ressac, nos matelots nègres pagayant comme des machines à vapeur. « Holà ! gare à la lame ! » m'écriai-je, et juste comme nous touchions la grève, une vague couvrit les négresses assises à l'arrière et inonda le bateau. Mes gens se précipitèrent dans l'eau comme des canards, et un instant après nous étions tous pêle-mêle à terre. Les nègres, loin d'abandonner le

canot, se mirent à le haler sur le sable, tandis que ma femme sortait de sa cabine comme un ver de son trou et sautait sur la plage. « Dieu merci! nous écriâmes-nous en chœur ; maintenant tirons tous ensemble. » Ayant ainsi mis le bateau hors de l'atteinte des plus hautes vagues, j'ordonnai à l'équipage de débarquer la cargaison. Tout était gâté à l'exception de la poudre à canon, renfermée dans des boîtes de métal. Mais où se trouvait l'autre esquif? Perdu, peut-être, car, quoique beaucoup plus long que le nôtre, il s'élevait moins sur l'eau. Après quelque temps et passablement d'inquiétude, je le vis se dirigeant vers le rivage à environ huit cents mètres en arrière. Il était au milieu des brisants, et plusieurs fois je le perdis de vue ; mais le vieux tronc d'arbre se comporta bien et déposa enfin son équipage fidèlement sur la rive.

Heureusement il y avait un village près de là ; nous prîmes possession d'une hutte, nous y allumâmes un bon feu, et, enveloppés de nos plaids et de nos couvertures, après en avoir exprimé l'eau, nous fîmes sécher nos habits; car nous n'avions plus sur nous le moindre chiffon qui ne fût tout à fait trempé.

Il ne nous restait en guise de nourriture que quelques poissons secs qui, n'ayant pas été salés, avaient un goût un peu trop prononcé. Nos poulets et deux cailles que nous avions apprivoisées étaient noyés; nous en fîmes une fricassée ; le feu flambait bien, et nous avions de la paille fraîche pour nous coucher ; aussi dormîmes-nous aussi bien que nous eussions pu le faire au milieu du *comfort* de notre foyer anglais.

Le lendemain matin nous fûmes retenus par le mauvais temps; les vagues continuaient d'être fort grosses, et j'avais résolu de ne pas aventurer nos canots une seconde fois. Les alentours étaient magnifiques, animés par une cascade superbe que forme la rivière

Kaïdjiri, en précipitant, du haut des montagnes et de près de trois cents mètres, dans le lac, une énorme masse d'eau. Cette rivière prend sa source dans le grand marais que nous avions traversé entre M'rouli et Vécovia. Nous cueillîmes dans le voisinage quelques champignons, de la famille de l'*agaricus campestris* d'Europe; ils nous parurent exquis.

Dans l'après-midi, le temps devint plus calme, et nous repartîmes. Nous n'étions pas éloignés du village de plus de cinq kilomètres, lorsque je vis un éléphant qui se baignait dans le lac ; il s'y était aventuré si avant qu'on ne voyait que sa trompe et le sommet de la tête. A notre approche, il s'immergea entièrement, ne laissant hors de l'eau que le bout de sa trompe. J'ordonnai aux bateliers de diriger le canot aussi près de lui que possible, et nous passâmes à trente mètres au moment où il ramenait la tête à la surface. Je fus bien tenté de le tirer ; mais, me rappelant ma résolution, je le laissai tranquille : il sortit lentement du lac et disparut dans le fourré. A quelque distance de là, deux grands crocodiles étaient endormis sur le rivage; à l'approche du canot, ils plongèrent dans le lac et, vingt-cinq pas plus loin, levèrent la tête hors de l'eau. Je ne savais pas si ma carabine Fletcher pourrait faire feu, car elle avait été continuellement exposée à l'humidité ; pour m'en assurer, je visai le crocodile le plus rapproché de nous, immédiatement derrière l'œil. La petite carabine était en excellent état, grâce aux capsules doubles d'Eley, qui résistent à toutes les intempéries des saisons. La balle ayant porté juste, le monstre frappa convulsivement l'eau de sa queue et de ses pattes ; puis, se renversant sur le dos, il disparut peu à peu. Le bruit de la carabine avait tout à fait effrayé les bateliers, au grand amusement de leur compatriote Betchita, et j'eus quelque

peine à les décider à diriger le canot vers l'endroit où le crocodile avait sombré. Comme nous nous trouvions près du rivage, l'eau n'avait pas plus de deux mètres quarante de profondeur, et elle était si transparente que, lorsque je fus au-dessus de l'animal, je le vis distinctement étendu au fond, sur le ventre, la tête ensanglantée et fracassée par la balle. Pendant qu'un de mes gens préparait un nœud coulant, je saisis une lance qui appartenait à un des bateliers, et l'enfonçai profondément entre les écailles derrière le cou ; tirant doucement à moi, j'élevai la tête près de la surface, on y passa le nœud coulant, et le crocodile se trouva pris. Il semblait tout à fait mort, et comme il pouvait procurer un régal à mes gens, nous le tirâmes sur la grève. C'était un rude monstre de plus de quatre mètres de long; quoiqu'il parût mort, il donna un vigoureux coup de dent à travers un bambou que je lui passai dans la gueule, afin d'empêcher tout accident pendant la décollation. Les nègres regardaient d'un œil de dégoût mes hommes qui, tout en le dépeçant, choisissaient les meilleurs morceaux et les mettaient en sûreté dans les canots. En moins d'un quart d'heure tout fut terminé, et nous reprîmes le large, bien pourvus de viande de boucherie, pour les amateurs de crocodile. Selon moi, rien n'est plus affreux. J'ai mangé presque tout ce qui est mangeable, j'ai même goûté du crocodile, mais je n'ai jamais pu en *avaler* un morceau; un composé de poisson rance, de viande en putréfaction et de musc, voilà, en fait de saveur, la carte du dîner que ce saurien peut offrir à un gastronome.

Le soir nous vîmes un éléphant à défenses énormes; il se tenait sur une colline à environ quatre cents mètres des bateaux lorsque nous fîmes halte. Un accès de fièvre m'aida à résister à la tentation de le tirer. Il

pleuvait comme d'habitude, et, aucun village ne se trouvant dans les environs, nous bivouaquâmes en pleine pluie sur la grève, au milieu d'une nuée de moustiques.

Les ennuis de ce voyage étaient accablants : pendant le jour, nous étions resserrés dans notre cabine comme deux tortues dans une seule carapace; pendant la nuit, il pleuvait presque toujours. Nous étions accoutumés à la pluie, mais rien ne saurait mettre le corps d'un Européen à l'épreuve des moustiques. En définitive nous avions peu de repos. C'était assez pénible pour moi, mais bien plus pour ma pauvre femme à peine rétablie de son coup de soleil.

Le lendemain matin, le lac était calme, et nous partîmes de bonne heure.

Les jours se succédaient ainsi : du lever du soleil jusqu'à midi, nous naviguions; puis survenait régulièrement une rafale accompagnée de tonnerre, qui nous forçait à nous arrêter. Le pays est fort mal peuplé, les villages sont pauvres et misérables, les habitants très-inhospitaliers. Enfin nous arrivâmes à une ville considérable, située dans une baie magnifique au pied de falaises abruptes, dont les pentes herbues étaient couvertes de troupeaux de chèvres; c'était Eppigoya, où les bateliers que nous nous étions procurés au dernier village devaient prendre congé de nous. Le retard que nous éprouvions à obtenir des rameurs était insupportable; le roi avait donné ordre que chaque village contribuerait à cette corvée, de sorte qu'à toutes les étapes l'équipage changeait, car, à aucun prix, les nègres n'auraient voulu nous conduire au but de notre voyage.

En débarquant à Eppigoya, je proposai de suite au chef de lui acheter quelques chevreaux : l'idée d'une côtelette nous ouvrait l'appétit. Loin d'accepter, les

habitants se mirent sur-le-champ à éloigner leurs troupeaux, et, en dépit d'un riche cadeau de verroterie, le chef ne nous fit présent que d'un agneau malade, près de rendre le dernier soupir, et qui n'avait que la peau sur les os. Heureusement la volaille abondait par milliers, car les naturels ne la mangent pas. Nous achetâmes des poulets à raison d'une perle bleue (*monjour*) la pièce, ce qui équivaut en monnaie courante à 150 poulets pour un franc vingt-cinq centimes. On nous apporta aussi des œufs dans des paniers qui en contenaient plusieurs centaines chacun.

C'est à Eppigoya que se fait le meilleur sel; nous nous en approvisionnâmes, comme aussi de poisson salé. Ainsi pourvus, et les rameurs installés, nous poursuivîmes notre chemin.

Nous nous étions à peine éloignés de deux cents mètres, que nous fûmes poussés en ligne droite vers la grève au-dessous de la ville; alors nos matelots déposant leurs avirons dirent qu'ils avaient rempli leur tâche. Comme le district d'Eppigoya était partagé en quatre cantons, chacun sous un chef différent, chacun d'eux aussi devait fournir son contingent de rameurs.

On trouvera sans doute cet arrangement ridicule, mais il n'y avait pas à en appeler, et nous perdîmes ainsi trois heures à changer d'équipage quatre fois dans un espace de moins de seize cents mètres. L'absurdité d'une telle mesure, jointe à la perte irréparable du temps, mettait notre patience à une rude épreuve.

Le dixième jour après notre départ de Vécovia, nous reconnûmes que le paysage s'embellissait. Le lac n'avait plus qu'une cinquantaine de kilomètres en largeur et s'amoindrissait rapidement vers le nord; on pouvait distinguer les arbres sur les montagnes de l'ouest. Un

peu plus loin, nous vîmes que la rive occidentale s'avançait en forme de promontoire, réduisant la largeur du lac à près de trente kilomètres.

Ce n'était plus cette vaste mer intérieure qui à Vécovia m'avait tant frappé, avec sa grève de cailloux blancs. Ici d'énormes bancs de roseaux, croissant sur une masse de végétation flottante, empêchaient les canots d'aborder. Ces bancs étaient étranges : ils semblaient formés de végétation décomposée sur laquelle les papyrus avaient pris racine; cette espèce de tourbe avait un mètre environ d'épaisseur et était si ferme et si résistante qu'on pouvait y marcher sans courir le risque d'être mouillé beaucoup plus haut que la cheville. La bande végétale recouvrait une eau des plus profondes et s'étendait à environ huit cents mètres du rivage. Un jour, une rafale terrible et une tempête violente brisèrent de grandes portions de cette couche flottante, et le vent, se précipitant dans les roseaux comme dans une voilure d'embarcation, en emporta des fragments considérables, qui s'en allèrent à la dérive jusqu'à ce que le hasard les fixât quelque part.

Le treizième jour, nous avions terminé notre voyage maritime. A ce point, le lac était large de vingt-quatre à trente-deux kilomètres et vers le nord le pays ressemblait à un delta. L'abord des deux rives était obstrué par d'immenses bancs de roseaux et, pendant que nous longions celui de l'est, nous ne pouvions trouver le fond, même avec un bambou de sept mètres soixante de long, quoique la masse flottante elle-même parût aussi solide que la terre ferme. Nous étions au milieu d'un véritable désert de végétation. A l'ouest on voyait des montagnes s'élevant de près de douze cents mètres au-dessus du niveau du lac, et faisant suite à la chaîne des Montagnes Bleues, observées

plus au sud. Elles diminuaient de hauteur vers le nord, et dans cette direction le lac avait pour limite une large vallée de roseaux.

Nous étions à Mégoungo, port d'arrivée pour les gros bateaux, qui, de Melegga sur le bord occidental, viennent dans le pays de Camrési. Les bateliers nous proposèrent de débarquer sur la végétation flottante, disant que nous raccourcirions ainsi le chemin pour nous rendre à la ville. Mais, comme la violence du ressac sur le banc de roseaux menaçait de faire sombrer le canot, je préférai côtoyer le rivage jusqu'à ce que nous eussions découvert un point de débarquement convenable. Après avoir longé l'étonnante végétation flottante pendant seize cents mètres, nous tournâmes soudain vers l'est et nous entrâmes dans un large canal bordé des deux côtés par les interminables roseaux. C'était là, nous dit-on, l'embouchure de la rivière Somerset, affluent du lac Victoria. La même rivière, dont nous avions traversé à Kérouma le courant furieux sur son lit de rochers, s'unissait maintenant au lac Albert comme une eau stagnante. Je n'y pouvais rien comprendre : on n'y voyait pas le moindre courant; le lit avait près de huit cents mètres en largeur, et je pouvais à peine croire que ce ne fût pas un bras du lac se dirigeant vers l'est. Après avoir cherché longtemps un point de débarquement à travers les merveilleux roseaux, nous découvrîmes un passage qui avait évidemment servi de chenal pour les canots, mais si étroit que nous eûmes toutes les difficultés du monde à y faire passer notre plus grande embarcation. Les hommes de l'équipage pataugeaient à travers la boue et les roseaux, tirant le bateau après eux de toute leur force. Quelques centaines de pas franchis de cette pénible manière, nous amenèrent dans un endroit où l'eau avait environ deux mètres

quarante de profondeur, devant un rivage de roc nu. Un bruit de voix humaines était venu jusqu'à nous à travers les roseaux : c'était un grand nombre de naturels du pays accourant à notre rencontre avec le chef de Mégoungo et notre guide Rébonga. Celui-ci, on se le rappelle, avait été envoyé en avant depuis Vécovia avec les bœufs de selle. Près du bord, l'eau était très-basse ; les naturels s'y précipitèrent et tirèrent sur le rivage les canots à travers la boue. Nous avions été tellement cachés, lorsque nous nous trouvions de l'autre côté du lac parmi les roseaux, que nous n'avions pu voir la partie de la côte où se trouve Mégoungo. Nous étions maintenant dans un endroit délicieux, à l'ombre de plusieurs arbres énormes, sur un terrain ferme, mêlé de sable et de roc, tandis que le sol s'élevait rapidement jusqu'à la ville, située à seize cents mètres plus loin sur une colline élevée.

Ma première question se rapporta aux bœufs de selle. Ils étaient, nous dit-on, en fort bon état. On nous invita à attendre sous un arbre l'arrivée des présents offerts par le chef du canton. Pendant que ma femme se reposait à l'ombre, j'allai au bord de l'eau examiner les méthodes de pêche suivies par les naturels. Sur un large espace, les bords des roseaux flottants étaient disposés de manière que tous les gros poissons, qui pénétraient jusqu'à l'eau libre près du rivage, ne pouvaient manquer d'être pris. Par intervalles, étaient placés des paniers dont l'ouverture, comme celle de nos nasses, permettait d'entrer, non de sortir. Chaque panier pouvait avoir un mètre quatre-vingts de diamètre, et quarante-cinq centimètres à l'embouchure. Ces arrangements avaient donc été faits en vue des monstres du lac, et leurs immenses arêtes, éparpillées dans tout le voisinage, témoignaient de leurs dimensions. Mes gens venaient d'obtenir la moitié d'un

poisson magnifique, connu sur les bords du Nil par le nom de *baggara*. Ils l'avaient trouvée dans le fleuve où l'autre moitié était restée entre les mâchoires d'un crocodile. Celle qu'ils avaient pesait encore plus de vingt-deux kilos. C'est un des meilleurs poissons du lac. Il a la forme de la perche, mais la couleur du saumon. Les naturels me procurèrent aussi un excellent poisson d'une forme particulière ayant quatre longs tentacules aux endroits où sont situées ordinairement les jambes des reptiles; ce sont apparemment des jambes à l'état rudimentaire. Ce poisson a un peu de l'apparence d'une anguille, mais étant ovipare n'a aucune affinité réelle avec cet animal. Les naturels ont un procédé infaillible pour prendre le gros poisson à l'aide de la ligne et des hameçons. Ils plantent des rangées de grands bambous, à la profondeur d'un mètre quatre-vingts dans l'eau, et à cinq ou six mètres de distance les uns des autres. A l'extrémité de chaque bambou est passée une rondelle de bois d'ambatch, d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre et autour de laquelle est enroulée une ligne très-solide, que l'on a préalablement fixée au bambou. L'hameçon, amorcé d'un poisson vivant, est jeté à une distance convenable.

Tous les matins les naturels vont dans leurs canots disposer de longues rangées de ces lignes fixes; ils les surveillent pendant la journée et se fient au hasard pendant la nuit. Dès qu'un poisson de grande taille a mordu l'appât, son premier et brusque recul détache la rondelle de bois d'ambatch, et la ligne se déroule sans difficulté. Lorsqu'elle est entièrement dévidée, la grosseur et la légèreté du flotteur arrêtent et épuisent le poisson. On prend ainsi des variétés de poissons qui pèsent cent kilos.

Nombre de gens arrivèrent du village, nous apportant une chèvre, des poulets, des œufs, du lait caillé,

et un article du plus grand luxe : du beurre frais. Je charmai le chef en lui donnant, pour reconnaître sa politesse, une quantité de verroterie; puis, montant la colline, nous nous dirigeâmes vers Mégoungo.

Le jour était admirablement serein; un sol sablonneux et pauvre rendait la route aisée et ferme. Après tant de jours passés en bateau, la marche nous fit du bien, et nous eûmes le plus beau coup d'œil lorsque, arrivés à la ville, nous regardâmes en arrière vers le lac. Nous étions à plus de soixante-quinze mètres au-dessus du niveau de l'eau. Ce n'était plus cette chaîne de rochers abrupts, descendant vers le lac, que nous avions vue au sud; le niveau général du pays semblait être de cent cinquante mètres au-dessus de l'eau, jusqu'à la distance d'une dizaine de kilomètres. A partir de là, le terrain descend graduellement, Mégoungo étant située au sommet de l'élévation la plus rapprochée de nous. Les montagnes du Mallegga, de l'autre côté du lac, étaient les points les plus saillants de l'horizon occidental. A plusieurs kilomètres vers le nord, se trouvait une ouverture dans les Montagnes Bleues, et le lac s'allongeait à l'ouest, mais en pointe fort resserrée, tandis que la chaîne, en s'abaissant au nord de cette ouverture, se dirigeait vers le nord-est. Au nord et au nord-est, le pays était tout à fait plat, et à perte de vue s'étendaient des roseaux d'un vert brillant, marquant le cours du Nil à sa sortie du lac. Celui-ci, étant à Mégoungo large d'un trentaine de kilomètres, se terminait vers le nord en une espèce de queue ou de prolongement qui se confondait enfin avec une vallée couverte de roseaux. Cette vallée paraissait avoir une largeur de six à dix kilomètres, bornée à l'ouest par la même chaîne de montagnes qui forme la limite occidentale du lac. Les naturels me dirent que le Nil était navigable pour

des canots depuis le lac jusqu'au pays des Médis, parce qu'il n'y avait pas de cataractes durant une très-grande étendue. D'un autre côté, les districts des Médis et de Cochi étaient tous deux au pouvoir de leurs ennemis, et le courant y est si fort qu'un canot ne pourrait le remonter sans un nombreux équipage de rameurs. Ils me montrèrent le Cochi, sur le bord occidental du Nil à sa sortie du lac; ce pays comprenait les montagnes qui longent la rivière. Le petit district de M'Kéroli touche au Mallegga et se prolonge à l'ouest vers le Makkérika. Les naturels refusèrent positivement de me faire descendre le Nil depuis le lac jusqu'au pays des Médis, disant que les habitants de ce pays, leur étant hostiles, les tueraient, dès que je ne serais plus avec eux, lorsqu'ils remonteraient le fleuve.

On ne pouvait se méprendre sur l'endroit où le Nil sort du lac, et, si le large canal d'eau stagnante était véritablement le confluent du Nil Victoria ou Somerset, les renseignements obtenus par Speke se trouvaient singulièrement confirmés. Jusqu'à présent, tous ceux que j'avais reçus de Camrési et de ses sujets avaient été exacts. Ils m'avaient dit que le voyage de M'rouli jusqu'au lac prendrait vingt jours, j'en avais employé dix-huit. Ils avaient ajouté que le Somerset coulait de Kérouma directement vers le lac, et qu'il en ressortait presque immédiatement pour traverser les tribus du Cochi et des Médis; je voyais maintenant le fleuve sortir du lac à moins de vingt-huit kilomètres de Mégoungo, et les pays du Cochi et des Médis semblaient tout près de moi, bordant le Nil à l'est et à l'ouest. Camrési étant le roi, il semblait tout simple qu'il connût bien la conformation de son propre pays; mais, quoique le chef de Mégoungo et tous les naturels m'assurassent que cette eau stagnante à mes pieds

était la même rivière bruyante que j'avais traversée au-dessous des cataractes de Kérouma, je ne pouvais comprendre qu'une masse d'eau si considérable pût entrer dans le lac Albert sous cette forme d'eau morte. Le guide et les naturels se moquaient de mon scepticisme et déclaraient que cette eau stagnante s'étendait à une certaine distance du lac; mais qu'une immense cataracte descendait de la montagne, et qu'en amont le fleuve ne formait qu'une suite de chutes d'eau pendant l'espace entier de six jours de marche jusqu'à Kérouma. Ce que je désirais, c'était de descendre le Nil en canot depuis le point où il tombe dans le lac, avec mes gens seuls comme bateliers, et d'atteindre ainsi les cataractes dans le pays des Médis; là j'abandonnerais les canots ainsi que tout mon bagage, et me dirigerais sur Gondocoro, emportant avec moi seulement mes armes à feu et nos munitions. Je savais, d'après les renseignements donnés par les naturels du pays, que le Nil était navigable jusque dans le voisinage de l'arbre de Miani dans le pays des Médis, et Speke avait déterminé par une observation astronomique la position de cet arbre par 3° 34′ de latitude; de ce point, il n'y aurait donc que sept jours de marche jusqu'à Gondocoro, et par un trajet aussi direct, je serais sûr d'arriver à Khartoum à temps pour les bateaux. Mais j'avais promis à Speke d'explorer à fond la partie douteuse du fleuve, qu'il avait été obligé de négliger depuis les cataractes de Kérouma jusqu'au lac. Cette eau stagnante au point de jonction m'intriguait moi-même. D'un autre côté, je sentais que les habitants du pays devaient avoir raison, car c'était leur rivière à eux, et ils n'avaient aucun intérêt à me tromper. Je me décidai donc à sacrifier tout autre désir pour m'acquitter de ma promesse et résoudre complétement le problème du Nil. On m'avait dit que le Nil

sortait du lac, et j'en étais sûr maintenant par mon inspection personnelle : de Mégoungo, je contemplais les deux contrées du Cochi et des Médis le long desquelles il passe; mais je devais traverser ces pays et atteindre encore une fois le Nil avant d'arriver à Gondocoro. Ainsi le seul point qui restait à éclaircir était la partie comprise entre les cataractes de Kérouma et le lac.

Le chef me donna de nombreux renseignements confirmant ceux que j'avais obtenus l'année précédente dans les districts du Létouka ; il me dit, lui aussi, qu'autrefois les cauris étaient apportés du sud par des bateaux et que ces cauris, ainsi que les bracelets de cuivre, venaient du Kérégoué par le lac. Il manda également plusieurs naturels du Mallegga qui arrivèrent avec des manteaux faits de peau d'antilope et de chien admirablement préparées, et qu'ils échangèrent contre des bracelets ou de la verroterie. Les gens du Mallegga ressemblent à ceux du Gnoro, mais ils parlent un autre dialecte.

Les bateaux étant prêts, nous prîmes congé du chef à qui nous fîmes un cadeau de perles, et nous descendîmes la colline jusqu'au fleuve, reconnaissants d'avoir jusqu'à présent mené à bien notre voyage d'exploration. Nous avions, en effet, reconnu le lac jusqu'à cet endroit important, Mégoungo, qui dès notre arrivée dans le Létouka avait été le fil conducteur de notre découverte (1). Nous étions tous deux malades et très-faibles, et mes genoux tremblaient sous moi pendant que je descendais cette pente douce. Dans mon état d'épuisement, et pourtant m'efforçant de soutenir ma femme, j'étais « l'aveugle conduisant l'aveugle; » mais, si notre vie eût dû finir ce jour-là, nous serions morts satis-

(1) V. notre chapitre IV, p. 151 et 160.

faits, car notre lutte acharnée contre la misère et la maladie se fût terminée dans la victoire ; et quoique notre lointain foyer domestique nous semblât un paradis que nous ne devions plus revoir, nous aurions pu nous endormir doucement, sur ce rivage, de notre dernier sommeil, avec la consolation que, si le corps succombait, nous avions eu du moins notre récompense avant de mourir.

CHAPITRE VI

CAMRÉSI

(D'avril à novembre 1864.)

Nous remontons le Somerset. — Cataracte Murchison. — Débarquement. — Invasion de Fowouca. — La rivière à Pétouân et sa descente de Kérouma au lac. — Nous sommes mis dans la détresse à Choua-Morou. — Accueil que nous font les Turcs laissés par Ibrahim. — Camrési jusqu'ici s'est fait représenter par M'Gambi. — Le vrai Camrési. — Séjour à Kisouna. — Visite du roi. — Traditions historiques. — Je refuse d'attaquer les ennemis de Camrési, mais je préserve ce roi des attaques de Fowouca et de Mohamed-Vouat-el-Mek. — Le drapeau de l'Angleterre. — Les Turcs d'Ibrahim aident le roi à ruiner Fowouca et ses alliés. — Invasion de M'tésa. — Retraite et fourberie de Camrési. — Nous allons à Fovouîra. — L'arrivée d'Ibrahim fait reculer les troupes de M'tésa. — Distillation du suc de patate. — Cruautés et soulier de Camrési. — Ibrahim emporte du Gnoro une fortune en ivoire.

En arrivant aux canots, nous trouvâmes tout prêt, et les bateliers déjà à leurs places. Une foule de naturels nous halèrent par-dessus les bancs de sable et, une fois en pleine eau, nous traversâmes un large canal qui nous conduisit dans le lit même du fleuve, sans que nous eussions la fatigue de pousser nos embarcations

dans l'ouverture étroite par laquelle nous étions arrivés. Ayant atteint le milieu de l'eau stagnante, nous nous dirigeâmes vers l'est et fîmes beaucoup de chemin jusqu'au soir. Le fleuve, tel qu'il paraissait alors, sans aucun courant, avait une largeur d'environ cinq cents mètres.

Beaucoup de nos hommes souffraient aussi de la fièvre. Le mauvais air produit par cette masse de végétation décomposée est pestilentiel et, lorsque je regardais vers le canot qui nous suivait, je voyais tous mes gens groupés l'un contre l'autre, malades et découragés, ressemblant aux âmes que Caron transportait jadis d'un bord à l'autre du Styx.

La rivière, à seize kilomètres de Mégoungo, se rétrécissait de manière à ne présenter qu'une largeur d'environ deux cent cinquante mètres. Laissant derrière nous les immenses bancs de roseaux, nous étions entrés dans un canal encaissé entre des collines couvertes de forêts, et s'élevant à une soixantaine de mètres de chaque côté. Pas le moindre courant ne s'y faisait sentir, quoique nous fussions à coup sûr dans le lit même d'un fleuve. L'eau est très-claire et aussi très-profonde. Le soir nous fîmes halte, et nous nous reposâmes sur un banc de vase, près du bord.

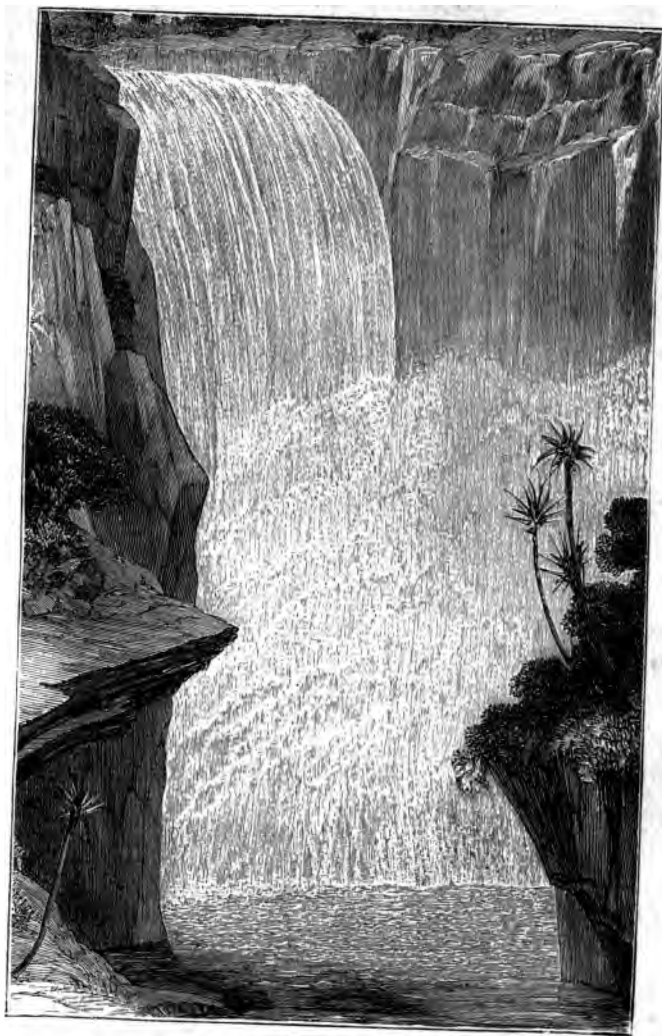
En me réveillant le lendemain matin, je remarquai qu'un brouillard épais s'étendait sur la rivière. J'étais couché sur le dos et, avant de réveiller mes gens, je m'amusais à suivre le brouillard qui s'élevait lentement de dessus le fleuve. Pendant cette grave occupation, je crus voir que de petites plantes aquatiques, semblables à des choux flottants (*pistia stratiotes*. Lin.) se dirigeaient lentement mais certainement vers l'ouest. Je sautai sur-le-champ à bas de mon angarep, et suivis avec la plus grande attention le mouvement de ces plantes. Il n'y avait plus moyen

d'en douter, elles se dirigeaient vers le lac Albert.

Nous nous trouvions alors à une trentaine de kilomètres en ligne directe de Mégoungo, et le fleuve présentait un courant faible, il est vrai, mais perceptible.

Notre toilette ne nous prit pas longtemps, car nous nous étions reposés tout habillés ; nous nous embarquâmes donc de suite et nous donnâmes l'ordre de partir.

Betchita connaissait le pays, car elle était allée autrefois à Mégoungo, lorsqu'elle se trouvait au service de Séli, ce chef que Camrési avait assassiné. Elle me dit que nous terminerions notre voyage en canot ce jour-là, aux pieds de la grande cascade dont elle nous avait parlé précédemment. La rivière continuait à se rétrécir jusqu'à près de cent quatre-vingts mètres et, quand les avirons cessèrent de ramer, j'entendis distinctement la rumeur d'une chute d'eau. Ce bruit m'avait déjà frappé le matin, mais je croyais que c'était le grondement éloigné du tonnerre. A dix heures, le courant devenait sensible et la voix de la cataracte grossissait. Après avoir ramé vigoureusement l'espace de deux heures, contre un courant devenant toujours plus fort, nous aperçûmes quelques cabanes de pêcheurs abandonnées, à un point où la rivière faisait un angle. Jamais je n'ai vu autant de crocodiles. Ils étaient là des deux côtés, étendus ensemble comme des troncs d'arbres. Sur un des bords, j'en comptai vingt-sept, tous de grande taille; chaque place chauffée par le soleil offrait le même tableau. Depuis le point où nous étions décidément entrés dans le lit du fleuve, nous l'avions trouvé encaissé par des collines assez abruptes, s'élevant jusqu'à une hauteur d'environ cinquante-cinq mètres. Ici les falaises étaient encore plus hautes et perpendiculaires. D'après le bruit, je jugeai que



Grande chute du Nil, dite de Murchison. (Page 256.)

nous apercevrions les cataractes en tournant le coude du fleuve; aussi je commandai aux rameurs d'aller aussi loin que possible. Ils refusèrent d'abord, désirant s'arrêter au village abandonné; c'était là, disaient-ils, la limite du voyage, et ils ne pouvaient pas s'avancer plus loin.

Je leur fis observer que je souhaitais simplement avoir le coup d'œil de la cataracte, et ils ramèrent directement contre le courant, très-fort en cet endroit. Dès que nous eûmes doublé l'angle des rochers, le spectacle le plus grandiose s'offrit à nos yeux. Des deux côtés du fleuve s'élevaient à pic des rochers magnifiquement boisés et d'une centaine de mètres de hauteur; des blocs énormes sortaient du milieu d'un feuillage du vert le plus intense, et la rivière, précipitant sa masse énorme à travers une échancrure de ce mur naturel, immédiatement vis-à-vis de nous, était comme étranglée dans une écluse d'à peine cinquante mètres de largeur. S'élançant avec furie dans ce défilé, elle plongeait, d'un seul jet de trente à trente-cinq mètres de hauteur perpendiculaire, au fond du gouffre creusé au-dessous.

D'une blancheur éblouissante, cette cataracte formait un magnifique contraste avec les noirs rochers qui encaissent le fleuve, tandis que les bananiers sauvages et les palmiers gracieux des tropiques ajoutaient de nouveaux charmes au paysage. C'est là certainement la plus grande cataracte du Nil, et, en l'honneur de l'illustre président de la Société royale de Géographie, je la nommai la cataracte Murchison, comme étant le trait le plus saillant de tout le cours du fleuve.

Les bateliers, auxquels j'avais promis un cadeau de verroteries pour les encourager à s'approcher de la cataracte autant que possible, amenèrent leur canot à trois cents mètres à peu près du pied de la chute.

mais la force du courant et les tourbillons les obligèrent à s'arrêter là. A notre gauche était un banc de sable absolument couvert de crocodiles, étendus les uns près des autres en lignes parallèles comme des troncs d'arbres prêts pour l'embarquement. Ils laissèrent le canot approcher jusqu'à vingt mètres de distance, puis entrèrent tranquillemnnt dans l'eau, excepté un monstrueux gaillard qui, resté paresseusement en arrière, tomba mort, frappé à la cervelle d'une balle de ma petite carabine Fletcher.

Le bruit soudain de l'arme à feu effraya tellement les matelots qu'ils se précipitèrent tous au fond du canot; un d'entre eux perdit son aviron par-dessus le marché. J'avais tiré un second coup au crocodile pour être bien sûr de sa mort, et rien ne put déterminer ces poltrons à s'occuper du bateau, car ils ne savaient pas combien de fois le bruit pouvait se répéter. Nous voilà donc à la merci du courant, et le canot, décrivant un cercle, est emporté contre un banc épais de roseaux élevés; à peine avons-nous touché cet obstacle, qu'une commotion terrible se manifeste dans les roseaux, d'où un énorme hippopotame mâle s'élance subitement sous le canot et d'un rude choc contre la quille nous soulève à moitié hors de l'eau. Les nègres hurlent de terreur, ne sachant pas si cette secousse a quelque rapport avec le bruit terrible de la carabine; les négresses crient; Saat me passe une carabine, et Richarn en prend une de son côté; nous nous tenons prêts à répondre par un coup de feu à une nouvelle attaque du féroce *hippo*.

Des coups de pied distribués généreusement par mes compagnons irrités aux matelots accroupis les rétablirent dans une position perpendiculaire. La première chose à faire était de tâcher de rattraper notre aviron qui descendait le courant. Fier de nous avoir

dérangés, mais nous regardant sans doute comme trop coriaces, l'hippopotame leva la tête pour nous contempler une seconde fois et disparut trop vite pour que nous pussions l'ajuster. De tous côtés se montraient d'énormes têtes de crocodiles, nous en comptâmes dix-huit à la fois. Quel régal pour ces monstres si l'hippopotame avait réussi à nous faire chavirer! la grasse négresse Karka leur aurait procuré un bien bon repas! Ayant recouvré l'aviron, je persuadai aux bateliers de maintenir le canot en place tandis que je prenais un croquis de la cataracte Murchison; puis nous descendîmes rapidement jusqu'à la plage du village abandonné, où nous prîmes congé de la navigation du lac et du fleuve de l'Afrique centrale.

Nous ne nous remîmes en route que l'après-midi, parce qu'il nous fallait d'abord trouver un guide. Dans l'intervalle survinrent nos bœufs; si nous avions mauvaise mine, la leur était misérable, parce qu'ils avaient souffert des piqûres d'une mouche dont ces lieux étaient infestés.

Le lendemain matin nous reprenons notre marche. La route, parallèle au Somerset, le longe de si près que le bruit de ses rapides nous étourdit. Il coule dans un ravin profond à notre gauche. Nous le suivons pendant une journée, traversant beaucoup de ravins et de torrents. Un brusque détour sur la gauche nous ramène sur ses bords. De là on doit nous transporter à une île nommée Pétouân, où réside un chef puissant.

L'île de Pétouân peut avoir huit cents mètres de long sur cent cinquante de large; c'est un de ces nombreux blocs de rocher qui obstruent le fleuve entre les chutes de Kérouma et la cataracte de Murchison. Le roc est entièrement de granit gris, et entre

ses fissures, de magnifiques arbres s'élèvent en bouquets si épais que l'île entière est couverte d'ombre. Au centre s'est formé un village très-peuplé, car toute la population riveraine s'est réfugiée dans les îles à cause de la guerre qui a éclaté entre Rionga et Camrési. A l'est de Pétouân, une suite d'îles s'étend jusqu'à une journée de marche de Kérouma. Elles sont au pouvoir de Rionga et d'un chef plus puissant encore, Fowouca, son allié, tous deux ennemis mortels de Camrési.

Il paraît maintenant qu'après mon départ de M'rouli pour le lac, Camrési avait dit à Ibrahim d'accompagner ses sujets dans une expédition contre Fowouca. L'attaque avait eu lieu, mais s'était bornée à une décharge de mousqueterie exécutée du haut des falaises sur la population qui habitait les îles. Beaucoup de personnes avaient été tuées, et Ibrahim était retourné à Gondocoro avec une quantité d'ivoire et de porteurs fournis par Camrési; mais il avait laissé en otage dix de ses soldats auprès du roi, pour lui servir de gardes jusqu'à ce que lui-même revînt, l'année suivante, dans le Gnoro. Ibrahim et sa troupe ayant quitté le pays, Fowouca avait envahi le Tchopi, brûlé ou détruit tous les villages, et tué un grand nombre d'individus, y compris un chef, tributaire de Camrési et père de celui de Pétouân où nous nous trouvions alors. Les habitants des villages détruits s'étaient réfugiés dans cette île et dans celles du voisinage. Le chef nous avoua qu'il nous serait impossible d'aller le long du bord de la rivière jusqu'à Kérouma, parce que le pays entier était au pouvoir des ennemis. C'était me dire qu'il fallait renoncer à me procurer des porteurs.

Ici nous n'étions qu'à trente kilomètres du point où, en venant du nord, j'avais aperçu pour la première

fois le Somerset. Le fleuve était superbe et exactement semblable à ce qu'il est à Kérouma, dont nous nous trouvions à peine à cinquante kilomètres. La direction du courant de l'est à l'ouest correspondait exactement à mes observations faites à Kérouma et à Mégoungo. En largeur, le Somerset ici varie de cent quatre-vingts à deux cents mètres; mais il est fort encombré de rochers et d'île. Le courant en moyenne, est de six à sept kilomètres à l'heure; les cataractes et les cascades y sont si nombreuses que depuis celle de Murchison le bruit de l'eau a été continuel. Au moyen du baromètre de Casella, je déterminai, à neuf cent soixante-neuf mètres quatre-vingt-un centimètres, la hauteur du niveau du fleuve à l'île de Pétouân. Ainsi, de ce point au niveau du lac Albert à Mégoungo, la différence est de cent quarante-quatre mètres soixante-dix-sept. La cataracte de Murchison ayant au moins trente-six mètres cinquante-sept centimètres de hauteur, il reste cent huit mètres onze pour la pente comprise entre Pétouân et le sommet de la cataracte. Comme les bancs de rochers le long du cours du fleuve forment une suite de degrés, chacun d'eux me fournissait une preuve à l'appui de mes observations.

Le fleuve, à l'étiage, mesuré au-dessous de Kérouma, m'avait donné mille deux cent treize mètres quatre-vingt-cinq centimètres au-dessus du niveau de la mer. Ainsi, jusqu'à Pétouân, il descendait de deux cent quarante-quatre mètres quatorze; ce qui faisait un total de trois cent quatre-vingt-huit mètres quatre-vingt-onze, pour la chute du fleuve entre Kérouma et le lac Albert. Ces observations calculées avec le dernier scrupule confirmaient l'opinion que l'aspect du fleuve faisait pressentir; car le Somerset n'offre qu'une suite de cataractes en aval de Kérouma.

Ne pouvant à aucun prix nous procurer des porte-

faix, nous nous trouvions prisonniers sur l'île de Pétouân. En quelques jours, nous avions perdu tous nos bœufs de selle, victimes des tsetsés, et le seul animal qui nous restât était à moitié mort : c'était le petit taureau qui avait jusqu'ici servi de monture à Saat. Nous étions au 8 avril.

Les nègres, avec leur ruse ordinaire, offrirent de nous conduire au Choua, pourvu que la verroterie leur fût payée d'avance; déjà les bateaux étaient prêts pour nous transporter de l'autre côté, lorsque heuheusement je découvris, par l'intermédiaire de Betchita, qu'on avait formé le dessein de nous déposer dans un désert, sur la rive septentrionale du fleuve, et de nous y laisser mourir de faim. Les nègres avaient comploté ensemble de nous débarquer, puis de revenir avec les bateaux, après s'être ainsi débarrassés de leurs hôtes.

La position était critique.

De plus, notre guide Rébonga, qui nous avait accompagnés de M'rouli, s'était enfui, et nous avait laissés nous tirer d'affaire comme nous le pourrions. Je résolus de ne pas rester dans l'île de Pétouân et me fis ramener au rivage opposé. Là, les nègres nous transportèrent dans nos angareps respectifs l'espace de quatre à cinq kilomètres, jusqu'à un village désert, dont la moitié était réduite en cendres, parce qu'il avait été brûlé et pillé par l'ennemi.

Ne me fiant pas aux naturels, j'ordonnai à mes gens de les désarmer et de bien garder leurs lances et leurs boucliers, comme une garantie qu'ils reviendraient le lendemain. Cela fait, nous fûmes remisés dans une hutte dégoûtante.

Le lendemain, pas un Gnorien ne se présenta.

Mes gens étaient naturellement fort irrités : nous avions été si abominablement trompés qu'ils me pro-

posèrent de retourner à Pétouân, de saisir des canots et de nous approvisionner de force. Les nègres nous avaient transportés où nous étions tout simplement pour se débarrasser de nous, sans s'inquiéter de ce que nous deviendrions ensuite.

Après quelques heures perdues à fureter parmi les cendres de plusieurs villages incendiés, mes hommes découvrirent une excavation en sondant la terre avec un bâton, et quand ils eurent déblayé un peu, ils arrivèrent à un silo rempli de la céréale connue sous le nom de toulléboun. La trouvaille était inestimable : quoique moisie et amère, cette provision nous garantissait contre la famine. Les femmes furent bientôt activement occupées à moudre le grain, car on avait trouvé aussi parmi les ruines les pierres du moulin.

De plus, nous rencontrâmes dans les environs trois sortes de plantes sauvages croissant à profusion et qui, bouillies, nous tinrent lieu d'épinards. Nous étions donc approvisionnés en légumes, mais nous n'avions pas le plus petit morceau de graisse ou de viande. Une espèce de thym sauvage croissait dans les fourrés ; nous en fîmes une infusion qui pouvait, à la rigueur, remplacer le thé. Quelquefois nos gens se procuraient un peu de miel sauvage qui, ajouté à l'infusion de thym, formait une friandise inouïe.

Néanmoins cette nourriture affreuse, ainsi que l'épuisement où nous étions par suite de la fièvre et des effets généraux du climat, nous avaient rendus incapables de tout effort, tellement que, pendant près de deux mois, nous restâmes étendus, ma femme et moi, sur nos lits de camp, sans pouvoir marcher.

A demi morts, nous n'avions d'autre distraction que de converser d'une manière folle sur les bonnes choses que l'on trouve en Angleterre, et en ce moment mon idéal de la félicité était un bifteck et une bou-

teille de *pale ale*. Affamé comme je l'étais alors, j'aurais vendu mon droit d'aînesse pour ces deux articles de luxe.

Cependant, de temps à autre, nos gens firent des excursions dans le pays pour tâcher de se procurer des provisions; mais, en deux mois de temps, ils ne purent obtenir que deux chevreaux. La guerre entre Camrési et Fowouca avait fait fuir tous les habitants. Chaque jour Saat et Betchita allaient faire la conversation avec les nègres des différentes îles du fleuve; quelquefois, mais rarement, ils revenaient avec un poulet, phénomène qui causait parmi nous des réjouissances inouïes.

Bref, notre seul désir fut bientôt de déposer le fardeau de la vie.

La lutte entre les instincts animaux et l'âme est une chose singulière ! La mort nous eût semblé une délivrance, et pourtant j'aurais désiré, avant de mourir, savourer mon fameux bifteck anglais avec la bouteille de *pale ale*.

Notre endroit s'appelait Choua-Morou. Pendant les tortures continuelles de la fièvre et de la faim, on nous y avait outragés de mille manières. Nous y avions été abandonnés évidemment par l'ordre de Camrési, car, tous les sept ou huit jours, un chef venait nous dire que le roi n'était qu'à quatre jours de marche avec son armée ; qu'il se préparait à attaquer Fowouca ; mais qu'il réclamait mon concours, et qu'avec mes quatorze fusils nous remporterions une grande victoire.

La vérité donc était que le roi se trouvait à moins de cinquante kilomètres de nous, qu'il savait notre dénûment et qu'il en tirait parti dans l'espoir de nous forcer à devenir ses alliés.

Après plus de deux mois passés dans cette détresse, il devint évident qu'il fallait faire quelque chose : j'en-

voyai à Camrési mon lieutenant et Yassîn, avec un guide que Saat et Betchita m'avaient procuré dans une des îles voisines.

Quelques jours plus tard, Rébonga, le guide qui avait disparu, survint avec plusieurs hommes, mais sans mon vakil et sans Yassîn. Il portait sur lui une petite calebasse soigneusement fermée; l'ayant brisée, il en tira deux morceaux de papier imprimé, que Camrési m'envoyait pour réponse.

En examinant ces papiers, je crus reconnaître que c'étaient des fragments du livre de prières de l'Église anglicane, traduit par le docteur Krapf dans le dialecte parlé à la côte de Zanzibar. Il y avait sur les marges une quantité de notes au crayon donnant la traduction de différents passages du texte. Je conclus que Speke, à son arrivée dans le Gnoro, avait remis ce livre à Camrési et que le roi m'en envoyait des feuillets détachés comme un signe qu'il avait reçu mon message.

Rébonga me donna une mauvaise excuse pour sa désertion. Il m'amenait, de la part de Camrési, un bœuf assez maigre, et me dit que, suivant les ordres du roi, je devais être conduit au camp sur-le-champ, avec tous les miens, car il désirait nous faire attaquer Fowouca sans perdre de temps. Il fallait partir dès le lendemain matin! De cette façon, mon stratagème avait réussi, et nous allions enfin quitter cet affreux Choua-Morou.

Effectivement, le lendemain matin, une multitude d'hommes nous transportèrent dans nos litières. Le bœuf avait été abattu, toute la caravane s'était repue d'excellente nourriture, et mes gens en emportaient une provision suffisante pour le voyage.

Après cinq jours d'une pénible marche parallèle au fleuve, dont nous ne cessâmes d'entendre les cata-

ractes, nous arrivions dans un canton où les villages étaient brûlés et les nombreuses plantations de bananiers coupées au milieu. Enfin nous aperçûmes, pointant parmi les arbres, les toits coniques d'une masse de huttes en gazon. Mes gens me prièrent de leur permettre de tirer une salve, car le bruit courait que les dix individus de la caravane d'Ibrahim, laissés comme otages, se trouvaient cantonnés dans ce village avec Camrési. A peine la décharge eut-elle retenti que les Turcs y répondirent, puis vinrent à notre rencontre, charmés autant que surpris de ce que nous avions accompli un voyage si long et si difficile.

Mon vakil et Yassîn furent les premiers qui se présentèrent. Un violent accès de fièvre les avait, me dirent-ils, forcés de rester au camp au lieu de revenir à Choua-Morou, suivant mes ordres; mais ils avaient exécuté leur commission, et Camrési, comme je le pensais, m'avait envoyé les deux feuillets en guise de réponse.

On avait dit aux gens d'Ibrahim que ma femme n'était plus, et que ma mort avait suivi la sienne à peu de jours d'intervalle. Des embrassades à profusion en résultèrent; selon la mode arabe, tous vinrent nous baiser la main, à ma femme et à moi, en s'écriant : « Par Dieu! Il n'y a pas une femme au monde d'une vie assez solide pour endurer ce qu'elle a eu à souffrir! Dieu merci! soyez reconnaissants envers Dieu! » Ainsi disaient de tous côtés ces brigands basanés qui étaient sincèrement charmés de nous revoir; et je ne pouvais m'empêcher de comparer leur manière d'agir aujourd'hui et leur conduite antérieure quand, quatorze mois auparavant, ils avaient voulu nous chasser de Gondocoro.

Nous étions à peine assis dans la cabane préparée pour nous que mon lieutenant m'annonça l'arrivée de

Camrési. Loin de se montrer confus, il entra en éclatant de rire, et n'affectant rien de son ancienne dignité. « Eh bien ! s'écria-t-il, vous voilà donc enfin ! » — Notre air de dénûment semblait l'amuser beaucoup. — « Ainsi, vous avez été jusqu'au M'woutan N'zigé ! Eh bien ! vous n'en avez pas l'air mieux portant ! Vraiment ! je ne vous aurais pas reconnus ! ah ! ah ! ah ! » Je n'étais pas d'humeur à endurer ces sottes plaisanteries. Je dis donc au roi qu'il s'était conduit de la manière la plus abominable et la plus lâche, et que je ferais connaître à toutes les autres tribus ce que je pensais de lui : j'aurais soin de dire que je le regardais comme au-dessous du plus petit chef que j'eusse jamais vu. « N'importe, répliqua-t-il ; c'est une affaire faite ; en vérité, vous avez terriblement maigri tous deux. C'est votre faute, aussi. Pourquoi n'avez-vous pas voulu consentir à attaquer Fowouca ? Si vous vous étiez bien conduits, vous auriez eu des vaches grasses, du beurre et du lait. Mes hommes seront prêts pour attaquer Fowouca demain ; les Turcs ont dix hommes, vous en avez treize ; dix et treize font vingt-trois. Si vous ne pouvez pas marcher, on vous portera ; Fowouca n'aura pas de chance. Il faut le tuer. Tuez-le et mon *frère* vous donnera la moitié de son royaume. » Il poursuivit : « Vous aurez des provisions demain. J'irai trouver mon *frère*, qui est le grand m'kamma Camrési, et il vous donnera tout ce dont vous avez besoin. Je suis petit, il est grand ; je n'ai rien, il a tout, et il meurt d'envie de vous voir. Il faut que vous alliez le trouver sur-le-champ, il demeure tout près d'ici. » Je ne savais si cet homme était ivre ou non. « Mon frère, le grand m'kamma Camrési ! » J'étais interdit de surprise. « Mais, dis-je, si vous n'êtes pas Camrési vous-même, qui diable êtes-vous donc, s'il vous plaît ? — Qui je suis ? ah,

ah, ah ! est-il amusant! Qui je suis ? mais je suis M'Gambi, le frère de Camrési; je suis son frère cadet, *c'est lui qui est le roi.* » La fourberie de ces nègres est incroyable. Je n'avais positivement pas encore vu le vrai Camrési; M'Gambi avoua qu'il avait joué le rôle du roi, parce que celui-ci craignait que je ne fusse ligué avec la caravane de Debono pour l'assassiner.

Je me rappelai maintenant que Betchita nous avait assuré maintes fois pendant le voyage que le Camrési qui nous était connu n'était pas le véritable. J'avais alors fait peu d'attention à cette remarque, parce que Betchita était toujours à bougonner, et je croyais que, dans un accès de mauvaise humeur, elle voulait seulement donner à entendre que la royauté légitime appartenait à son maître Séli qui avait été massacré.

Je fis venir Eddris, le vakil des Turcs laissés par Ibrahim. Il me dit qu'il avait depuis longtemps, lui aussi, entendu dire que M'Gambi n'était pas Camrési, comme nous le pensions; mais que, M'Gambi agissant toujours comme vice-roi, lui, Eddris, n'avait jamais vu le monarque. Il me confirma du reste que Camrési était à peu de distance de Kisouna, le village où nous nous trouvions. Je dis à M'Gambi que je ne voulais pas voir son frère le roi, parce que je serais trompé une seconde fois et présenté à un autre imposteur comme lui ; or, ne tenant pas à passer pour un imbécile, je renonçais au plaisir de faire sa connaissance.

Cependant je m'arrangeai le lendemain pour qu'on me transportât devant Camrési vers les huit heures du matin.

A l'heure dite, M'Gambi parut, accompagné d'un grand nombre de naturels. J'avais formé le projet de ne point paraître en guenilles devant le roi, car une certaine toilette produit de l'effet, même au centre

de l'Afrique. J'avais par hasard un costume complet de montagnard écossais, porté bien des années auparavant, lorsque je vivais dans le comté de Perth ; je l'avais réservé avec soin pour des occasions comme celle-ci. En un clin d'œil, je fus habillé de pied en cap, jupon, *sporran*, toque-Glengarry. A l'étonnement général, le pauvre diable, arrivé en haillons à Kisouna, sortit d'une obscure cabane revêtu du plaid et de la jupe en tartan d'Athol. La foule assemblée poussa un cri d'admiration. Assis sur mon angarep, je fus immédiatement hissé sur les épaules d'un grand nombre de porteurs et, avec une escorte de dix de mes gens, je me dirigeai vers le camp du puissant Camrési.

Au bout d'une demi-heure environ, nous arrivâmes. Le camp, réunion de huttes d'herbe, s'étendait sur un grand espace de terrain, et les alentours étaient noirs de la foule accourue pour nous voir. Femmes, enfants, chiens, hommes : tous s'empressaient à l'entrée de la rue qui conduisait à la résidence du roi. Nous frayant avec difficulté un chemin à travers cette multitude curieuse, nous arrivâmes enfin au palais. Après un moment de halte, on nous fit dire de nous avancer; nous entrâmes donc dans un étroit passage entre deux haies de roseaux élevés, au bout duquel je me trouvai en présence de Camrési, le véritable roi du Gnoro. Il était assis sous une espèce de porche à l'entrée de sa hutte et, à mon arrivée, il affecta de ne pas me regarder pendant un temps assez long. Mais, tourné vers ses courtisans, il leur fit quelque remarque qui parut les amuser, car ceux-ci se mirent à rire comme le fait ordinairement le commun des mortels quand un grand personnage se permet une facétie.

J'avais commandé à un de mes hommes de porter mon tabouret, bien résolu à ne pas m'asseoir à terre et à ne pas donner au roi la satisfaction de triompher

de mon humiliation. M'Gambi, le frère qui avait naguère joué le rôle de roi, était maintenant assis sur le sol à quelques pieds de Camrési. Celui-ci occupait le même tabouret de cuivre dont M'Gambi se servait lorsque je l'avais vu pour la première fois à M'rouli. Plusieurs des chefs étaient assis sur la paille dont le porche était jonché. Je fis un *salaam* et pris place sur mon tabouret. Pas un mot ne fut échangé pendant cinq minutes; seulement le roi parut m'observer avec la plus grande attention, et fit plusieurs remarques aux chefs; enfin il me demanda pourquoi je n'étais pas venu le voir auparavant? Je répondis que j'avais été affamé dans ses États et que j'étais trop faible pour marcher. Il répliqua que je serais bientôt fort, car il me donnerait des provisions; il n'avait pas pu m'en envoyer à Choua-Morou, qui était occupé par Fowouca. Sans tenir aucun compte de cette misérable excuse, je lui dis simplement que j'étais heureux de l'avoir vu avant mon départ, ayant appris tout récemment que j'avais été dupé par M'Gambi. Il me répliqua tranquillement que, bien qu'invisible pour moi, il m'avait aperçu lui-même, parce qu'il se trouvait parmi les nègres de mon escorte, le jour où nous avions quitté M'rouli. Ainsi il avait assisté à notre départ, caché comme un comparse dans la suite de son frère M'Gambi, qui le remplaçait dans son rôle de roi!

Camrési est un fort bel homme, de haute taille et bien proportionné; ses traits réguliers sont d'un brun foncé, mais ont une expression sinistre. D'une propreté parfaite sur sa personne, il portait, au lieu de l'étoffe d'écorce commune parmi ses sujets, un élégant manteau fait de peaux de chèvres noires et blanches, aussi douces que du cuir de chamois. Ses sujets étaient assis sur la terre à quelque distance du trône. Lorsqu'ils s'approchaient pour lui adresser la parole, ils

rampaient à quatre pattes, et touchaient la terre de leur front (1).

Bientôt, cédant à son instinct naturel, Sa Majesté commença à mendier. Très-impressionnée par mon costume de montagnard, elle me le demanda comme une preuve d'amitié, disant que, si je le refusais, je ne pouvais pas être son allié. Camrési me demanda ensuite successivement ma carabine Fletcher, ma boussole et ma montre. Je refusai tout.

On me rapporta enfin à mon camp de Kisouna, où une foule immense attendait mon retour.

Kisouna devant, suivant toute apparence, être mon quartier général, jusqu'à ce que l'occasion se présentât pour moi de retourner au Choua, je m'y construisis une petite cabane très-confortable, au milieu d'une cour bien palissadée, dans laquelle je disposai un hangar ouvert, pour nous y asseoir pendant les plus grandes chaleurs du jour.

Une vache que Camrési m'avait donnée nous fournissait du lait en telle quantité que, tous les deux jours, nous pouvions faire un petit fromage de la dimension d'un boulet de six livres. Cette abondance de lait produisit en nous un changement rapide. D'ailleurs, quoique Kisouna fût l'idéal de l'ennui, c'était un lieu de délices après les privations que nous avions souffertes pendant quatre mois. Chaque semaine, le roi m'envoyait un bœuf et une provision de farine pour moi et les miens ; aussi tout notre monde prenait de l'embonpoint. Nous buvions le lait à la mode du pays, toujours caillé : sous cette forme, il convient aux estomacs les plus délicats ; mais, si on le boit frais en grande quantité, il met la bile en mouvement.

(1) C'est le *nyanzig* si plaisamment décrit par Speke; voir la page 156 de notre édition des *Sources du Nil.* — J. B.

La transition de la disette à une nouriture saine produisit un effet merveilleux. Un fait singulier, c'est que, dans le pays natal des bananes, ce fruit mûr était fort rare. Les naturels le mangent toujours vert, parce que bouilli dans cet état il sert de légume et remplace assez bien la pomme de terre. On fait de la bière (*merissa*) avec les fruits mûrs, mais on ne les mange jamais. La fabrication de cette boisson est fort simple. Les bananes, enterrées vertes dans un grand trou, sont recouvertes de paille et de terre; environ huit jours après, elles sont complétement mûres; on les épluche alors, et on met la pulpe dans une grande auge qui ressemble à un canot; cette auge est remplie d'eau, et, après avoir écrasé la pulpe, on laisse fermenter le liquide. Au bout de deux jours, il est bon à boire.

Dans tout le Gnoro, les bananes préparées de diverses manières font la base de la nourriture. C'est la récolte sur laquelle les indigènes comptent le plus.

Nous étions donc confortablement installés à Kisouna, et le café que nous prenions après une longue abstinence nous semblait une vraie bénédiction. Cependant, malgré une bonne nourriture, j'étais un martyr de la fièvre, qui m'attaquait régulièrement à deux heures de l'après-midi et durait jusqu'au coucher du soleil.

Un jour, Quonga, l'homme de confiance du roi, vint m'annoncer la visite de Sa Majesté pour le lendemain matin. Quoiqu'il ne me restât guère de mon bagage que mes armes à feu, mes munitions et mes instruments astronomiques, je fus obligé de cacher sous les lits tout ce que j'avais, de peur que le rapace Camrési n'aperçût quelque chose à sa fantaisie. Suivant l'avis qui m'en était donné, il se présenta escorté d'une troupe nombreuse, et fut introduit dans ma cabane.

J'avais un fauteuil grossièrement fait, mais très-commode, ouvrage d'un de mes gens; je priai le roi de s'y asseoir. A peine s'y fut-il placé qu'il se pencha en arrière, étendit ses jambes et, faisant à ses courtisans quelques remarques sur la commodité de ce meuble, il me demanda de le lui céder. Je promis de lui en faire faire un pareil sur-le-champ. Cela arrangé, il promena ses regards attentivement à travers toute la hutte, essayant de découvrir quelque chose à sa convenance; mais ses efforts furent si inutiles que, se retournant en riant vers sa suite : « Pourquoi, demanda-t-il, ces gens-ci ont-ils besoin de tant de porteurs, puisqu'ils n'ont rien à transporter ? » Mon interprète répondit qu'un grand nombre de mes effets avaient été gâtés par les orages sur le lac, et avaient été abandonnés; nos provisions étaient épuisées il y avait longtemps, et nos habits réduits en haillons. Il ne nous restait donc que quelques perles. « De nouvelles variétés, sans doute? répondit-il; donnez-moi toutes celles que vous avez de la petite espèce bleue, et de la grande espèce rouge! » Nous avions soigneusement caché notre provision principale, et j'avais arrangé le reste dans des sachets pour les distribuer selon la circonstance. Ces sachets furent ouverts par Saat qui les plaça devant le roi, auquel je dis de faire son choix. Il s'y prit exactement comme je l'avais prévu : faisant des cadeaux aux amis qui l'entouraient et réservant le reste comme sa part, manière modeste de s'approprier le tout; car, en quittant ma cabane, il ne manquerait pas de redemander ce qu'il avait distribué. Aussitôt les perles obtenues, il revint à la charge pour ma montre et ma petite carabine Fletcher. Je refusai l'une et l'autre très-positivement. Il me demanda ensuite la permission d'examiner le contenu de quelques-uns des paniers et des sacs qui formaient les débris de

notre bagage. Rien ne parut lui convenir, à l'exception des aiguilles, du fil, des lancettes, des médicaments et d'un petit peigne. Ce dernier article l'intéressa beaucoup, parce que je lui expliquai que le but que les Turcs se proposaient en ramassant de l'ivoire était de le vendre aux Européens, qui en fabriquaient différents objets, entre autres des peignes semblables à celui qu'il tenait entre les mains. Il ne pouvait pas comprendre pourquoi les dents en étaient si fines. Là-dessus je lui expliquai l'usage du peigne, et il l'essaya immédiatement sur la laine de sa propre tête. Ne pouvant réussir dans cette tentative, il appliqua l'instrument à une autre opération, et commença à se gratter vigoureusement la nuque et le bas de la chevelure. L'effet produit étant satisfaisant, le roi me demanda le peigne; les chefs se le passèrent de main en main, et chacun en fit l'épreuve; quand toutes les têtes eurent été successivement grattées, le roi remit le peigne à Quonga, l'homme chargé de la garde des présents reçus ou prélevés. Le succès de cet article de toilette fut tel que Camrési proposa de m'envoyer une défense d'éléphant de taille exceptionnelle; je devais, me disait-il, l'emporter avec moi en Angleterre, pour en faire autant de petits peignes qu'il lui en faudrait pour lui et ses chefs.

Ensuite vint le tour des lancettes; il les déclara admirablement propres à lui couper les ongles, et je les lui donnai. Puis ce fut la pharmacie qui l'attira. Il en flaira toutes les bouteilles l'une après l'autre, et il fallut lui donner un spécimen de tout ce qu'elles contenaient. Je lui expliquai la propriété de la crème de tartre, et il voulut en prendre sur-le-champ une dose, parce qu'il avait mal à la tête; mais, comme il était à quelque distance de son domicile, je lui conseillai d'ajourner cet essai, et je lui fis un paquet d'environ

douze doses de trois grains chacune, dont il devait avaler une le soir même.

Le miroir concave, notre dernier miroir, fut ensuite découvert. Camrési s'amusa beaucoup de s'y voir défiguré, et après l'avoir fait circuler à travers l'audience, il l'envoya grossir la masse de mes présents. Il me demanda enfin de la poudre; j'ajoutai donc à tout le reste un paquet d'une livre, et une boîte de capsules ; mais je refusai net de lui donner des balles.

Pour changer la conversation, je lui demandai si lui ou ses sujets savaient d'où venait leur race, car ils différaient entièrement pour l'idiome et l'extérieur des autres tribus que j'avais visitées dans le nord. Il me répondit qu'il avait connu son grand-père dont le nom était Tcheurrêbambi (1); mais qu'il ne savait rien de l'histoire de la contrée, sinon qu'elle avait formé, sous le nom de Kitouéra, un État puissant, dont les pays de Ganda et de Toumbi, le Gnoro et le Tchopi faisaient partie. Le royaume de Kitouéra s'étendait depuis la frontière du Kérégoué jusqu'au Nil Victoria à Mégoungo et à Kérouma; de tous côtés, excepté au sud, il était borné par ce fleuve et par les lacs Victoria et Albert, ce dernier formant sa frontière occidentale. Pendant le règne de Tcheurrêbambi, la province du Toumbi se révolta ; non-seulement les habitants proclamèrent leur propre indépendance, mais ils chassèrent le roi du Pays de Ganda jusqu'au nord de la Kéfour. Cette révolte continua jusqu'à la mort de Tcheurrêbambi. Alors le père de M'tésa (le présent roi du Ganda), qui était natif du Toumbi, attaqua le Ganda et en devint roi. Depuis cette époque, la guerre régnait continuellement entre ce royaume et le Gnoro ou, comme Camrési l'appelle, le Kitouéra, ce qui est

(1) V. notre chap. IV, p. 108.

véritablement l'ancien nom du pays. A présent, M'tésa, le roi du Ganda, était un de ses plus grands ennemis. En vain j'essayai de faire remonter sa généalogie jusqu'à quelque tribu des Gallas; il me répétait toujours qu'il ne savait rien de l'histoire ancienne du pays, et ses sujets me disaient la même chose.

Camrési m'informa, en outre, que le Tchopi s'était aussi révolté après la mort de Tcheurrêbambi, et qu'il n'avait été reconquis que depuis dix à douze ans. Au moment même où il me parlait, il ne pouvait pas se fier aux habitants de ce district, car beaucoup d'entre eux s'étaient ligués avec Fowouca et Rionga, dont l'intention était d'occuper le Tchopi et de former un royaume séparé. Ces chefs avaient pris possession des îles du fleuve, forteresses naturelles, où il était impossible de les attaquer sans armes à feu; car les cataractes inabordables ne laissaient qu'un seul passage accessible aux canots.

Camrési exprima sa résolution de tuer les deux chefs rebelles, qui, tant qu'ils vivraient, ne le laisseraient pas en repos; il déclinait toute parenté avec Rionga, qu'on avait représenté à Speke comme son frère; enfin, me priant de l'aider à attaquer les îles du fleuve, il disait que, si je tuais Fowouca et Rionga, il me donnerait une grande portion de son territoire. Ce que j'avais de mieux à faire, suivant lui, c'était de monter sur une haute falaise, qui domine l'île de Fowouca, et de fusiller, de ce point, non-seulement le chef, mais tous ses hommes au moyen de ma petite carabine à deux coups; il ajouta même que, si j'étais trop malade pour faire en personne la susdite entreprise, je devais lui *prêter* cette carabine, avec mes hommes pour aider son armée, et qu'il se chargerait bien de tuer Rionga et consorts du haut de la falaise. C'est ainsi qu'il croyait avoir enfin trouvé moyen de s'approprier la carabine qu'il

lorgnait si avidement depuis mon arrivée dans le pays. Je lui répondis franchement que je ne voulais pas me mêler de ses querelles : je voyageais avec un seul but, celui de faire le bien, et comme je ne voulais nuire à personne, à moins d'y être forcé pour ma propre défense, je ne pouvais jouer le rôle d'agresseur. J'ajoutai que, si Fowouca et Rionga l'attaquaient dans sa position, je serais heureux de l'aider à les repousser. Loin d'apprécier ma loyale manière de voir, il se leva immédiatement et, sans prendre congé de moi, sortit accompagné des siens.

Le lendemain matin, j'appris qu'il s'était cru empoisonné par la dose de crème de tartre qu'il avait absorbée; mais il se portait mieux à présent.

A partir de ce jour, je ne reçus plus de provisions ni pour moi ni pour mes compagnons, parce que Camrési me boudait.

Un jour, j'étais couché, souffrant d'un accès de fièvre, lorsqu'on me dit que quatre hommes, envoyés par M'tésa, roi du Pays de Ganda, désiraient me voir (1). Malheureusement mon vakil les fit attendre si longtemps qu'ils repartirent, en promettant de revenir; mais ils avaient obtenu de mes gens tous les renseignements qu'ils désiraient se procurer sur moi. C'étaient des espions du roi du Ganda, venus pour des motifs qui alors m'étaient inconnus.

Sur ces entrefaites, nous fûmes soudainement troublés, un soir vers neuf heures, par un affreux charivari. Des centaines de *nogaras* battaient, les trompettes sonnaient et les nègres vociféraient de toutes parts. Je

(1) Ce M'tésa est un de ces tyrans naïvement sanguinaires, comme l'Afrique a le privilége d'en produire en trop grande quantité. Speke avait eu plus à se louer de lui qu'à s'en plaindre. Voyez les chap. VI, VII et VIII de notre édition des *Sources du Nil*. — J. B.

m'élançai hors du lit et, bouclant mon ceinturon, je sortis de la cabane, mon fusil à la main. Le village était plein d'hommes équipés en guerre, portant leurs barbes postiches de queues de vaches, dansant et se précipitant avec leurs boucliers et leurs lances contre des ennemis imaginaires. Betchita m'apprit que l'armée de Fowouca avait traversé le Nil, et qu'elle était à trois heures de marche de Kisouna, accompagnée de *cent cinquante hommes* de la caravane de Debono, les mêmes qui, de concert avec les sujets de Rionga, avaient attaqué Camrési l'année précédente. Les bords du Nil franchis, ils marchaient droit sur Kisouna, pour s'emparer de Camrési et le tuer. M'Gambi, frère du roi, dont la cabane n'était qu'à vingt mètres de la mienne, vint immédiatement me confirmer cette nouvelle. Alarmé au dernier point, il avait résolu d'aller recommander au roi de prendre la fuite sans tarder. Je réussis, non sans efforts, à le convaincre que ce parti n'était pas nécessaire et que je pourrais rendre de très-grands services dans cette extrémité, si Camrési voulait venir me trouver en personne le lendemain de bonne heure.

Le soleil se levait à peine, lorsque le roi entra sans cérémonie dans ma cabane. Ce n'était plus le fier monarque de Kitouéra, revêtu d'un manteau superbe de fourrures : il n'avait rien sur lui qu'un petit jupon de serge bleu, que Speke lui avait donné, et une écharpe sur les épaules. Il se mourait de peur, et nous eûmes bien de la peine à lui persuader de laisser ses armes à la porte de la cabane, suivant l'usage du pays ; c'étaient trois lances et une carabine à deux coups, encore un cadeau de Speke. Sa terreur était des plus divertissantes, et je le complimentai sur son changement de costume, ce jupon étant bien mieux fait pour combattre qu'un manteau qui l'eût gêné dans ses mou-

vements. « Combattre! s'écria-t-il avec une comique horreur; je ne vais pas combattre! Je me suis habillé à la légère pour pouvoir courir plus vite. Je ne songe qu'à me sauver! Qui peut résister à des fusils? Ces gens-là en ont cent cinquante. Il faut que vous preniez la fuite avec moi; vous ne pouvez rien contre eux : vous n'avez que treize hommes, Eddris n'en a que dix; que peuvent vingt-trois contre cent cinquante? Faites vos paquets et sauvons-nous. Il faut que nous nous cachions dans l'herbe épaisse, sans perdre de temps; l'ennemi est attendu d'un moment à l'autre. »

Jamais je n'ai vu d'homme en proie à un effroi si abject, et je ne pus m'empêcher de rire tout haut au nez de ce misérable poltron, qui représentait un royaume. Appelant alors mon vakil, je lui ordonnai de hisser le pavillon anglais au mât élevé, que j'avais fait dresser dans ma cour. En quelques instants, le vieux drapeau flottait à la brise au-dessus de ma cabane. Il y a quelque chose qui réchauffe le cœur dans la vue du pavillon de l'Angleterre (*union jack*), quand on est à plusieurs milliers de kilomètres de la patrie. J'expliquai à Camrési que lui et son pays étaient désormais sous la protection de ce drapeau, emblème de la puissante Angleterre. J'avais, il est vrai, refusé de l'aider à attaquer Fowouca; mais, s'il voulait se fier à moi, il verrait que j'étais son allié véritable et que je le défendrais contre toute agression. Je lui dis d'envoyer des provisions suffisantes dans mon camp, et de me procurer des guides sans délai, car je comptais expédier immédiatement quelques-uns de mes hommes au quartier ennemi avec un message pour le vakil de Debono.

Vers cinq heures du soir, le lendemain, mes hommes revinrent. Ils amenaient avec eux dix soldats et un

sergent de la bande de Debono. Ceux-ci avaient résolu de s'assurer si j'étais vraiment dans le pays. On leur avait fait accroire, plusieurs mois auparavant, que nous étions morts, ma femme et moi ; ils se figuraient donc que les hommes envoyés par moi à leur camp faisaient partie de la troupe d'Ibrahim, et que celui-ci voulait, en faisant usage de mon nom, contraindre Debono à évacuer le pays de Camrési. Ils ne tardèrent pas à reconnaître leur erreur; car le pavillon anglais fut le premier objet qui frappa leurs yeux, et bientôt, introduits dans ma cour, ils me furent présentés. Ils s'assirent en demi-cercle autour de moi.

Affectant une grande autorité, je leur demandai comment ils osaient attaquer un pays qui était sous la protection du pavillon britannique? D'après les coutumes des trafiquants du Nil, le Gnoro m'appartenait par droit de découverte, et j'avais concédé à Ibrahim le privilége exclusif d'y commercer, pourvu qu'il ne fît rien de contraire à la volonté de Camrési, le monarque régnant. Ibrahim avait rempli ses engagements; on m'avait guidé jusqu'au lac, j'en étais revenu, et nous recevions positivement nos vivres du roi. Puis, voici que des sujets turcs, alliés à une tribu hostile, venaient soudain nous envahir et insulter le drapeau anglais ! Je leur dis que, non-seulement je repousserais toute attaque dirigée contre Camrési, mais que, lors de mon retour à Khartoum, je ferais aux autorités turques un rapport sur cette affaire, et que, si un seul coup de feu était tiré dans les États de Camrési, si on y enlevait un seul esclave, je ferais prendre Mohammed Vouat-el-Mek, le chef de leur troupe.

Ils me répondirent qu'ils ne savaient pas que je fusse dans le pays : ils étaient les alliés de Fowouca, de Rionga et d'Ovouaïne, les trois chefs hostiles; ils avaient reçu d'eux de l'ivoire et des esclaves à condi-

tion qu'ils tueraient Camrési; selon la coutume du Nil Blanc, ils avaient consenti au marché. C'était bien pénible pour eux, ajoutèrent-ils, d'avoir fait une marche de six jours à travers le désert, séparant leur station à Féloro des îles de Fowouca, pour s'en retourner ensuite les mains vides. Je leur répliquai qu'ils porteraient de ma part à leur vakil Mohammed une lettre, au reçu de laquelle il aurait encore douze heures pour repasser le Nil avec toute sa troupe et pour évacuer le pays de Camrési.

Cette alternative n'était pas de leur goût. Je coupai court à leurs objections en ordonnant à mon lieutenant d'écrire la lettre en question, et en les priant de partir le lendemain matin avant le lever du soleil. Camrési s'imaginait que j'avais envoyé chercher les gens de Mohammed pour l'attaquer, parce qu'il m'avait affamé à Choua-Morou, au lieu de me conduire au Choua, comme il l'avait promis. Ce soupçon me plaçait dans une position difficile. Je fis donc venir M'Gambi, son frère, en présence des Turcs, et j'expliquai toute l'affaire devant lui. Je dis aux gens de Mohammed de lui certifier qu'ils quittaient le pays seulement parce que je le leur avais commandé, et que, si je ne m'étais pas trouvé là, ils l'auraient attaqué. Ils répétèrent ma leçon de très-mauvaise grâce, ajoutant, par manière de péroraison, que, sans moi, ils tueraient M'Gambi sur la place. Celui-ci, connaissant parfaitement leurs intentions aimables à son égard, jugea à propos de s'éclipser. Ma lettre pour Mohammed fut remise au sergent Souleiman, le chef de la troupe, et je fis tuer un mouton pour leur souper. Le lendemain, au lever du soleil, ils se mirent tous en route, accompagnés par six de mes hommes, chargés de rapporter une réponse à ma lettre. Ils avaient amené deux ânes, et, au moment du départ, les nègres se précipitèrent

en foule pour ramasser le crottin que ces animaux avaient déposé sur le sol.

Une grande lutte s'engagea pour la possession de ces impayables objets; mais tout à coup les ânes élevèrent la voix si à propos que les assistants, alarmés par la clameur sauvage d'un animal qui leur était inconnu, battirent en retraite plus vite qu'ils n'étaient venus. Il paraît que le crottin d'âne frotté sur la peau est regardé par ces nègres comme un spécifique contre le rhumatisme, et ce médicament est tiré, à grand prix, d'un pays éloigné vers l'est, où vivent ces animaux précieux.

Ainsi débarrassé de ses ennemis, Camrési semblait pétrifié d'étonnement. Il me fit visite sur-le-champ, et, en entrant dans la cour, s'arrêta pour contempler, comme si c'eût été un talisman, le drapeau qui flottait au-dessus de sa tête. Il me demanda pourquoi les Turcs étaient effrayés de ce qui ne semblait qu'une bagatelle. Je lui expliquai que ce drapeau était bien connu et pouvait se voir dans toutes les parties du monde; partout où il flottait, il était respecté, ainsi qu'il venait de le remarquer, même aussi loin de son pays et aussi peu fourni de moyens de défense que dans le Gnoro. Saisissant l'occasion, il me le demanda. « Que ferai-je, dit-il, quand vous aurez quitté mon pays et emporté ce drapeau avec vous? Les Turcs reviendront, à n'en pas douter. Donnez-moi ce pavillon, et ils craindront de m'attaquer. » Je fus obligé de lui expliquer que le respect imposé par le drapeau anglais provenait uniquement de ce que ceux qui le portaient ne fuyaient pas à l'approche du danger, comme il s'était proposé de le faire. On ne pouvait pas le confier à un étranger. Persistant dans ses habitudes de mendiant, il répondit alors : « Si vous ne pouvez pas me donner le drapeau, donnez-moi au

moins cette petite carabine à deux coups, dont vous n'avez pas besoin, puisque vous allez retourner chez vous. Alors, si les Turcs m'attaquent, je pourrai me défendre. »

J'étais dégoûté au plus haut point. Il venait d'être sauvé, grâce à mon intervention, et, au lieu de me remercier, il me demandait obstinément ce que je lui avais déjà vingt fois refusé. Je lui dis de ne jamais me reparler de la carabine, car je ne m'en dessaisirais sous aucun prétexte.

Mes ambassadeurs étaient revenus avec une lettre dans laquelle Mohammed déclarait qu'il ne craignait ni les soldats d'Ibrahim, ni les sujets de Camrési ; mais que, puisque je revendiquais le pays, force lui était de se retirer. Non-seulement il avait battu en retraite en dépit de ses alliés; mais, irrité par le fiasco de cette expédition, il s'était disputé avec Fowouca, auquel il avait enlevé tous ses bestiaux et un grand nombre d'esclaves. Cette conclusion de l'affaire avait tellement réjoui Camrési que des fêtes spéciales furent décrétées dans tout le Gnoro.

A peine les Turcs de Debono avaient-ils disparu que Camrési résolut d'en finir avec ses ennemis. Il envoya au camp de grandes quantités d'ivoire, et un soir ses gens déposèrent à ma porte vingt défenses, en me priant de les compter. Je fis dire au roi de donner tout cet ivoire aux hommes d'Ibrahim, car je n'avais besoin de rien; tandis que, si, à son retour dans ce pays, Ibrahim trouvait une abondante provision d'ivoire, il ferait certainement tout ce que Camrési pourrait désirer.

Quelques jours après arrivèrent de longues files de porteurs chargés d'énormes défenses pour Eddris. Le lendemain matin de bonne heure, l'armée entière de Camrési parut chargée de provisions. Chaque homme

portait sur sa tête un paquet de farine pesant environ vingt kilos. Les dix Turcs se joignirent à eux, et j'appris qu'on méditait une attaque contre Fowouca.

Peu de jours après le départ de l'expédition, les Turcs revinrent avec environ mille nègres : Camrési était au comble de la joie. Il avait remporté une victoire complète et défait Fowouca à plate couture. Non-seulement les îles étaient prises et leurs habitants massacrés; mais toutes les femmes des principaux chefs étaient prisonnières, ainsi qu'un grand nombre d'esclaves de moindre importance. On avait aussi saisi un troupeau de chèvres, que les soldats de Mohammed n'avaient heureusement pas découvert lors de leur retraite. Fowouca et Ovouaïne s'étaient échappés en gagnant la rive septentrionale du fleuve; mais leur puissance était abattue, leurs villages avaient été pillés et brûlés, et leurs femmes et leurs enfants, emmenés captifs.

Parmi les prisonnières s'en trouvait une, mère d'un charmant petit garçon d'environ un an. L'état du plus grand nombre semblait déplorable, car elles ne pouvaient travailler, ayant été accoutumées comme femmes de chefs au luxe et au loisir. Betchita, qui nous avait accompagnés dans une visite que nous fîmes à ces infortunées, reconnut parmi elles, chose singulière, son ancienne maîtresse, la veuve de Séli; elle avait été capturée avec les femmes et les filles de Rionga. A sa vue, Betchita, tombant à ses genoux, rampa vers elle, absolument comme le faisaient les sujets de Camrési lorsqu'ils s'approchaient de son trône. Séli occupait une position aussi élevée que celle de Fowouca, et avait été traîtreusement massacré par Camrési à M'rouli, en présence de Betchita. A cette époque, la paix venait d'être conclue entre Camrési et les trois grands chefs, que le roi avait invités à une conférence chez lui dans l'intention de s'en défaire. Ils étaient

à peine arrivés que Rionga fut arrêté par les ordres de Camrési, et enfermé dans une hutte circulaire dont les murs en terre n'avaient point de porte. On le fit descendre par une ouverture pratiquée dans le toit, et il fut condamné à y être brûlé vif le lendemain, pour quelque offense imaginaire. Séli et Fowouca devaient recevoir, selon l'occurrence, leur pardon ou la mort. Le premier était l'ami intime de Rionga, et résolut de le rendre à la liberté. A cet effet, il fit boire les gardiens de la prison, et, pendant que ceux-ci passaient la nuit à chanter d'un côté, de l'autre ses hommes percèrent le mur comme des lapins et délivrèrent Rionga, qui s'échappa.

Séli fit la folie de rester à M'rouli après cet événement, et Camrési, soupçonnant la part qu'il y avait prise, le condamna immédiatement à être saisi et mis en pièces. On l'attacha à un poteau et on le tortura en lui arrachant les membres l'un après l'autre ; ses mains furent d'abord coupées aux poignets, et ses bras détachés à l'articulation du coude. Betchita, témoin de cette scène atroce, rendit témoignage à l'héroïsme de Séli : au milieu de ses souffrances, il criait à ses amis qui pouvaient se trouver dans la foule de prendre la fuite, car lui allait mourir, et, s'ils restaient, on leur ferait partager son sort. Quelques-uns s'échappèrent, entre autres Fowouca; mais la plupart furent massacrés sur place. Quant à Betchita, emmenée captive par Camrési, elle avait été envoyée par lui au camp turc à Féloro, comme je l'ai déjà dit (1). Depuis ce temps, la guerre n'avait pas cessé entre Camrési et les chefs des îles ; elle venait d'avoir pour dernier acte la défaite de ceux-ci et l'enlèvement de leurs femmes, grâce à l'aide des gens d'Ibrahim.

(1) Voir notre chap. IV, p. 160.

La joie de Camrési ne connaissait plus de limites ; les défenses d'éléphant ne cessaient d'être apportées au camp, et une hutte en était déjà pleine.

Kisouna retomba ensuite dans sa monotonie ordinaire.

Quoique le roi nous eût fourni du bœuf très-régulièrement, nous avions beaucoup de peine à nous procurer des poulets : la guerre avec Fowouca avait amené la destruction de presque toute la volaille dans le voisinage de Kisouna, parce que Camrési et ses kédjours (magiciens) faisaient chaque matin des sacrifices et cherchaient à lire l'avenir dans les entrailles des oiseaux. En effet, ce roi était entouré de sorciers et de sorcières, qui se distinguaient des autres nègres par leurs têtes ceintes de couronnes de racines de différentes plantes. Quelques-uns y ajoutaient des lézards desséchés, des dents de crocodile, des griffes de lion, de petites carapaces de tortue, etc. Ils auraient pu fournir des ingrédients au chaudron des sorcières dans Macbeth (1).

Cependant, le 6 septembre, M'Gambi, en proie à une grande agitation, se précipita dans ma hutte, me disant que les M'vouas (2), ou habitants du Pays de Ganda, avaient envahi les États de Camrési avec une grande armée. Ils avaient déjà traversé la Kéfour et pris M'rouli ; ils étaient en marche directement sur Kisouna, et voulaient, après avoir tué Camrési, nous attaquer et annexer le Gnoro aux États de M'tésa. Ma troupe était diminuée de quatre hommes que j'avais

(1) Ce cérémonial est le même que celui qu'a décrit plus au long Speke pour les audiences accordées par le roi du Pays de Ganda. (*Sources du Nil*, notre édit., p. 157.) — J. B.

(2) Les M'vouas sont ceux que, dans notre abrégé de Speke, nous avons appelés les Houmas, tandis que, suivant l'idiome du littoral, ils sont nommés les Vouahoumas. — J. B.

envoyés au Choua; nous n'étions donc que vingt fusiliers, y compris les Turcs d'Ibrahim, qui n'avaient plus de munitions. La nouvelle était certaine, et les Gnoriens semblaient plongés dans la consternation, car les M'vouas étaient beaucoup plus puissants que les sujets de Camrési, et toutes les fois qu'ils avaient envahi le pays, ils avaient défait l'armée gnorienne. Je dis à M'Gambi qu'il fallait envoyer de suite des messagers au Choua, avec une lettre que j'allais adresser à Ibrahim, pour hâter sans délai son retour à Kérouma à la tête d'une troupe de cent hommes. En même temps, je conseillai d'évacuer Kisouna et de diriger l'armée de Camrési vers Kérouma; là nous établirions un camp fortifié qui commanderait le passage de la rivière, et nous réunirions en sûreté assez de canots pour faciliter à la troupe d'Ibrahim sa jonction avec nous; autrement les M'vouas pourraient détruire les embarcations et couper le passage à nos alliés.

Camrési apprit avec une surprise extrême ces arrangements militaires, mais persista à abandonner toute idée de résistance et à vouloir gagner l'île qui l'avait autrefois protégé. Nous ne pûmes tomber d'accord que sur deux points : l'évacuation de Kisouna, et la nécessité d'expédier sur-le-champ des messagers à Ibrahim.

Betchita m'assura que les M'vouas étaient tellement redoutés par les Gnoriens que ceux-ci ne pourraient jamais se décider à les combattre. Il fallait donc que, sans faire le moindre fonds sur Camrési, je prisse toutes mes mesures indépendamment des siennes. Elle me dit que la cause de l'invasion était un récit fait à M'tésa par Goubo Goulâ, un des déserteurs de Speke, qui s'était enfui d'auprès de Camrési peu de temps après notre arrivée dans le pays. Ce Goubo avait dit à M'tésa que nous étions en chemin pour lui faire

visite et lui porter un grand nombre de présents; mais que Camrési, afin d'accaparer nos richesses, nous avait empêchés de poursuivre notre voyage. Exaspéré par cet acte de son plus grand ennemi, il avait envoyé des espions pour vérifier les dires de Goubô Goulâ; ces espions étaient les quatre hommes dont j'ai parlé plus haut. Leurs témoignages confirmèrent celui de Goubo, et M'tésa envoyait une armée pour détruire Camrési, ravager le pays, nous prendre nous-mêmes et nous mener à sa capitale (1). Telle fut l'explication que Betchita nous donna de toute l'affaire. Avec la curiosité et le tact d'une femme, elle avait recueilli ces nouvelles dans les deux camps, presque aussi correctement qu'un correspondant du *Times* eût pu le faire.

C'était fort amusant. La monotonie de notre existence devenait insupportable; mais tout à coup s'élevait une petite difficulté, justement assez piquante pour nous dégourdir.

Le lendemain avant l'aube, une lueur extraordinaire, accompagnée d'une immense colonne de fumée, s'élevant dans la direction où se trouvait le quartier de Camrési, nous apprit qu'il avait fait mettre le feu au camp, selon l'habitude, et que la retraite était commencée. Des milliers de huttes de gazon flambaient, et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la sottise de ces nègres qui donnaient ainsi aux ennemis avis de leur retraite, par un signal que l'on devait voir à plusieurs kilomètres à la ronde, tandis que leur succès dépendait de la rapidité et du secret de leurs mouvements. Bientôt après, des troupes d'hommes,

(1) Cette cause d'hostilité n'a rien de surprenant, car M'tésa avait déjà été sur le point de faire la guerre à Camrési pour lui arracher Speke et Grant, qu'il croyait détenus dans le Gnoro. Voyez notre chap. x des *Sources du Nil*. — J. B.

de femmes, de vaches et de chèvres, suivies du bagage, s'avancèrent en une longue file à travers une plantation de bananiers à vingt mètres de nous. Cela n'en finissait pas. Il pleuvait à verse, et les femmes chargées de leurs enfants glissaient à chaque instant dans la boue, tandis que des troupes d'hommes armés et de portefaix passaient près d'elles, les rudoyant sans cérémonie. Enfin le brave Camrési, en personne, parut accompagné d'un grand nombre de ses femmes; quelques-unes trop grasses pour marcher étaient en litière. Il ne daigna pas me regarder. M'Gambi, qui se tenait près de moi, m'expliqua que nous devions faire l'arrière-garde, Camrési ayant conclu qu'il serait prudent de placer les armes à feu entre lui et l'ennemi. Le défilé des nègres et des bestiaux dura plus d'une heure. Enfin le dernier traînard passa à son tour; mais où étaient les porteurs qu'on nous avait promis? Pas un homme ne se présenta, et, avec M'Gambi et Cassavé, nous restions les seuls habitants du village abandonné.

La fourberie de Camrési m'avait tellement irrité que je songeais sérieusement à fraterniser avec les M'vouas, s'ils paraissaient à Kisouna. En tout cas, je me promis de ne pas tirer un seul coup de fusil pour un allié aussi peu sûr que ce roi, à moins d'une nécessité absolue. C'est ce que j'expliquai à M'Gambi, en lui disant que, si on ne m'envoyait pas de porteurs, j'attendrais à Kisouna l'arrivée des M'vouas, auxquels e m'unirais pour attaquer Camrési dans cette île qu'il regardait comme imprenable. Mon idée épouvanta M'Gambi, qui partit de suite avec Cassavé pour me chercher des porteurs, promettant de revenir le soir même et de nous conduire le lendemain matin à Fovouîra. Comme nous étions vingt hommes armés de fusils, nous n'avions rien à craindre en cas d'une atta-

que. Je fis donc brûler toutes les cabanes du village, excepté celles de mes gens ; de la sorte, nous avions un espace libre pour les carabines, si la nécessité nous contraignait à faire feu.

M'Gambi arriva le soir, selon sa promesse, avec un grand nombre de nègres ; mais Cassavé avait suivi Camrési. Le lendemain nous partîmes à l'aube du jour, ma femme étant dans une litière et moi dans une chaise.

Nous nous arrêtâmes à Déang pour y passer la nuit. Je fus réveillé par la voix de mes gens, qui se tenaient à la porte de ma cabane l'air profondément abattu. Ils me racontèrent que Richarn avait disparu et qu'on le croyait massacré par les nègres. Mon lieutenant tenait à la main une baguette de fusil brisée et couverte de sang, ce qui semblait confirmer les soupçons. Il paraît que, pendant mon sommeil, Richarn et un de mes compagnons nommé Mohammed avaient pris leurs fusils, et parcouru le pays sans mes ordres, afin de tâcher de trouver un village où ils pussent se procurer des gens pour nous conduire à Fovouîra.

J'étais fort désolé pour ma part : mon fidèle Richarn avait succombé, et la carabine Pudey à deux coups qu'il portait était perdue avec lui. Cette arme appartenait à mon ami Oswell, célèbre pour ses exploits dans le sud de l'Afrique et sur le lac N'gami (1) ; il s'en était servi pendant cinq ans pour chasser le gros gibier de l'Afrique, et avec tant de persévérance que le bois de la crosse portait la trace des terribles épines à travers lesquelles il s'était si souvent frayé un passage à

(1) M. Oswell est sans doute celui qui accompagnait D. Livingstone dans l'expédition où fut découvert, le 1er août 1849, le lac N'gami. (V. la fin de notre chap. 1 des *Explorations dans l'Afrique australe.*) — J. B.

fond de train. Il m'avait généreusement prêté ce vieux compagnon de ses exploits, et je l'avais, à mon tour, confié à Richarn comme au plus soigneux de tous mes compagnons. Homme et carabine étaient maintenant perdus.

Je poursuivis en vain mes recherches pendant deux jours. Mes gens virent plusieurs chiens ayant le museau et les pieds souillés de sang; nous conclûmes donc que le cadavre de Richarn avait été traîné dans les fourrés par les nègres, et que les chiens l'avaient découvert et dévoré.

Décidément, nous étions abandonnés par Camrési et désertés par tous nos porteurs. Une nuit, nous entendîmes les nogaras des ennemis, et ma femme, malgré sa faiblesse, voulut laisser là les bagages et essayer de gagner Fovouîra. Nous partîmes en essayant de suivre le sentier qu'avait pris Camrési.

Au bout de quelques heures de marche, j'observai soudain la lumière d'une grande quantité de feux, et je distinguai de nombreuses cabanes formées d'herbes et de feuilles de bananiers. C'était le camp des M'vouas. Je ne vis personne, et nous ne restâmes pas longtemps en observation; mais, tournant vers le nord, nous continuâmes notre route tranquillement et avec précaution.

J'envoyai ensuite Betchita et un des guides vers un endroit où des voix s'étaient fait entendre, afin de tâcher de reconnaître si nous avions devant nous des M'vouas, ou des gens de Fovouîra. Mes espions s'éloignèrent avec les précautions nécessaires.

Depuis près de dix minutes, nous attendions ainsi, lorsque le cri le plus affreux que j'aie jamais entendu nous fit tressaillir. Ce cri partait du fourré où un de nos hommes montait la garde à cent mètres de nous. Je crus d'abord qu'il avait été saisi par un lion et,

armant ma carabine, je m'élançai vers lui. Avant d'atteindre le fourré, je vis une des sentinelles courant dans la même direction, et bientôt après je remarquai deux hommes qui s'approchaient; l'un d'eux était Mousa, un des nôtres : il tenait à la gorge un nègre et le forçait de marcher. Il avait fait un prisonnier. Tandis qu'il était accroupi sous un buisson à l'entrée du sentier principal qui conduisait à travers le fourré, il avait remarqué un homme se glissant le long d'un bouquet d'arbres voisin. Attendant, sans être remarqué, que cet homme l'eût dépassé, il s'était précipité sur lui par derrière, lui avait saisi sa lance de la main gauche, tandis que, de la droite, il lui comprimait la gorge. Une attaque si soudaine et si inattendue, faite par un ennemi invisible, avait terrifié le malheureux nègre au point qu'il avait poussé le hurlement extraordinaire dont nous avions été effrayés. Mousa le menait en triomphe, mais le pauvre diable était tellement bouleversé qu'on l'eût dit en proie à un accès de fièvre. J'essayai de le rassurer, et Betchita, revenant peu après avec le guide , nous reconnûmes toute l'importance de notre capture. Loin d'être un ennemi, il faisait partie de la tribu de Calloé et il avait été envoyé de Fovouîra pour espionner les M'vouas. Nous avions donc un guide sur lequel nous pouvions compter, et nous nous remîmes en route.

Vers cinq heures du matin, un coq se prit à chanter; un autre lui répondit du milieu des arbres voisins, et le guide, se doutant peu du bonheur qu'il nous procurait, nous dit que nous étions arrivés au village de Calloé, but immédiat de notre marche.

Nous y entrâmes et, après avoir dormi deux heures, j'envoyai chercher Calloé, le chef de Fovouîra. Il parut avec son fils. Tous deux me dirent que, suivant le rapport des espions, les M'vouas devaient attaquer

le village le lendemain ; ils avaient envahi et parcouraient le Gnoro et le Tchopi ; ils avaient saisi un grand troupeau appartenant à Camrési ; celui-ci n'avait eu que juste le temps de se réfugier dans l'île, car les ennemis, arrivant au lieu d'embarquement, avaient tué un grand nombre de gens qui s'étaient trouvés en retard pour traverser le fleuve. Calloé ajouta que Camrési avait fait feu sur les M'vouas, mais sans balles, en sorte que sa carabine avait été inoffensive. Les M'vouas avaient riposté avec quatre fusils que les déserteurs de la troupe de Speke leur avaient procurés ; mais les balles leur manquaient aussi bien qu'à Camrési, de sorte que tout s'était borné à une fusillade peu meurtrière. Les M'vouas, abandonnant leur position sur le bord de la rivière, avaient marché vers Étâda, qu'ils avaient dévastée. Ils se trouvaient maintenant à quatre ou cinq kilomètres de nous ; néanmoins cet imbécile de Calloé exprima sa résolution de conduire pour plus de sûreté ses bestiaux jusqu'à l'île de Camrési, à environ trois kilomètres plus loin. J'essayai de lui persuader que, sous notre protection, ils étaient en parfaite sûreté ; sa seule réponse fut d'ordonner à son fils de les emmener de suite.

Ce jour-là Calloé et tous les habitants quittèrent le village et se réfugièrent dans une île, nous laissant maîtres de la position. Je fis distribuer quantité de munitions aux Turcs, et nous nous tînmes préparés à tout événement. On entendait jour et nuit les tambours des M'vouas de tous côtés ; mais nous étions parfaitement établis, nos greniers étaient bien remplis, et la volaille abondait, tant dans ce village que dans ceux des environs.

Le lendemain M'Gambi m'apporta un message de Camrési ; celui-ci me suppliait de venir camper sur le

bord de la rivière vis-à-vis de son île, pour le défendre contre les M'vouas qui retourneraient assurément l'attaquer dans leurs canots. Je lui fis répondre que je ne ferais rien pour le secourir parce qu'il m'avait abandonné en route; Richarn avait été tué par ses gens qui s'étaient emparés d'un de mes fusils; de plus, la désertion de ses porteurs m'avait contraint de laisser mon bagage à Déang. Je rendais donc Camrési responsable de toutes ces mésaventures.

Pendant la journée, la faim amena dans le village quelques naturels du district. J'avais appris déjà que les habitants de Fovouîra n'étaient pas bien disposés, et que beaucoup d'entre eux entretenaient des correspondances avec l'ennemi. Je chargeai donc Betchita de faire la conversation avec ces gens et de tâcher, par leur moyen, d'informer les M'vouas que je comptais rester neutre si l'on ne m'attaquait pas; mais que, si leurs intentions étaient hostiles, j'étais de mon côté prêt à me battre. En même temps, je la chargeai d'expliquer combien je serais fâché de faire feu sur les sujets de M'tésa, qui s'étaient bien conduits envers mes amis Speke et Grant : le meilleur moyen d'éviter un conflit était que les M'vouas se tinssent éloignés de mon camp.

L'après-midi de ce jour, je sortis du village accompagné de mes gens pour escorter ceux qui allaient faire la provision d'eau ; la source était à quatre cents mètres du camp, et il y avait du danger à s'y rendre sans être bien accompagné.

Nous venions de rentrer et nous goûtions le repos et la fraîcheur du soir sur une pelouse voisine, lorsqu'un de mes hommes arriva en courant et criant : « Richarn ! Richarn est de retour ! » Un instant après, j'eus l'extrême joie de voir ce moricaud de Richarn, dont j'avais déploré la perte prématurée, venir tran-

quillement vers nous. L'entrevue fut vraiment pathétique. Je lui donnai une poignée de main et lui adressai quelques chaleureux mots de bienvenue; mais mon vakil, qui ne s'était jamais soucié de lui auparavant, se jeta à son cou et se mit à pleurer comme un enfant. Je ne sais combien de temps les sanglots auraient duré, car l'épidémie gagna plusieurs Arabes qui commencèrent à pleurnicher aussi, tandis que Richarn, embrassé de tous les côtés, se soumettait à l'épreuve avec le plus franc stoïcisme, ayant l'air en même temps fort étonné et ne sachant pas quelle était la cause de tant de larmes. Afin de mettre un terme à cette explosion de sensibilité, je fis chercher par Saat une calebasse pleine de merissa, dont Calloé m'avait envoyé une bonne provision. Elle arriva bientôt et fut très-appréciée par Richarn, qui se mit à boire comme une baleine.

La calebasse était de telle taille que, même après les copieuses libations de Richarn, il resta assez de bière pour que chacun pût la déguster. Rafraîchi par sa boisson bien-aimée, Richarn put nous conter son histoire. Il avait quitté Mohammed au milieu d'un village, et avait été entouré d'un grand nombre de nègres, parmi lesquels étaient les portefaix qui nous avaient abandonnés. Il essaya de leur persuader de revenir, une querelle s'ensuivit, et le chef du village, s'approchant de Richarn à la tête de ses hommes, avait saisi son fusil; Richarn tira son couteau; ce que voyant, le chef lâcha prise, puis reculant de quelques pas se prépara à le frapper de sa lance; Richarn le prévint par un coup de feu qui le tua raide. Les naturels, terrifiés par l'effet soudain du coup, se dispersèrent, et Richarn, profitant de l'occasion, disparut dans les fourrés et prit la fuite. Une fois plongé dans cette mer d'herbages qui semblait impénétrable, il

avait erré pendant deux jours sans boire une goutte d'eau. Entendant le bruit lointain du Nil, il s'était dirigé vers le fleuve et l'avait atteint lorsqu'il était presque épuisé de soif et de fatigue ; il avait ensuite côtoyé le fleuve jusqu'à Kérouma, en évitant les M'vouas ; de là, connaissant la route que nous avions déjà suivie pour nous rendre à M'rouli, il était arrivé à Fovouîra. La baguette de son fusil avait été brisée pendant sa lutte avec le chef du village. Il fut bien étonné de voir entre mes mains le morceau qui avait été ramassé dans la mare de sang ; mais il s'était procuré un excellent substitut en taillant avec son couteau de chasse une tige d'un bois très-dur, et avait rechargé son fusil ; bien pourvu de munitions, il ne craignait guère les nègres.

Le soir du 19 septembre, quelques jours après cette aventure, on nous dit qu'Ibrahim était arrivé à la tête de cent hommes aux cataractes de Kérouma, au point où nous avions traversé le fleuve autrefois pour nous rendre à Etâda. J'envoyai de suite dix hommes pour reconnaître si cette nouvelle était vraie ; au bout de deux heures environ, ils revinrent pleins de joie, ayant échangé la bienvenue avec Ibrahim et sa troupe d'un bord à l'autre du fleuve. Camrési avait dépêché des bateaux à un autre point, au-dessus des cataractes, pour faciliter, le lendemain matin, le transport de toute la bande, car il voulait qu'ils attaquassent les M'vouas sans perdre de temps.

Peu soucieux d'une telle rencontre, ceux-ci, qui avaient vu arriver ce formidable renfort, battaient en retraite, et au lever du soleil ils s'étaient repliés de plus de trente kilomètres sur la route de M'rouli.

Ibrahim arriva le 27 au matin, m'apportant le courrier d'Angleterre ; les lettres, adressées pour moi au consul à Khartoum, avaient été envoyées à Gondo-

coro par les bateaux annuels, et Ibrahim s'en était chargé lors de son arrivée en avril à cette station, avec l'ivoire qu'il amenait de l'intérieur du pays. Ces lettres portaient une date fort ancienne, étant toutes vieilles de deux ans, excepté une de Speke, qui m'envoyait un numéro de l'*Illustrated London News*, contenant son portrait et celui de Grant; il y avait aussi le *Punch*, donnant une gravure représentant la découverte des sources du Nil. Je passai la journée au milieu de ce luxe de journaux et de lettres.

A Gondocoro, Ibrahim avait, d'une manière fort aimable, songé à nos besoins; il m'apportait une pièce d'un drap de coton grossier de manufacture arabe (*darmour*), pour que je m'en fisse des habits, et une pièce de toile peinte pour une robe destinée à Mme Baker; de plus, une grande jarre de miel, et un peu de riz et de café, restant des provisions que j'avais été obligé d'abandonner au Choua, faute de porteurs. Il me dit que tous les effets laissés par moi dans l'Obbo avaient été envoyés à Gondocoro, et que les deux hommes à qui je les avais confiés étaient retournés avec eux à Khartoum, à bord d'un navire qui avait été envoyé à ma recherche, mais qui avait rejoint la caravane des trafiquants lors de leur retour. Ibrahim avait déclaré au capitaine qu'il était impossible que je revinsse cette année-là.

Le 23 septembre nous décampâmes et prîmes possession d'un village à huit cents mètres du Nil Victoria. Maintenant Camrési était très-belliqueux, et il revint de son île à un grand village sur les bords du fleuve. Il envoya à Ibrahim une grande quantité d'ivoire en surplus de la provision qu'Eddris avait cachée lors de notre départ de Kisouna. Cette dernière provision qu'on envoya chercher fut, au bout de quelques jours, placée en sûreté dans le quartier général. Ibrahim

n'en revenait pas de la fortune qui l'attendait. Je le félicitai de tout mon cœur sur le succès de nos deux entreprises : la découverte géographique et le commerce d'ivoire ; en ce qui concernait ce dernier article, j'avais plus que rempli ma promesse.

Cependant je m'étais installé fort confortablement; nous vivions dans un pays magnifique, bien cultivé, au milieu de champs immenses de patates sucrées. L'idée me vint que ce légume, trop fade pour être un manger agréable, pourrait servir à fabriquer un spiritueux. Je me procurai donc quantité de ces grandes jarres dont les nègres se servent pour fabriquer leur *merissa*, et j'y fis bouillir plusieurs quintaux de patates jusqu'à consistance pulpeuse.

Dissoute dans de l'eau, et mélangée avec du marc de merissa, cette pulpe, enfermée dans des jarres de la contenance d'une centaine de litres, ne tarda pas à fermenter. Pendant ce temps, je construisis mon alambic comme il suit : je fixai une jarre qui pouvait contenir plus de cinquante litres sur un fourneau d'argile et j'insérai au sommet l'ouverture d'un vase plus petit et qui, ainsi renversé, représentait le dôme de l'alambic. A travers ce dôme ou capuchon, j'introduisis un long roseau de deux à trois centimètres de diamètre qui aboutissait à mon condensateur ; celui-ci était tout simplement une bouilloire placée dans un grand baquet plein d'eau froide.

Mon alambic fonctionnait à merveille et produisait tous les jours quatre ou cinq bouteilles d'une excellente liqueur dont je remplissais de grandes calebasses contenant une vingtaine de litres chacune. Mes gens prirent goût aux opérations de la distillerie, surtout Richarn que l'on trouvait souvent couché sur le dos profondément endormi. Il laissait le feu s'éteindre, et par conséquent les travaux s'arrêtaient. De

méchantes langues auraient pu l'accuser d'aimer le produit de la manufacture; mais c'eût été pure calomnie! Dès le moment où je commençai à déguster du *whisky* de patates, je sentis mes forces revenir. Tous les jours je buvais un verre de grog chaud. A ce régime, je reprenais mon entrain d'autrefois. Je n'eus en six mois qu'un ou deux accès de fièvre, puis la maladie me quitta tout à fait. N'ayant goûté ni vin ni spiritueux depuis près de deux ans, la transition soudaine d'une abstinence totale à un usage modéré de boissons stimulantes produisit cet effet merveilleux. Ibrahim et quelques-uns de ses hommes établirent des distilleries; il y eut des cas d'ivrognerie, à la grande jubilation de M'Gambi qui se trouvait là par hasard. Il pria Ibrahim, en conséquence, de lui donner une bouteille de liqueur comme spécimen pour Camrési, et Sa Majesté, à ce qu'il paraît, s'enivra si promptement qu'elle voulut répéter la dose. Cette boisson anglaise était, suivant le roi, si supérieure au cidre, auquel il était habitué, qu'il désirait beaucoup en encourager la fabrication. Je lui expliquai qu'on l'extrayait de patates sucrées. Combien il regretta de n'avoir pas suffisamment apprécié les qualités de ce tubercule! mais il réparerait le temps perdu, et mettrait en culture des districts entiers. Ibrahim fut prié de lui laisser un de ses hommes, familier avec l'art de la distillation, et qui serait le président de la *compagnie royale du whisky de patates de l'Afrique centrale, garantie par le roi Camrési.*

Entre autres cadeaux, Ibrahim avait apporté pour Sa Majesté cinquante livres de verroterie, un revolver, des cotonnades, des verres à vin de couleur bleue, des miroirs, etc. Ces dons et le plaisir que lui faisait éprouver la défaite de ses ennemis avaient mis Camrési de si bonne humeur qu'il venait souvent nous voir. Une

fois je lui donnai les portraits de Speke et de Grant; il reconnut celui-ci de suite. Il ne comprenait rien aux gravures de *Punch*, disant que *Punch* ne pouvait être Anglais, puisqu'il ne ressemblait ni à moi ni à Speke; les modes de Paris, dessinées dans l'*Illustrated London News*, lui plurent beaucoup; nous les découpâmes avec une paire de ciseaux et nous les lui donnâmes comme un spécimen de la grande toilette des dames anglaises.

Parmi ceux qu'il soupçonnait d'avoir favorisé les dissidents se trouvait Calloé, le chef de Fovouîra; après le roi et M'Gambi, c'était le principal chef du royaume; la population entière de Tchopi et de Fovouîra l'aimait beaucoup, et je l'avais trouvé fort intelligent et très-bien disposé envers moi. Un soir à environ huit heures, Ibrahim vint à ma cabane d'un air très-mystérieux; il commença par s'assurer que personne ne nous écoutait, puis il me dit que Camrési lui avait donné l'ordre d'attaquer le village de Calloé avant l'aube; il devait faire entourer la cabane et tirer sur lui s'il essayait de s'échapper. Les femmes et les enfants de la bourgade devaient échoir en partage à Ibrahim, comme récompense. Au moment même où Camrési terminait cet arrangement avec Ibrahim, il faisait de grandes démonstrations de bienveillance à Calloé, qui se trouvait alors au camp. Il n'avait pas voulu le saisir ouvertement, car, bon nombre d'indigènes étant fort attachés au chef de Fovouîra, les suites d'un tel acte auraient pu être désagréables; il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de lui secrètement. Je priai Ibrahim de renoncer, à tout prix, à un projet si affreux. Jamais je ne m'étais senti tant de colère: mon premier mouvement fut d'aider Calloé à détrôner Camrési et à s'emparer du pouvoir royal. Au point de vue d'Ibrahim, la ligne à suivre était toute tracée:

il savait que, s'il offensait Camrési, il ne devrait plus, de quelque temps au moins, songer à continuer le commerce d'ivoire. Les défenses d'éléphants abondaient tellement dans le pays qu'elles y formaient une mine véritable dans laquelle il pouvait puiser sans cesse, pourvu qu'il demeurât l'allié du roi. Quant à faire le commerce avec les naturels, il n'y fallait pas songer, puisque Camrési l'avait expressément défendu, en vue d'accaparer les profits. En cas de guerre, on ne pouvait se procurer une seule défense, car l'ivoire n'était jamais emmagasiné dans les huttes, mais *enterré*. Les Turcs étaient ainsi devenus des mercenaires que le roi soudoyait pour lui servir de bourreaux selon ses besoins. Ibrahim ne savait que faire. Je lui dis que j'assumerais toute la responsabilité des événements. J'avais décidé que Calloé ne serait pas assassiné : en plusieurs occasions, il m'avait rendu service ainsi qu'à mes gens, et je prétendais le sauver à tous risques. Mais ni Calloé ni son fils n'eurent foi en moi ; si bien qu'ils tombèrent victimes de la vengeance de Camrési.

Au milieu de ces scènes sanguinaires, Betchita disparut sans que nous ayons pu la revoir. On m'informa plus tard qu'elle était allée retrouver les partisans de Fowouca, ne voulant pas être laissée dans le Tchopi, ainsi que nous l'avions projeté, croyant lui être agréables.

Ce jour même, Camrési envoya à Ibrahim en cadeau un grand nombre de femmes et d'enfants. Il lui avait donné en tout soixante-douze esclaves, outre ceux pris dans les différentes expéditions. Jamais il n'y a eu un despote plus absolu que ce tyran : non-seulement les biens, mais les personnes lui appartenaient ; il se vantait d'avoir tout à sa disposition. Aussi, dans ses accès de libéralité, distribuait-il entre ses favoris ce qu'il prenait à ses sujets. Se

plaignait-on? point de procès : le *soulier* (1) ou la peine de mort. Son pouvoir était le résultat d'un système complet d'espionnage par le moyen duquel il savait tout ce qui se passait dans son royaume. Le pays étant partagé en un grand nombre de districts dont chacun était gouverné par un chef, responsable de ce qui se faisait dans l'étendue de sa juridiction, la machine gouvernementale se trouvait extraordinairement simplifiée. Si l'on avait à se plaindre d'un administrateur, celui-ci était mandé devant le roi ; paraissait-il coupable? vite le *soulier* ou la mort. Être soupçonné de rébellion entraînait la peine capitale. Un corps de cinq cents hommes, jouissant du droit de piller le pays à discrétion, maintenait l'autorité du roi. Avec cette espèce de garde prétorienne, il était toujours facile à Camrési de se jeter sur les gens suspects et de s'en débarrasser de suite : c'est ainsi que le tyran régnait sur une population si timide qu'elle se soumettait docilement à son caprice. S'étant allié avec les Turcs, il avait conçu les projets les plus ambitieux : il voulait conquérir le Ganda et rétablir l'ancien empire de Kitouéra ; mais son défaut absolu de courage physique ne pouvait lui permettre de réaliser ses vues; et Camrési le Cruel ne sera jamais surnommé Camrési le Conquérant (2).

(1) Le *soulier de Camrési* était un morceau de bois d'un mètre vingt centimètres de long sur vingt-cinq centimètres d'épaisseur, avec une petite ouverture par laquelle on passait un pied des condamnés, que retenait un coin inséré à angle droit immédiatement au-dessus de la cheville. Le prisonnier ainsi *chaussé* ne pouvait ni s'asseoir ni se coucher sans l'aide d'un homme qui ajustât ce billot aux mouvements de son corps, et il languissait ainsi ordinairement jusqu'à sa mort. — J. B.

(2) L'un n'empêche pas absolument l'autre, et d'ailleurs, tout en partageant la vertueuse indignation de sir Samuel Baker pour Camrési, nous sommes forcé de reconnaître que son système de

Nous étions au milieu de novembre ; non pas ce triste mois qui rend le souvenir même de la vieille Angleterre désagréable, mais le dernier mois de la pluie qui fait croître la végétation sur le sol fertile de l'Afrique équatoriale. Les Turcs étaient prêts à retourner au Choua, et je brûlais de quitter ce pays de barbares pour les tribus des Médis plus sauvages encore, mais moins cruels, et placés sur le chemin du nord.

La quantité d'ivoire accumulée dans le camp était si considérable qu'elle nécessitait sept cents hommes de peine pour transporter les défenses et, en outre, les provisions indispensables pendant cinq jours de marche à travers un pays non habité. Camrési vint nous voir avant notre départ : il avait réuni les porteurs nécessaires, et nous devions nous mettre en route le lendemain. Le roi s'approcha tenant à la main la carabine Blissett que Speke lui avait donnée. Il me dit que notre départ lui faisait de la peine, et de plus il était très-chagrin d'avoir gâté sa carabine. Il avait voulu y introduire une balle de fort calibre, qui s'y était arrêtée fixe au milieu du canon ; pour l'en extraire il avait fait feu, et comme l'arme était excellente, le canon au lieu d'éclater s'était simplement fendu. Il ajouta que cet accident, du reste, ne tirait pas à conséquence, puisqu'il ne lui restait plus ni poudre, ni balle (mensonge, car Ibrahim venait de lui en donner un approvisionnement), de sorte que sa carabine, même en bon état, n'aurait pu lui être d'aucun usage. « Mais, ajouta-t-il, vous vous en retournez chez vous,

gouvernement est celui qui règne dans toute l'Afrique centrale, et que Mtésa, pour n'en nommer qu'un, ne le cède aucunement en fait de despotisme ni de cruauté à son ennemi. On peut s'en convaincre en lisant les *Sources du Nil* de Speke et principalement la fin du chap. VII de notre édition. — J. B.

où vous ne manquerez de rien, puisque vous pourrez vous procurer tout ce dont vous aurez besoin ; donnez-moi donc, avant de partir, cette petite carabine à deux coups *que vous m'avez promise ;* vous seriez bien aimable de m'accorder, de plus, des munitions ! » Ainsi il avait résolu de persévérer jusqu'au dernier moment dans ses importunités, et d'obtenir ma petite carabine Fletcher si commode et que je lui avais constamment refusée depuis mon arrivée dans le pays. Aussi entêté que lui, je répondis qu'il y avait beaucoup de dangers à courir en route, et que je ne pouvais pas voyager sans armes.

Le lendemain matin nos gens traversèrent le fleuve, opération fort ennuyeuse, car la caravane se composait d'environ sept cents porteurs et de quatre-vingts hommes armés. Ibrahim s'était soumis à laisser derrière lui trente soldats qui devaient protéger Camrési contre les attaques des M'vouas, et attendre le retour des Turcs jusqu'à la saison suivante.

Il avait promis de rapporter beaucoup de présents. A quatre heures de l'après-midi, toute la caravane était sur l'autre bord du fleuve avec l'ivoire et les bagages. Nous formions l'arrière-garde et nous descendîmes à travers de beaux blocs de granit jusqu'au rivage ; plusieurs grands canots nous attendaient pour nous transporter au bord opposé. Là, après avoir débarqué, nous gravîmes la falaise et jetâmes un dernier coup d'œil sur ce Gnoro où nous avions passé dix mois de douleur et d'ennui.

CHAPITRE VII

DE KÉROUMA A GONDOCORO

(De novembre 1864 à mars 1865.)

Retour à la station du Choua. — Perruque des habitants du Lira. — Voueurdella, chef de Féloro, met en fuite les Turcs d'Ibrahim, qu'abandonnent les portefaix engagés. — Nous quittons le Choua. — Arbre de Miani. — Cours du Nil Blanc, depuis le lac Albert jusqu'à Gondocoro. — Attaques des Béris. — Montagnes des environs de Gondocoro. — Rentrée à cette station. — L'Egypte s'occupe à réprimer la traite des nègres. — La peste ravage Khartoum.

Nous nous mîmes en route le 17 novembre à l'aube. Il serait aussi inutile qu'ennuyeux de raconter cette partie de notre voyage, car, bien que la route que nous suivions fût différente de celle que nous avions prise en venant du Choua, le caractère du pays était le même.

De quelques points élevés sur la route, je pus longtemps distinguer les montagnes qui s'étendent du lac Albert sur la rive gauche du Nil; une personne ignorant leur existence ne les aurait pas remarquées, car l'épaisseur de l'herbe m'obligeait de me poster sur une fourmilière pour les apercevoir. Elles étaient à

une centaine de kilomètres de nous, et mes gens, qui les connaissaient bien, les indiquaient du doigt à leurs compagnons.

Y compris les femmes et les enfants, nous formions une caravane d'environ mille individus. Nous étions assez bien approvisionnés de farine; mais la viande manquait, et, vu l'épaisseur de l'herbe, nous n'avions aucune chance de trouver du gibier.

Après cinq jours de marche, nous arrivâmes à notre ancienne station du Choua. Quel délicieux séjour comparé à la végétation humide et épaisse du Gnoro! Ici le pays était sec, l'herbe courte et d'une bonne qualité. Nous prîmes possession du camp déjà préparé pour nous, dans une cour spacieuse, bien *macadamisée* d'argile et de fiente de vache, et entourée par une fortification de palissades solides. Un grand arbre se trouvait au centre. Plusieurs huttes y avaient été construites pour les interprètes et les domestiques; une cabane assez commode dont le toit était couvert de calebasses grimpantes nous servit de résidence.

Ce soir-là les négresses vinrent en foule au camp, féliciter ma femme sur son retour et danser pour cébrer cet événement. Il nous en coûta une vache.

Nous passâmes quelques mois dans le Choua.

Les Turcs avaient découvert à une cinquantaine de kilomètres de notre résidence un nouveau district nommé Lira. Les habitants en étaient, disait-on, dans des dispositions fort pacifiques, et le pays, très-fertile, abondait en ivoire. Plusieurs de ces Lirois se trouvaient au camp des Turcs; ils étaient du même type que les Médis, mais se coiffaient d'une autre façon. Ils troussaient leurs cheveux de manière à en former un feutre épais qui retombait sur les épaules jusqu'à l'omoplate. Volontiers je dirais qu'ils portaient perruque. Lorsqu'un nègre mourait, sa cheve-

lure se distribuait immédiatement entre ses amis, qui l'ajoutaient à leur propre coiffure. Quand les nègres étaient en grand costume (tout à fait nus, les hommes du moins), cette masse de cheveux était enduite d'une épaisse couche d'argile bleuâtre, de manière à présenter une surface unie; celle-ci était ensuite travaillée le plus minutieusement possible avec la pointe d'une épine, pour la faire ressembler à la surface d'une lime; on revêtait le tout de terre de pipe arrangée en dessins réguliers; enfin on fixait dans l'extrémité une sorte d'ornement fait des cartilages d'une antilope ou d'une girafe et s'élevant presque à la hauteur de trente centimètres. Ce cartilage, desséché, devient aussi dur que de la corne; on mettait au bout un morceau de fourrure, et le bouquet de poils qui termine la queue d'un léopard était surtout apprécié pour cet usage.

Je ne sache pas que le lord chancelier d'Angleterre ni aucun des membres du bureau anglais aient jamais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique; il est donc difficile d'expliquer l'origine et la coupe africaine des perruques de ces nègres; mais je puis assurer qu'un avocat anglais, passé au cirage et portant pour tout vêtement sa perruque officielle, donnerait une idée parfaite d'un membre de la tribu des Lirois.

Cette tribu se battait contre ses voisins, les Langgos; celle du Choua, contre les naturels de Fético; il n'y avait pas deux tribus contiguës qui fussent en paix. Les négociants de Khartoum, gens sans foi ni loi, tournaient, comme de raison, cette discorde universelle à leur avantage.

Ibrahim rencontrait donc les plus grands obstacles pour transporter à Gondocoro sa cargaison d'ivoire. Il en résulta des actes de violence extraordinaire de la part des Turcs; si bien que Voueurdella, le chef de

Féloro, finit par leur déclarer ouvertement la guerre. Il enleva subitement les bestiaux de ses ennemis et les conduisit dans les montagnes, défiant Mohammed par un message insultant de venir les reprendre.

Cette catastrophe aboutit à une association des compagnies rivales contre Voueurdella ; les gens d'Ibrahim et ceux de Mohammed convinrent d'attaquer ensemble son village. Ils partirent au nombre d'environ trois cents hommes armés. En arrivant au pied de la montagne, vers quatre heures du matin, ils partagèrent leurs forces en deux divisions de cent cinquante soldats chacune ; puis ils gravirent la hauteur, comptant surprendre le village d'un côté, tandis que de l'autre les nègres et leurs troupeaux seraient interceptés dans leur fuite.

Le chef Voueurdella était fort au courant de la stratégie des Turcs, ayant pendant deux ou trois ans pris part avec eux à plusieurs razzias contre les tribus des environs. Il avait appris à faire le coup de feu à l'époque où il était leur allié, et ayant reçu en cadeau d'Ambailé, le neveu de Debono, deux fusils et deux paires de pistolets, il avait eu soin, avant de se révolter, de se procurer des munitions. Ses gens avaient volé une boîte de cinq cents cartouches et un paquet de dix mille capsules fulminantes dans le camp de Mohammed. Ce Voueurdella était un gaillard de ressources ; ainsi pourvu de poudre et de balles, et connaissant à fond le caractère turc, il avait résolu de tenter le sort des combats.

Les cent cinquante hommes du détachement turc étaient à peine à mi-côte, croyant surprendre les nègres, qu'ils se virent assaillis par une pluie de traits, et le porte-drapeau tomba mort d'un coup de carabine tiré de derrière un rocher. Abasourdis par cette attaque inattendue, les Turcs reculèrent, abandon-

nant leur drapeau près du cadavre. Ils n'avaient pas eu le temps de revenir de leur panique, quand un second coup, parti du même endroit, à une distance d'environ trente pas, enleva le sommet du crâne d'un des assaillants ; ses compagnons furent couverts de sa cervelle. Trois Arabes bagâras, chasseurs d'éléphants de première force, qui se trouvaient avec les Turcs, se précipitèrent en avant, et sauvèrent le drapeau ainsi qu'une cartouchière que le porteur avait abandonnée dans sa fuite. Bien plus courageux que leurs alliés, ces Arabes essayèrent de rallier les Turcs épouvantés ; mais au moment où ceux-ci s'avançaient irrésolus et découragés, un troisième coup retentit de derrière le même rocher fatal ; et un homme qui portait une boîte de cartouches tomba mort. La partie était beaucoup trop chaude pour les trafiquants qui, d'ordinaire, n'avaient le dessus que parce que leurs ennemis étaient dépourvus d'armes à feu. Ce fut un sauve-qui-peut général, mais ici encore Voueurdella les prévint. Arrivés au bas de la colline, les fuyards la tournèrent pour se joindre à l'autre moitié de leur détachement ; cela fait, ils étaient en train de se consulter entre eux pour savoir s'ils devaient avancer ou battre en retraite, lorsqu'un nouveau coup de feu partit du haut d'un rocher qui les dominait de fort près, et il en coûta la vie à un autre soldat : une balle lui avait traversé la poitrine. Les Turcs pouvaient voir distinctement le chef qui les menaçait d'un air de triomphe. La troupe tout entière fit feu sur lui : « Il est tombé ! » s'écrièrent-ils en voyant disparaître la tête du nègre. Mais non, une nouvelle détonation retentit. Un Turc poussa un cri, puis tomba mortellement blessé. Evidemment Voueurdella n'avait pas été frappé. Ainsi quatre hommes tués et un cinquième destiné à mourir deux ou trois jours après, tel était

leurs vaches. « Dépouiller les Égyptiens » était leur mot d'ordre. Quelques mois auparavant, les Médis et les tribus du Choua avaient comploté ensemble de recevoir leur payement comme porteurs, puis de s'enfuir, laissant les Turcs impuissants à emporter leur cargaison d'ivoire. Les gens de Mohammed Vouat-el-Mek se trouvaient dans le même embarras. Pas une défense ne pouvait être transportée à Gondocoro. Cela ne me regardait pas. La plus grande partie de l'immense cargaison d'Ibrahim lui avait été donnée par Kamrasi. Je lui avais garanti cent *cantars* (4,354 ki-[illegible] quitter l'Ooco et se diriger vers les régions inconnues au sud : il en avait maintenant [illegible] sans compter tout ce qu'il avait [illegible] à Gondocoro l'année précédente. [illegible] Kamrasi m'ait offert de l'ivoire à plusieurs [illegible] obstinément refusé d'accepter une [illegible] afin de convaincre les Turcs que [illegible] quelque forme que ce fût, n'était pas [illegible], puisque mon expédition avait pour [illegible] la découverte du lac Albert, » ainsi que [illegible] Ibrahim lorsque, deux ans aupa-[illegible] sur le chemin d'Ellê-[illegible] d'un certain nom-[illegible] de première qualité de la [illegible] je lui déclarai mon [illegible] Gondocoro. Mon léger ba-[illegible] quelques habitants du Lira devaient [illegible] impossible de dépla-[illegible] d'envoyer à Gondo-[illegible] chercher les munitions [illegible] expédiées annuellement de [illegible] à leurs lieutenants. Les [illegible] de mon bagage serviraient [illegible]

Le jour du départ arrivé, nos bœufs furent sellés et nous nous mîmes en route.

Nous tournions donc définitivement le dos au sud. Nous voyageâmes pendant plusieurs jours à travers un pays magnifique, semé de gazon et de bois; nous traversâmes deux fois l'Oun-ê-Emi, ruisseau qui prend sa source entre le Choua et le Gnoro, et nous arrivâmes à son confluent avec le Nil. Sur le bord septentrional du ruisseau, à quatre ou cinq kilomètres avant sa jonction avec le Nil, on me montra le tamarin, qui marque la limite du voyage de M. Miani depuis Gondocoro, et le point le plus méridional qu'eût atteint aucun voyageur venant du nord, avant mon expédition (1). Toutes les caravanes de marchands connaissaient cet arbre sous le nom de l'arbre du voyageur. Plusieurs des gens de la troupe d'Ibrahim, ainsi que Mohammed Vouat-el-Mek, le vakil de Debono, avaient accompagné M. Miani dans son expédition jusqu'à ce point. Loggo, l'interprète béri qui m'avait constamment suivi depuis deux ans, se trouvait avoir été aussi l'interprète de M. Miani. Il m'avoua que l'escorte de son maître l'avait forcé de tromper celui-ci, en prétendant que les nègres conspiraient pour l'attaquer. S'étayant de ce motif, les gens de l'escorte refusèrent d'aller plus loin et résolurent de s'en retourner à Gondocoro. Ainsi s'était terminée l'expédition. Je regardai avec beaucoup de sympathie l'arbre qui marquait la limite du voyage de M. Miani. Je me rappelai combien de fois j'avais eu à lutter contre des difficultés semblables, et combien il m'eût coûté d'avoir à renoncer à mon dessein par suite de l'inconduite de mes gens, lorsque la résolution que j'avais

(1) Voir ce qu'en dit Speke (chap. XI de notre édition des *Sources du Nil.*) — J. B.

arrêtée me poussait vers le sud. Je compris donc le désappointement qu'un voyageur si entreprenant devait avoir ressenti en gravant tristement son nom sur cet arbre, comme sur la borne de ses espérances. Après avoir payé un juste tribut à la persévérance qui l'avait poussé plus loin qu'aucun voyageur européen avant lui, nous continuâmes notre route à travers un vrai parc naturel, où la verdure du gazon était entrecoupée par de gigantesques tamarins, dont le feuillage sombre servait de refuge à un grand nombre de jolis pigeons à gorge jaune. Nous gravîmes bientôt une montagne rocheuse par un défilé pierreux et d'un accès difficile, et en arrivant au sommet, à environ deux cent quarante-quatre mètres au-dessus du Nil, qui se trouvait devant nous, à trois ou quatre kilomètres de distance, nous fîmes halte pour profiter d'un coup d'œil splendide. « Vive le vieux Nil ! » m'écriai-je, ravi de ce spectacle. Il était là, dans toute sa grandeur, sortant du lac Albert, son illustre origine. De notre point d'observation, nous contemplions un large cours d'eau qu'aucun obstacle ne troublait, descendant de l'ouest-sud-ouest, et serpentant à travers un terrain marécageux. La largeur réelle du fleuve, sans tenir compte du marais et des roseaux qui le bordent, semble atteindre quatre cents mètres; mais on ne saurait la déterminer avec beaucoup d'exactitude, à cause de cet immense amas de végétation qui encombre les parties profondes ou dormantes du Nil Blanc. Nous pouvions distinguer le cours du fleuve à travers un espace de plus de trente-deux kilomètres, et nous voyions distinctement sur la rive gauche la chaîne de montagnes que nous avions aperçue à cent kilomètres plus haut, sur la route de Kérouma au Choua. A Mégoungo nous avions vu le commencement de cette chaîne, marquant la rive du Nil appartenant au Cochi. Vis-à-vis

du point où nous nous trouvions s'étendait cette contrée, formant la rive gauche et se prolongeant jusqu'au lac Albert. Le pays où nous étions est habité par les Médis et s'étend, sur la rive droite, jusqu'à l'angle formé par la jonction du Nil Victoria ou rivière Somerset, près de Mégoungo. Nous avions vu de ce point les deux pays des Médis et du Cochi, lorsque nos regards suivaient le cours du Nil à sa sortie du lac, dont il formait pour ainsi dire l'extrémité, pour disparaître plus loin au milieu de champs de roseaux interminables. De Mégoungo (lat. 2° 16′), nous avions eu sous les yeux le cours du Nil vers le nord; du point où nous nous trouvions (lat. 3° 34′ N.), nous pouvions de la même manière remonter une grande partie de son cours vers le midi; ainsi les extrêmes limites des deux panoramas se rencontraient presque, laissant seulement entre elles un intervalle insignifiant de quelques kilomètres que je n'avais pas explorés.

Exactement en face du défilé du haut duquel nous contemplions le pays s'élève, à une hauteur de près de sept cent soixante mètres au-dessus du Nil, la montagne abrupte connue sous le nom de Coucou. Elle forme le point saillant d'une chaîne qui borde la rive gauche, avec quelques interruptions vers le nord, jusqu'à cinquante kilomètres en amont de Gondocoro. Le défilé où nous ous tenions était l'extrémité méridionale d'une chaîne de hautes collines rocheuses, qui forme la falaise orientale du Nil. Ainsi ce fleuve superbe, débouchant du lac Albert en une seule masse d'eau, reçoit la rivière Oun-ê-Emi, puis entre dans un défilé formé par deux chaînes de hauteurs, les monts Coucou à l'ouest et, à l'est, la chaîne où nous nous trouvions. L'embouchure de l'Oun-ê-Emi est la limite de la partie navigable depuis le lac Albert. Vers le sud-ouest, à perte de vue, le pays est plat et marécageux le long du fleuve;

ce qui confirmait ce que les Gnoriens et Camrési lui-même m'avaient annoncé : qu'à partir du lac Albert, le Nil était navigable pendant plusieurs journées de voyage. Speke avait eu exactement le même renseignement, mais son baromètre marquait une telle différence entre le niveau du fleuve à ce point et celui que l'on trouve à Kérouma, qu'il en avait conclu l'existence probable d'une dépression de plus de trois cents mètres entre la base de la cataracte de Kérouma et le lac Albert ; cette dépression du sol, comme je l'ai indiqué plus haut, est réellement de trois cent quatre-vingt-huit mètres soixante et un centimètres d'après mes propres relevés.

Il serait impossible de décrire la sensation de joie intime que nous éprouvâmes sur les hauteurs d'où nous pouvions embrasser d'un seul regard les résultats de nos propres travaux et la preuve incontestable des conjectures de Speke. Nous nous trouvions alors près de la route de retour suivie par Grant et par lui ; mais au lieu de gravir la montagne comme nous, ils en avaient contourné la base; les deux chemins aboutissent au même point, et nous y arrivâmes en suivant une route à angle droit avec le Nil qui coulait à nos pieds. Descendant le défilé à travers un fourré d'épines, nous atteignîmes le fleuve ; puis, tournant vers le nord, nous le côtoyâmes l'espace de seize cents mètres avant d'établir notre bivouac pour la nuit. Lorsque le Nil atteint la vallée située entre le Coucou et la chaîne des hauteurs orientales, ce n'est plus le fleuve calme que nous avions vu au sud ; de nombreuses îles rocheuses obstruent alors son cours, et des bancs de vase couverts de papyrus donnent à son lit jusqu'à seize cents mètres de large, en le divisant en nombreux petits bras que séparent des îlots et des rochers.

A peu de distance de ce point, le Nil se resserre ra-

pidement, et devient enfin un torrent impétueux, se précipitant avec une force terrible à travers une gorge étroite, bordée de falaises perpendiculaires. Parfois les rochers le réduisent à une largeur de cent vingt mètres, et la violence de l'eau est alors extrême; cependant une personne s'approchant du côté du nord n'estimerait pas à sa valeur le volume du Nil si elle ne tenait pas compte de la rapidité du courant.

De ce point nous suivîmes le rivage par une route difficile; descendant souvent dans de profonds ravins et plus loin gravissant des roches abruptes, le sentier serpentait au pied d'une chaîne de syénite, dont les assises encaissent le bord oriental du fleuve. Quelques rapides considérables ajoutent à la majesté du paysage; et pendant l'espace de plusieurs kilomètres le fleuve gronde à travers le défilé comme un lion dans sa tanière.

Nous voici enfin à une pente rapide, et mettant pied à terre, nous marchons pendant environ quatre cents mètres sur un sol pierreux et fort désagréable; puis nous atteignons la rivière Ésoua, en amont de son confluent avec le Nil. Le fond de cette rivière est rocheux, mais quoique l'Étabbi lui ait déversé son contingent au-dessus du point où nous sommes arrivés, nous n'y trouvons qu'un filet d'eau, occupant un quart du lit véritable, avec un courant d'environ quatre kilomètres par heure. Je traverse à pied, l'eau dans les parties les plus profondes ne me venant qu'à mi-cuisses. L'Ésoua, comme je l'ai déjà décrit, à l'endroit où je l'ai traversé sur la route de Féredjoke au Choua, est un torrent descendant des montagnes, et formidable pendant la saison pluvieuse. A cause de sa pente rapide, il s'enfle et se dessèche avec une égale vitesse; durant la saison sèche, il est tout à fait sans eau. Le passage de cette rivière fut le signal de précautions extraordinaires dans

nos dispositions pour la marche : nous venions d'entrer sur le territoire de la tribu toujours hostile des Béris ; et nous savions que nous n'atteindrions pas Gondocoro sans avoir été attaqués par elle.

Effectivement il fallut nous ouvrir de force le passage d'un défilé où les Béris furent complétement défaits.

Le lendemain pendant la nuit, comme je commençais à me reposer, mes gens me réveillèrent, disant que le camp était entouré de nègres. Rien de plus vrai ; mais on ne pouvait reconnaître les assaillants qu'en se baissant et en examinant la terre à fleur de sol à cause de l'obscurité. J'ordonnai aux sentinelles de ne pas tirer un seul coup, à moins que les nègres ne commençassent les hostilités ; ils ne devaient faire feu en aucun cas sans avoir préalablement crié *Qui vive?*

Je regagnai mon lit de camp, mais, ne voulant pas dormir, je me mis à fumer ma longue pipe du Gnoro. Dix minutes après, pan ! un coup part, suivi immédiatement d'un second tiré par la sentinelle à l'entrée du camp. Me relevant tranquillement, je trouve Richarn à son poste rechargeant son fusil. « Qu'y a-t-il, Richarn ? — Ils lancent leurs flèches dans le camp, visant le feu dans l'espoir de vous tuer, car ils vous croient couché tout auprès. J'ai guetté un drôle, continua Richarn, et j'ai entendu quatre fois le bruit de son arc. A chaque coup une flèche venait frapper la terre entre vous et moi ; j'ai donc tiré sur lui et je crois l'avoir abattu. Voyez-vous cet objet noir étendu là-bas ? » J'apercevais effectivement quelque chose de plus sombre que l'obscurité environnante, mais je ne pouvais rien distinguer de précis. Ayant donné à Richarn l'ordre de ne pas quitter son poste avant qu'il fût relevé, et de bien observer ce qui se passerait, j'allai me rendormir.

Avant l'aube et juste au moment où l'obscurité prenait une teinte grisâtre, j'allai reconnaître le factionnaire ; il était à son poste et me dit que l'archer de la nuit précédente était mort, à ce qu'il croyait, car, après mon départ , il avait entendu comme un râle provenant de l'objet qui était à terre. En quelques minutes, il fit assez jour pour qu'on pût distinguer le cadavre d'un homme étendu à environ trente pas de l'entrée du camp. C'était un Béri ; il avait un arc à la main, et deux ou trois flèches étaient auprès de lui ; il avait été frappé de treize chevrotines, dont une avait brisé son arc en deux. Nous cherchâmes à travers le camp les flèches qu'il y avait lancées ; nous en trouvâmes quatre en différents endroits et plusieurs à quelques pas seulement de nos lits, toutes horriblement barbelées et empoisonnées.

Telle fut la dernière attaque que nous eûmes à essuyer pendant notre voyage.

Passant ensuite à travers la petite province de Moir, dont la population était très-nombreuse et amicalement disposée, nous aperçûmes au bout de quelques jours la montagne bien connue de Belegnân dont nous avions côtoyé le flanc oriental deux ans auparavant, lors de notre départ de Gondocoro. Elle se trouvait maintenant au N. E. de notre point d'observation. La montagne d'Ellêria ét le pic éloigné du Ghebel-el-Assoul (Montagne de miel), entre Ellêria et l'Obbo, apparaissaient aussi dans l'horizon. Tous ces pics, tous ces rochers aux formes curieuses nous étaient bien connus, et nous les saluâmes comme de vieux amis après une longue absence. Ils avaient été nos compagnons dans les jours de doute et d'inquiétude, quand le succès de notre entreprise paraissait impossible. Le lendemain à midi, tandis que nous suivions comme à l'ordinaire un chemin parallèle au Nil, nous arrivâmes à un en-

droit où le fleuve tournant un peu vers l'ouest se trouvait à moins de huit cents mètres de notre sentier. La petite montagne conique de Regiaf, à vingt kilomètres de Gondocoro, s'élevait à notre gauche. Nous nous sentîmes comme chez nous, et marchant jusqu'au coucher du soleil, nous passâmes la nuit à quatre ou cinq kilomètres de la station. Nous nous abandonnions à toutes sortes de conjectures. Trouverions-nous un bateau nous attendant avec des provisons et des lettres? Le matin que nous désirions si impatiemment arrive enfin. Nous partons ; le drapeau anglais avait été hissé sur un beau bambou, orné d'un fer de lance tout neuf pour fêter notre arrivée à Gondocoro. Mes gens se sentaient fiers, car ils allaient paraître en triomphateurs ; suivant les idées de ceux qui fréquentent les parages du Nil Blanc, jamais si faible caravane n'avait accompli un si long voyage. Longtemps avant que les gens d'Ibrabim fussent prêts à partir, nos bœufs étaient sellés, et nous nous trouvions en route impatients d'arriver à Gondocoro et d'y rencontrer un bateau chargé de lettres et de quelques bonnes choses d'Angleterre. Nos bœufs n'avaient jamais voyagé si vite que ce matin-là ; le drapeau ouvrait la marche, et les hommes suivaient au pas accéléré, tous fort joyeux. « Je vois les mâts des navires ! s'écria Saat. — Dieu merci ! répliquèrent les autres. — Hourrâ ! répartis-je ; trois acclamations pour la vieille Angleterre et les sources du Nil ! Hourrâ ! » et mes hommes, se joignant à moi, poussèrent ce cri anglais qui devait leur sembler presque sauvage. « Maintenant une salve, mes enfants ! Tirez toute votre poudre, si le cœur vous en dit, et faisons-leur voir que nous sommes encore de ce monde ! » Il n'en fallait pas davantage pour combler nos gens de bonheur ; ils ne cessèrent de décharger et recharger leurs armes aussi vite que

possible, tandis que nous nous approchions de Gondocoro. Bientôt, à quatre cents mètres de la ville, nous vîmes le drapeau turc, suivi par les employés des marchands qui venaient en foule nous souhaiter la bienvenue. Ils s'approchèrent et tirèrent une salve de cartouches à balles, s'avançant suivant leur habitude tout près de nous et déchargeant leurs fusils dans la terre entre nos jambes. Un de mes amis qui se trouvait dans la foule, ayant reconnu Mahomet, un serviteur qui me précédait à dos de bœuf, le salua immédiatement d'un coup de fusil tiré en terre, juste sous le ventre de sa monture. L'effet produit excita des éclats de rire de tous côtés; car notre bœuf, effrayé de cette décharge inattendue, se mit à ruer et finit par lancer par-dessus sa tête le pauvre cavalier, qui resta étendu sur la place. Cette scène comique termina l'expédition.

Mettant pied à terre, nous demandâmes d'abord s'il y avait des bateaux et des lettres. Quelle fut la réponse? Hélas! ni bateaux, ni lettres, ni provisions, ni nouvelles d'aucune sorte, soit de nos amis, soit du reste du monde civilisé !... Les habitants de Khartoum et tous ceux qui comprenaient les dangers et les difficultés du pays nous avaient depuis longtemps regardés comme morts.

Les caravanes des pseudo-marchands réunies alors à Gondocoro comprenaient un total d'au moins trois mille esclaves ; mais sur tous les visages se peignait un sentiment de consternation sérieuse. Trois bateaux seulement étaient arrivés de Khartoum : une *dahabié* et deux *noggors*. Ces trois navires appartenaient à Courchid Aga. Voici le résumé des nouvelles que l'on faisait circuler.

« Les autorités égyptiennes avaient reçu des gouvernements européens l'ordre de supprimer la traite

des nègres. A cet effet, quatre vapeurs étaient arrivés du Caire à Khartoum. Deux de ces navires avaient remonté le Nil Blanc et pris plusieurs bateaux chargés d'esclaves ; les équipages étaient emprisonnés après avoir subi la bastonnade et la torture ; les esclaves avaient été confisqués par les autorités égyptiennes.

« Il devenait donc impossible d'importer des nègres dans le Soudan, car un régiment égyptien occupait le pays des Chillouks, et des bateaux à vapeur, formant une croisière, interceptaient toute communication fluviale entre l'intérieur du pays et Khartoum ; de sorte que les troupeaux d'esclaves, réunis en ce moment à Gondocoro, n'avaient aucune valeur.

« De plus, la peste régnait à Khartoum, et avait enlevé quinze mille personnes ; une partie des équipages des bateaux se rendant de Khartoum à Gondocoro était victime de ce fléau ; la contagion avait même éclaté dans la station où nous nous trouvions alors, et chaque jour amenait son contingent de victimes.

« Enfin le Nil Blanc s'était trouvé barré par un caprice de la nature, et les équipages de trente embarcations avaient été occupés pendant cinq semaines à ouvrir une tranchée à travers cet obstacle, afin de rendre un passage à la navigation. »

Telles étaient les dernières nouvelles de Khartoum. Comme on ne nous avait expédié aucun bateau, je louai la *dahabié* envoyée pour l'ivoire de Courchid, laquelle allait s'en retourner à vide, puisqu'on ne pouvait pas transporter d'ivoire à Gondocoro. Plusieurs hommes étaient morts de la peste à son bord en venant de Khartoum ; perspective des moins agréables et qui nous faisait entrevoir une invasion de ce terrible fléau comme *finale* aux difficultés que nous avions eu à vaincre pendant notre long exil dans l'Afrique centrale. Je fis nettoyer le navire à fond avec du sable et

de l'eau bouillante; après quoi, on y fit une fumigation au moyen de quelques livres de tabac brûlées dans la cabine.

Trois jours furent employés à transporter avec les deux *noggors*, de l'autre côté de la rivière, les esclaves qui devaient être tous renvoyés à leurs nations respectives. Je me réjouissais de la déconfiture complète des marchands, et, observant une colonne de fumée dans l'horizon, je répandis le bruit qu'un bateau à vapeur s'approchait venant de Khartoum. La seule idée d'un tel événement inspirait tant de terreur aux marchands qu'ils se préparèrent à prendre la fuite immédiatement dans l'intérieur, s'attendant à être saisis par les troupes du gouvernement envoyées de Khartoum pour abolir la traite. Profitant de ces craintes, j'obtins d'eux le départ immédiat du bateau, et je le frétai pour la somme de quatre mille piastres (quarante livres sterling = 1,000 francs). La peste ayant éclaté à Gondocoro, on traînait au bord du fleuve et on y précipitait ceux des naturels qui avaient succombé. Impossible de décrire l'odeur épouvantable produite par l'entassement d'esclaves, accumulés dans le petit enclos de cette station. Enfin l'heureux moment arriva pour nous de quitter un si affreux endroit. Le bateau était prêt à partir, nous nous trouvions à bord, lorsqu'Ibrahim vint nous dire adieu, accompagné de ses gens. Je dois déclarer ici, pour lui rendre justice, que, bien qu'il se fût montré mon ennemi, en 1863, à Gondocoro, il s'était toujours bien comporté depuis le traité de paix conclu entre nous à Ellêria; chasseur d'esclaves par nature et par occupation, comme tous les autres trafiquants du Nil Blanc, il avait néanmoins cédé souvent à mes efforts pour sauver la vie de nègres qui auraient sans lui été impitoyablement massacrés.

CHAPITRE VIII

RETOUR A ALEXANDRIE

(De mars à octobre 1865.)

Description du bassin du Nil Blanc. — Causes des inondations périodiques du Nil en Egypte. — Avenir des populations dans la haute vallée de ce fleuve. — Ethnologie et dialectes. — Ces populations sont-elles préadamites ? — Constitution physique du centre de l'Afrique. — Antilopes noires près du lac Nô — Barrage végétal formé en travers du Nil Blanc. — Nous le passons en y gagnant la peste. — Mort de Saat. — Ce que j'ai ajouté aux découvertes de Speke. — A Khartoum, je fais punir Mohammed Her. — Les Français. — Combat pour l'ombre d'un arbre. — Montagnes qui longent la Mer Rouge. — Souakim. — Suez. — Richarn et les chignons des Anglaises. — Chemin de fer du Caire à Alexandrie. — Mme Baker reste le seul témoin de mon voyage.

Le courant nous emportait en silence, et nos avirons nous retenaient au milieu du lit du fleuve. Les marais interminables n'avaient plus ce triste aspect qu'ils nous présentaient autrefois, lorsque, dans notre voyage à Gondocoro, nous avions eu à lutter si péniblement contre la force des eaux. Pendant que nous avancions au milieu de ces roseaux gigantesques et des nombreux troupeaux d'hippopotames qui fréquentent le fleuve dans cette saison, j'avais tout le loisir de ré-

gler ma correspondance avec l'Angleterre et de récapituler les résultats de mon expérience pendant les années précédentes. Mes lettres devaient être mises à la poste dès mon arrivée à Khartoum.

Dégagé de ces longs mystères, le Nil est un problème d'une simplicité relative. Le bassin supérieur du fleuve est à peu près circonscrit par les 22e et 39e méridiens à l'est de Greenwich (20° et 37° de Paris) et par le 3e degré au sud de l'équateur. Toutes les eaux de cette aire immense sont recueillies par le fleuve égyptien : les lacs Victoria et Albert sont les récipients de tous les affluents nés au sud de la ligne; et le lac Albert reçoit de plus le tribut de tous ceux qui, au nord de l'équateur, lui sont envoyés par les Montagnes Bleues. L'Albert N'yanza est donc le grand réservoir du Nil. La distinction à établir entre ce lac et le Victoria N'yanza est celle-ci : le lac Victoria est alimenté par les affluents de la section orientale du bassin du Nil, et son déversoir aux cataractes de Ripon peut être regardé comme la *source* la plus élevée du fleuve. Mais le lac Albert reçoit non-seulement, par les Montagnes Bleues, les eaux de la section occidentale du même bassin, mais encore tout le trop-plein du lac Victoria, enfin tout le *drainage équatorial* du Nil. On peut dire que ce fleuve ne devient *lui-même* qu'à sa sortie du lac Albert : en amont, il n'est pas le Nil complet. Un coup d'œil jeté sur la carte suffit pour faire voir l'importance relative des deux grands lacs. Le lac Victoria, après avoir recueilli toutes les eaux de l'est, les déverse dans l'extrémite septentrionale du lac Albert; ce dernier, par son caractère et sa position, est le réservoir central de toutes les eaux appartenant au bassin équatorial du Nil. Ainsi le lac Victoria est la source première du fleuve qui, en sortant du lac Albert, devient tout à coup le grand Nil Blanc.

Je n'ai pas l'intention d'attribuer à ma découverte plus d'importance qu'elle n'en a réellement; encore bien moins voudrais-je en aucune façon déprécier le mérite des efforts de Speke et de Grant : mon but a toujours été de confirmer leurs découvertes en les développant, et d'ajouter ma voix au concert des louanges qu'ils ont méritées à si bon droit. Nos travaux réunis ont établi, par la découverte des sources du Nil, un grand fait géographique. J'ai dessiné sur ma carte exactement ce que j'ai trouvé et ce que j'ai entendu, en contrôlant avec le plus grand soin les détails que les nègres m'ont donnés.

Mon exploration confirme tout ce qui a été révélé par Speke et Grant : ils ont parcouru le pays depuis Zanzibar jusqu'au bassin d'écoulement septentrional de l'Afrique, commençant non loin du troisième degré de latitude sud, vers l'extrémité méridionale du Victoria N'yanza. Examinant ensuite la rivière aux cataractes de Ripon, lorsqu'elle sort du lac, ils ont reconnu en cet endroit la source la plus élevée du Nil. Cette conclusion était parfaitement juste, eu égard aux données qu'ils avaient alors. Ayant suivi le cours du fleuve pendant une distance considérable, jusqu'aux cataractes de Kérouma, lat. 2° 15′ N., ils rencontrèrent ensuite le Nil, lat. 3° 32′ N.; enfin, ils avaient appris que le fleuve tombait dans ce qu'ils appelaient le Louta N'zigé, pour en déboucher un peu plus bas. Ainsi toutes leurs investigations étaient scrupuleusement exactes et mes propres découvertes ont prouvé combien leurs conclusions étaient fondées. Leur description générale du pays était parfaite; mais, comme ils n'avaient pas visité le lac occidental dont on leur avait parlé, ils furent dans l'impossibilité de comprendre l'importance qu'a ce grand réservoir dans le système du Nil. Maintenant que la tâche d'explorer cette

mer intérieure est accomplie, la question géographique des sources du Nil se trouve résolue. Ptolémée avait parlé des sources du Nil comme sortant de deux grands lacs alimentés par les neiges des montagnes d'Éthiopie. On a même des cartes anciennes sur lesquelles ces lacs sont représentés (1). Quoiqu'il y ait une grosse erreur dans la latitude, le fait de deux grands lacs, dont on admettait l'existence dans l'Afrique équatoriale, n'en est pas moins acquis à la géographie ancienne; ces lacs étaient alimentés par des torrents descendant de hautes montagnes et, de ces réservoirs, sortaient deux cours d'eau dont le confluent formait le Nil. Le principe général était vrai, quoique les détails fussent inexacts. Il est presque certain que, dès les temps anciens, les Arabes des bords de la Mer Rouge faisaient le commerce avec les naturels du littoral, vis-à-vis de Zanzibar, et que les gens qui se livraient à ce commerce avaient pénétré assez loin dans l'intérieur pour pouvoir affirmer l'existence des deux grands lacs. C'est ainsi, sans doute, que ces notions géographiques avaient pu, dans l'origine, arriver jusqu'en Égypte.

Dans une zone qui commence à trois degrés au nord de l'équateur, la saison des pluies dure plus de dix mois, depuis février jusqu'à la fin de novembre. Les pluies les plus fortes commencent en avril pour ne finir qu'avec le mois d'août. Pendant les deux derniers mois de cette saison, les rivières ont atteint leur maximum de crue; à d'autres époques, le climat est aussi incertain qu'en Angleterre; mais la pluie a ce caractère violent qui est propre aux régions tropicales. Ainsi les rivières coulent pendant toute l'année à pleins bords, et le lac Albert se maintient à un niveau

(1) Voyez la carte n° 14 du Ptolémée photographié d'après un manuscrit trouvé au Mont Athos et publié dernièrement par M. Didot. (— M.)

élevé, versant au Nil un volume d'eau qui ne diminue pas. Sur la carte qu'il m'a donnée, Speke a désigné le Nil Victoria, au-dessous de la cataracte de Ripon, sous le nom de rivière Somerset. M'étant fait un devoir d'adopter toutes les désignations données par lui sur sa carte, je conserve ce nom pour la partie du Nil qui se trouve entre les lacs Victoria et Albert; il faut l'entendre comme indiquant la source du *Nil Victoria*, suivant Speke. Grâce à la désignation Somerset, il ne pourra y avoir aucune confusion en parlant du Nil, qui sans cela offrirait quelque ambiguïté, car le même nom, en ce cas-là, s'appliquerait à deux courants distincts, l'un sortant du lac Victoria pour se rendre dans le lac Albert, l'autre formant le Nil tout entier lorsqu'il débouche du lac Albert.

Le Nil Blanc, alimenté, ainsi que je l'ai décrit, par les grands réservoirs que remplissent les pluies des régions équatoriales, reçoit les tributaires ci-après :

Sur sa rive orientale. — L'Ésoua, cours d'eau considérable depuis le 15 avril jusqu'au 5 novembre. A sec, après cette date.

Sur sa rive occidentale. — L'Yê, rivière de deuxième ordre; en crue, depuis le 15 avril jusqu'au 15 novembre.

Sur sa rive occidentale. — Une autre petite rivière de troisième ordre. Même époque pour la crue.

Ibid. — Le Bâr el Gazal ; peu ou point d'eau.

Sur sa rive orientale. — La Sobat, rivière de premier ordre. En crue, de juin en décembre.

Je ne tiens pas compte du Bâr Girafe, car les naturels du pays le considèrent comme une branche du fleuve, laquelle se sépare du Nil Blanc dans le pays d'Aliab, pour se réunir à lui plus tard entre le Bâr el Gazal et la Sobat. Ce dernier cours d'eau est l'affluent principal du Nil Blanc. Il est probablement

alimenté par plusieurs rivières venant du pays des Gallas vers Kaffa, sans compter les cours d'eau qui lui arrivent du pays des Béris et du Létouca. La Sobat, suivant moi, est alimentée par des cours d'eau considérables, de pays tout à fait distincts, à l'est et au sud, où la pluie tombe en diverses saisons ; car elle est pleine jusqu'aux bords à la fin de décembre, lorsque les rivières du sud (l'Ésoua, etc.) sont fort basses. Au nord de la Sobat, le Nil Blanc ne reçoit plus aucun tributaire jusqu'à Khartoum, où le Nil Bleu le rejoint ; il rencontre l'Atbara plus bas encore. Ces deux grands courants, qui descendent des montagnes, étant soudainement enflés vers la fin de juin par les pluies d'Abyssinie, élèvent le volume du Nil à un niveau qui produit les inondations de la basse Égypte.

Après avoir tracé les limites du bassin du Nil, réfléchissons un moment aux ressources naturelles offertes par cette vaste et fertile section de l'Afrique centrale.

Tout en admettant comme improbable que ce sol, aussi riche qu'étendu, soit destiné à rester toujours en proie à la barbarie, l'homme qui l'a visité pense qu'il est impossible de songer à le coloniser régulièrement, et que la tâche du missionnaire y est, sinon impossible, au moins des plus ingrates.

Avant tout, quelle est la malédiction qui pèse sur l'Afrique et la rabaisse au-dessous de tout autre pays ? C'est l'infernal trafic des esclaves, commerce si hideux que le maître, ainsi que l'esclave, en a le cœur vicié et atrophié, comme un membre desséché et incapable d'action.

Si l'on veut améliorer la situation des tribus sauvages du Nil Blanc, la première chose à faire est donc de détruire la traite ; jusque-là, point de commerce légitime, point de chance de succès pour l'énergie des

missionnaires, et le pays reste hermétiquement fermé à toute amélioration.

Arrêtez le commerce du Nil Blanc, empêchez le départ des navires de Khartoum pour le sud, et obligez le gouvernement égyptien à concéder le monopole commercial de cette région à une compagnie, moyennant certaines conditions et une surveillance particulière(1). Il y a déjà quatre bateaux à vapeur à Khartoum. Établissez un poste militaire de deux cents hommes à Gondocoro, un second dans le pays des Chilloucs, et, si vous faites croiser deux vapeurs sur le fleuve, pas un esclave ne pourra redescendre le Nil Blanc. Une fois la traite supprimée, on aura créé un excellent débouché pour le commerce de l'ivoire ; les rivalités des caravanes étant anéanties, et les transactions se trouvant entre les mains d'une seule compagnie, les nègres ne pourront plus troquer leur ivoire contre du bétail ; ils seront obligés de recevoir en échange d'autres denrées. Le lac Albert, nouvellement découvert, ouvre à la navigation le centre de l'Afrique. Effectivement, déjà les vapeurs remontent de Khartoum à Gondocoro. A sept jours de marche de cette station, on atteint une première partie navigable du Nil, d'où les vaisseaux peuvent remonter directement jusqu'au lac Albert. Ainsi une énorme étendue de pays se trouve accessible à la navigation, et on pourrait ouvrir, en échange de l'ivoire, un débouché pour les articles de Manchester et d'autres objets de commerce, à un profit énorme ; car, dans ces pays récemment trouvés, l'ivoire n'a qu'une valeur nominale. Je ne puis donner d'autres idées que celles que je viens d'émettre pour le début d'un commerce légitime, attendu que les pro-

(1) Ce plan est celui que sir Samuel Baker est aujourd'hui en train de mettre à exécution. Voir notre *introduction*. — J. B.

duits du pays, excepté l'ivoire, ne payeraient pas les frais de transport en Europe. Si l'Afrique doit être civilisée, ce sera seulement par le commerce. Une fois établi, il ouvrira la route aux missionnaires; mais, jusqu'à ce que la traite des esclaves soit abolie, il faut renoncer à toutes les théories d'amélioration et de progrès que la philanthropie peut former (1).

Quant à l'ethnologie de l'Afrique centrale, elle est tout à fait hors de ma portée. Non-seulement les nègres ne peuvent pas écrire, mais ils n'ont aucune tradition; leurs pensées sont entièrement absorbées par leurs besoins animaux de chaque jour; ils n'ont aucun lien avec le passé; pour eux, l'histoire n'existe pas. Cela est fort regrettable, car le type de plusieurs de leurs tribus a quelque chose de distinctif, tant dans les traits que dans le langage. Le Dinka, le Béri, le Létouca, le Tchopi et le Gnoro ou Kitouéra parlent autant d'idiomes différents à l'est du Nil, dans une région qui s'étend sur douze degrés à partir de l'équateur vers le nord. Les Makkéricas ont aussi un dialecte à eux, et on m'a dit, dans le pays de Camrési, que les Malleggas, à l'ouest du lac Albert, emploient une langue différente de celle du Kitouéra. Cette langue peut être la même que celle des Makkéricas; mais je ne saurais l'affirmer, n'ayant pas pu les comparer. Si on regarde comme un fait acquis l'existence de cinq langues

(1) Toutes ces conclusions, non-seulement sur la nécessité de mettre fin à la traite des nègres, mais encore sur l'efficacité du commerce au point de vue civilisateur, sont à peu près les mêmes que celles de D. Livingstone; mais Speke, outre l'incapacité dont il accuse le nègre, déclare que « jamais l'Africain ne s'élèvera si un peuple européen ne lui donne pas la tutelle d'un gouvernement semblable à celui que l'Angleterre a établi dans les Indes. » (P. 311 de notre édit. des *Sources du Nil.*) — Ce changement peut commencer évidemment par l'institution de la Compagnie commerciale que propose Baker. — J. B.

ou dialectes, depuis le 12e parallèle jusqu'à l'équateur, on peut conclure, par voie d'analogie, que l'Afrique centrale est partagée en un grand nombre de pays et de tribus qui diffèrent par l'idiome et l'aspect physique, et dont l'histoire est restée dans l'obscurité.

Séparées de la société, perdues dans le mystérieux lointain qui voilait l'origine du Nil égyptien, existaient des familles humaines, qui n'avaient jamais compté dans l'histoire, que nous venons d'amener à la lumière, dont l'humanité ignorait l'existence, et qui paraissent à présent devant nous comme les ossements fossiles d'animaux antédiluviens. Ces familles appartiennent-elles à une race qui doive être considérée comme le vestige d'une création préadamite (1)?

(1) Le mot *préadamite* qu'emploie sir S. Baker exprime peut-être l'idée qui est au fond du discours prononcé en 1864 par sir R. Murchison, plus nettement que le passage où l'honorable président de la Royale Société de Géographie a dit que « le nègre est aussi ancien que les familles caucasiques et mongoliques; » car on a prétendu que les premières familles de la race humaine ont été noires; après elles, seraient venues les familles jaunes, qu'auraient suivies les blanches, seules filles d'Adam, seules naturellement religieuses. Nous faisons nos réserves à l'égard de ces hypothèses.

Il en est de même pour l'affirmation qu'avant 1852, l'intérieur de l'Afrique était tout à fait ignoré : cette négation des connaissances dues aux Portugais ne nous paraît pas juste et nous nous en sommes expliqué dans notre introduction aux *Explorations dans l'Afrique australe.*

Enfin, si le discours prononcé par sir R. Murchison en 1852 et reproduit dans une note de notre chap. V des *Explorations dans l'Afrique australe* (p. 132 et s.), exprimait une théorie dressée à *priori*, celui du 23 mai 1864 est encore à *priori*, puisque les études géologiques sur l'Afrique ne sont encore ni explicites ni concordantes. Il est juste de remarquer que sir R. Murchison est d'accord avec Livingstone (V. notre édit. p. 31 et suiv.). Cependant l'affirmation qu'il n'y a pas de roches volcaniques au sud de l'équateur n'est plus soutenable. Le prodigieux zigzag que décrit le Zambèse en aval des chutes Victoria a lieu dans les fentes

En 1852, lorsque l'Afrique centrale était tout à fait inconnue, sir R. I. Murchison prouva *à priori* qu'aucun changement géologique n'a pu y avoir lieu pendant des siècles antérieurs de longtemps à la création de l'homme ; il est donc naturel de supposer que les races d'êtres vivants qui existent sur cette terre primitive, n'ont point changé depuis leur origine.

d'un trapp basaltique ; de ces chutes à Moamba, toute la contrée est couverte d'un tuf volcanique ; le dyke au confluent de la Sinjéré et du Zambèse est un filon de basalte (V. notre édit. des *Explorations dans l'Afrique australe*, p. 223, 241, 210) ; le Soui et le Kérégoué sont sillonnés de murailles de quartz (V. notre édit. des *Sources du Nil*, p. 142) ; enfin on a reconnu que le Calahari est plein de quartz blanc et aurifère (V. notre introduction aux voyages *Du Natal au Zambèse*). Soutenir que ces roches sont antérieures à la création de l'homme est une pure hypothèse.
Voici le discours de sir R. Murchison en mai 1864. — J. B.

« ... Dans des occasions précédentes, j'ai émis l'opinion que les parties centrales de l'Afrique forment un grand plateau occupé par des lacs et des marais, d'où les eaux s'échappent par des fissures ou des dépressions dans les rocs plus anciens qui se trouvent au-dessous, et que cet état de choses subsiste depuis une période de temps extrêmement considérable. Grâce à la découverte opportune du docteur Kirk, le compagnon de Livingstone, j'ai pu non-seulement fortifier ma conjecture de 1852, mais étendre beaucoup les idées que je me formais de la longue période de temps pendant laquelle les parties centrales de l'Afrique sont restées dans leur présente condition, sauf les dégradations produites par les influences atmosphériques ordinaires. Ma théorie, présentée à cette Société en 1852, reposait principalement sur les étranges et admirables recherches géologiques faites par M. Bain, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance. Je disais que, pendant la période secondaire ou mesozoïque des géologues, l'intérieur nord de cette contrée avait été occupé par des lacs et des marécages d'une vaste étendue, ainsi que le prouve le reptile fossile découvert par Bain et auquel Owen [1] a donné le nom de Dicynodon ; j'ajou-

(1) Richard Owen, professeur d'anatomie et de physiologie, naturaliste célèbre né en 1800 à Lancastre, est mis en Angleterre au rang de G. Cuvier. — J. B.

Cette origine peut dater d'une époque assez ancienne pour avoir précédé la création d'Adam. L'homme historique croit en Dieu; les tribus de l'Afrique centrale n'y croient pas. Appartiennent-elles à notre race adamite?

La partie équatoriale de l'Afrique, aux sources du Nil, a une hauteur moyenne de douze cents mètres au-

tais que l'Afrique centrale est restée aujourd'hui ce qu'elle était depuis un temps dont la durée ne peut se calculer. Les voyages successifs, accomplis dans l'intérieur par Livingstone, Thornton et Kirk, Burton et Speke, et enfin par Speke et Grant, m'ont confirmé dans ma croyance que l'Afrique méridionale n'a subi aucune des grandes dépressions sous-marines qui ont si considérablement affecté l'Europe, l'Asie et l'Amérique, pendant les périodes secondaires, tertiaires et quasi-modernes.

« La découverte du docteur Kirk a confirmé ma pensée. Sur les bords d'un affluent du Zambèse, ce voyageur a ramassé plusieurs ossements, amenés là selon toute probabilité par les eaux de régions reculées du continent; ces restes sont tellement fossilisés qu'ils offrent toutes les apparences d'antiquité qui caractérisent les produits de la période tertiaire, ou même d'une époque antérieure. Ce sont des portions de la colonne vertébrale et du sacrum d'un buffle, qu'on ne pourrait distinguer du buffle ordinaire du Cap; puis des fragments de crocodile et de tortue d'eau, tous deux absolument pareils aux espèces qui existent actuellement. Le docteur Kirk a trouvé de plus un grand nombre d'os d'antilope et d'autres animaux qui, quoiqu'à l'état fossile, appartiennent, m'assure-t-il, aux espèces qui habitent l'Afrique méridionale aujourd'hui.

« D'un autre côté aucun de nos explorateurs, y compris M. Bain, qui a fait preuve de tant d'intelligence comme géologue, n'a trouvé dans l'intérieur du pays des pierres calcaires contenant des débris fossiles d'animaux marins; une telle découverte aurait prouvé que le sud de l'Afrique, comme d'autres pays, a été déprimé sous les eaux de l'Océan, puis soulevé de nouveau. Au contraire, en sus des vieux granits et d'autres roches ignées, tous les explorateurs ne trouvent que d'innombrables ondulations de grès, de schiste et de quartz, ou bien de ces dépôts de tuf et de substances ferrugineuses qui se présentent naturellement dans les pays longtemps occupés par des lacs et des djungles, et qu'auraient séparés les uns des autres des collines

dessus du niveau de la mer. Ce plateau élevé forme la base d'une chaîne de montagnes s'étendant, je l'imagine, de l'est à l'ouest comme les vertèbres d'un animal, et donnant l'écoulement aux eaux vers le nord et le midi. Si ma supposition est exacte, l'écoulement sud rejoindrait le lac Tanguégnica, tandis que, plus à l'ouest, un autre lac, alimenté de même, serait la

sablonneuses. En fait de roches calcaires on ne voit guère que des tufs formés par les alluvions d'eau douce. Il est vrai qu'il existe des formations marines de l'époque tertiaire sur la côte, autour de la colonie du Cap, près de l'embouchure du Zambèse, vis-à-vis de Mozambique, et encore sur les côtes de Mombas vis-à-vis de Zanzibar ; il est vrai que ces formations constituent des falaises peu élevées, suivies de roches d'origine ignée. Mais lorsqu'il pénètre dans l'intérieur le voyageur perd de vue toutes ces formations ; et, à mesure qu'il s'avance au cœur du pays, il traverse une vaste région qui, selon toute apparence, a été toujours dans des conditions terrestres et lacustres. De fait, si l'on juge d'après les données déjà recueillies, l'intérieur de l'Afrique méridionale est resté dans ces conditions depuis une date aussi reculée que l'époque des roches secondaires. Cependant, quoiqu'aucun de nos compatriotes n'ait trouvé des traces de vieux dépôts maritimes, le capitaine Speke a rapporté, d'une des chaînes de montagnes qui s'étendent entre la côte et le lac Victoria N'yanza, une coquille fossile qui, quoique de dimensions plus grandes que l'*Achatina perdix* que l'on trouve maintenant au sud de l'Afrique, est de la même famille. De plus, si Bain a trouvé des plantes fossiles dans les couches reptilifères qui sont au nord du cap de Bonne-Espérance ; si Livingstone et Thornton ont découvert dans le grès du charbon et des plantes fossiles pareilles à celles des dépots carbonifères de l'Europe et de l'Amérique, ces débris mesozoïques et palæozoïques sont tous terrestres et ne se trouvent pas unis à des produits calcaires maritimes, résultant de ces oscillations du sol qui sont si communes dans d'autres pays.

« Il faut observer en outre que l'on ne remarque pas, à la surface du sol dans l'intérieur de ce vaste continent, ces dépôts grossiers et superficiels provenant de hautes chaînes de montagnes d'où sont descendus soit des glaciers, soit de formidables torrents. Sous ce rapport, le pays dont nous nous occupons est entièrement différent des plaines de l'Allemagne, de la Pologne et de

source du fleuve Congo. Au nord un système analogue peut se déverser dans le Niger et le lac Tchad. Ainsi les lacs Victoria et Albert, ces deux grands réservoirs ou sources du Nil, font peut-être partie d'un système de lacs entretenus par les versants nord et sud de la chaîne des montagnes de l'Afrique équatoriale, et distribuant aux principaux fleuves de ce continent le

la Russie septentrionale, qui étaient le fond de la mer lorsque les champs de glace flottante se fondirent et laissèrent tomber les blocs de pierre qu'ils transportaient depuis la Scandinavie et la Laponie.

« On peut donc dire qu'au point de vue de la persistance de ses anciennes conditions géologiques, l'intérieur du sud de l'Afrique offre un phénomène unique. Ce fait se trouve confirmé par l'absence, au sud de l'équateur, de ces roches volcaniques qui sont si souvent associées aux oscillations de la terre ferme.

« A l'exception des monts vraiment volcaniques de Camerones récemment décrits par Burton, sur la côte occidentale, un peu au nord de l'équateur, et qui s'avancent peut-être au sud jusqu'au Gabon, on ne sait rien de la présence de foyers d'éruption analogues le long de la côte d'Afrique au sud de l'équateur [1]. Si les éléments pour la production de ces foyers eussent existé, la ligne de la côte est par son caractère précisément celle où nous nous attendrions à trouver des ouvertures volcaniques de ce genre, à en juger par l'analogie de toutes les régions à volcans, où les éruptions habituelles ont lieu près de la mer ou des grandes masses d'eau à l'intérieur. L'absence donc, soit sur la côte soit dans l'intérieur, de roches éruptives, existant depuis l'époque où l'accumulation des roches tertiaires a commencé, s'accorde avec toutes les données physiques déjà réunies. Elles prouvent que, bien que le géologue ne trouve ici aucun de ces caractères de structure lithologique et de débris organiques singulièrement variés qui permettent de déterminer dans d'autres parties du globe les époques de la succession des différentes couches, l'intérieur de l'Afrique méridionale est le type remarquable d'un pays qui a conservé, pendant un très-long espace

[1] Quoique le Kilimandjaro soit en grande partie un mont ignivome, un vrai volcan, rien ne prouve qu'il ait été en activité pendant l'époque historique. — S. B.

tribut des pluies qui tombent dans les régions situées sous l'équateur. Comme le centre de l'Afrique vers les sources du Nil a une élévation de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, indépendamment des hautes montagnes qui couronnent ce plateau, on est en droit de conclure que la région équatoriale de l'Afrique est comme un large cône dont toutes les pentes rayon-

de temps, les conditions premières de sa formation, sans avoir éprouvé d'autres changements que ceux qui résultent des influences atmosphériques et météorologiques.

« Si donc des animaux des espèces inférieures et les plantes de ce vaste pays sont restés les mêmes pendant une période extrêmement longue, pouvons-nous conclure que la race d'hommes qui s'y trouve ait la même antiquité ? S'il en était ainsi, le nègre serait en droit de revendiquer une généalogie aussi ancienne que les familles caucasiques ou mongoles. Faute de faits décisifs à ce sujet, je ne veux pas m'abandonner à de vagues théories ; mais, comme, parmi les spécimens fossiles que Livingstone et Kirk ont rapportés, se trouvent des fragments de poterie faits de main d'hommes, il faut que nous attendions jusqu'à ce qu'un autre explorateur de l'Afrique méridionale prouve que ces débris de manufacture appartiennent à la même époque que les ossements fossiles. En d'autres termes, il nous manque encore pour l'Afrique les preuves que l'on croit avoir trouvées, en Europe, de l'existence qui rattache l'une à l'autre la géologie et l'archéologie. Or, si les travaux des hommes dataient de la même époque que les débris d'animaux fossiles que l'on rencontre dans l'Afrique méridionale, le géographe voyageur, parfaitement convaincu de l'antiquité de la formation du sol, serait obligé d'admettre que, quoique le nègre remonte par son origine à une époque aussi reculée, il est resté fort stationnaire en fait de civilisation, comparé aux races caucasiques, mongoliques, aux Peaux-Rouges de l'Amérique, ou même aux peuplades de la Polynésie [1]. »

[1] La preuve la plus remarquable de l'infériorité du nègre comparé à l'habitant de l'Asie, c'est que, tandis que ce dernier a, depuis des siècles, apprivoisé l'éléphant et l'a rendu fort utile à l'homme, le nègre s'est contenté de le tuer pour en tirer de la nourriture ou de l'ivoire. — S. B.

nent vers la mer. Partout où il y a de hautes chaînes de montagnes, il doit y avoir aussi des parties déprimées; ces parties, lorsqu'elles sont situées dans la région des pluies équatoriales, reçoivent l'écoulement des eaux qui viennent des hautes terres, et se transforment en lacs ; le trop-plein de ces lacs à son tour donne naissance à des rivières : tel est précisément le cas du Nil sortant des lacs Victoria et Albert (1).

Laissons ces hypothèses et reprenons notre récit.

Nous continuâmes à descendre le Nil, courant devant le vent toutes les fois que le fleuve, suivant la ligne droite, permettait à nos rameurs de se reposer. Nous étions à la fin de la saison sèche qui, dans cette latitude, correspond à la fin de mars ; aussi, quoique la rivière fût encore pleine jusqu'aux bords, les endroits marécageux étaient assez solides et, dans les parties les plus sèches, les roseaux avaient été brûlés par les nègres. Dans un de ces espaces ouverts, nous remarquâmes un troupeau d'antilopes au nombre de plusieurs milliers. Les mâles étaient noirs avec de belles cornes: les femelles, d'un brun rouge, sans cornes. N'ayant jamais tiré d'animal de cette espèce, je débarquai, ordonnant aux bateliers de m'attendre dans une petite anse bien abritée, et en compagnie de Saat et de Richarn je me mis en chasse armé de ma petite carabine Fletcher. J'abattis cinq antilopes. Je coupai

(1) L'Atlas gravé par Math. Scutter et vendu à Augsbourg par Lotter au commencement du XVIII[e] siècle, parsème l'intérieur de l'Afrique australe de lacs qui envoient leurs eaux au Nil Blanc. Le plus grand que ce fleuve traverse et qui s'appelle le lac Zaïre envoie aussi à l'Océan Atlantique la Coanza et le Zaïre ou Congo. En somme, la carte prouve que l'Afrique était alors mieux connue que l'Amérique du Nord. Quant au système hydrographique exposé ici par sir S. Baker, ce n'est pas quand on annonce la possibilité du retour de D. Livingstone à Zanzibar qu'il convient de le discuter. — J. B.

la tête aux mâles, j'abandonnai les corps à des nègres qui nous guettaient avec anxiété de loin, mais n'osaient pas s'approcher. Aidés par dix ou douze hommes, nous traînâmes à bord le premier animal que j'avais tué; il était plus près du bateau que les autres. Ses dimensions dépassaient un peu celles d'un âne ordinaire; voici son signalement : couleur noire avec une petite tache blanche sur le garrot; une couronne blanche sur la tête; cercle blanc autour des yeux; poitrine noire mais ventre blanc; cornes d'environ soixante-deux centimètres de long, se courbant en arrière de la manière la plus gracieuse (1).

Quelques jours après cet incident, nous parvînmes au confluent du Bâr el Gazal, et tournant vers l'est, nous calculâmes que nous nous trouverions bientôt près de l'obstruction si singulière qui, depuis notre passage en 1863, avait barré le cours du Nil Blanc.

Il y avait un danger imminent à descendre le fleuve en s'approchant de cette sorte d'écluse, car le courant s'était creusé au-dessous un canal souterrain où il s'engouffrait avec la force d'une cataracte. Une grande barque pontée chargée d'ivoire avait été entraînée en cet endroit l'année précédente, en revenant de Gondocoro, et n'avait plus reparu. Je commandai au pilote de tenir prêtes une ancre et deux fortes haussières. Si nous arrivions dans la soirée, il devait amar-

(1) Cette description répond à une gravure publiée par le *Tour du monde*, 1863, II, p. 389, et représentant l'antilope noire appelée aussi *aigocère noire*, *sable antilope* et *harrisbuck*. Le dernier de ces noms vient de ce que cette espèce a été découverte par Harris en 1837. La description de cette chasse est donnée à la page indiquée plus haut et commentée par Th. Baines (*Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*, p. 242). Baldwin a retrouvé cette antilope en 1857 au nord du Calahari (*Du Natal au Zambèse*, p. 129 et 136); mais il serait curieux qu'elle vécût en si grand nombre aux environs du lac Nô. — J. B.

rer le bateau au rivage et ne pas songer à traverser la passe avant le jour. En effet, nous jetâmes l'ancre à environ huit cents mètres en amont de la digue.

Cette partie du Nil offre des marécages sans fin dont quelques parties, à cette saison, ont la consistance de la terre ferme. Le fleuve coule de l'ouest à l'est. La rive droite, couverte de mimosas, est un terrain solide, tandis que le bord opposé, encombré de roseaux, forme un marais absolument plat.

A la pointe du jour, saisissant nos rames, nous descendîmes le courant rapide. Au bout de quelques instants, nous entendîmes le bruit d'une chute d'eau et nous aperçûmes devant nous le barrage, s'étendant d'un côté à l'autre du fleuve. Le marais ayant un fond très-ferme nos gens sautèrent de suite sur la rive et disposèrent les haussières, l'une à l'arrière, l'autre près du bossoir; cet arrangement empêchait le bateau de présenter le flanc au barrage, circonstance qui avait causé la perte du bâtiment dont j'ai parlé plus haut. Lorsque nous nous approchâmes, je remarquai l'écluse ou tranchée qui avait été creusée par les équipages des bateaux remontant le fleuve; elle avait environ trois mètres de large, à peine assez pour donner passage à une barque pontée. Cette ouverture se trouvait déjà encombrée par des masses de végétation flottante et par les radeaux naturels de roseaux et de vase que le Nil emporte dans son cours; c'était à l'accumulation de ces matières qu'il fallait attribuer l'origine du barrage lui-même.

Ayant fixé le bateau en posant par devant une ancre que nous enterrâmes dans le marais, tandis qu'un câble attaché aux roseaux maintenait l'arrière contre le courant, tout l'équipage se jeta dans le canal et se mit à dégager la masse énorme de lianes, de roseaux, de bois d'ambatch, d'herbe et de vase, qui avait encombré l'entrée. Ainsi se passa la moitié d'une journée, et

enfin nous réussîmes à amarrer notre vaisseau dans la coupure où il resta en sûreté. Afin de réduire le tirant d'eau, nous eûmes à décharger la cargaison. Cette ennuyeuse opération terminée, et ayant empilé sur des nattes qui recouvraient un lit de roseaux bien aplatis plusieurs boisseaux de blé, nous essayâmes de pousser le bateau à travers le canal. Cet embarras, tout contrariant qu'il fût, était un sujet d'étude plein d'intérêt.

Le fleuve avait soudain disparu ; on aurait dit que le Nil Blanc avait pris fin. Le barrage avait environ douze cents mètres de largeur ; il était parfaitement solide, et, déjà couvert de roseaux et de hautes herbes, il semblait faire corps avec le pays environnant. Beaucoup de gens au service des marchands étaient morts de la peste dans cet endroit, ayant été obligés de séjourner pendant quelques semaines pour s'y frayer un passage ; leurs tombeaux encombraient le sol. Le fond de ce canal était tout à fait solide, formé d'un mélange de sable, de vase et de végétation décomposée. Le fleuve arrivait avec une grande force sur la berge abrupte du barrage, amenant des détritus de toute espèce, et de véritables îles flottantes. Aucun de ces objets ne restait attaché au barrage, car, dès qu'ils s'y heurtaient, ils coulaient à fond et disparaissaient. C'est de cette manière que la barque pontée avait sombré. Ayant manqué l'étroit canal, elle avait d'abord donné de la proue, puis heurté de flanc, contre cette espèce de rempart ; la végétation flottante et les îles mouvantes amenées par le fleuve, s'étaient amassées tout autour, et le bateau, chaviré sur le flanc, avait été entraîné par-dessous. L'équipage avait eu le temps de se sauver en suivant la barrière si ferme dans l'ouverture de laquelle leur navire avait fait naufrage. Les bateliers m'assurèrent qu'on avait trouvé, en aval du barrage,

des cadavres d'hippopotames, entraînés et noyés de la même manière.

Il nous fallut deux jours de travail opiniâtre, du matin jusqu'au soir, pour nous conduire de l'autre côté du canal, et nous nous trouvâmes encore une fois en plein Nil. Le fleuve, en cet endroit, était parfaitement dégagé; pas le moindre vestige de végétation flottante; son plongeon sous le barrage le nettoyait comme s'il eût passé à travers un tamis, et il avait laissé derrière lui tous les détritus qu'il charriait s'ajouter à la masse d'un remblai déjà gigantesque.

Devant nous la navigation était donc facile et libre; mais, depuis quelques jours, deux ou trois de mes gens se plaignaient de violents maux de tête, d'étourdissements, de douleurs violentes à l'épine dorsale et entre les épaules. Lors de mon séjour à Gondocoro, le bateau m'avait inspiré de l'inquiétude, car plusieurs personnes étaient mortes à bord de la peste, pendant le trajet depuis Khartoum. Les hommes m'assuraient que le symptôme le plus fatal était un violent saignement du nez; quiconque en était atteint mourait infailliblement. Or, un des bateliers qui se plaignaient depuis quelques jours, se pencha tout à coup par-dessus le bord du navire..., son nez saignait! Un autre de mes gens, Yésîn, était malade. Son oncle, mon vakil, vint me dire qu'il saignait du nez! Plusieurs autres tombèrent malades; ils étaient étendus sur le pont, en proie au délire, les yeux aussi jaunes que de la pelure d'orange. Au bout de deux ou trois jours, la puanteur à bord du vaisseau était telle qu'on ne pouvait y tenir. *La peste avait éclaté* (1) et presque chaque jour nous enlevait un homme.

(1) Plus haut, sir S. Baker a mentionné que la peste avait éclaté parmi ceux qui avaient franchi cet énorme barrage végétal; et, à plusieurs reprises, il a, dans son voyage, indiqué les

Nous arrivâmes ainsi au village de Vouat Chiley, à trois journées seulement de Khartoum. Saat se mourait. Durant une longue nuit, je crus que tout serait fini avant le lever du soleil ; mais, comme le matin s'approchait, un changement se manifesta en lui. Il semblait mieux, quoique de grosses marques rouges se fussent montrées sur sa poitrine et sur différentes parties de son corps. Nous lui donnâmes alors des stimulants : toutes les dix minutes, un morceau de sucre imbibé d'une cuillerée à café d'arak. Il le prenait volontiers, regardant ma femme pendant tout le temps avec un air d'affection, mais ne pouvant parler. Je le fis bien laver et habiller de vêtements que j'avais cachés avec soin pendant le voyage et qui devaient servir lors de notre entrée à Khartoum. Il se coucha sur une natte propre pour tâcher de s'endormir, et Mme Baker lui donna un morceau de sucre pour lui rafraîchir la bouche et la langue. Le pouls était très-faible, la peau froide. « Pauvre Saat ! dit ma femme, sa vie tient à un fil. Il faut le soigner avec la plus grande précaution ; s'il survient une rechute, rien ne le sauvera. » Une heure se passa, il s'endormit. Kerka, grosse négresse pleine de bonne volonté, vint s'asseoir à ses côtés ; le saisissant doucement aux genoux et aux chevilles, elle lui étendit les bras et les jambes dans une position horizontale ; elle lui couvrit ensuite le visage avec un morceau de toile, un des rares chiffons que nous eussions conservés. « Dort-il encore ? » demandâmes-nous. « Il est mort », répondit-elle, et les larmes coulaient le long des joues de la bonne Kerka.

Nous fîmes arrêter le bateau. C'était une rive sablonneuse, bordée d'une falaise élevée que couronnait

effets funestes qu'il attribue aux émanations des végétaux réunis en masses et décomposés, notamment au commencement du chap. VI de ce volume. — J. B.

un bouquet de mimosas. Nous y creusâmes la tombe de Saat. Mes hommes travaillaient en silence et tristement, car tous aimaient Saat ; il s'était montré si bon et si fidèle que même ces cœurs endurcis avaient appris à le respecter. Nous le déposâmes dans son tombeau sur cette terre déserte, au pied du bouquet d'arbres. Nous mîmes ensuite à la voile et nous nous éloignâmes de l'endroit où reposait la bonté, la fidélité même. C'était une heureuse mort, car Saat avait été arraché à une terre d'iniquité dans toute la pureté d'un enfant converti de l'idolâtrie au christianisme. Il avait vécu et était mort à notre service en bon chrétien. Notre voyage était presque fini et nous comptions revoir notre patrie et nos amis ; mais il nous restait encore des dangers à courir ; Saat, le pauvre enfant, avait atteint son foyer et son repos. Nous avions ainsi enseveli deux fidèles compagnons aux deux termes de notre voyage : Johann Schmidt au début, et Saat à la fin.

A quelques kilomètres de là, un vent contraire nous arrêta pendant plusieurs jours. Perdant patience, je louai des chameaux, et, au bout d'une journée, nous arrivâmes à Khartoum, le 5 mai 1865, environ une demi-heure après le coucher du soleil.

J'appris, dans cette ville, la terrible nouvelle de la mort de mon ami Speke.

J'ai à cœur que l'on comprenne bien en quelle haute estime je tiens les travaux de Speke et de Grant, ainsi que leur découverte du grand lac Victoria N'yanza, cette source du Nil, la première et la plus élevée. Tout en laissant à la rivière, qui court d'un lac à l'autre, le nom de « Somerset » que Speke lui donne lui-même sur la carte qu'il m'a remise, je répète de nouveau que cette rivière est bien le Nil Victoria; je la nomme le Somerset seulement pour la distinguer,

dans ma description, du Nil entier qui sort de l'Albert N'yanza.

Que le volume d'eau ajouté par ce dernier lac soit ou non plus considérable que celui qui provient du lac Victoria, il n'en est pas moins certain que le lac Victoria est la source la plus élevée et la première découverte; le lac Albert est la seconde source, mais c'est le *réservoir entier* des eaux du Nil. Je me sers du mot de source appliqué à chaque réservoir pour indiquer que c'est la tête ou le point de départ du fleuve. Je sais fort bien que les géographes se demandent encore s'il faut donner le nom de *source* à un lac qui doit lui-même son origine à une ou plusieurs rivières; mais, comme des torrents innombrables se déversent du haut des régions montagneuses de l'Afrique centrale dans ces grands réservoirs, peut-être est-il impossible de donner la préférence à telle ou telle rivière spéciale. Une théorie de ce genre produirait une confusion sans fin, et la question des sources du Nil pourrait n'être jamais vidée; mille voyageurs reviendraient plus tard ayant chacun en portefeuille sa source favorite, un ruisseau de grandeur insignifiante étant assigné par chacun d'eux comme la seule et unique origine du Nil (1).

Nous restâmes deux mois à Khartoum. Pendant ce temps, nous eûmes à souffrir d'une chaleur intense et d'ouragans de sable continuels, accompagnés d'une épidémie générale d'ulcères. Les plaies d'Égypte existent aujourd'hui dans le Soudan.

(1) Cette décision dogmatique d'un problème qui n'est pas complétement résolu n'est pas plus du goût de M. Caillate (*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1867) que de celui de M. Vivien de St-Martin, qui, dans l'*Année Géographique* de 1867, a reproduit (p. 63 et suiv.) les réserves qu'il avait énoncées à ce sujet quatre ans auparavant. — J B.

Pendant ce séjour, j'ai rencontré par hasard Mohamed Her, le vakil de Tchenouda, le même qui au Létouca avait excité mes gens à la rébellion, puis avait pris les révoltés à son service (1). Je m'étais promis de faire de ce drôle un exemple public : je le fis donc arrêter et conduire au divan. Il eut l'effronterie de nier ses méfaits, et il ajouta qu'il ne savait rien de la destruction de sa caravane et des rebelles par les Létoukiens.

Je me rendis donc au divan, et demandai qu'on appliquât à Mohamed Her la peine du fouet. Omer Bey était alors gouverneur du Soudan, à la place de Mousa Pacha, décédé. Il présidait le divan dans la grande cour de justice près de la rivière. Me priant de m'asseoir près de lui et me présentant une pipe, il appela l'officier de service et lui donna les ordres nécessaires.

Le prisonnier, dont la culpabilité fut prouvée par de nombreux témoins, étant prêt, les coups de fouet lui furent appliqués de la manière la plus scientifique. Après la cinquième douzaine, le misérable se mit à hurler en demandant grâce. Combien de fois n'avait-il pas lacéré, à coups de courbache, de malheureux esclaves! Que de meurtres n'avait-il pas commis sans crainte et sans merci !... Je priai cependant Omer Bey de limiter le châtiment à cent cinquante coups, et d'expliquer publiquement au coupable, en plein tribunal, que cette punition lui avait été infligée pour avoir essayé de faire manquer l'expédition d'un voyageur anglais, en excitant ses gens à la révolte.

Le matin du 1er juillet, nous partîmes de Khartoum pour Berber.

Bien que notre voyage eût failli se terminer brusquement au passage des cataractes, nous arrivâmes à

(1) Voir à la fin de notre second chapitre et le troisième.

Berber, d'où quatre ans auparavant nous étions partis pour notre expédition de l'Atbara. Nous y fûmes reçus avec la plus grande hospitalité par M. et Mme Laffargue, couple français, honorablement établi depuis plusieurs années dans le Soudan. C'est avec les sentiments d'une reconnaissance profonde que je remercie ici les Français pour la courtoisie que j'ai toujours trouvée chez tous ceux d'entre eux qu'il m'est arrivé de rencontrer dans ces pays lointains. J'appréciais leur politesse comme on le ferait d'une fleur qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans le désert. J'aime à espérer que réciproquement tout Français recevra de mes compatriotes le même traitement lorsqu'il se trouvera voyager loin de sa belle patrie.

Je résolus de regagner l'Égypte par la mer Rouge au lieu de traverser l'affreux désert de Corosco, pendant les chaleurs du mois d'août. Après quelque délai, je me procurai des chameaux et me dirigeai à l'est vers Souakim, espérant y trouver un bateau à vapeur en partance pour Suez.

Depuis Berber, je ne suivais plus la route que les caravanes prennent d'ordinaire. Une certaine agitation régnait dans le pays à cause de la révolte de toutes les troupes nègres au service de l'Égypte dans la province de Taka. En outre, les Arabes Hadendouas, auxquels on ne peut se fier en aucun temps, étaient fort excités. Les huit premiers jours de voyage, on ne trouve pas d'eau excepté à deux stations, car le pays est désert. Notre caravane consistait en ma femme, Richarn, Achmet et Zéneb; cette dernière était une fille de la tribu des Dinkas. Elle avait un mètre quatre-vingt-deux centimètres de haut. Richarn en était devenu amoureux et l'avait épousée pendant notre séjour à Khartoum. C'était une bonne fille, assez jolie, forte comme une girafe, et excellente cuisinière, un vrai

trésor pour Richarn. Son mari, qui avait été mon fidèle compagnon, se trouvait maintenant riche ayant reçu trente napoléons pour l'arriéré de ses gages. Achmet était un domestique égyptien, récemment loué par moi à Khartoum. J'avais, en outre, offert à un missionnaire suisse, la protection de notre troupe.

Un jour pendant les chaleurs de midi, après une longue traite à travers le sable brûlant d'un désert sans ombre, nous aperçûmes de loin un arbre isolé et nous nous en approchâmes comme d'un ami. A notre arrivée, nous trouvâmes plusieurs Arabes Hadendouas assis à l'ombre. En mettant pied à terre, nous les prions de se serrer pour nous faire un peu de place; car un arbre dans le désert est comme un puits : tout voyageur y a droit. Loin d'accéder à notre demande, ils nous refusent avec la dernière insolence (1). Richarn essaye de prendre possession, on le repousse, et un Arabe tire son couteau. Achmet avait à la main un fouet d'hippopotame, dont il s'était servi pour son chameau ; il le lève, et menace l'Arabe qui avait dégaîné ; c'est le signal des hostilités. Les sabres sortent du fourreau, et le chef de la troupe essaye de me frapper à la tête. Parant le coup avec mon parasol, je le frappe à la bouche à mon tour avec une telle force que la pointe de cette arme pacifique lui pénètre jusqu'au gosier et l'étend par terre. Presque au même moment, je me vois obligé de parer un second coup; mon

(1) On peut se rappeler que les Béris prétendent faire payer le droit de se reposer à l'ombre d'un arbre (V. le chap. II de ce volume, p. 40). De même pour les eaux dans l'Afrique australe, où les propriétaires prennent, pour l'usage de ces eaux, des mesures de police parfaitement justifiables (Th. Baines, *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*) et même veulent obtenir quelques rétributions (Speke. *Sources du Nil*, note de la p. 32 de notre édit.). — J. B.

parasol est brisé, et il ne me reste pour toute arme, outre mes poings, qu'un solide tuyau de pipe turque d'environ un mètre vingt centimètres de long. Parant et frappant d'estoc et de taille avec ledit tuyau, et assénant de vigoureux coups avec ma main gauche, je réussis à tenir en respect trois ou quatre de ces bandits; mais je suis légèrement atteint au bras gauche d'un coup de sabre; je renversai pourtant celui qui me l'avait porté et je le désarmai. Ma femme ramassa le sabre, car je n'avais pas le temps de me baisser, et elle s'escrima aussi contre les ennemis. Un des Arabes voulut lui enlever son arme, mais il n'osa pas s'approcher de la lame nue. Nous étions maîtres de la position, car nous tenant à l'abri de l'arbre dont les branches étaient fort près de la terre, et les Arabes ne sachant pas porter des coups de pointe, ils ne pouvaient pas faire usage de leurs sabres, dont le feuillage interceptait les coups de taille. Nous finîmes par dégager le pourtour de l'arbre en nous escrimant avec vigueur, et la troupe ennemie se dispersa à droite et à gauche, poursuivie par Richarn et Achmet, qui étaient pourvus de carabines à deux coups. Je voulais désarmer toute la bande. Un des Arabes muni d'une lance se précipita pour attaquer Richarn par derrière, mais Zéneb, digne fille de la tribu guerrière des Dinkas, se saisissant d'une cognée dont le manche était d'un bois fort dur, se jeta dans la mêlée comme une véritable Jeanne d'Arc, et s'élançant à la rescousse de Richarn, elle appliqua à l'Arabe un tel coup sur la tête qu'elle le renversa à terre et lui enleva sa lance. Ainsi armée, elle se joignit aux combattants.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier « Bravo, Zéneb! » et, saisissant un gros bâton qu'un des Arabes avait laissé tomber, j'appelai Richarn, je réunis notre petite troupe et, attaquant les quelques Arabes qui résistaient

encore, nous les renversâmes et leur enlevâmes leurs armes. Le chef de la bande, qui avait été le premier à dégaîner et à qui j'avais fait avaler une bouchée de parasol, n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé, ne cessant de tousser et de cracher. Je le fis lier, et le menaçai de l'attacher à la queue d'un chameau et de le mener prisonnier au gouverneur de Souakim, s'il ne rappelait pas tous ceux de sa troupe qui avaient pris la fuite. Ils se tenaient éloignés, et j'insistai pour qu'ils me remissent leurs armes. Entièrement abattu et découragé, le chef conféra avec ceux que nous avions saisis, et l'affaire se termina par un désarmement général.

Je comptai six sabres, onze lances, et un grand nombre de couteaux.

Ordonnant alors à ces bandits de s'aligner, je leur donnai le choix de deux alternatives : j'administrerais moi-même la bastonnade aux chefs, où bien je les attacherais à la queue des chameaux et je les mènerais ainsi au gouverneur de Souakim. Ils préférèrent la première proposition ; alors, les faisant sortir des rangs, je leur commandai de se coucher à terre pour recevoir la correction promise.

Ils se soumirent comme des chiens. Richarn et Achmet, armés de courbaches, se tenaient prêts au premier signal. En ce moment, un vieil Arabe à cheveux blancs, faisant partie de ma caravane, s'approcha de moi, et se mettant à genoux, me caressa la barbe de ses mains sales (1) et me demanda pardon

(1) Euripide nous présente plusieurs exemples analogues. Dans *Hécube*, la vieille reine de Troie est devenue esclave et dit à Ulysse : « Tu étais à mes pieds dans la posture d'un suppliant et tu touchais mes vieilles joues; » dans *Iphigénie en Aulide*, Clytemnestre, suppliant Achille de sauver sa fille, s'écrie: « Je t'implore par cette main que je touche et par ton menton. » — J. B.

pour les coupables. Connaissant à fond le caractère de ces drôles, je répondis : « Ce sont de misérables fils de chien, et leurs sabres sont aussi faibles que les plumes d'un oiseau. Ils méritent le fouet; mais, quand un homme à la tête blanche demande grâce, elle doit être accordée. Dieu est plein de miséricorde, et nous sommes ses enfants! » Ainsi se termina cette affaire à notre satisfaction. Je brisai toutes les hampes des lances sur les rochers, et dis à Zéneb d'en allumer du feu pour faire bouillir notre café. Attachant les sabres en un faisceau, et mettant les couteaux et les fers de lance dans un panier, je promis de restituer tous ces objets à leurs propriétaires, lors de notre arrivée au dernier puits, au-delà duquel nous trouverions tous les jours une provision d'eau. Après cela nous n'aurions plus à craindre que l'on nous volât nos chameaux, ni que l'on nous abandonnât dans le désert. Ces Arabes suivirent notre caravane, et quelques jours plus tard, lorsque nous fûmes arrivés à la citerne, je leur rendis leurs armes selon ma promesse. Souakim est à peu près à quatre cent quarante-deux kilomètres du Nil et de Berber. A mi-chemin, à Cocreb, nous traversâmes la chaîne de montagnes qui remonte de Suez vers le sud, parallèlement à la Mer Rouge; plusieurs parties de cette chaîne sont de douze à quinze cents mètres plus hautes que le niveau de la mer. Ces montagnes sont des plus belles, leurs flancs abrupts et stériles offraient des couches magnifiques de granit rouge et gris avec de grands bancs de porphyre rouge et vert, de nuances exquises. Plusieurs de ces montagnes sont de basalte et si noires que, pendant l'espace d'une journée de marche, le pays ressemblait à un immense chantier de charbon répandu sur la surface en blocs et en monticules. Cocreb est une charmante oasis au-dessous des hautes montagnes, avec

une forêt de mimosas nains en pleine floraison, et un ruisseau, qu'avait produit un récent orage, descendait des collines. Les rivières dans ce pays ne sauraient figurer sur une carte, parce que ce sont des torrents qui résultent des orages tombant sur les hautes terres plusieurs fois pendant la saison pluvieuse, entre le mois de juin et la fin d'août, et qui se précipitent avec force dans un lit de pierres pour tarir au bout de quelques heures, absorbés par le sable du désert. Pendant plusieurs jours, nous suivîmes un profond ravin entre des montagnes d'une hauteur extraordinaire. C'était le lit d'un torrent qui, après les fortes pluies, coulait vers l'est à travers les hauteurs. Nous trouvions des mares d'une eau remarquablement limpide et nous observions avec quelle adresse les chameaux gravissaient les défilés les plus difficiles, se frayant un chemin au milieu des rochers et des pierres qui obstruaient la route. Çà et là nous pouvions voir de ces animaux broutant les branches des mimosas verts qui croissaient dans des endroits où il me semblait impossible d'atteindre.

Après vingt-quatre jours de marche à dater de notre départ de Berber, nous sortîmes des montagnes et, de la passe élevée où nous nous trouvions, nous découvrîmes soudain et avec le plus grand plaisir la Mer Rouge. Notre descente se fit promptement; à chaque heure la chaleur augmentait et, après une longue traite d'un jour, nous passâmes la nuit à quelques kilomètres de Souakim. Le lendemain matin nous entrâmes dans la ville.

Souakim est une position importante. Les maisons y sont bâties en corail; les principaux bâtiments, le bureau de la douane et ceux du gouvernement sont sur une île, dans le port. Le gouverneur, Moumtazzé Bey, nous reçut avec empressement et nous offrit une maison. La chaleur était épouvantable, le thermomètre

marquant quarante-six degrés centigrades et, dans quelques habitations, quarante-neuf.

Souakim devrait, sans nul doute, être l'entrepôt du commerce d'importation et d'exportation des provinces du Soudan.

Si on établissait une ligne de vapeurs à Suez, pour toucher régulièrement à Souakim, avec un fret raisonnable, cette dernière ville deviendrait extrêmement prospère, parce que sa position géographique en fait le point de départ de tout le commerce avec l'intérieur.

A l'arrivée d'un navire à voile, qui apportait des troupes et devait retourner de suite à Suez, je préférai prendre passage à bord de ce bateau, tout sale qu'il était, que de m'exposer à de nouveaux délais. Nous partîmes donc de Souakim et, en cinq jours, nous atteignîmes Suez. En descendant du bateau à vapeur, je me trouvai une fois encore dans un hôtel anglais. La cour intérieure, spacieuse et commode, était disposée de manière à former une serre ouverte ; on y voyait une buvette, de la *pale ale d'Allsopp*, avec accompagnement de glace. Quel paradis terrestre! Et des draps aux lits ! et des taies d'oreillers! J'en avais perdu l'habitude depuis tant d'années!

L'hôtel était plein de voyageurs se rendant aux Indes, de charmantes Anglaises, des Anglais en foule. J'avais envie de parler à tout le monde. Jamais je n'ai été tellement épris de mes compatriotes ; mais, chose surprenante! toutes les dames portaient d'énormes paquets de cheveux derrière la tête. J'appelai Richarn, mon nègre favori, pour les admirer. « Là! Richarn, lui dis-je, regardez-les! Que pensez-vous de nos dames anglaises? Hein, Richarn, ne sont-elles pas charmantes? — Gloire à Dieu! s'écria Richarn, étonné. Qu'elles sont belles! En voilà, des cheveux! ce n'est pas comme ces nègres sauvages qui se mettent

sur la tête les cheveux d'autrui (1) ! Ces dames-là n'ont que leurs propres cheveux. Que c'est beau ! — Oui, Richarn répliquai-je ; ces cheveux sont bien *leur propriété!* »…. C'était la première fois que je voyais un *chignon*.

Nous arrivâmes au Caire, et j'établis Richarn et sa femme dans une place excellente, comme domestiques particuliers de M. Zech, le propriétaire de l'hôtel Sheppard. Le certificat que je lui ai donné lui a été, je l'espère, très-utile. Ce brave homme avait fait preuve d'une force morale extraordinare en renonçant absolument à ses anciennes habitudes d'intempérance. Je pris congé de nos trois domestiques, le cœur trop plein pour pouvoir rien dire ; je serrai bien cordialement leur main noire, calleuse, mais honnête; puis le sifflet de la locomotive se fit entendre, et nous voilà en route.

J'avais quitté Richarn; aucun de mes compagnons ne me restait; le passé me semblait comme un rêve ; le bruit du canon me rappela aux idées de la civilisation. Revenais-je réellement des sources du Nil ? Non, ce n'était pas un songe. J'avais sous mes yeux un témoin de mon voyage ; un visage encore jeune, mais bronzé comme celui d'un Arabe par les effluves d'un soleil brûlant, abattu et amaigri par les fatigues et la maladie, portant les traces de soucis, heureusement évanouis sans retour; c'était la compagne dévouée de mon pèlerinage, celle à qui je devais mon succès et ma vie, en un mot ma femme.

Des lettres d'Angleterre m'attendaient au bureau du consulat d'Alexandrie. La première que j'ouvris m'apprit que la Société royale de Géographie m'avait

(1) Allusion aux coiffures du Lira ; v. notre précédent chapitre, p. 306 et suiv. — J. B.

décerné la médaille d'or Victoria, au moment où on ne savait encore si j'étais mort ou vivant, et si mon expédition s'était terminée heureusement. Cette appréciation de mes travaux formait la bienvenue la plus agréable qui pût accueillir mon retour à la civilisation après tant d'années passées au sein de la barbarie ; elle me rendait la découverte des sources du Nil doublement précieuse, puisque j'avais rempli l'attente que la Société de Géographie avait si généreusement conçue en m'accordant le prix avant la fin de ma tâche.

FIN

TABLE

FIN

COULOMMIERS. — Typographie PAUL BRODARD.

